This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

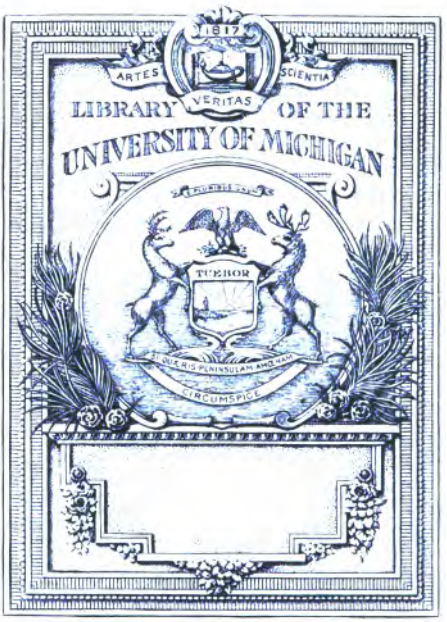
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

POÉSIES

DE

ÉMILE DESCHAMPS.

Imprimerie de WORMS, boulevart Pigale, 20 (*extra muros*).

POÉSIES

DE

EMILE DESCHAMPS.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et considérablement augmentée par l'auteur.

A MON FRÈRE ANTONI.

PARIS
H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR
PLACE DE LA BOURSE. 13.

1841

848
D4508
1841

AVANT-PROPOS.

Ronsard
Dorbon
1.8.54
85633
1-18-54 MFP

La France a eu sa poésie avant d'avoir sa langue; ses chants inspirés sur un instrument incomplet ou à demi-barbare. Du Bellay, Ronsard, Rémi Belleau, d'Aubigné, et quelques autres poëtes de la *Pleïade* du XVIme siècle, étaient, à vrai dire, des Théocrite, des Horace, des Tibulle, pour la grâce, la verve, la fraîcheur et le coloris. Ils se servaient merveilleusement d'un idiôme rebelle et d'une grammaire défectueuse, sans avoir pourtant la force ni la volonté de les régulariser et de les épurer.

Enfin, *Malherbe vint*, et la belle langue française avec lui..., mais la poésie s'en alla peu à peu, à mesure que le langage se perfectionnait; l'instrument fut créé, mais on ne créa plus de mélodies; le chanteur avait fait place au luthier. Phénomène unique dans l'histoire des littératures! la poésie et la langue française sont nées à un siècle de distance, et n'ont presque jamais pu marcher ensemble (si ce n'est au théâtre) jusqu'à notre époque, où elles se sont enfin reconnues et embrassées sous la lyre d'André Chénier, pour ne se plus quitter.

Ceci a besoin d'une courte explication pour ne pas ressembler beaucoup à un blasphême. Je commence par me prosterner avec tout le monde devant le génie de nos grands poëtes dramatiques des deux derniers siècles; je reste dans la même attitude en récitant les poésies légères de Voltaire, les épîtres et les poëmes didactiques ou héroï-comique de Boileau, et surtout les fables de l'inimitable La Fontaine...; mais je suis forcé de reconnaître l'infériorité de nos deux siècles classiques dans

l'*Epique*, le *Lyrique* et l'*Elégiaque*, c'est-à-dire dans ce qui est la poésie même.

Il était réservé aux poëtes du XIXme siècle d'appliquer à ces trois genres suprêmes les procédés perfectionnés de la langue telle que l'ont faite les maîtres, et de poétiser encore les autres genres, sans oublier la chanson. Notre époque peut avoir de grands torts, même littéraires; ne lui dénions pas au moins ses mérites et ses gloires incontestables.

Ma préface des *Etudes françaises et étrangères*, qui soulevait, en 1828, ces questions et beaucoup d'autres, souleva en même temps une vive polémique. Tout cela s'est apaisé; le champ de bataille étant resté aux écrivains dits de la nouvelle école. Il y aurait donc peu d'utilité à reproduire cette préface après les différentes éditions de mes *Etudes*. Cependant, je regrette que l'espace manque ici pour ce trop long manifeste : le suffrage de l'illustre Goëthe, douce compensation de tant de critiques, m'ayant fait un devoir sacré d'en répandre, en toute circonstance, les principes et les applications.

Et que de beaux talents poétiques se sont élevés depuis que je rendis hommage à nos grands poëtes de l'époque! Il faut du courage pour lancer huit mille vers au milieu de toutes ces belles et fortes poésies. Mais, une fois sur la pente littéraire, on ne s'arrête pas : on écrit ce que l'on éprouve; on publie ce que l'on écrit; et il arrive ce qui peut de ce qu'on publie.

Un mot pourtant de ce recueil :

Il est composé de mes *Etudes*, moins quelques pièces, qui m'ont paru maintenant trop faibles à moi-même, et plus quatre mille vers environ qui n'avaient pas encore été imprimés ou réunis. La première partie, consacrée à la poésie étran-

gère, contient la traduction de la *Cloche* de Schiller, et de la *Fiancée de Corinthe* de Goëthe : deux poëmes que Mme de Staël ne croyait pas qu'on pût faire passer dans le vers français. J'ai bien peur qu'on ne croie Mme de Staël sur sa parole et plus encore sur les miennes. Mon œuvre, de ce genre, la plus importante, est le poëme de *Rodrigue*, tiré de ces admirables romances espagnoles, si bien nommées une Iliade sans Homère. J'en ai traduit quelques-unes et j'en ai développé ou inventé entièrement plusieurs autres en m'inspirant de toutes les chroniques du temps ; j'ai conservé la forme lyrique des romances, en prenant soin de varier les rhythmes comme les tons ; et j'ai tâché de coordoner tous ces matériaux de manière à présenter un intérêt suivi, une espèce d'épopée dramatique, ayant son exposition, son nœud et sa catastrophe.—Viennent ensuite des traductions de poésies des différentes langues de l'Europe, depuis le *Portugais* de Camoëns et l'*Anglais* de Shakspeare jusqu'au *Turc* de Reschid-Pacha : sorte de *Specimen* littéraire où j'ai voulu saisir et fixer quelques traits caractéristiques de la physionomie de chaque Muse. — Enfin, la seconde moitié du volume est remplie des compositions qui m'appartiennent : Poésies de tout genre et de toute dimension, depuis l'Elégie et l'Epître jusqu'au Rondeau et au Madrigal ; depuis l'Ode et l'Idylle, jusqu'à la Chanson ; depuis le Sonnet et la Ballade, jusqu'à l'Epigramme.

Il y a dans tout cela des choses qui peuvent paraître surannées pour la forme comme pour le fond, et d'une toute autre famille que les poésies allemandes ou anglaises qu'on affectionne si justement de nos jours et pour lesquelles j'ai fait moi-même de la propagande. Mais j'ai suivi naïvement les impulsions de mon cœur ou de mon caprice ; et je

pense d'ailleurs qu'autant il faut se faire *un autre* quand on traduit, autant il faut être *soi* quand on compose. J'ai l'horreur des imitations déguisées en prétendue originalité. Si donc, à côté de morceaux qui ont le sérieux ou la mélancolie actuels, on en trouve qui, par le ton et l'allure, sentent un peu trop leur Louis XV, c'est que mon idée était là dans le moment; car, je suis sujet de la fantaisie et non de la mode. Au surplus, par respect pour le public et pour moi, je me suis toujours efforcé, du mieux que j'ai pu, de corriger la futilité du genre par la sévérité de l'exécution; bien persuadé que dans les arts, comme en toute chose, la manière est pour beaucoup. Et puis, de même que j'ai tenté de naturaliser parmi nous quelques fleurs de toutes les poésies de l'Europe, j'ai cherché à ressusciter, par échantillons, toutes les variétés de notre vieille poésie nationale. Enfin, à ceux qui me feraient le reproche d'avoir, en certains cas, répudié lestement les types des poésies étrangères, pour retomber dans les moules français du dernier siècle, je répondrais, qu'à tout prendre, il vaut peut-être mieux quelquefois ressembler à son père qu'à son voisin.

E. D.

Août 1841.

POÉSIE ÉTRANGÈRE.

Livre I.

ESPAGNE.

LE POÈME

DE

RODRIGUE,

DERNIER ROI DES GOTHS.

(Imité du ROMANCERO.)

FLORINDE.

I.

Florinde, avec ses compagnes,
Sort de la tour du palais;
Folâtrant par les campagnes,
Non, dans toutes les Espagnes,
Rien n'est si beau, voyez-les!

Bientôt, leur riante foule,
En chantant, s'arrête auprès
D'un ruisseau d'argent qui roule
Des sables d'or, et s'écoule
Sous un bois de myrthes frais.

Leurs pieds, doux comme la soie,
Par l'eau vive sont mouillés;
Florinde prend avec joie
Sa ceinture et la déploie,
Et dit : Mesurons nos pieds.

Le ruban court sous les branches,
Et Florinde, Dieu merci,
Même au dire des moins franches,
A les jambes les plus blanches
Et les mieux faites aussi.

Chacune aussitôt dénoue
Ses cheveux bouclés et longs ;
Le vent les berce et s'y joue.
Ceux de Florinde, on l'avoue,
Sont les plus beaux : ils sont blonds.

Et ces filles ingénues
Croyaient les hommes bien loin,
Et leurs grâces inconnues
Se révélaient, presque nues,
Aux yeux d'un ardent témoin.

Caché sous sa jalousie,
Le roi Rodrigue put voir,
Libres dans leur fantaisie
Ces nymphes d'Andalousie
Aux blanches mains, à l'œil noir.

Toutes, jusqu'à la dernière,
Revinrent enfin par là ;
Florinde marchait derrière ;
Le roi, d'un ton de prière,
De son balcon lui parla :

« Belle Florinde, oh ! viens! Je t'ai vue et je t'aime :
« Mon sceptre et mon orgueil s'inclinent devant toi.
« La suprême beauté vaut la grandeur suprême ;
« Pour payer ton amour c'est trop peu d'être roi.

« Viens, ou je vais mourir... Je veux que les duchesses
« Sur leurs pliants dorés pâlissent à ma cour,
« Et détestent leur rang, leurs pages, leurs richesses,
En voyant tes grands yeux, ta gloire et mon amour. »

Florinde au roi de Castille
Pas un seul mot n'adressa ;
Elle ferma sa mantille,
Sur sa figure gentille
Jeta son voile, et passa.

Mais attendez. Les rois sont cruels par nature;
Et ce n'est pas ainsi que finit l'aventure.

RODRIGUE ET FLORINDE.

II.

Le cœur plein de honte,
Le front pâle où monte
Une rougeur prompte,
Baigné de sueur ;
Sous des pleurs sans nombre,
Ses regards dans l'ombre
Jetant une sombre
Et morne lueur ;

De ses mains craintives
Retenant captives
Les mains trop actives
Du roi, jeune et fou,
Une faible femme
Rebelle à sa flamme,
Et, l'orgueil dans l'âme,
Pliant le genou ;

Morte de fatigue,
Parle au fier Rodrigue,
Et prie et prodigue
Sanglots et clameurs ;
Comme si les larmes,
Avec tant de charmes,
Devenaient des armes
Contre un roi sans mœurs !

« Seigneur, qu'allez-vous faire ! O barbare faiblesse !...
Que faites-vous, seigneur !.. Je suis d'un noble sang.
Un roi doit, avant tout, respecter la noblesse;
Et Dieu veille sur moi, car mon père est absent.

« Il est absent pour vous ; il combat les rois Maures.
Cherchez-vous dans sa honte un infâme bonheur ?...
Laissez-moi regagner l'ombre des sycomores...
Ma vie est en vos mains, mais non pas mon honneur ! »

Mais Rodrigue vite
De plus près l'invite ;
Florinde l'évite
Et fuit sur les fleurs ;
Il poursuit sa trace,
Et déjà l'embrasse ;
Et, voyant sa grâce,
Ne voit pas ses pleurs.

« Quand mon père, les nuits, veille auprès de sa lance.
A ses vieux ans guerriers réserves-tu ce prix ?
Roi, que diront Tolède et Grenade et Valence ?...
Fuis ! d'elles et de moi n'attends que le mépris ! »

Elle disait.... et se dégage. —
Or, qu'advint-il de ce langage,
De ces refus pleins de fierté ?
Florinde perdit l'innocence,
Le roi Rodrigue sa puissance
Et l'Espagne sa liberté.

Philtres d'enfer, nocturne embûche, sombre intrigue
Et violence, tout vint en aide à Rodrigue....
Puis de sa belle proie en un jour il fut las ;
Et la noble fille outragée
Cria vengeance, et fut vengée
De son lâche vainqueur... mais sur l'Espagne, hélas !

Qui fut le plus coupable, en sa faute mortelle,
De Florinde ou du roi ? — Comme alors, aujourd'hui
Les hommes disent que c'est elle ;
Les femmes disent que c'est lui.

LE COMTE JULIEN.

III.

Le comte Julien, seigneur de Tarifa,
S'arrache les cheveux et la barbe en désordre ;
On le voit déchirer et tordre
Ses bras, par qui cent fois l'Espagne triompha ;
Il blesse son visage auguste, et sur ses armes
Tombent de ses deux yeux le sang avec les larmes.

Tantôt, d'un air fatal, le vieux chef espagnol
Regarde le chemin de Xérès à Cordoue ;
Tantôt tristement il secoue
Sa tête vénérable et regarde le sol ;
Tantôt il la relève avec les yeux en flamme,
Et regarde le ciel, portant l'enfer dans l'âme :

« Ainsi, mes cheveux blancs d'opprobre sont couverts !
Ah ! le roi leur a fait cette mortelle injure !
Haine ! vengeance ! je le jure !
Pauvre vieillard, sur qui tous les yeux sont ouverts !
Un seul affront flétrit toute une belle vie
Qui d'une belle mort aurait été suivie !

« Roi sans cœur, roi félon, si bas dans ta grandeur,
Voluptueux tyran, de tes désirs esclave,
Homme lâche en effet, si brave
Pour corrompre une vierge et souiller sa pudeur!...
Mort et damnation !... Prends garde, prince infâme!
Cinq cent mille Africains vengeront une femme.

« Malheur au roi Rodrigue ! et malheur éternel !
Quand l'Espagne, témoin de mon ignominie,
Tout entière serait punie!
Les innocents paieront pour leur roi criminel.
C'est juste : un peuple vil qu'un vil tyran domine,
Doit accepter aussi la peste et la famine.

« Dieu m'est garant pourtant que, si d'autres secours
A ma sainte vengeance ouvraient une autre voie,
Je les saisirais avec joie,
Car l'Espagne est si belle, et je l'aime toujours !...
Que le Maure entre donc dans l'Espagne abattue,
Qu'il désole ses champs, qu'il y ravage et tue !

« On m'a fait bien du mal, et j'en ferai beaucoup,
Quand les dés une fois sont jetés sur la table,
La partie est inévitable,
Nul ne peut fuir la chance ou retarder le coup.
Malheur donc sur le roi qu'aucun remords n'arrête !
Qu'il perde tout, l'honneur, la couronne.... et la tête !

« Il a cru que ma main n'atteindrait pas son front :
Alors il s'est permis toutes les violences....
Toi qui dans de justes balances
Pèses, Dieu des chrétiens, la vengeance et l'affront ;
Prends pitié d'un soldat que sa ferveur renomme,
D'un vieillard qu'en jouant déshonore un jeune homme. »

Ainsi parle et rugit le comte Julien.
Sa main froisse un papier qu'à peine il vient de lire,
Et dont ses dents, en son délire,
Ont arraché l'adresse et brisé le lien.
Hélas ! c'est une lettre où Florinde raconte
Son malheur, si honteux pour la fille d'un comte.

LETTRE DE FLORINDE.

IV.

Ah ! monseigneur et pere,
Vous en qui seul j'espère,
Vous, le seul que je crains
Dans mes chagrins,

Comme une pécheresse
Prie un moine, et le presse
Et baise son cordon,
Criant : pardon !

Comme une humble sujette
Aux pieds d'un roi se jette
En demandant merci,
Je fais ainsi.

Encore un regard tendre!
Avant que de m'entendre,
Vous, mon prêtre et mon roi,
Bénissez-moi.

Oh ! mes belles années,
Qui fuyaient, couronnées
D'innocence et d'honneur !..
Oh ! quel bonheur

Quand, près de vous sans cesse,
Ni reine ni princesse
N'avait un sort pareil
Sous le soleil !

Quand, d'extase ravie,
Vous me lisiez la vie
Des bienheureux martyrs,
Les repentirs

De Sainte-Madeleine,
Qui cacha sous la laine
Ses attraits pénitents
A dix-huit ans,

Et la visite étrange
Que MARIE eut d'un ange ;
Et la crèche et les rois,
Mages tous trois !

Mon bon père, quels charmes
Quand, dans la salle d'armes
Où pendaient aux piliers
Cent boucliers,

Je chantais la romance
Qui par ces mots commence :
LE PLUS BEAU NOM CHRÉTIEN,
C'EST JULIEN !

Et les grandes armures
Rendaient de sourds murmures,
Comme au réveil d'un camp
S'entre-choquant :

Et vous disiez : « Ma fille,
L'âme de la famille,
Ta mère, ange mortel,
Est dans le ciel....

« Ta mère vit encore :
Sa grâce te décore ;
C'est son regard, sa voix ;
Je la revois ! »

C'est alors qu'à Tolède
Une fête était laide
Si je n'y voulais pas
Suivre vos pas.

Dieu du ciel !.. et naguère,
En partant pour la guerre,
Votre brillant exil,
Vous souvient-il

Comme sur la pelouse
Ma cavale andalouse
Suivit votre coursier
Couvert d'acier ;

Et comme, après six lieues,
Au chemin des Croix-Bleues,
Il fallut s'arrêter
Pour se quitter !

Hélas ! hélas ! que n'ai-je,
De mes voiles de neige
Me dépouillant alors,
Chargé mon corps

De l'airain des cuirasses,
M'attachant à vos traces,
Comme un esquif léger
Aime à nager

Aux flancs du grand navire,
Et triomphe ou chavire
Avec le roi flottant
Qu'il chérit tant!

Pourquoi, de pleurs noyée,
M'avez-vous renvoyée
Seule dans cette cour,
Fatal séjour

Peuplé d'infâmes piéges,
De complots sacriléges,
Plus noirs que les desseins
Des Sarrasins ?

Et moi, près de la reine,
Ma digne souveraine,
Sans peur du roi, j'allais
Dans le palais.

Plût à Dieu que la terre
Enfermât ce mystère
De crime et de remords
Avec ses morts !

Ah ! mes pleurs, j'en suis sûre,
Par qui sont, à mesure,
Les mots que j'ai tracés
Presqu'effacés,

Vous apprennent de reste
Ce mystère funeste
Que je ne puis celer,
Ni révéler.

En un mot, votre fille,
Votre sang qui pétille,
Mêlé plus d'une fois
Au sang des rois,

A souffert avec rage
Le plus horrible outrage
De leur vil successeur !....
Aimez ma sœur.

Oubliez-moi.... Mais, comte,
N'oubliez pas la honte
Faite à votre maison ;
Tirez raison

De tant de perfidie,
Par le fer, l'incendie...
Dites à l'étranger
De nous venger ;

Et que l'Espagne apprenne
Mon injure et ma haine
Par l'éclat seulement
Du châtiment!

RODRIGUE

PENDANT LA BATAILLE.

V.

C'est la huitième journée
De la bataille donnée
Aux bords du Guadalété;
Maures et Chrétiens succombent,
Comme les cédrats qui tombent
Sous les flèches de l'été

Sur le point qui les rassemble
Jamais tant d'hommes ensemble
N'ont combattu tant de jours;
C'est une bataille immense
Qui sans cesse recommence,
Plus formidable toujours.

Enfin le sort se décide,
Et la Victoire homicide
Dit : Assez pour aujourd'hui !
Soudain l'armée espagnole
Devant l'Arabe qui vole
Fuit .... les Espagnols ont fui !

Rodrigue, au bruit du tonnerre,
Comme un vautour de son aire,
S'échappe du camp, tout seul ;
Sur son front, altier naguère,
Jetant son manteau de guerre
Comme on ferait d'un linceul.

Son cheval, tout hors d'haleine,
Marche au hasard dans la plaine,
Insensible aux éperons ;
Ses longs crins méconnaissables,
Ses pieds traînent sur les sables,
Ses pieds, autrefois si prompts.

Dans une sombre attitude,
Mort de soif, de lassitude.
Le roi sans royaume allait,
Longeant la côte escarpée,
Broyant dans sa main crispée
Les grains d'or d'un chapelet.

Les pierres de loin lancées,
Par son écu repoussées,
En ont bosselé le fer ;
Son casque déformé pèse
Sur son cerveau, que n'apaise
Signe de croix ni *Pater*.

Sa dague, à peine attachée,
Figure, toute ébréchée,
Une scie aux mille dents ;
Ses armures entr'ouvertes,
Rougissent, de sang couvertes,
Comme des charbons ardents.

Sur la plus haute colline
Il monte, et, sa javeline
Soutenant ses membres lourds,
Il voit son armée en fuite,
Et de sa tente détruite
Pendre en lambeaux le velours.

Il voit ses drapeaux sans gloire
Couchés dans la fange noire,
Et pas un seul chef debout ;
Les cadavres s'amoncellent,
Les torrents de sang ruissellent...
Le sien se rallume et bout.

Il crie : « Ah ! quelle campagne !
Hier de toute l'Espagne
J'étais le seigneur et roi ;
Xérès, Tolède, Séville,
Pas un bourg, pas une ville,
Hier, qui ne fût à moi.

Hier, puissant et célèbre,
J'avais des châteaux sur l'Ebre,
Sur le Tage des châteaux ;
Dans la fournaise rougie,
Sur l'or à mon effigie
Retentissaient les marteaux.

Hier, deux mille chanoines
Et dix fois autant de moines
Jeûnaient tous pour mon salut ;
Et comtesses et marquises,
Au dernier tournois conquises,
Chantaient mon nom sur le luth.

Hier, j'avais trois cents mules,
Des vents rapides émules,
Douze cents chiens haletants,
Trois fous, et des grands sans nombre,
Qui, pour saluer mon ombre,
Restaient au soleil longtemps.

Hier, j'avais douze armées,
Vingt forteresses fermées,
Trente ports, trente arsenaux...
Aujourd'hui, pas une obole,
Pas une lance espagnole,
Pas une tour à créneaux !

Périsse la nuit fatale
Où, sur ma couche natale,
Je poussai le premier cri !
Maudite soit et périsse
La castillane nourrice
A qui d'abord j'ai souri !

Ou plutôt, folle chimère !
Pourquoi le sein de ma mère
Ne fût-il pas mon tombeau ?...
Je dormirais sous la terre,
Dans mon caveau solitaire,
Aux lueurs d'un saint flambeau ;

Avec les rois, mes ancêtres,
Avec les guerriers, les prêtres
Dont le trépas fut pleuré ;
Ma gloire eût été sauvée,
Et l'Espagne préservée
De son Rodrigue abhorré !...

Et mon père, à ma naissance,
En grande réjouissance,
Fit partir deux cents hérauts !
Et des seigneurs très-avares
Aux joutes des deux Navarres,
Firent tuer leurs taureaux !

Chaque madone eut cent cierges,
On dota cent belles vierges
Pour cent archers courageux ;
On donna trois bals splendides,
On brûla trois juifs sordides....
Ce n'était qu'amours et jeux

Ah! que Dieu m'entende et m'aide!
Ce fer est mon seul remède,
Mais Saint-Jacques le défend.
Ce que je veux, je ne l'ose ;
Car l'évêque de Tolose,
Qui m'a béni tout enfant,

Promènerait sur la claie
Mon cadavre avec sa plaie,
Aux regards de tous les miens ;
Puis, sur une grève inculte,
Le livrerait à l'insulte
Des loups et des Bohémiens.

Mais les trahisons ourdies,
Les chagrins, les maladies
Sauront bien me secourir.
Assez de honte environne
Un front qui perd la couronne,
Pour espérer d'en mourir.

Car, quelle duègne insensée
Me croirait l'humble pensée
De vivre avec des égaux ?...
Celui qui de si haut tombe
De son poids creuse sa tombe. —
Mort au dernier roi des Goths !

BERTRAND INIGO.

VI.

Quand nous partîmes tous pour aller au-devant
Des Africains, jetés dans nos plaines fécondes,
Plus nombreux que les grains de sable au fond des ondes,
Ou les feuilles des bois que tourmente le vent,
Nous jurâmes ensemble, au nom du Dieu vivant,
Que celui d'entre nous qui mourrait aux batailles
Serait au camp du roi saintement rapporté,
Afin que sur son corps un psaume fût chanté,
Et qu'en terre chrétienne il eût ses funérailles.

Et comme (heureux les morts tombés en combattant !)
Comme les Sarrasins, par trahisons et crimes
Furent vainqueurs, au fort du combat nous perdîmes
Don Bertrand Inigo, l'invincible pourtant !
Sept fois de suite au sort les fuyards, à l'instant,
Tirèrent, pour lui rendre un honneur qu'il espère,
A qui l'irait chercher, au risque de ses jours.
Chose étrange ! sept fois, le sort tomba toujours
Sur le bon vieux guerrier, son vénérable père.

Les trois premières fois ce fut bien le hasard,
Les quatre autres ce fut une fraude notoire ;
Fraude inutile, hélas ! car dans leurs rangs sans gloire
Il ne fût pas resté l'héroïque vieillard.
Il recommande à Dieu son âme, d'un regard ;
Détourne son cheval, et, dévorant ses larmes,
Sans que nul l'accompagne en son pieux devoir,
Furieux de douleur, riant de désespoir,
Il apostrophe ainsi tous ses compagnons d'armes :

« Bien ! allez retrouver vos sœurs et vos enfants ;
Fuyez, chrétiens, pour qui vivre infâmes c'est vivre !
Je vais revoir mon fils. Gardez-vous de me suivre :
Ce serait une gloire, et je vous le défends.
Une mort glorieuse ou des jours triomphants,
Tel est le but du brave et le prix de ses tâches.
Dieu le sait, je n'ai craint qu'une fois le danger :
C'est quand j'ai vu mon fils, en héros, s'y plonger;
Mais je ne crains plus rien que vos regards de lâches.

» Au camp des Sarrasins je ne retourne pas
A cause du serment, saint nœud qu'on ne peut rompre,
Ou du sort qu'à mes yeux vous avez pu corrompre :
La vengeance et l'amour y conduisent mes pas.
Si mon fils, mon cher fils, en courant au trépas,
Ne s'est point souvenu du vieux père qu'il laisse,
Je veux, en retournant aux plaines de Xérès,
Lui montrer que son père, expirant de regrets,
Ne l'a point oublié, comme lui ma vieillesse.

« Et vous, lâches guerriers, si les serments sur vous
Ont quelque poids encor, que nul de vous ne croie,
En m'envoyant trouver la mort, ma seule joie,
Échapper au trépas qui vous appelle tous.
Jetez encor les dés, faussez encor les coups :
Il faudra bien savoir, escadrons de la fuite,
Qui viendra me chercher ; car, par ce crucifix,
Je ne vais point là-bas pour rapporter mon fils
Mais pour tuer longtemps et pour mourir ensuite. »

FUITE DE RODRIGUE.

VII.

A l'heure où les oiseaux cessent leurs chants dans l'air,
Où la terre, le sein voilé comme les veuves,
Semble attentive au bruit des fleuves
Qui descendent jusqu'à la mer,

Où, docile aux appels de la magicienne,
Chaque étoile à son tour perce le firmament,
Brillante comme un diamant
Sur le front d'une Égyptienne,

Préférant l'humble habit des derniers paysans
A la pourpre royale, aux aigrettes guerrières,
Qu'il enfouit dans les bruyères,
Plus pâle que ses courtisans,

Cherchant dans les marais un fétide breuvage,
Dévorant l'herbe jaune et l'écorce des glands,
Et quelquefois aux loups sanglants
Disputant leur chemin sauvage,

Bien différent, sans or, sans insignes royaux,
De ce superbe Goth qui, sur un char d'ivoire,
Se présenta pour la victoire
Tout étincelant de joyaux,

Sa barbe et ses cheveux collés d'un sang bleuâtre,
Moitié du sien, moitié de celui du vainqueur,
Un Christ d'ébène sur son cœur
Qu'il baise comme un idolâtre,

La tête sans armet, le visage noirci
De poussière, aux reflets d'une orageuse lune,
Triste image de sa fortune
Qui s'est réduite en poudre aussi ;

Monté sur Orélio, son beau cheval de guerre,
Si las qu'il pousse à peine un sourd gémissement,
Et qu'il s'en vient à tout moment
Donner du poitrail contre terre ;

Ainsi Rodrigue, seul, comme en proie aux démons,
Loin des champs de Xérès, grande et morne campagne,
Cette Gelboë de l'Espagne,
Fuit par les bois et par les monts.

Il courbe à chaque pas sa gigantesque taille ;
Devant les yeux il n'a que spectres et vautours,
Et dans son oreille est toujours
Le bruit lointain de la bataille.

Tout l'accuse et l'effraie et le remplit d'horreur.
Il ne sait où porter ses regards — s'il regarde
Le ciel, c'est le ciel qui lui garde
Le châtiment de sa fureur ;

S'il regarde la terre, ah ! la terre qu'il foule,
Cette terre des Goths dont il était le roi,
Elle ne connaît plus sa loi,
Les Maures y règnent en foule.

S'il rentre dans son cœur et veut s'y reposer,
Oh ! c'est là qu'il retrouve un combat plus terrible
Cent fois que la mêlée horrible
Où son sceptre vint se briser.

Quelques fuyards blessés, perdus dans les ténèbres,
Se traînent, maudissant Rodrigue à son côté,
Et glacent son esprit hanté
Par mille visions funèbres.

Donc, la terre et le ciel, les vivants et les morts,
Tout lui semble taché d'un sang indélébile ;
Tout, dans sa pensée immobile,
Prend la forme de ses remords.

Et Florinde ! Florinde !... Il croit la voir encore,
Debout, échevelée, et sur tous les chemins,
Qui pleure, et de ses faibles mains
Tantôt le repousse, ou l'implore,

Ou conjure les Saints.... mais que rien ne sauva
Des brutales amours d'un prince, aux fureurs viles,
Ni du mépris de trois cents villes,
Ni du surnom de *la Cava*.

Il croit l'entendre encor sur sa tête adultère
Appeler par trois fois les vengeances de Dieu,
Sinistre et formidable adieu
Dont la voix ne peut plus se taire !

Voilà donc quelle nuit d'inconcevables maux
Passait le roi Rodrigue en s'enfuyant, farouche,
Et, parmi les soupirs, sa bouche
Laisse pourtant tomber ces mots :

« C'était alors, Rodrigue, auteur de tant de larmes,
Que tu devais t'enfuir ! Roi lâche et corrompu,
Insensé, toi qui n'avais pu
Contre l'amour trouver des armes,

« Comment espérais-tu résister au malheur ?
Si tu n'avais montré cette indigne faiblesse,
Action d'un roi sans noblesse,
D'un guerrier, d'un Goth sans valeur,

« L'Espagne encor vivrait libre, puissante, altière,
Et sa brave jeunesse, héroïque moisson,
Dans ses champs, avant la saison,
Ne dormirait pas tout entière.

« Ma honte n'aurait pas mes vassaux pour témoins ;
Mes palais n'auraient point un Africain pour maître
Et la fortune aurait peut-être
Une dérision de moins.

« Mais toi, souillant encor ta vieillesse flétrie,
Toi, comte Julien, père aveugle, pour quoi,
Quand la faute n'est que du roi,
En punir ainsi la patrie ?

« Tu devais me frapper à grands coups de poignards,
C'eût été bien agir, et la chance était bonne ;
Mais non : aucun pouvoir ne donne
Le cœur des lions aux renards.

« Quelle noble pensée en un cœur vil peut naître ?
Avec tes Sarrasins va conquérir l'enfer...
Ah ! si dans le combat ce fer
Eût pu du moins te reconnaître !... »

Rodrigue allait poursuivre encor, les yeux ardents ;
Mais la rage étouffa sa voix et ses pensées,
Et de ses paroles pressées
Brisa le reste entre ses dents.

Son cheval tomba mort. — Parmi tant de désastres,
Sur ce dernier ami le roi pleura penché,
Et, près du cadavre couché,
Tandis que s'enfuyaient les astres,

Il dit : « Espagne, adieu ! misérable séjour,
Terre infâme ! Adieu donc, esclave autrefois reine ! »
Puis, embrassant l'humide arène,
Muet, il attendit le jour.

RENCONTRE

QUE FIT RODRIGUE.

VIII.

Cependant les jours se succèdent.
Le roi, que les remords obsèdent,
Spectre, avec les regards d'un fou,
Et, pour distraire sa pensée,
Entrant ses ongles dans son cou,
Par le soleil, la nuit glacée,
Marche, marche sans savoir où.

Seul, cherchant l'oubli de son être,
Comme un loup, un soir, il pénètre,
Hurlant, près des lacs en repos,
Parmi des montagnes sans bornes,
Où, devant lui, couvert de peaux,
S'offre un berger, qui, les yeux mornes,
Comptait lentement ses troupeaux.

— « Bon homme, lui dit-il, écoute :
Ne peux-tu m'indiquer ma route,
Et m'enseigner, de ce côté,
Quelque village, quelques chaumes
Où l'on voulût, par charité,
Avant les heures des fantômes,
Me donner l'hospitalité?

« Car je suis brisé de fatigue. »
Le berger répond à Rodrigue :
— « Vous chercheriez pendant huit jours,
L'ami, sans rien voir davantage :
Dans ces déserts, pays des ours,
On ne trouve qu'un ermitage
Où prie un ermite toujours. »

Le roi fut content ; l'espérance
Éclaircit un peu sa souffrance :
Tel dans l'ombre un rayon paraît.
Il pensa que dans ce refuge
Sa pénitence enfin pourrait
Obtenir du souverain juge
Quelque moins formidable arrêt

Et, pourvu que Dieu le soutienne,
Qu'il ferait une mort chrétienne,
A quoi certe il allait songer.
Mais, sa faiblesse étant extrême,
Il demanda vite au berger
S'il pouvait, dans cet endroit même,
Trouver quelque chose à manger.

Le berger tira tout de suite
Du pain et de la chèvre cuite
Et deux limons de Portugal
De sa besace dégonflée.
Le souper était bien frugal,
Le pain noir, la viande brûlée...
Pour le roi ce fut un régal.

Toutefois, sa faim assouvie,
Des brillants tableaux de sa vie
Il recomposa les couleurs.
Vers ces festins où, sur la moire,
Riaient les dames et les fleurs,
Il retourna par la mémoire,
Et se prit à verser des pleurs.

Puis, « Où donc, dit-il, est l'ermite? »
Et des monts que le ciel limite
Il prend la longue route encor,
En laissant à son hôte agreste
Une chaîne et sa bague d'or,
Seule fortune qui lui reste,
Hélas ! de son royal trésor.

SON REPENTIR.

IX.

« C'est pour racheter nos fautes
Que vous êtes descendu
Parmi nous, indignes hôtes,
Jésus, sauveur attendu !
Divin Jésus, que je nomme
Dans un saint effroi, si l'homme
N'eût pas péché sans remord,
Votre nature suprême
Ne se fût pas elle-même
Faite homme, en butte à la mort.

« Voilà Rodrigue, l'infâme,
Ce roi vil et déhonté,
Et qui voudrait, dans son âme,
Ne l'avoir jamais été ;
Seigneur, c'est un adultère
Qui baise humblement la terre,
D'où les morts se lèveront,
Et qui, devant votre trône,
Marcherait sur sa couronne,
S'il l'avait encore au front.

« Le sang de mon peuple crie,
Versé par le Sarrasin ;
L'Espagne entière vous prie
Contre un monarque assassin.
O mon Dieu ! comme un peu d'herbe,
Je foulais d'un pied superbe
Les villes et les hameaux,
Et, dans mon règne prospère,
Je vous oubliai, mon père,
Vous que j'invoque en mes maux.

« J'ai ri des avis célestes,
J'ai méprisé vos décrets ;
Les conseils les plus funestes
Sont ceux que je préférais.
Cent favoris, vaine tourbe,
Au front joyeux, au cœur fourbe,
M'adoraient pour un coup d'œil ;
Et j'enfermais vos ministres,
Comme des oiseaux sinistres,
Dans leurs églises en deuil.

« Possédé du mauvais ange,
Mon cœur, loin de vous jeté,
N'est qu'un abîme de fange,
De vice et d'impureté.
Pourtant, Seigneur, je déplore
Mon crime, et de vous j'implore
Miséricorde et pardon ;
Mais une voix implacable,
Qui me poursuit et m'accable
Comme les coups d'un bourdon,

« Crie en mon âme troublée!
Qu'il est trop tard aujourd'hui,
Que la mesure est comblée,
Que Dieu m'écarte de lui,
Et que la mort demandée
Ne peut pas être accordée
Comme une rémission,
Au chrétien de qui la vie
D'un bout à l'autre dévie
De la route de Sion.

« Dois-je espérer?... Je me flatte,
Je dis : Ce n'est pas en vain,
Doux Jésus, que, sous Pilate,
Coula votre sang divin.
Tous les jours la sainte messe
Consacre votre promesse ;
Vous êtes mon créateur :
Vous n'aurez pas le courage
D'anéantir votre ouvrage,
O mon Dieu, Dieu rédempteur!

« Je suis le bouc émissaire,
Mais vous êtes le Sauveur
Que mon repentir sincère
Intercède en ma faveur!
La pénitence et ses larmes
Pour vous, Seigneur, ont des charmes.
Je suis assez châtié :
Grâce !... et, si la mort propice
M'ouvre quelque précipice,
De mon âme ayez pitié! »

Telle est la prière sainte
Que le plus pauvre des rois
Adressait, rempli de crainte,
Au Dieu mort sur une croix;
Tandis que sa marche lourde,
Avec le bâton, la gourde,
Se traînait péniblement
Vers les hauts rochers qu'habite
Le bon père cénobite,
Tout auprès du firmament.

LES BRIGANDS.

X.

« Quoi! lâches, vingt contre un ! et le sommeil me presse,
Et, dans ces rochers sourds, d'une voix de détresse
Vainement crîrait-on !
Et la nuit vient, versant ses funèbres alarmes,
Et vous avez du fer et toutes sortes d'armes,
Et je n'ai qu'un bâton !

« Point de pleurs cependant, point de prières vaines.
Je ne sais quelle flamme a passé dans mes veines,
Mais qui s'avance est mort !
Comme autrefois Samson, gardé par vingt cohortes,
Qui de Gaza, la nuit, déracina les portes,
Je sens que je suis fort ! »

Et, chargé d'un rameau, noueux débris d'un orme,
Rodrigue encor semblait lever sa lance énorme,
Ou son sceptre de roi ;
Et, devant son rocher, comme aux marches d'un trône,
Les Brigands, dont la foule humblement l'environne,
Restaient muets d'effroi.

Il fait un pas : tout tremble et fuit — A son approche,
Tous, ensemble mêlés, roulent de roche en roche
Comme un sombre torrent,
Arrachant leurs manteaux et jetant sur la terre
Javeline, poignard et large cimeterre,
Et toujours murmurant.

Rodrigue les poursuit du regard ; il ramasse
D'une main une épée et de l'autre une masse,
Et, debout sur le roc,
Les écoutant bondir et tomber des montagnes,
Des milliers d'Africains vomis dans les Espagnes
Il n'eût pas craint le choc.

Certes, dans ce moment, si de sa vieille armée
Eût paru quelque reste à sa vue enflammée
En criant : Liberté !
Il eût jusqu'à la mer, borne du monde antique,
Balayé les turbans, et du sceptre gothique
Rétabli la fierté.

Un des brigands, sauvé par hasard dans sa chute,
A confessé, depuis, que l'étranger en butte
A leur piége assassin
N'avait pas d'un mortel l'attitude ordinaire;
Qu'avant de s'échapper, sa voix comme un tonnerre
Mugissait dans son sein ;

Qu'il avait devant eux grandi de vingt coudées ;
Que, de rouges éclairs ses prunelles bordées,
Comme un phare avaient lui
Que ses deux pieds marchaient du pas des avalanches,
Et que deux anges purs, vêtus de robes blanches,
Se tenaient près de lui.

C'est Dieu dont la bonté suscita ce miracle
Pour qu'un trépas subit n'apportât point obstacle
Au salut du pécheur ;
Pour que l'âme du roi, qu'il était prêt à rendre,
Aux sources de la grâce eût le temps de reprendre
Sa native blancheur.

PÉNITENCE

ET MORT DE RODRIGUE.

XI.

Heureux celui que le Seigneur afflige ! —
La nuit pesait tristement sur la mer
Lorsque le roi, d'un repentir amer
Tout obsédé, comme avant le prodige,
Arriva faible et l'esprit inquiet
Vers la cabane où l'ermite priait.

Il l'aperçut à genoux sur la pierre,
Calme, éclairé par deux cierges tremblants,
Et rose encor sous ses longs cheveux blancs....
Des pleurs pieux couvrirent sa paupière.
Jamais le roi n'avait vu nulle part,
Depuis son père, un aussi beau vieillard.

Il s'approcha. L'ermite lui fit signe
De le laisser finir son oraison.
Rodrigue au seuil de la sainte maison
S'agenouilla, quoiqu'il en fût indigne.
Bientôt : « Entrez, dit le saint homme, et puis
Apprenez-moi pour vous ce que je puis.

« Mais il est tard, vous êtes las sans doute;
Étendez-vous sur ce feuillage épais.
Nous parlerons demain ; dormez en paix.
Et toutefois, pour vous remettre en route,
Gardez sur vous cette pièce d'argent ;
On est toujours trop pauvre en voyageant. »

Le roi rougit. Mais quelle horreur subite
Quand sur l'aumône il retrouva ses traits !
Un cri terrible, et des larmes après,
Enfin ces mots étonnèrent l'ermite :
« Je suis Rodrigue ; hier j'étais le roi :
Si vous l'osez, priez encor pour moi ! -

« Je suis venu, conduit vers vous, mon père,
Par mes remords et par le Saint-Esprit.
Oh ! dites-moi : le sang de Jésus-Christ,
En qui le monde et l'enfer même espère,
Suffira-t-il pour laver mes forfaits ?
Mon front maudit se courbe sous leur faix. »

— « C'est vous ! c'est vous ! dit l'ermite... N'importe:
Vous avez pris le chemin du salut.
Confessez-moi vos péchés. Dieu voulut
Au Paradis ouvrir plus d'une porte;
Et la plus large, à ne vous point mentir,
Ce fut toujours celle du repentir.

« A genoux donc, et songeons à votre âme;
Nous penserons plus tard à votre corps. »
Comme Saül s'apaisait aux accords
Du saint pasteur qu'un feu céleste enflamme,
Ainsi Rodrigue a par degrés senti
Se soulever son front appesanti. »

Le roi s'étant confessé, le vieux prêtre
Le sermona d'un ton grave et touchant ;
Puis en prière il se mit sur-le-champ,
Suppliant Dieu de lui faire connaître
La pénitence, horrible assurément,
D'un tel pécheur trop juste châtiment.

Il demeura trois heures en prière,
Frappa souvent sa poitrine ; enfin Dieu
Lui révéla qu'il fallait qu'en ce lieu
Rodrigue entrât vivant dans une bière
Où l'on aurait d'avance renfermé
Une couleuvre au dard envenimé.

L'ermite, heureux de cet avis suprême,
L'apprit au roi, qui, plein d'un saint espoir,
Se rejouit, et se mit en devoir
D'exécuter les ordres de Dieu même.
Il fit sa tombe..... et quand il s'y plongea,
Une couleuvre y remuait déjà.

Trois jours après cette épreuve accomplie,
L'ermite au roi s'adressa d'un air doux :
« Bon roi, là-bas comment vous trouvez-vous ? »
— « Dieu n'entend rien : la couleuvre m'oublie.
C'est trop languir : priez, mon père, afin
Que le pécheur fasse une bonne fin. »

Le saint pleurait et priait, immobile,
Encourageant le prince, sans le voir.
Le lendemain il revint sur le soir,
Et l'entendit qui, d'une voix débile,
Se lamentait et gémissait. — « Comment
Vous trouvez-vous, dit-il, en ce moment ?

« Votre compagne est-elle enfin à l'œuvre ? »
Et le bon roi Rodrigue répondit :
— « Bien, très-bien ! Dieu prend pitié du maudit :
Jésus n'a pas plus souffert !..... La couleuvre
Suce mon foie et de ses dents le mord.
Priez toujours, priez jusqu'à ma mort ! »

L'ermite alors lui chanta quelque psaume
En l'arrosant d'eau bénite et de pleurs,
Et sur sa plaie, aux cuisantes douleurs,
De la prière il épancha le baume.
Le roi mourut, et, le prêtre étant là,
Son âme en paix droit au ciel s'envola.

CONCLUSION.

XII.

Oh ! qui peut de l'amour éteindre en soi les flammes ?
Quel roi ne s'est pas fait l'esclave heureux des dames ?
Quelle dame n'oublie, un jour, de refuser ?
Oh ! quel trésor vaudrait, oh ! qui pourrait décrire
Le trouble d'un aveu, la langueur d'un sourire,
La saveur d'un premier baiser !

Toujours, tant que les yeux et la rougeur des belles
Démentiront leur bouche, aux paroles rebelles ;
Tant que leur chant aura la douceur du ramier,
Que les bals dénoûront leur tresse noire ou blonde,
Que Tolède verra leur taille svelte et ronde
Se balancer comme un palmier ;

Toujours, tant que le fer, parure des batailles,
Les éperons d'acier, et les cottes de mailles,
Et le noir gantelet, et le panache noir,
Et le casque à visière, et la lourde cuirasse,
Légèrement portés, ennobliront la grâce
Du guerrier qui part du manoir,

Toujours un vague instinct, un charme involontaire,
Un céleste besoin sauront avec mystère
Aux bras de la moins tendre enchaîner le plus fier ;
Et les maux qu'on endure, et les maux qu'on soupçonne,
Et ceux que j'ai chantés... n'empêcheront personne
D'aimer comme on aimait hier !

Le comte Julien avait quitté Cordoue.
Malheureux d'un succès, que son cœur désavoue,
Il avait pris congé du gouverneur Muça.
Aussi bien, les vainqueurs faisaient assez paraître
Le mépris qu'à la fin leur inspirait un traître
Qui, pour se grandir, s'abaissa.

Avec ses serviteurs et quelques hommes d'armes,
Il s'était retiré, pour derober ses larmes,
Au fond d'un bourg, caché dans un vallon étroit,
Où, sous des orangers, finit l'Andalousie,
Et que vient caresser, d'une vague adoucie,
L'onde orageuse du détroit.

Florinde... LA CAVA (comme disait l'Espagne),
Avec sa jeune sœur, qui partout l'accompagne,
Et leur vieille nourrice, habitaient à Tanger ;
Sur un avis du comte, elles vinrent le joindre ;
Car le plus grand des maux c'est l'absence, et le moindre
Des obstacles, c'est le danger.

Ni la mer qui grondait et s'ouvrait au naufrage,
Ni tous les Sarrasins, plus cruels que l'orage,
Ni quelques Espagnols encor plus furieux,
Rien n'arrêta Florinde. — « Un bateau, partons vite;
Je cherche le péril comme un autre l'évite,
Partons; et si je meurs, tant mieux ! »

Dieu s'arme quelquefois pour nous quand tout est contre.
Leur voyage se fit sans trouble. — A leur rencontre,
Julien, faible et vieux, se traîna sur le port.
Dès qu'il vit ses enfants, il courba son front chauve,
Pour adorer la main qui punit et qui sauve,
Puis, vers Florinde, avec transport,

Il accourt, rajeuni de toute sa tendresse,
Sans même voir sa sœur qui cherche une caresse.
— « Car, c'est toi, mon enfant, qui fis tous mes malheurs,
Ma Florinde, et c'est toi qui dois à ton vieux père,
Parmi tant de chagrins, un mot qui dise : espère !
Un sourire, après tant de pleurs!

« Oh ! souris-moi, ma fille, et dis-moi que tu m'aimes,
J'oublirai mes chagrins et mes remords eux-mêmes ! »
— « Je vous aime, et pourtant je tiens de vous le jour !
Je vous aime, et bénis l'instant qui nous rassemble,
Mon père, et vous auriez tous les bonheurs ensemble,
S'ils étaient avec mon amour ! »

Voilà ce que disait LA CAVA ; mais sa bouche
Ne put former qu'à peine un sourire farouche,
Plus triste que les pleurs qui brûlaient dans ses yeux.
Les baisers de son père, et ses paroles tendres,
Ne purent sur son front, pâle et couvert de cendres,
Ramener un rayon joyeux.

Elle se rappelait, le jour, la nuit, sans cesse,
La gloire de l'Espagne, hélas ! et sa bassesse ;
Le trône des rois goths, écroulé dans le sang,
Tant de Chrétiens captifs ou passés par le sabre ;
Et les clochers aigus du vieux pays Cantabre
Dominés tous par le croissant ;

Et le Christ insulté, ses vierges massacrées,
Ses évêques détruits, et les choses sacrées
Voyageant vers Damas pour un profane emploi.
Puis, elle s'accusait dans son âme flétrie,
Disant : « Tous les malheurs tombés sur la patrie,
Les crimes, les fléaux... c'est moi ! »

Ce qui rendait ses jours affreux, dans sa famille,
C'était de ne se voir ni femme, hélas ! ni fille ;
De rester sans honneur, sans nom, sans avenir ...
Elle n'écouta plus nul conseil salutaire,
Nulle crainte de Dieu, nul amour de la terre...
Elle résolut d'en finir.

Un soir, elle monta sur une tour très-haute
(Phare éteint qui jadis surveillait cette côte)
Elle en ferma la porte avec précaution,
Afin que l'on ne pût y monter derrière elle ;
Et de là, d'une voix tout-à-fait naturelle,
Et sans aucune émotion,

La Cava, donna l'ordre aux femmes de sa suite,
D'amener vers la tour, par les Romains construite,
Son père avec sa sœur. — Ils vinrent tous les deux. —
Alors, d'un ton lugubre et de fatal présage,
Et tout-à-coup pleurant, meurtrissant son visage,
Et jetant des regards hideux,

Elle leur dit qu'au monde il n'était pas de femme
Si malheureuse qu'elle ; et que, pour vivre infâme,
Elle aimait mieux mourir du plus cruel trépas,
Et qu'elle implorait d'eux sa grâce, et la promesse
De faire, tous les mois, dire une sainte messe,
Pour que Dieu ne la maudît pas.

Et du pied de la tour, haletants, ils suivirent
Tous ses mouvements... puis, malgré leurs cris, la virent
Monter jusques au faîte et s'en précipiter. —
Dans leurs bras, relevée, hélas ! à demi-morte,
Elle vécut encor trois jours entiers ; de sorte
Qu'un chapelain put l'assister

La jeune sœur mourut d'épouvante. Le comte,
Dans cet abîme affreux de douleur et de honte,
Vécut... Heureusement, il perdit la raison.
Et la nourrice, d'âge et de chagrins courbée,
Seule de la famille, autour d'elle tombée,
Resta pour garder la maison.

Ainsi des Juliens, la race a dû s'éteindre
Ainsi, rois goths, la mort, l'oubli dût vous atteindre ;
Ainsi l'Espagne... Non, non, Pélage viendra :
Et les rois Sarrasins, dans Grenade elle-même,
Un jour ne laisseront de leur pouvoir suprême,
Que les lions de l'Alhambra !

FIN DU POÈME DE RODRIGUE.

LES

DEUX PREMIERS ROMANCES

SUR

BERNARD DE CARPIO

(Imité du ROMANCÉRO).

Bernard de Carpio était fils naturel de l'infante Chimène, sœur du roi Alphonse-le-Chaste, et du comte de Saldagna, qui paya par une éternelle captivité le bonheur d'avoir été l'amant de la sœur de son souverain.

I.

PLAINTES

DU COMTE DE SALDAGNA.

Le comte don Sancho Diaz de Saldagna
Versait, dans sa prison, des larmes bien amères;
Dans sa prison, où, seul, du monde on l'éloigna,
Au bel âge d'amour et des folles chimères!—
Promenant sur lui-même un farouche regard,
Il exhalait ainsi ses plaintes sans réponse
Contre la grande Infante, et le roi don Alphonse,
Et son propre fils don Bernard :

« O funestes instants où mes mains décharnées,
Où les lourds battements d'un sang à peine chaud,
Où mes cheveux tombés disent combien d'années
J'ai dû passer hélas! dans ce morne cachot! —
Lorsque j'y fus conduit, j'étais l'heureux doñ Sanche,
Jeune page du roi, frais et beau, disait-on;
A peine si j'avais de la barbe au menton...
Maintenant, elle est longue et blanche!

« On me jette un pain noir, avec des mots plus durs,
De l'eau verte ; et j'entends que l'on rit quand je pleure,
Et jamais le soleil ne daigna sur ces murs
Marquer de ses doigts d'or ni la saison, ni l'heure ! —
Ma mère eut un oiseau chéri : le lait, le grain
Et les caresses, rien ne manquait dans sa cage ;
Fleurs, fontaine, verdure, on eût dit un bocage.....
Et l'oiseau mourut de chagrin !

« Et je vis dans ma cage infecte ! — Espagnol lâche !
Comment le désespoir ne t'a-t-il pas tué ?
Ou pourquoi n'as-tu point d'un tourment sans relâche
Délivré par la faim ton corps exténué ?
Ou fracassé ta tête aux murs de cette enceinte ?
Qui m'arrête ?... O Jésus ! doux vainqueur des enfers,
C'est qu'après tant de maux, si saintement soufferts,
Vous montâtes sur la croix sainte ! —

« Mais, parle, don Bernard, mon sang qui coule en toi,
Ne t'a-t-il pas crié de forcer mon repaire ?
Le sang que te donna ta mère, sœur du roi
Mon bourreau, t'a-t-il fait oublier ton vieux père ?
Quel est donc mon destin affreux, si mon enfant,
Mon propre fils, saisi d'une indigne faiblesse,
Se joint à mes tyrans pour laisser ma vieillesse
Croupir dans ce bagne étouffant !...

« Cependant, mon cher fils, sous mes murailles noires
L'éclat de tes hauts faits a pénétré souvent ;
Mon geôlier me les conte. — A quoi bon tes victoires,
Si ton père jamais n'en peut jouir vivant ? —
Si tu sais ma prison, sans que tu m'en retires,
Doit-on penser là-haut, dans ce monde où tu vis,
Que je suis mauvais père ou toi plus mauvais fils ?...
Viens ; je souffre tous les martyres ;

« La misère, le froid, les chaînes, l'abandon,
Le tien surtout !... Comment, sous les roses de l'âge,
Porter un cœur déjà tout de glace !... Ah ! pardon,
Je t'offense ; pardon, la plainte me soulage.
Je pleure, que veux-tu, comme un pauvre vieillard ;
Et tu ne réponds rien, car le tyran sans doute
Te cache mes malheurs, mon fils, tant il redoute
Ou ton épée ou ton poignard ! »

II.

DON BERNARD DE CARPIO

APPREND DE QUI IL EST FILS.

Or, voici ce qu'un jour Elvira, la nourrice,
A dit au valeureux Bernard :
— Sachez, mon fils (pourvu qu'il ne soit pas trop tard !),
Sachez-le, ce qu'on sait de Grenade en Galice,
Que vous n'êtes point le bâtard
Du roi don Alphonse-*le-Chaste*.
— Alors, quel est mon père ?... Ou suis-je un orphelin ?
— Votre père est de bonne caste,
Mon fils, un gentilhomme et non pas un vilain.

Écoutez : Don Sancho Diaz, seigneur et comte
De Saldagna, vous eut d'amour
Avec dona Chiméne, étant page à la cour.
Le Roi, pour se venger de sa sœur, n'eut pas honte
De faire arrêter en plein jour
Votre père devant l'armée ;
Il le tient prisonnier au château de Luna,
Et votre mère est enfermée
Dans un lieu que personne encor ne soupçonna.

Sachez de plus qu'un bon et secret mariage
Unit l'Infante au comte. Ainsi,
Vous n'êtes point bâtard, mon enfant, Dieu merci !
Sachez enfin qu'aux cris de meurtre et de pillage,
Et sans nul remords ni souci,
Votre oncle au sein des douze Espagnes
Appelle les Français, dans le but déloyal
De vendre cités et campagnes,
Et, roi, de vous ravir l'héritage royal.

Le monde trouve mal, mon fils, que votre lance
Ait si longtemps dans sa prison
Laissé le bon vieux comte ; et le monde a raison.
— Nourrice, c'est ta faute, à toi, dont le silence
M'avait trompé sur le blazon
De mon père et sur ma naissance.
— J'avais peur du tyran, mon fils; mais aujourd'hui
Vous avez de tout connaissance.
Le peuple aime à parler : c'est entre vous et lui.

Bernard l'interrompit, bondissant dans ses armes :
— Assez, nourrice, assez parlé
Pour exciter le fils d'un père désolé !
Et, relevant ses yeux chargés de grosses larmes,
Le sein de colère gonflé,
Et mordant ses lèvres en flamme,
Il dit : Que mes amis soient de mon amitié
Honteux comme de chose infâme,
Que les dames partout me prennent en pitié,

Que je sois fait demain prisonnier par les Maures ;
Que mon coursier me jette à bas
Devant tous mes vassaux, et me traîne à grands pas,
Me heurte et me déchire à tous mes sycomores,
Mon père, si je n'obtiens pas
Du Roi, que j'honorais naguère,
Qu'il te rende l'honneur avec la liberté,
Ou si je ne lui fais la guerre
Comme au plus vil tyran que le trône ait porté !

LE RETOUR DU CHATELAIN

(*Ballade.*)

I.

LE CHEVALIER, LA DAME.

LE CHEVALIER.

Vous êtes plus blanche, ô ma reine,
Que la lune en son beau sommeil ;
Votre joue, ô ma souveraine,
Est rose, il faut qu'on vous l'apprenne,
Comme la fraise au teint vermeil.

Mais on cueille la fraise mûre...
Voilà bientôt sept ans, oui sept,
Que je n'ai quitté mon armure :
Je la quitterai sans murmure
Si vous dénouez ce lacet.

Oh ! je la passerai, ma belle,
Avec vous je la passerai,
Cette nuit que mon cœur appelle
Depuis le jour où la chapelle
Vous vit, fort maussade, il est vrai,

Votre main dans celle du comte,
Prononcer bien bas ce grand *oui*
Dont le bon époux fit son compte,
Et dont, à ce que l'on raconte,
Il est toujours plus réjoui.

C'est assez pour lui d'allégresse,
C'est assez de gloire pour lui. —
J'ai rêvé, sur les mers de Grèce,
Que sa femme était ma maîtresse.....
Est-ce un rêve encore aujourd'hui ?

J'ai vu de bien belles esclaves
Dans les marchés de Bassora :
Leurs yeux noirs domptent les plus braves,
Et de saints évêques très-graves
Se battent à qui les aura.

Eh ! bien, je ne leur ai pas même
Touché le bout du petit doigt.
Mon cœur a fait un long carême,
Jeûnant pour la dame que j'aime
Comme un bon chevalier le doit.

Donc, si par votre souvenance
Chaste j'ai pu me conserver,
J'arrive, en sainte contenance,
Pour que de mon vœu d'abstinence
On daigne enfin me relever.

LA DAME.

C'est le moins qu'on vous en dispense :
Tant souffrir par pure amitié,
Beau sire !... Et cela, quand j'y pense,
Reste encore sans récompense !
Sainte Vierge! c'est grand'pitié !

Passez, passez là sans alarmes,
Chevalier; n'ayez nul souci
Et très-vite quittez vos armes.—
J'ai versé sans vous bien des larmes!
Priez-moi, je dirai : Merci.

Le comte (ma joie est bien vraie)
Est en chasse aux monts d'Aragon. —
Que ses chiens, qu'aucun loup n'effraie,
Meurent enragés ! que l'orfraie
Mange les yeux de son faucon!

Qu'il blasphème plus qu'il ne pleure !
Et que le grand diable d'enfer
Par les pieds le traîne en une heure
De la montagne à sa demeure
Avec ses dix ongles de fer !

Ils en étaient sur ce bizarre
Chapitre, et sur d'autres encor
Que n'a point redits la guitare,
Quand du comte, en aigre fanfare,
On entendit sonner le cor...

II.

LE COMTE, LA DAME.

LE COMTE.

Qu'est-ce ? quel désordre ici règne,
La blanche fille aux chastes vœux ?
Et que faites-vous là sans dueigne ?

LA DAME.

Seigneur, vous voyez, je me peigne ;
Je tresse en pleurant mes cheveux,

Parce que veuve et sans compagnes
Vous me laissez à la maison,
Pour courir seul dans les montagnes.

LE COMTE.

Par le vieux patron des Espagnes !
Ces mots sentent la trahison !...

A qui, ma colombe chérie,
Est donc ce cheval qu'à présent
J'entends hennir dans l'écurie?

LA DAME.

C'est à mon père, qui vous prie
De le recevoir en présent.

LE COMTE.

Je n'ai pas reconnu la housse
Des seigneurs de Bellamonté. —
A qui sont, dame noble et douce,
Ces armes d'une teinte rousse
Qu'on voit dans la salle à côté?

LA DAME.

C'est une armure..... que m'envoie
Mon frère, aux croisades vainqueur,
Pour que j'y brode avec la soie
Un ramier blessé qui tournoie....
Ou bien un dard qui perce un cœur.

LE COMTE.

Ou la flèche, ou l'oiseau, n'importe;
Mais votre frère a bien grandi! —
Et cette lance longue et forte
Qui brille là contre la porte,
A qui donc cette lance, di?

LA DAME.

Prenez-la, voici ma réponse;
Prenez-la, comte, et sans remord
Qu'en mon cœur votre bras l'enfonce;
Et croyez, par sainte Ildefonse!
Que j'ai mérité cette mort! —

Livre II.

ALLEMAGNE.

LA CLOCHE

Poëme. (SCHILLER.)

A M. PIERRE LE BRUN.

Compagnons, dans le sol s'est affermi le moule,
La cloche enfin va naître aux regards de la foule:
C'est le jour si longtemps appelé par nos vœux!
Qu'une ardente sueur couvre vos bras nerveux:
L'honneur égalera la peine et le courage
Des joyeux ouvriers, si Dieu bénit l'ouvrage.

Il faut associer, comme un puissant secours,
Au travail sérieux de sérieux discours;
Le dur travail, rebelle à des esprits frivoles,
S'accomplit sans efforts sous d'heureuses paroles.
Méditons entre nous sur les futurs bienfaits,
D'une cause vulgaire admirables effets.
Honte à qui ne sait pas réfléchir pour connaître!
Par la réflexion l'homme annoblit son être,
S'exalte; et la raison fut donnée aux humains
Pour sentir dans leur cœur les œuvres de leurs mains.

Choisissons les tiges séchées
Des pins tombés sous les hivers,
Pour qu'au sein des tubes ouverts
Les flammes volent épanchées;
Dompté par les feux dévorants,
Que le cuivre à l'étain s'allie,
Afin que la masse amollie
Roule en plus rapides torrents.

Ce pieux monument que vont avec mystère
Édifier nos mains dans le sein de la terre,
Il parlera de nous des sommets de la tour.
Vainqueur, il franchira les temps, et tour à tour
Comptera des humains les races disparues;
On verra dans le temple, à sa voix accourues,
Des familles sans nombre humilier leur front;
Aux pleurs de l'affligé ses plaintes s'uniront;
Et ce que les destins, loin de l'âge où nous sommes,
Dans leur cours inégal apporteront aux hommes,
S'en ira retentir contre ses flancs mouvants,
Qui le propageront sur les ailes des vents.

Je vois frémir la masse entière,
L'air s'enfle en bulles. Cependant,
Des sels de l'alkali mordant
Laissez se nourrir la matière.
Il faut que du bouillant canal
L'impure écume s'évapore,
Afin que la voix du métal
Retentisse pleine et sonore.

La cloche annonce au jour, avec des chants joyeux,
L'enfant dont le sommeil enveloppe les yeux.
Qu'il repose!... Pour lui, tristes ou fortunées,
Dans l'avenir aussi dorment les destinées.
Mais sa mère, épiant un sourire adoré,
Veille amoureusement sur son matin doré.
Hélas! le temps s'envole et les ans se succèdent:
Déjà l'adolescent, que mille vœux possèdent,
Tressaille, et de ses sœurs quittant les chastes jeux,
S'élance, impatient, vers un monde orageux.
Pèlerin engagé dans ses trompeuses voies,
Qu'il a connu bientôt le néant de ses joies!
Il revient, étanger, au hameau paternel;
Et devant ses regards, comme un ange du ciel,
Apparaît, dans la fleur de sa grâce innocente,
Les yeux demi-baissés, la vierge rougissante.
Alors un trouble ardent, qu'il ne s'explique pas,
S'empare du jeune homme. Il égare ses pas,

Cherche les bois déserts et les lointains rivages,
Et, de ses compagnons fuyant les rangs sauvages,
Aux traces de la vierge il s'attache, et, rêveur,
Adore d'un salut la douteuse faveur.
Des aveux qu'il médite il s'enivre lui-même ;
Aux nuages, aux vents il dit cent fois qu'il aime ;
Sa main aux prés fleuris demande, chaque jour,
Ce qu'ils ont de plus beau pour parer son amour ;
Son cœur s'ouvre au désir, et ses rêves complices
Du ciel anticipé connaissent les délices.
Hélas ! dans sa fraîcheur que n'est-elle toujours
Cette jeune saison des premières amours.

Comme les grands tubes bruniſsent !
Qu'un rameau, dans la masse admis,
Plonge... Quand ses bords se vernissent,
On peut fondre ; courage, amis !
Tentons cette épreuve infaillible
Par qui doit être révélé
Si le métal dur au flexible
S'est heureusement accouplé.

Car, où l'on voit la force à la douceur unie,
De ce contraste heureux naît la pure harmonie.
C'est ainsi qu'enchaîné par un attrait vainqueur,
Le cœur éprouvera s'il a trouvé le cœur.
L'illusion est courte, et sa fuite est suivie
D'un amer repentir aussi long que la vie. —
Voici, des fleurs au sein, des fleurs dans ses cheveux,
La vierge, pâle encor de ses premiers aveux ;
Sur son front couronné, sur sa pudique joue,
Le voile de l'épouse avec amour se joue
Quand la cloche sonore, en longs balancements,
A l'éclat de la fête invite les amants.
La fête la plus belle et la plus fortunée,
Hélas ! est du printemps la dernière journée ;
Car avec la ceinture et le voile, en un jour,
La belle illusion se déchire, et l'amour
Menace d'expirer quand sa flamme est plus vive.
A l'amour fugitif que l'amitié survive,
Qu'à la fleur qui n'est plus succède un fruit plus doux.

Déjà la vie hostile appelle au loin l'époux :
Il faut qu'il veille, agisse, ose, entreprenne, achève,
Pour atteindre au bonheur, insaisissable rêve.
D'abord il marche, aidé de la faveur des cieux :
L'abondance envahit ses greniers spacieux ;
A ses nombreux arpents d'autres arpents encore
S'ajoutent ; sa maison s'étend et se décore ;
La mère de famille y règne sagement,
Du groupe des garçons gourmande l'enjoûment,
Instruit la jeune fille, aux mains laborieuses ;
Vouée aux soins prudents des heures sérieuses,
Des rameaux du verger elle détache et rend
Tout le linge de neige à son coffre odorant,
Y joint la pomme d'or que janvier verra mûre,
Tourne le fil autour du rouet qui murmure,
Partage aux travailleurs la laine des troupeaux,
Les surveille, et comme eux ignore le repos.
Du haut de sa demeure, au jour naissant, le père
Contemple, en souriant, sa fortune prospère,
Ses murs dont l'épaisseur affronte les saisons,
Et ses greniers comblés des dernières moissons,
Quand déjà du printemps les haleines fécondes
De ses jeunes épis bercent les fraîches ondes.
D'une bouche orgueilleuse il se vante : « Aussi forts
Que ces rocs où du temps s'épuisent les efforts,
Pèsent les bâtiments que mon or édifie.
Vienne l'adversité : leur splendeur la défie ! »
— Malheureux ! qui peut faire un pacte avec le sort ?
Le ciel rit, un point noir paraît : la foudre en sort !

Bien. Le rameau fait son épreuve.
Commençons la fonte... Un moment !
Avant de déchaîner le fleuve,
Avez-vous prié saintement ?
A présent, allons ! qu'on se range ;
Ouvrez les canaux. — Ah ! que Dieu
Nous aide ! — Voyez le mélange
Accourir en vagues de feu !

Il est de l'univers la plus pure merveille
Le feu, quand l'homme, en paix, le dompte et le surveille,

Et c'est par son secours que l'homme est souverain.
Mais qu'il devient fatal lorsque, seul et sans frein,
Pour dévorer au loin les vieux pins, les grands chênes,
Il part comme un esclave affranchi de ses chaines!
Malheur, lorsque la flamme, au gré des aquilons,
A travers les cités roule ses tourbillons!
Car tous les éléments ont une antique haine
Pour les créations de la puissance humaine.
Entendez-vous des tours bourdonner le beffroi?
A la rougeur du ciel, le peuple avec effroi
S'interroge. — Au milieu des noirs flots de fumée
S'élève, en tournoyant, la colonne enflammée;
L'incendie, étendant sa rapide vigueur,
Du front des bâtiments sillonne la longueur;
L'air s'embrase, pareil aux gueules des fournaises;
La lourde poutre craque et se dissout en braises;
Les portes, les balcons s'écroulent..... Plus d'abris;
Les enfants sont en pleurs sur les seuils en débris.
Les mères, le sein nu, comme de pâles ombres,
Courent; les animaux hurlent sous les décombres;
Tout meurt, tombe ou s'enfuit par de brûlants chemins;
Le seau vole, emporté par la chaîne des mains.
Ce fils qui va tenter l'effrayante escalade,
Sauvera-t-il du moins son vieux père malade?....
L'orage impétueux accourt de l'Occident:
La flamme s'en irrite et l'accueille en grondant,
Sur la moisson séchée elle tombe et serpente,
Se redresse, et des toits soulève la charpente
Comme un affreux géant qui veut toucher les cieux.
L'homme sous les destins fléchit silencieux.
Ses œuvres ont péri; partout la flamme est reine.
Les murs brûlés debout restent seuls, sombre arène,
Où des froids ouragans s'engouffre la fureur;
La nue en voyageant y regarde, et l'horreur
Dans leurs concavités profondément séjourne.
Une dernière fois l'homme, en priant, se tourne
Vers sa fortune éteinte, et bientôt, plus serein,
Prend avec le bâton les vœux du pèlerin.
Tout ce qui fut son bien n'est plus qu'un peu de cendre;
Mais un rayon de joie en son deuil vient descendre,

Voyez : il a compté les têtes qu'il chérit,
Pas une ne lui manque ; et, triste, il leur sourit.

Le métal que la terre enferme
A comblé le moule. Ah ! du moins,
L'œuvre, arrivé pur à son terme,
Paira-t-il notre art et nos soins?...
Mais si l'enveloppe fragile
Rompait sous le bronze enflammé !...
Peut-être dans la sombre argile
Le mal est déjà consommé !

Nous confions au sein de la terre profonde
L'ouvrage de nos mains ; dans son ombre féconde
Le prudent laboureur laisse tomber encor
L'humble grain, en espoir riche et flottant trésor;
Vêtus de deuil, hélas ! nous venons à la terre
D'un germe plus sacré déposer le mystère,
Pleins de l'espoir qu'un jour du cercueil redouté
Ce dépôt fleurira pour l'immortalité. —
Des hauts sommets du dôme, aux épaisses ténèbres,
La cloche a du tombeau tinté les chants funèbres.
Écoutez ! Ses concerts, d'un accent inhumain,
Suivent un voyageur sur son dernier chemin.
C'est la mère chérie, hélas ! la tendre épouse
Que vient du roi des morts l'avidité jalouse
Séparer des enfants, de l'époux expirant.
L'époux les reçut d'elle ; et tous, l'un déjà grand,
L'autre dans ses bras, l'autre encore à sa mamelle,
Ils souriaient... Alors, rien n'était beau comme elle !
C'en est fait, elle dort sous le triste gazon,
Celle qui fut longtemps l'âme de la maison.
Déjà manquent tes soins, ô douce ménagère !
Et demain, sans amour, va régner l'étrangère !..

Laissons froidir la cloche ; et vous,
Comme l'oiseau sous la feuillée
Libres et joyeux, courez tous :
Voici l'heure de la veillée.
Le compagnon vole au plaisir;
Dans les cieux, en paix, il voit naître

Et briller les astres : le maître
Doit se tourmenter sans loisir.

Sous la forêt, où glisse une pâle lumière,
O voyageur, hâtez vos pas vers la chaumière.
L'Angelus des hameaux retentit dans les airs;
Le filet allongé pend sur les flots déserts;
L'agneau devant les chiens vers le bercail se sauve ;
Le troupeau des grands bœufs, au front large, au poil fauve,
S'arrache, en mugissant, aux délices des prés;
Il s'avance, couvert de festons diaprés,
Le lourd char des moissons criant sous l'abondance,
Et les gais moissonneurs s'échappent vers la danse.
Cependant tous les bruits meurent dans la cité;
Près de l'ardent foyer, par l'aïeul excité,
S'arrondit la famille, et quelque vieille histoire
Enchante, en l'effrayant, l'immobile auditoire.
La porte des remparts se ferme pesamment;
Sous son aile l'oiseau courbe son front dormant.
La nuit, qui des méchants éveille le cortége,
Du citoyen que l'ordre et que la loi protége
N'épouvante jamais le sommeil innocent.
Ordre sacré, tes nœuds, joug aimable et puissant,
Resserrent les anneaux de l'égalité sainte ;
Tu traças des cités, et tu défends l'enceinte;
Ta noble voix, du fond de ses antres lointains,
Appela le sauvage à de meilleurs destins ;
Sous le toit des mortels, dans leur premier ménage,
Tu pénétras timide ; et, plus fort d'âge en âge,
Soumis au frein des mœurs leurs rebelles penchants.
C'est toi qui présidas aux limites des champs,
Toi qui créas enfin cette autre idolâtrie,
Le plus saint des amours, l'amour de la patrie.
A son nom, mille bras d'un mutuel secours
S'animent ; au milieu de cet heureux concours,
Sur tous les points rivaux les forces dispersées
Tendent au bien commun, librement exercées;
Chacun, heureux et fier du poste qu'il a pris,
Des grands au cœur oisif brave les vains mépris.
Le plus noble attribut du citoyen qui pense,

C'est le travail ; son œuvre en est la récompense.
Si les rois de splendeur marchent environnés,
De nos créations nous brillons couronnés ;
Ils sont par le hasard, et nous par le génie.
Paix gracieuse, douce et divine harmonie,
Que nos bras fraternels enchaînent vos attraits !
Qu'il ne se lève plus le jour où j'entendrais
Des hordes d'étrangers, turbulente mêlée,
Parcourir en vainqueurs ma tranquille vallée,
Où l'horizon du soir, rouge de pourpre et d'or,
Des chaumes embrasés resplendirait encor !

Maintenant, brisez l'édifice
Pour que notre œil soit récréé.
Que notre cœur se rejouisse
De l'œuvre par nos mains créé.
Que le marteau pesant résonne
Jusqu'au moment où, des débris
De l'enceinte qui l'emprisonne
Naîtra la cloche au jour surpris.

C'est le maître prudent qui doit rompre le moule ;
Mais, lorsqu'en flots brûlants l'airain s'échappe et roule,
Quand sa puissance même a rejeté ses fers,
Il mugit et, semblable aux laves des enfers,
De sa captivité court punir ses rivages.
Tel le flot populaire étend ses longs ravages.
Ah ! malheur lorsqu'au sein des états menacés
Des germes factieux fermentent amassés,
Et que le peuple, un jour, las de sa longue enfance,
S'empare horriblement de sa propre défense !
Aux cordes de la cloche, alors, en rugissant,
Se suspend la révolte, ivre et rouge de sang;
L'airain, qu'au Dieu de paix la piété consacre,
Sonne un affreux signal de guerre et de massacre ;
Un cri de toutes parts s'élève : Egalité !
Liberté !..... Chacun s'arme ou fuit épouvanté.
La ville se remplit ; hurlant des chants infâmes,
Des troupes d'assassins la parcourent; les femmes,
Avec les dents du tigre, insultent sans pitié
Le cœur de l'ennemi déjà mort à moitié,
Et du rire d'un monstre avec l'Horreur se jouent.

De l'ordre social les liens se dénouent ;
Les gens de bien font place à la Rébellion.
Certe il est dangereux d'éveiller le lion,
La serre du vautour est sanglante et terrible :
Mais l'homme, en son délire, est cent fois plus horrible.
Oh ! ne confions point, par un jeu criminel,
Les célestes clartés à l'aveugle éternel !
Il s'en fait une torche, et d'une main hardie,
Au lieu de la lumière, il répand l'incendie.

Dieu ne veut plus nous éprouver :
Voyez du sol qui l'environne,
Lisse et brillante, la couronne
En étoile d'or s'élever !
Déjà le cintre métallique
En mille reflets joue à l'œil ;
Déjà l'écusson symbolique
Du sculpteur satisfait l'orgueil.

Que le chœur de la danse à pas joyeux s'approche !
Venez tous, et donnons le baptême à la cloche ;
Trouvons-lui quelque nom propice et gracieux.
Qu'elle veille sur nous en s'approchant des cieux ;
Balancée au-dessus de la verte campagne,
Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne
Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants ;
Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps ;
Que le temps, mesuré dans sa haute demeure,
De son aile, en fuyant, la touche heure par heure ;
Aux voluptés du crime apportant le remord,
Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour la mort,
Et que tout ici-bas s'évanouit et passe
Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace !

Que les cables nerveux, de son lit souterrain,
Arrachent lentement la cloche aux flancs d'airain.
Oh ! qu'elle monte en reine à la voûte immortelle !
Elle monte, elle plane, amis, et puisse-t-elle,
Dissipant dans nos cieux les nuages épais,
De son premier accent nous proclamer LA PAIX !

LE PECHEUR.

Ballade. (SCHILLER.)

L'onde gémit, la vague se balance. —
Le pêcheur suit du bord,
Dans un ardent silence,
Sa ligne, où pend la mort.
Soudain, tandis qu'il rêve,
S'agitent les roseaux;
Puis une femme élève
Son beau corps sur les eaux.

La nymphe parle et chante :
« Pourquoi, pêcheur, pourquoi
« De l'onde gémissante
« Tirer mon peuple à toi ?
« Si tu pouvais connaître
« Comme ils y sont bien tous,
« Toi-même, pour renaître,
« Tu plongerais vers nous.

« La lune au lac se mire,
« Le roi du jour s'y plaît ;
« Deux fois on les admire,
« Plus beaux dans leur reflet.
« L'azur du ciel qui nage,
« Tous ces mouvants tableaux,
« Et ta flottante image
« T'appellent sous les flots. »

L'onde gémit, la vague se balance,
Et mouille son pied nu.
Son cœur troublé s'élance
Vers un charme inconnu.
La nymphe parle et chante...
Pour lui trop doux attrait !
Il cède, il suit la pente,
L'eau s'ouvre... il disparaît.

LA JEUNE NONNE.

Ballade. (SCHILLER.)

Comme il souffle et mugit, l'ouragan, dans les tours !
Les murs craquent, là-bas les grands arbres se cassent,
Le tonnerre est sur nous, les éclairs brillent... passent...
Et la profonde nuit retombe aux alentours.

Ainsi je n'avais nul repos ;
Mes pensers s'agitaient comme fait la tempête ;
Mes membres frémissaient comme ici les vitraux ;
De flamboyants éclairs s'allumaient dans ma tête...
Puis mon cœur est rentré dans la paix des tombeaux.

Eh bien ! gronde, ouragan, et redouble tes coups :
L'inaltérable paix habite enfin mon âme ;
L'amante est épurée aux feux chastes et doux,
Aux feux de la mystique flamme ;
Et, dans l'ombre, elle aspire à son divin époux.

Oui, j'attends mon sauveur, l'œil humide d'amour.
Viens donc, mon fiancé, chercher ta fiancée;
Viens enlever mon être à la terre glacée...
Paix ! la cloche dans l'air s'éveille avec le jour !
Sa voix doucement me convie,
M'attire au céleste séjour ;
Je plane avec elle, et ma vie
Remonte au pur foyer qui de tout temps brilla !—
Alleluia !

LES PLAINTES

DE LA JEUNE FILLE.

Ballade. (SCHILLER.)

La cime des forêts frissonne sous l'orage...
Au bord du fleuve ému la vierge va s'asseoir.
Les vagues à ses pieds se heurtent avec rage;
Sa plainte se répand dans les ombres du soir,
Et des pleurs baignent son visage :

— « Mon cœur est mort, la flamme à ce cœur est ravie
Le monde est un désert, son prestige est brisé.
Sainte, rappelle à toi l'enfant qui t'a servie :
Des bonheurs de la terre, ah ! j'ai tout épuisé;
Ayant aimé, j'ai clos ma vie. »

— « Aux plaintes vainement ta douleur s'abandonne :
Les pleurs sont impuissants à réveiller les morts;
Mais dis, quelle autre fête ou bien quelle couronne
Remplacerait pour toi l'amour et ses transports ?
Moi, la sainte, je te les donne. »

— « Coulez donc, ô mes pleurs ! éclatez, plaintes vaines !
Eclatez et coulez sans réveiller les morts.
Pour celle qui d'amour vit se rompre les chaînes
Il n'est plus d'autre joie, hélas ! ou de trésors
Que ses soupirs même et ses peines. »

LA FIANCÉE DE CORINTHE.

Poëme. (GOËTHE.)

Un jeune homme d'Athène à Corinthe est venu ;
C'est la première fois. Cependant il espère
Chez un noble habitant, vieux hôte de son père,
Entrer comme un ami trop longtemps inconnu.
Les deux pères, rêvant une seule famille,
Fiancèrent jadis et leur fils et leur fille.

Mais ne paîra-t-il pas bien cher cette faveur ?
Doit-il même prétendre à des faveurs si hautes ?
Il est encor payen comme en Grèce, et ses hôtes
Des premiers baptisés ont toute la ferveur.
Où germe un nouveau culte, hélas ! l'amour s'effraie,
Et souvent meurt détruit comme la folle ivraie.

Déjà dans la maison tout reposait sans bruit,
Le père et les enfants ; la mère seule encore
Veillait. Elle reçoit le jeune homme, et l'honore
De la plus belle chambre, où, rêveur, il la suit.
Des mets lui sont servis avec le vin qui mousse,
Puis elle lui souhaite une nuit longue et douce.

Mais les gâteaux dorés, le vin frais et vermeil
N'éveillent point ses sens, que la fatigue enchaîne.
Encor tout habillé, sur la couche prochaine
Il se jette, et bientôt s'abandonne au sommeil...
Lorsqu'en criant voilà que la porte pesante
S'ouvre, et qu'un hôte étrange à ses yeux se présente !

Aux lueurs de la lampe une pâle beauté
S'avance : un bandeau noir, où l'or brille en étoile,
Règne autour de son front ; l'albâtre d'un long voile
De sa tête à ses pieds tombe de tout côté.
Et, comme elle aperçoit l'étranger qui se penche
Hors du lit, elle étend et lève sa main blanche :

—« Suis-je dans la maison étrangère à ce point
« (Au fond de ma cellule aux ennuis réservée)
« Que d'un hôte nouveau j'ignore l'arrivée ?
« La honte me surprend ici... Ne bouge point ;
« Que ton calme sommeil sans trouble continue;
« Moi, je sors promptement comme je suis venue. »

— « Demeure, belle fille ! » et d'un pied triomphant
Le jeune homme a poussé la couche qu'il déserte.
« Vois, Bacchus nous sourit ; Cérès nous est offerte ;
« Toi, tu conduis l'Amour avec toi, chère enfant...
« Es-tu pâle de peur ?... Viens voir de nos délices,
« Viens éprouver combien tous ces dieux sont complices ! »

— « Jeune homme, reste loin... Eh ! qu'oses-tu m'offrir !
« Va, je n'appartiens plus à l'amour, à la joie :
« Le dernier pas est fait dans la pénible voie
« Par le vœu d'une mère, hélas ! qui, pour guérir,
« Crut devoir, à son Dieu me donnant en pâture,
« Enchaîner la jeunesse et tromper la nature.

« Le culte de nos dieux n'est plus ce que tu crois :
« Leur troupe a fui brillante ; et dans ces murs funèbres
« On n'adore qu'un être entouré de ténèbres
« Et qu'un dieu misérable expirant sur la croix.
« On épargne et taureaux et brebis, mais l'on mène
« A l'autel, tous les jours, quelque victime humaine. »

Il pèse de ces mots le sens mystérieux,
Puis interroge encore, et rêve : — « Est-il possible .
« Eh quoi ! dans cette chambre, à cette heure paisible,
« Ma douce fiancée est là devant mes yeux !...
« Vierge, c'est toi, c'est moi !... Le serment de nos pères
« Nous rend l'hymen facile et les destins prospères. »

— « O bon ange, jamais tu ne m'approcheras !
« A ma seconde sœur, au cœur simple et crédule,
« On te marie, et moi, dans ma froide cellule
« Je dois languir... Ami, pense à moi dans ses bras ,
« Moi qui pense à toi seul, moi qui t'aime et qui pleure...
« Et que la terre, hélas ! cachera tout à l'heure! »

— « Par ce flambeau propice aux chastes entretiens,
« Pour le bonheur, pour moi, non, tu n'es pas perdue !
« Dans ma maison d'Athène ô déesse attendue,
« Viens enchanter mes jours en y mêlant les tiens !
« Viens ici, chère enfant, par les dieux amenée,
« Célébrer sans témoin le festin d'hyménée! »

Ils échangent déjà les gages de leur foi :
Elle offre à son époux la chaîne d'or fidèle ;
D'une coupe d'argent, rare et parfait modèle,
Lui veut la doter... — « Non ! elle n'est pas pour moi,
« Dit-elle; seulement, en signe de mémoire,
« Donne de tes cheveux, donne une boucle noire. »

Et l'heure des esprits vient à sonner. Alors
Elle fut plus à l'aise. Avidement, dans l'ombre,
Avec sa lèvre pâle elle but un vin sombre
De la couleur du sang... qui traversa son corps.
Mais vite elle écarta de sa vue inquiète
Le pain de pur froment, sans en prendre une miette.

Des lèvres du jeune homme elle approche à son tour
La coupe, qu'il épuise avidement comme elle.
Mais au repas du soir bientôt l'amour se mêle
(Car le cœur du jeune homme était souffrant d'amour);
Et, comme elle résiste indocile et farouche,
Lui, pleurant et priant, retombe sur sa couche.

Elle y vient près de lui. — « Mon Dieu! que j'ai regret,
« Dit-elle, d'attrister ainsi tes fiançailles!
« Mais, hélas ! touche un peu mes membres... Tu tressailles !
« Tu connais maintenant mon funeste secret :
« Blanche comme la neige et comme elle glacée,
« Beau jeune homme, voilà quelle est ta fiancée »

Il l'enlève et la serre entre ses bras nerveux
Avec toute l'ardeur de la mâle jeunesse :
— « Il faut sous mes baisers que ta chaleur renaisse,
« Fusses-tu de la tombe envoyée à mes feux !
« Brûlez, torrents d'amour ! douce et cuisante extase !...
« Tiens, tiens, ne sens-tu pas tout mon corps qui s'embrase ?

De douleurs en plaisirs, de plaisirs en douleurs,
L'un par l'autre tous deux semblent mourir et vivre.
Du nectar des baisers, muette, elle s'enivre ;
Son désespoir sourit et sa joie a des pleurs.
Mais, parmi ces transports, cette ivresse chagrine,
On ne sent point de cœur battre dans sa poitrine.

La mère, cependant, qu'attire un bruit confus,
Retourne sur ses pas : elle écoute avec crainte,
Elle écoute longtemps un murmure de plainte,
De rires effrénés et de vagues refus,
Et ces mots inconnus et ces accents étranges,
Ces cris que l'homme emprunte aux voluptés des anges.

Immobile, à travers la porte, au bois épais,
Elle distingue enfin mille expressions folles,
Et les plus grands serments du monde, et des paroles
D'amour, de flatterie et de tristesse. — « Paix !
« Le coq s'éveille : adieu. Mais, demain au soir, tâche...
« Reviens !... » Et les baisers succèdent sans relâche.

La mère, en ce moment, sans craindre aucun danger,
Ouvre avec violence et referme la porte :
—« Est-il dans la maison des femmes de la sorte,
« Qui se rendent si vite aux vœux d'un étranger ! »
Elle parlait ainsi : la rage en ses yeux brille,
Elle approche, elle voit... grand Dieu! sa propre fille!

Le jeune homme d'abord, de frayeur agité,
Sous les voiles épars qu'il rassemble et tourmente,
Et sous l'ample tapis veut cacher son amante ;
Mais elle, hors du lit, fantôme révolté,
Avec force s'échappe, et se dévoilant toute,
Longtemps et lentement grandit jusqu'à la voûte :

— « O ma mère, ma mère, où pénètrent vos pas?
« Pourquoi me disputer ma belle nuit des noces?
« Enfant, j'ai du malheur goûté les fruits précoces ;
« Ma tendre mère, eh quoi! ne vous suffit-il pas
« De m'avoir, sous les plis de ce pâle suaire,
« Étendue avant l'heure en mon lit mortuaire!

« Mais un arrêt fatal, de ma sombre prison
« Me tire, spectre ardent, jeté parmi les êtres ;
« Vos prières, les chants murmurés par vos prêtres,
« N'ont tous aucun pouvoir, hors de cette maison.
« Malgré le sel et l'eau, le cœur ne peut se taire ;
« Ah ! l'amour ne s'est point refroidi sous la terre !

« Ce jeune homme est à moi. Libre, on me le promit
« Quand l'autel de Vénus brûlait près du Permesse...
« Ma mère, deviez-vous trahir votre promesse
« Pour je ne sais quel vœu dont la raison frémit ?
« Aucun dieu n'a reçu les serments d'une mère
« Qui refusait l'hymen à sa fille... Chimère !

« Fanatisme insensé !... Je m'enfuis des tombeaux
« Pour goûter les plaisirs qu'on m'a ravis, et comme
« Pour éteindre ma soif dans le sang d'un jeune homme.
« Si ce n'est lui, malheur ! d'autres sont grands et beaux ;
« Et partout la jeunesse épuisée et livide
« Succomberait bientôt à mon délire avide.

« Jeune Grec, tu ne peux vivre longtemps encor ;
« Tu vas languir ici : je t'ai donné ma chaîne ;
« Et j'emporte avec moi dans ma prison de chêne
« Ta boucle de cheveux, tardif et vain trésor.
« Tous les autres demain vont blanchir sur ta tête ;
« Et ne rebruniront que là-bas, pour la fête...

« Il pâlit !... Entendez au moins mon dernier vœu,
« Ma mère : ouvrez le seuil de ma demeure étroite,
« Elevez le bûcher que mon ombre convoite ;
« Placez-y les amants... Quand brillera le feu,
« Quand les cendres seront brûlantes, il me semble
« Que vers nos anciens dieux nous volerons ensemble ! »

LE ROI DE THULÉ.

Ballade. (GOËTHE.)

Il fut à Thulé, dit l'histoire,
Un roi tendre et fidèle encor.
Sa maîtresse, en mourant, pour boire
Lui fit don d'une coupe d'or.

Rien n'avait pour lui tant de charmes ;
Soir et matin il s'en servait ;
Ses yeux se remplissaient de larmes
A chaque fois qu'il y buvait.

Et quand l'écuyer sombre en croupe
Vint le prendre, à son héritier
Il laissa son royaume entier,
Mais non, certes, sa belle coupe.

Il siégeait, au royal gala,
Dans la grande salle gothique,
Dans son château sur la Baltique ;
Tous ses chevaliers étaient là.

La mort au cœur, le vieux convive
Réchauffa sa force en buvant
Et sur la mer, loin de la rive,
Jeta sa chère coupe au vent.

Il la vit tomber, s'emplir toute,
Et s'engloutir en moins de rien ;
Puis, fermant les yeux, dit : « C'est bien! »
Et plus onc ne but une goutte.

MARGUERITE AU ROUET.

Ballade. (GOËTHE.)

Ma paix est loin, mon cœur est lourd ! — La paix
N'y reviendra jamais, oh ! non, jamais !

Ah ! c'est ma tombe,
Où *lui* n'est pas.
Un voile tombe
Devant mes pas
Ma pauvre tête
Tourne déjà.
Avec ma fête
Elle s'en va.

Ma paix est loin, mon cœur est lourd ! —La paix
N'y reviendra jamais, oh ! non, jamais !

C'est lui que je guette
Aux vitres toujours ;
Dehors, inquiète,
Pour lui seul je cours.
Voilà (quel délire !)
Son port gracieux,
Son tendre sourire,
L'éclair de ses yeux,
Sa voix qui résonne
Pour m'électriser,
Sa main qui frissonne...
Ah ! Dieu ! son baiser !

Ma paix est loin, mon cœur est lourd !—La paix
N'y reviendra jamais, oh ! non, jamais !

Après lui, sans rien craindre,
S'élance mon désir...
Ne pourrai-je l'atteindre
Bien loin et m'en saisir,
Et puis, libre et maîtresse,
De baisers le couvrir?...
Dussé-je enfin d'ivresse
Sous tous les siens, mourir!...

Ma paix est loin, mon cœur est lourd!...
. . . . . .

A MIGNON.

(GOËTHE,)

Dans les cieux qui font silence
Du soleil le char s'élance.
Ah! faut-il que, dans son cours,
Il redouble encor mes peines
Et les tiennes!...
C'est ainsi de tous les jours.

La nuit même, plus de trêves:
Je conserve dans les rêves
Le secret de ma douleur;
Des fantômes de nos peines
Mes nuits pleines
Me rejettent au malheur.

Des vaisseaux que les vents chassent
Sous mes yeux les voiles passent.
Vers son port chacun s'en va;
Mais au cœur il est des peines
Surhumaines
Que nul vent n'emportera.

Aujourd'hui pourtant j'apprête
Mes plus beaux habits de fête ;
Car c'est fête pour eux tous.
Ils ignorent quelles peines
Sont les miennes,
Quel mystère est entre nous.

Ma pauvre âme se déchire ;
Mais, voyez, je sais sourire
Et montrer un joyeux front...
A quand la fête où mes peines
Et les tiennes
Avec nos jours finiront ?

CHANT DE MIGNON.

(GOËTHE.)

La connais-tu cette contrée
Où fleurissent les citronniers,
Où sous les soleils printaniers
S'enflamme l'orange dorée ?
Un vent doux souffle du ciel bleu,
Le myrte penche un front débile ;
Tout repose, et dans l'air en feu
Le laurier s'élève immobile...
La connais-tu ? c'est là que je voudrais, un jour,
Aller avec toi, mon amour !

La connais-tu cette demeure
Dont cent colonnes sont les murs ?
Les salons brillent clairs et purs,
La chambre étincelle à toute heure ;
Et, sur leurs grands socles debout,
Les marbres, rangés en famille,
Me regardent... puis tout à coup :
« Que vous a-t-on fait, ô ma fille ?..
La connais-tu ? c'est là que je serais si bien
Avec toi, mon ange gardien !

La connais-tu cette montagne
Dont le front fume dans l'azur,
Où le mulet de son pied sûr
Fend l'épais brouillard qui le gagne?
Dans le ravin noir et profond
La race des dragons habite ;
Le rocher tombe et roule au fond.
Le flot sur lui se précipite...
La connais-tu? c'est là que s'en va mon chemin.
Père, allons, donne-moi la main.

LE ROI DES AULNES.

Ballade. (GOËTHE.)

Qui donc passe à cheval dans la nuit et le vent?
C'est le père avec son enfant.
De son bras crispé de tendresse
Contre sa poitrine il le presse,
Et de la bise il le défend.

— Mon fils, d'où vient qu'en mon sein tu frissonnes?
— Mon père... là... vois-tu le roi des aulnes,
Couronne au front, en long manteau?...
— Mon fils, c'est un brouillard sur l'eau.

« Viens, cher enfant, suis-moi dans l'ombre :
« Je t'apprendrai des jeux sans nombre;
« J'ai de magiques fleurs et des perles encor,
« Ma mère a de beaux habits d'or. »

—N'entends-tu point, mon père (oh! que tu te dépêches!)
Ce que le roi murmure et me promet tout bas?
—Endors-toi, mon cher fils, et ne t'agite pas :
C'est le vent qui bruit parmi les feuilles sèches.

« Veux-tu venir, mon bel enfant? Oh ! ne crains rien !
« Mes filles, tu verras, te soigneront si bien !
« La nuit, mes filles blondes
« Mènent les molles rondes...
« Elles te berceront,
« Danseront, chanteront. »

— Mon père, dans les brumes grises
Vois ses filles en cercle assises !
— Mon fils, mon fils, j'aperçois seulement
Les saules gris au bord des flots dormant.

« Je t'aime, toi ; je suis attiré par ta grâce?
« Viens, viens donc ! Un refus pourrait t'être fatal ! »
— Ah ! mon père ! mon père ! il me prend... il m'embrasse...
Le Roi des aulnes m'a fait mal !

Et le père frémit et galope plus fort ;
Il serre entre ses bras son enfant qui sanglotte...
Il touche à sa maison : son manteau s'ouvre et flotte...
Dans ses bras l'enfant était mort !

LES ASTRES.

Fragment. (KLOPSTOCK.

L'antique forêt, les prés verts,
Les monts brûlés, le vallon sombre,
L'humble voix du ruisseau, les vastes bruits des mers,
Et l'aurore et le jour et l'ombre
Proclament saintement le Dieu de l'univers !

C'est lui par qui tout fut créé,
Dont la gloire aux cieux se fait lire ;
Et qui d'un soleil d'or fit l'espace éclairé.
Sous sa main la céleste lyre
Des astres immortels conduit le chœur sacré !

Béni soit le dieu des douleurs
Qui fait briller, quand l'espoir tombe,
Cette nuit de la mort si douce aux yeux en pleurs !
O belle terre, notre tombe,
C'est lui qui sur ton deuil jette un voile de fleurs.

LES LIEDER DE SCHUBERT (1).

I.

DÉSIR DE VOYAGER.

—

Mon père, en quelle gêne
Je sens mon cœur languir
A voir, libres de chaîne,
La nue et l'ombre fuir!

Les flots et les nuages,
Exempts de nos douleurs,
Vont légers en voyages,
Sans regarder les fleurs.

Ils partent dès qu'ils naissent
Et ne s'arrêtent pas ;
On dirait qu'ils connaissent
Un beau pays là-bas.

Hélas ! la nue et l'onde
M'ont légué leurs amours :
A parcourir le monde
Je suis poussé toujours.

(1) Les quinze morceaux qui suivent sont extraits d'une nouvelle édition complète des Lieder de Schubert, qui se publie, avec la musique, chez l'éditeur Maurice Schlésinger.

Nos vergers pleins d'ombrage,
Qu'un autre en prenne soin!
Mon cœur est un orage
Qui veut s'étendre au loin.

Il le faut, mon bon père ;
C'est le baiser d'adieu...
Bénissez-moi, ma mère :
J'irai béni de Dieu.

Ah ! votre enfant vous aime
Et pleure en vous quittant...
Et vous pleurez de même...
Il vous quitte pourtant !...

L'avenir porte un voile,
Mais n'ayez point d'effroi :
Là-haut j'ai mon étoile,
Et votre image en moi.

Nul danger ne se cache
Et le chemin est sûr,
Car c'est le cœur sans tache
Qui fait le ciel d'azur...

Et puis, si dans la ferme
Vous m'attendiez en vain,
C'est que j'aurais, au terme,
Touché le port divin.

II.

LE VOYAGEUR.

—

Mes pas descendent des montagnes :
Le vallon est noir, et l'orage est là ;
Je vais triste par les campagnes ;
Un instinct secret me dit toujours : Va !...

Eh quoi ! le soleil est sans flamme,
Et les fleurs sans parfum comme les fruits sans goût ;
Les paroles qu'on dit ne vont pas à mon âme ;
Je suis un étranger partout !

Hélas ! Où donc es-tu, pays aux belles choses,
Longtemps cherché, jamais trouvé,
Pays où fleurissent mes roses,
Pays où le bonheur ne sera plus rêvé ?

Pays où mes amis m'attendent,
Où revivent mes morts chéris,
Pays où tous les cœurs m'entendent !
Où donc est ce lointain pays ?

Plus triste, je poursuis ma route ;
Un instinct secret me dit toujours : Va !
Mais une voix dans l'air ajoute :
Frère, où tu n'es pas, le bonheur est là !

III.

LE VIEILLARD.

La neige des années
Blanchit mon front;
Sous les hivers fanées,
Mes fleurs s'en vont.
Pourtant, je garde en l'âme
Mon jeune essor,
Et dans mon cœur la flamme
Rayonne encor.
Le temps, qui me caresse,
De ma première ivresse
Me conserve le doux trésor.
Oui, purs et sans nuage
Ont fui mes jours;
Et leur fidèle image,
Plus fraîche à travers l'âge,
Revient toujours.

L'espoir, à chaque aurore,
S'éveille en moi ;
Joyeux et jeune encore
Je la revoi.
Sous l'ombre solitaire
Où vont mes pas
Les peines de la terre
N'arrivent pas.
D'un âge heureux et tendre
L'écho se fait entendre
Dans mon cœur soupirant tout bas.
La coupe de ma vie
N'a point de fiel ;
Sans crainte et sans envie,
Mon âme, ainsi ravie,
Habite au ciel.

IV.

LA CLOCHE DES AGONISANTS.

—

Voix du temple sombre,
Roule à travers l'ombre,
Du chaume au palais!
Cloche au loin bénie,
Sur toute agonie
Fais planer la paix.

A la pauvre mère
Dont la vie amère
N'a plus son trésor
Dis, lorsqu'elle pleure :
« Je t'annonce l'heure
« De le voir encor ! »

Quand ton glas résonne,
Le pécheur frissonne,
Seul devant la mort...
Oh ! fais qu'il espère...
Le pardon du père
N'attend qu'un remord.

Est-ce un cœur trop tendre
Qui n'a pu se prendre
Qu'à des cœurs ingrats ?
Sonne, je t'implore !
Sonne, sonne encore !
Dieu lui tend les bras.

Mais, si c'est une âme
Que l'amour enflamme
De son doux nectar,
Elle n'est pas prête...
Triste cloche, arrête !
Par pitié,.. plus tard !

V.

ELOGE DES LARMES.

Quelle grâce, quel mystère
Qu'une larme dans les yeux
C'est un baume salutaire
Qui pour nous descend des cieux.
Sous les pleurs l'âme brisée
Se relève par degrés,
Comme on voit sous la rosée
Reverdir l'herbe des prés !

De nos peines si les larmes
Amollissent les rigueurs,
Elles donnent plus de charmes
Aux plaisirs des jeunes cœurs.
D'une main folle et profane
Les plaisirs jettent des fleurs,
Dont l'éclat bientôt se fane
S'il n'est point baigné de pleurs.

Loin des routes infidèles
Quand deux cœurs se sont élus,
Les paroles, que sont-elles?
Une larme en dira plus.
L'amour tremble... et, vainqueur même,
Est à peine rassuré...
On apprend combien l'on s'aime,
Lorsqu'ensemble on a pleuré.

VI.

LE CHANT DE LA CAILLE.

Qui fait ouïr ce refrain si touchant?
Aimez Dieu: — C'est la caille au monotone chant.
Dans les grands blés, invisible pour nous,
Elle nous dit par ce refrain si doux :
Aimez Dieu, le pasteur et le père de tous!

Aux cœurs émus ce doux chant dit encor :
Louez Dieu! sous le chaume ou sous les lambris d'or.
Si vos bonheurs vous ont fui tour à tour,
Il saura bien vous les payer un jour.
Louez Dieu! ses rigueurs sont aussi de l'amour.

Sur vos moissons quand l'éclair luit déjà,
Priez Dieu! vous dit-elle; et l'orage s'en va.
Au jour funèbre êtes-vous arrivé,
Le fer sanglant sur vous est-il levé :
Priez Dieu, plus de crainte et vous voilà sauvé!

VII.

LA BERCEUSE.

Dors, bel enfant aussi beau que les anges !
Ta mère est là qui veille autour de toi,
Et qui, te berçant dans tes langes,
Croit bercer plus qu'un fils de roi !

Dors dans l'osier, gai semblant de la tombe ;
Mon bras jaloux t'y couve et garde encor.
Avec son aile la colombe
Protége ainsi son cher trésor.

Dors chaudement, dors dans la plume douce !
L'amour, plus doux, préserve ton sommeil.
Une rose est là dans sa mousse,
Qui fleurit pour ton frais réveil.

VIII.

LA PLAINTE DU PATRE.

Du haut de ces bleuâtres cimes,
Penché sur mon bâton noueux,
Dans les vallons, riants abîmes,
Tout morne, je plonge mes yeux.

Et puis, du troupeau que je garde
Sur la pente je suis les pas ;
Je rêve... et, sans que j'y regarde,
Mes pieds arrivent jusqu'au bas.

Des fleurs que sème au loin l'aurore
Je vois la plaine se couvrir ;
Je les cueille, hélas ! et j'ignore...
Et j'ignore à qui les offrir !

Je fuis sous l'épaisse ramée
L'orage dans les airs luttant...
La porte là-bas est fermée ;
Personne au sentier ne m'attend !

Et l'arc-en-ciel sur l'humble chaume
Descend du nuage éclairci ;
Mais ELLE, mon divin fantôme...
Elle n'habite plus ici !

Loin, bien loin, sur la mer peut-être,
Son cœur me demande éperdu...
Pauvres brebis, cherchez un maître,
Car le vôtre est déjà perdu !

IX.

LES PRESSENTIMENTS DU GUERRIER.

Autour de moi mes frères d'armes
Reposent jusqu'au jour...
Mon pauvre cœur est gros de larmes
Et tout brûlant d'amour.

Ah ! comme dans ses bras d'albâtre
Je rêvais doucement !
Comme il brillait le feu de l'âtre
Sur son beau front dormant !

Ici la flamme ne rayonne
Que sur les dards sanglants ;
Mon cœur bondit sans que personne
Réponde à ses élans.

Pauvre cœur, aux pleurs faisons trêve :
La guerre nous poursuit.
Bientôt je dormirai sans rêve...
Chère ange, bonne nuit !

X.

LA ROSE.

Des rayons diaphanes
M'attiraient avant l'heure:
C'étaient des feux profanes !...
Voilà pourquoi je pleure.

Durant toute l'année
Je pouvais fleurir belle :
Hélas ! sitôt fanée,
Déjà la mort m'appelle !

L'aurore avec délice
M'enivra de ses larmes,
Et j'ouvris mon calice,
Où se voilaient mes charmes...

J'aurais longtemps encore
Mes parfums, ma couronne...
Le soleil, qui dévore,
Me brûla sur mon trône.

Ce que le soir apporte,
Je n'en veux rien apprendre.
En moi la joie est morte :
Pourrait-il me la rendre ?

Je sens le froid m'atteindre ;
La couleur m'est ravie...
J'ai voulu dire et plaindre
Ma triste et courte vie !...

XI.

LA TRUITE.

Pareille au trait qui vole,
Au fond d'un ruisseau clair
La truite alerte et folle
Passa comme un éclair.
Moi, j'étais sur la rive,
Suivant au loin, des yeux,
Dans l'onde pure et vive
Tous ses ébats joyeux.

Un pêcheur, sur sa ligne
Courbé, muet toujours,
De la bête maligne
Guettait les mille tours.
Tant que le flot, pensai-je,
Sera clair jusqu'en bas,
Le poisson à ton piége,
Pêcheur, ne mordra pas.

Mais, de perdre ainsi l'heure
Le méchant ennuyé,
Usant d'un nouveau leurre,
Troubla l'eau sans pitié.
La ligne sort de l'onde :
La truite y pend déjà...
Dans les flots comme au monde
Faut-il finir par là?

XII.

ADIEU!

Adieu! des voix étranges
T'appellent dans les airs;
Charmante sœur des anges,
Leurs bras te sont ouverts.
Parmi le chœur céleste,
Vas-tu prier un peu
Pour le banni qui reste
Et qui te dit adieu?

Adieu! tu sors du monde...
Je ne veux pas pleurer :
Ma peine si profonde
Doit bien me rassurer :
Demain j'irai, chère âme,
Te joindre au sein de Dieu,
Où ceux qu'amour enflamme
Ne disent plus adieu.

XIII.

LA CHANSONNETTE DU RUISSEAU.

Bon sommeil! clos enfin tes yeux.
Dors, jeune homme, le cœur joyeux.
Je t'offre un bon lit sous les eaux;
Pose ton front sur mes roseaux.

Ne crains rien : mon cristal est pur.
Je t'ouvre un frais palais d'azur.
Venez, doux flots, le caresser;
Jusqu'au jour il le faut bercer.

Si le cor sonne au fond des bois,
Je t'assoupirai par ma voix.
Lys bleus, ondulez sans rumeur,
Vous troubleriez mon beau dormeur.

Jeune fille au regard malin,
Fuis ; quitte le pont du moulin.
Heureux, il dort : parle tout bas ;
Tu l'éveillerais, ne ris pas.

Bon sommeil ! — Tout se tait pour toi.
La lune aux cieux se mire en moi.
Va, les nuits consolent des jours...
Dans mon sein berce-toi toujours !

XIV.

LA COULEUR FAVORITE.

Le jour où j'ai vu Berthe,
Un voile en gaze verte
Flottait sur sa pâleur.
Depuis ce jour, loin d'elle,
Partout mon cœur fidèle
Choisit cette couleur.

Au bord des vertes ondes,
Dans les forêts profondes
J'égare ma douleur...
Belle ange que j'adore,
Je crois te voir encore
Quand brille ta couleur.

S'il faut que je succombe,
Amis, couvrez ma tombe
De myrtes sans la fleur ;
Ni roses ni croix sombre
Le vert gazon sous l'ombre,
Ah ! rien que sa couleur !...

XV.

L'ECHO.

Ma bonne mère, en grâce,
Non, non, pas tant d'émoi...
Hier Colin m'embrasse :
Est-ce ma faute à moi ?...
—Ah ! disait-il, la chance
M'amène en ce berceau,
Mais j'ai bien peur d'avance...
— *Avance,*
Répond soudain l'écho.

Colin me dit encore
Que dans le bois souvent
Il guette dès l'aurore
Pour me suivre en rêvant ;
Que tout serait prospère
Pour notre amour nouveau,
Mais qu'il en désespère..
— *Espère,*
Répond soudain l'écho.

Et lui, croyant m'entendre
Dans cette voix de l'air,
Son doux regard plus tendre
Brilla comme un éclair.
—Veux-tu, quand tout repose,
Dit-il, dans le hameau,
Que sur ce teint de rose ?...
— *Ose,*
Répond soudain l'écho.

Colin viendra, ma mère,
Te demander mon cœur.
Dis-lui, si c'est chimère :
L'écho fut un moqueur.
Mais, si ton indulgence
Te dit qu'un feu si beau
Mérite récompense,
Pense
Que moi j'étais l'écho.

LA CHARGE GUERRIÈRE

DE LUTZOW. (KOERNER.)

— Qu'est-ce donc là-bas qui brille au soleil?
Écoutez ! Quel bruit sourd s'avance
Le long du Rhin sombre, à la mer pareil?
Et des cors perçants sonnent un réveil
Tel que l'âme a frémi d'avance !...
— Le noir compagnon s'écrie aussitôt :
« Houra ! houra !
« C'est la charge de Lutzow !»

— Qu'est-ce donc qui passe au fond des forêts
Et court de montagne en montagne?
Dans l'ombre embusqués, les voilà plus près;
Un cri part d'abord, le mousquet après...
Et les bleus jonchent la campagne.
— Et le noir chasseur s'écrie aussitôt :
« Houra ! houra !
« C'est la charge de Lutzow ! »

Où jaunit la vigne est couché le Rhin.
Sa fureur semblait endormie,
Mais, grossi d'orage, il bondit sans frein,
Et jette en grondant son flot souverain
Sur toute la rive ennemie.
— Et le noir nageur s'écrie aussitôt :
« Houra ! houra !
« C'est la charge de Lutzow ! »

—Sur la plaine, au loin, quel fracas d'enfer
Sort de la bataille agrandie !
Tous les cavaliers ont croisé le fer ;
Et la liberté, d'abord pâle éclair,
Vole comme un rouge incendie !...
— Le noir cavalier s'écrie aussitôt :
« Houra ! houra !
« C'est la charge de Lutzow !

— Hélas ! qui se meurt, entouré là-bas
D'étrangers mordant la poussière ?
Son front a déjà le froid du trépas,
Et son cœur s'éteint, mais ne tremble pas,
Car l'Allemagne est libre et fière !
— Et le noir mourant s'écrie aussitôt :
« Houra ! houra !
« C'était la charge de Lutzow ! »

IMAGE.

(JEAN - PAUL RICHTER.)

Les colombes, dit-on, se baignent avec joie
Dans les grands lacs d'argent, afin d'y voir nager
L'image des oiseaux de proie
Qui sur leur tête en vain font planer le danger.
Pourquoi l'oiseau du foudre et le vautour des tombes
Ne glisseraient-ils point de même sur les flots
Afin d'y voir passer, en suaves tableaux,
L'ombre paisible des colombes ?

Livre III.

LANGUES DIVERSES.

POÉSIE ANGLAISE.

TITANIA

REINE DES FÉES,

Fragment du songe d'une nuit d'été. (SHAKESPEARE.)

(Un jeune berger est étendu sous l'ombrage; Titania lui parle ainsi de son amour.)

Ne cherche pas, mon ange, à sortir de ce bois,
De ma belle prison de mousses et de feuilles.
Tu resteras ici, mortel, que tu le veuilles
Ou non; car mon oreille est ivre de ta voix
Et mes yeux de ta forme, et je commande en reine
A ce peuple d'esprits qu'à ma suite je traîne.
Sur mon empire un seul été règne toujours;
Tu règnes sur mon cœur, toi!... soleil de mes jours!
Viens; je te donnerai pour tes pages des fées
Couvertes d'ambre et d'or et de perles coiffées:
Elles t'iront chercher dans l'abîme des eaux
Mille joyaux sacrés que n'ont point vus les hommes;
Puis elles chanteront durant tes légers sommes
Sur un doux lit de fleurs caressé de roseaux;
Et je saurai si bien par ma toute-puissance
Épurer, en jouant, aux flammes d'un éclair,
Les éléments grossiers de ton humaine essence,
Que tu prendras le vol d'un jeune esprit de l'air...
— Holà! Fleur-de-pois, Mite, et Graine-de-moutarde,
Et Toile-d'araignée, allons, et qu'on ne tarde!

(*Quatre fées se présentent.*)

PREMIÈRE FÉE.

Me voilà toute prête.

DEUXIÈME FÉE.

Et moi, de même.

TROISIÈME FÉE.

Et moi.

QUATRIÈME FÉE.

Et moi, reine. Où faut-il aller ?

TITANIA.

Voilà mon roi
Et le vôtre. Soyez aimables et polies
Pour ce fils de la terre; et faites-vous jolies;
Chantez autour de lui, dansez devant ses pas.
D'abricots savoureux, de la grappe des treilles,
De mûres au sang noir, et de pêches vermeilles,
Et de figues d'Athène embaumez ses repas.
Dérobez tout leur miel aux fécondes abeilles
Pour tempérer son vin de Crète ou de Naxos;
Et dévalisez-les de leur cires, pareilles,
Dans leur cuisse gonflée, à la moelle des os,
Pour en faire un flambeau, nocturne météore
Que vous allumerez à l'œil du ver luisant,
Et qui caressera d'un rayon complaisant
L'enivrement rêveur du mortel que j'adore.
Aux insectes, de l'ombre et du silence amis,
Arrachez doucement leurs ailes bigarrées
Pour écarter, avec leurs gazes colorées,
Les longs dards de Phœbé de ses yeux endormis.
— Esprits, inclinez-vous comme devant un mage,
Et d'un culte divin prodiguez-lui l'hommage !

PREMIÈRE FÉE.

Salut, mortel, salut !

DEUXIÈME FÉE.

Salut !

TROISIÈME FÉE.

Salut !

QUATRIÈME FÉE.

Salut !

TITANIA.

Maintenant, aux accords d'un invisible luth,
Portez-le sous mon myrte en berceau... Prenez garde !...
Bien... La lune d'un œil humide nous regarde ;
Et, quand son chaste front laisse échapper des pleurs,
C'est qu'elle plaint, hélas ! la jeunesse des fleurs,
Si rapide sourire, ou qu'elle se lamente
Sur quelque vierge en peine et qui devient amante...
Dors, mon enfant ; je vais t'enfermer dans mes bras.
— Allons, dispersez-vous, sylphides, fuyez toutes !...
Ainsi le chèvrefeuille en amoureuses voûtes
Se courbe et s'entrelace... Oh ! va, tu m'aimeras !
Ainsi dans ses anneaux la liane avec force
De son sauvage époux emprisonne l'écorce...
Oh ! j'ai soif d'un bonheur inconnu ! Laisse-moi
Boire le pur nectar de ta lèvre chérie...
Je donnerais, vois-tu, pour un baiser de toi,
Tout mon royaume de féerie !

ROSALINDE.

Fragment de la comédie Comme il vous plaira. (SHAKESPEARE.)

(Rosalinde, déguisée en jeune garçon, s'amusé à éprouver et à intriguer Orlando, son amant, en lui disant d'agir comme si c'était la vraie Rosalinde qui fût devant ses yeux.)

ORLANDO.

Ah ! j'ai quelque plaisir à dire que vous l'êtes,
Parce que je voudrais parler d'elle.

ROSALINDE.

Et vous faites
Fort mal ; car je vous dis, en sa personne, moi :
Je ne veux pas de vous.

ORLANDO.

Il faut donc que je meure
En ma personne ?

ROSALINDE.

Non : mourez comme j'en voi,
Par procuration, jeune homme, à la bonne heure.
—Le pauvre monde est presque âgé de six mille ans ;
Et, depuis qu'à grands pas le vieux faucheur moissonne,
Il ne s'est jamais vu d'hommes assez galants
Pour expirer d'amour, expirer en personne.
Ce type des amants, Troïlus, eut, un jour,
Le crâne fracassé d'un bon coup de massue ;
Et cependant — voyez l'espérance déçue ! —
Il avait fait, dix ans, tout pour mourir d'amour.
Léandre, si vanté, sans l'accident funeste
D'une très-chaude nuit, eût vécu tout le reste
De ses jours, fort heureux ainsi qu'auparavant,

Quand même Héro, par goût, se fût mise au couvent,
Car sachez que, n'ayant que la lune pour lampe,
Léandre se baignait, un soir, dans l'Hellespont,
Mais que sa jambe y fut prise par une crampe,
D'où vint qu'il se noya... Voila tout, j'en répond.
Et les historiens nous dirent, d'âge en âge,
Que c'était pour Héro de Sestos. —Badinage!
Purs mensonges que tout cela, je vous promets!
Il est vrai qu'avant nous nos pères disparurent,
Que les frêles humains dans tous les temps moururent,
Et que les vers toujours s'en sont régalés, mais,
Qu'il en soit mort un seul pour fait d'amour, jamais!

FRAGMENT DE CHILDE-HAROLD.

(LORD BYRON.)

O mort! tu m'as tout pris, faucheuse universelle,
Une mère, un ami, trésor si rare! et celle
Qu'un sentiment plus doux attachait à mon sort!
A qui furent tes coups plus terribles, ô mort!
Toujours de nouveaux deuils, compagnons de mes courses,
Ont pour moi du bonheur empoisonné les sources.

Quel est le plus cruel malheur, qui, sur le front,
Des rides, plus avant, nous imprime l'affront:
Malheur de la vieillesse et plus grand qu'elle-même?
N'est-ce pas d'avoir vu rayer tout ce qu'on aime
Du livre des vivants? n'est-ce pas d'être seul,
Comme je suis déjà... d'être un mort sans linceul?
Je fléchis le genou devant le bras céleste
Qui de mon pauvre cœur a déchiré le reste.
Coulez rapidement, jours vains et superflus,
Marchez vite à l'abîme!... Hélas! vous n'avez plus
A m'apporter jamais de douleurs ou d'alarmes,
Le temps ayant détruit ce qui faisait les charmes
De ma vie, et versé sur mes trop jeunes ans
De l'âge des vieillards tous les chagrins pesants!

POÉSIE POLONAISE.

KASIMIR PREMIER

DIT LE MOINE,

Légende historique. (NIEMCEWICZ.)

A M. LOURDOUEIX.

La Pologne était forte : elle était donc heureuse.
Elle avait un grand roi, le glorieux Chrobry ;
Ses voisins redoutaient son aigle aventureuse,
L'aigle blanche au vol large ! — Et, sous ce noble abri,
Les serfs, jouant avec leurs chaînes,
Semaient l'or des moissons prochaines ;
Tandis que dans la lice, où casques et harnois
S'entre-choquent aux bras des chênes,
Les seigneurs s'élançaient des festins aux tournois.

Miéczyslas, après lui, des combats incapable,
Prit d'une main pygmée un sceptre de géant.
Indulgent sans vertu, sans crime roi coupable,
Il gagnait, jour à jour, son nom de fainéant.
Avec d'indignes fils des Slaves,
Ducs et barons à cœurs d'esclaves,
Il noyait d'hydromel l'oubli des grands exploits...
Et cependant au front des braves
Son épouse Ryxa jetait ses dures lois.

D'un pays ennemi cette femme arrivée
Sur la Pologne en deuil régnait pour s'en venger :
Ce n'était dans les champs que rapine et corvée
Pour nourrir des flatteurs le ramas étranger.
Et quand l'indolent à la terre
Fut rendu ;... quand, las de se taire,
Le peuple — un peuple entier — osa tout haut gémir,
Couverte d'or et de mystère,
Elle fuit, emportant le jeune Kasimir.

Alors les Polonais d'une hydre d'anarchie
Sentirent se presser les anneaux étouffants;
Toutes les nations dans la poudre affranchie
Traînèrent de Chrobry les faisceaux triomphants;
La Bohême, la Moscovie,
Relevant leur tête asservie,
Des frontières partout insultèrent l'orgueil ;
Et, découragé de la vie,
Le peuple aux saints autels n'implorait qu'un cercueil.

Gnèzne, royal séjour, noble cité des maîtres,
La ville des palais, des amours, des festins,
En proie à Bretyslaw, vit ses trésors, ses prêtres
Et ses vierges partir pour des exils lointains. —
Tout ce qui restait du royaume
Dans les châteaux et sous le chaume
Se ressouvint alors de Kasimir absent :
« Lui seul a le glaive et le baume :
« Allons vers lui ! Chrobry vit encor dans son sang ! »

Dans un pays bien loin, au fond d'un monastère,
Ils trouvèrent le Roi saintement enfermé,
A deux genoux devant un autel solitaire,
Avec l'habit du cloître et le cierge allumé :
Prince, notre Pologne expire ;
« Son peuple décimé soupire
« Après sa vieille gloire, après son jeune roi.
« Ayez pitié de votre empire,
« Prince ; prenez ce glaive et dites : Suivez-moi ! »

— « Suivez-moi ! » dit le prince. Et, de son vœu de moine
Délié par le pape, il fondit du coteau
Dans la plaine, et reprit son royal patrimoine
Bataille par bataille et château par château...
« Enfin c'est toi, ma capitale !
« Tends-moi tes bras, ville natale,
« Comme, à la voix du Christ ému d'humanité,
« Écartant la robe fatale,
« Cette mère embrassa son fils ressuscité ! »

Le Sénat, le Clergé, le Peuple à sa rencontre
Se portèrent : « Salut ! et sois le bien venu,
« Petit-fils de Chrobry, Le maître enfin se montre !
« A ton œil fier et doux nous t'aurions reconnu.
« Ta vue à nos maux qu'elle apaise
« Est comme l'onde à la fournaise !
« Ne souffre pas qu'un feu se rallume en nos chairs,
« Et que la race polonaise,
« Terreur des étrangers, tombe encor dans leurs fers ! »

Kasimir dépassa tant d'espoir. — A son ordre,
L'anarchie étouffa sa torche ; et blonds Russiens
Et pâles Allemands, balayés en désordre,
Jurèrent le tribut. — Et, comme aux jours anciens,
Le serf, jouant avec ses chaînes,
Sema l'or des moissons prochaines ;
Tandis que dans la lice, où casques et harnois
S'entre-choquent aux bras des chênes,
Les seigneurs s'élançaient des festins aux tournois.

POÉSIE RUSSE.

L'ANE ET LE ROSSIGNOL.

Fable. (KRILOFF.)

Un âne (il s'en trouve partout)
Se promenait dans un bocage,
N'admirant pas et mangeant le feuillage;
Il jouissait bêtement, mais beaucoup.
Voilà qu'il aperçoit, retiré sous l'ombrage,
Un rossignol. — Alors, prenant son air badin :
« Ah ! c'est toi ! Salut mon confrère,
« Se met-il galamment à braire.
« Tu chantes, m'a-t-on dit, comme un petit *Martin* :
« Voyons, de ton gosier déroule les merveilles.
« Devant moi tu peux tout chanter :
« Je suis digne de t'écouter;
« Regarde plutôt mes oreilles. »

Soudain le chantre du printemps
Éleva dans les airs sa voix sonore et tendre :
Il pressait, suspendait ses concerts éclatants;
Il chantait le plaisir, puis gémissait longtemps;
Et les oiseaux groupés se taisaient pour l'entendre,
Et les vents s'arrêtaient, et les troupeaux charmés
Oubliaient l'onde fraîche et les prés embaumés;
Et, guidant ses amours sous l'ombre bocagère,
Le pâtre, plus hardi près d'un sein plus troublé,
Soupirait, sur les chants du troubadour ailé,
De longs aveux plus doux au cœur de sa bergère.

L'oiseau divin a fini sa chanson.
L'âne aussitôt : « Pas mal. Nous ferons quelque chose,
« Fort bonne qualité de son !
« Qui sait ! tu deviendrais peut-être un virtuose,
« Si notre coq t'avait donné quelque leçon. »

Contre l'arrêt grotesque implorant un refuge,
Le pauvre rossignol, loin, bien loin s'envola ;
Et dans les déserts s'en alla
Chanter pour les échos et non pour un tel juge.

Vous êtes parmi nous des rossignols aussi,
Poètes ; fuyez les profanes ;
Chantez, mais à l'écart, hélas ! dans ces temps-ci,
Qui trouvez-vous souvent pour vous juger ? — Des ânes !

LA BRANCHE COUPÉE.

(MIATLEW.)

— Où vas-tu flottante sur l'onde,
Pauvre branche ? Tu ne sais pas.
Prends garde : la mer est profonde,
La mer est méchante, là-bas.

Avec la vague mugissante
Tu n'auras qu'un moment lutté,
Comme l'orpheline innocente
Avec notre perversité.

La terrible, quoi que tu souffres,
Te terrassera mille fois
Et t'entraînera dans ses gouffres...
Branche, prends garde, entends ma voix !

— Quai-je besoin de prendre garde ?
Répondit la branche, et pourquoi ?
Je suis déjà sèche, regarde :
La vie, hélas ! n'est plus en moi !

Du tronc paternel, presque morte,
L'aquilon vient de m'arracher...
Que la vague à tout vent m'emporte :
Je ne fais rien pour l'empêcher.

Aussi bien, sois juste, à cette heure
Qu'ai-je à désirer que mourir?
A mon cher arbre qui me pleure
Je ne pourrais plus refleurir !

LA STATUE.

(DU MÊME.)

Statue, oh ! que te voilà belle !
Et mon âme est pleine de toi !
C'est bien là, c'est justement celle
Que je m'imaginais pour moi,
Que je sculpte dans ma pensée,
Que je caresse en mon sommeil,
Et qui se pâme, caressée,
Bien longtemps après mon réveil !
Car ce n'est pas d'hier, va, que tu m'es connue !
Déjà, par ton fantôme ou mon rêve abusé
Déjà plus d'une fois j'ai, malgré toi, baisé
Ton sourire innocent, ta gorge demi-nue ;
J'ai pressé ton corps vierge entre mes bras amants ;
J'ai joué, sans te craindre, avec tes pieds charmants.
Oh ! si je pouvais donc trouver... si je devine
Un moyen d'animer cette forme divine

Et de verser en elle un de ces purs amours
Tout semblable à celui qui m'enivre et me tue...
Insensé! je me perds en stériles discours !
Mon destin est d'aimer, d'adorer la statue ;
Le sien est de rester un marbre froid toujours.

LE NUAGE.

(DU MÊME.)

Que dans les champs du ciel coure un nuage noir :
Il s'en va de la lune éclipser le visage,
Et m'obscurcir au loin mon beau chemin du soir ;
Et je frémis déjà, plein d'un sombre présage.

Dans notre vie il est des nuages aussi ;
Et sa joie à l'instant se ternit et s'attriste,
Quand la main du malheur sans dire : Me voici,
Sur le cœur stupéfait se pose à l'improviste.

Mais, chassé par les vents, fuit le nuage noir,
Et comme elle brillait la lune brille encore ;
Elle argente là-bas mon beau chemin du soir,
Partout l'obscurité dans les airs s'évapore.

Les nuages épais de la vie et du sort,
Ah ! si du moins le temps les chassait de son aile !
Et si le lourd chagrin, tombé sur nous d'abord,
Ne marquait pas le cœur d'une empreinte éternelle !...

Par cet hôte terrible une fois visités,
Nous le gardons toujours. — Mais il est une vie
Sans nuage..... et c'est là, vers les pures clartés,
Que monte ma pensée incessamment ravie !

POÉSIE ITALIENNE

Fragment du Roland-Furieux. (ARIOSTE.)

Renaud, en proie à ses regrets amers,
Monte un navire; et la vague soumise
Le porte aux lieux où la riche Tamise
Mêle en grondant son onde aux flots amers;
Et par le flux la voile secondée
Aux murs de Londre est bien vite abordée.

Mais comme on voit sur le mol instrument
Courir l'archet d'un fils de Polymnie:
De mille accords variant l'harmonie,
D'un mode à l'autre il passe habilement;
Ainsi, mes chants doivent suivre avec grâce
Les tons divers que mon sujet embrasse.

Et, puisqu'ici Renaud vient par hasard
Me rappeler Angélique, échappée
A son ardeur par la fuite trompée,
Je vais la suivre auprès du saint vieillard
A qui sa peur demande avec instance
Du port voisin la route et la distance.

. . . . . .
. . . . . .

DEUX IMPROVISATIONS

DE GIANI.

I

*Sur le portrait de madame la comtesse D****

—

—« Vénus, mère d'amour, reine de l'univers,
Apparais-moi, disais-je, en ta beauté suprême !
Viens !... Je brûlai toujours de peindre dans mes vers
Ton image divine et semblable à toi-même. »
— Elle m'entendit dans les cieux ;
Mais un regard mortel ne peut pas voir les dieux ;
Et la déesse complaisante
A revêtu soudain ta forme ravissante
Pour se dévoiler à mes yeux.

—

II

Sur le buste de la princesse Borghèse.

Ne crois pas voir ici la reine des amours,
Passant. — C'était, hélas ! une jeune mortelle
Que la belle Vénus, en la voyant si belle,
Furieuse, a changée en marbre pour toujours.

A

M. CLAUDIUS JACQUAND.

Traduction des vers italiens improvisés par M. Regaldi devant le tableau : L'AVEU (1).

—

Claudius, ton pinceau, trempé des saints mystères,
Emporte mon esprit dans les vieux monastères,
Et lui montre Infamie, Amour et Piété. —
Fulgence est assis là sur une informe pierre :
La Bible, le cilice offrent à sa prière
La paix du ciel, trésor loin du monde abrité.

De fleurs environnée, une croix suspendue
S'appuie au mur, qui seul entend la voix perdue
De l'austère vieillard, au siècle déjà mort. —
Un frère du couvent s'approche plein de crainte :
La colère de Dieu sur ses traits est empreinte !...
Il a sans doute au cœur un horrible remord !

Pâle et sans pouvoir dire un mot, il se prosterne ;
Il attache au pavé son œil sanglant et terne,
Ses ongles convulsifs mordent ses bras croisés.
A la fin, suffoquant et parlant tout ensemble :
« Mon père, Dieu me pousse à vos pieds, où je tremble !
Écoutez... pour m'absoudre après, si vous l'osez !

Elle priait, pleurait à l'autel de la Vierge
Lorsque je l'aperçus aux doux rayons d'un cierge,
Cette ange de beauté qui fascina mes sens.
J'avançai... Vers les cieux elle élevait son âme
Pour fuir une pensée, une image de flamme
Qui la suivait partout de ses charmes absents.

(1) Cette pièce, ainsi que les vers italiens de M. Regaldi, a été publiée dans la *France Littéraire* (1er nº d'octobre 1840) qui a également donné une reproduction du tableau de M. Jacquand.

Un jour que le soleil commençait à décroître,
Elle invoqua, plus forte, un ministre du cloître,
Pour se régénérer sous le pardon chrétien.
Confesseur, j'entendis les aveux de la femme :
Je connus son péché ; puis, sacrilége infâme,
Maître de son secret, je lui parlai du mien.

Elle, que Dieu touchait d'une ferveur si vraie,
Qui de son pauvre cœur m'avait ouvert la plaie,
Tomba froide à mes pieds... et presque à moi dé[illegible]
Et je la possédai !... D'une extase fatale
Dans mon être courut l'étincelle infernale ;
Le misérable frère en démon se changea...

Ah ! Fulgence, attendez ! je n'ai pas dit encore
La moitié du supplice affreux qui me dévore,
Vous n'êtes pas encore assez épouvanté !...
Malheur ! — Je la revis dans ma chambre isolée,
Mon esclave, y venant honteuse et désolée,
Et funeste toujours par sa grande beauté !

Ah ! Dieu !... je devins père !... Et, de crimes en crimes,
Pour cacher les premiers j'immolai deux victimes !...
Quelle nuit je passai d'angoisse et de fureur !
J'enfouis de mes mains le meurtre sous la terre ;
Mais les remords sont là qui ne peuvent se taire
Et qui de cette nuit éternisent l'horreur !

Toujours l'enfant, la femme !... ils obsèdent sans trêves
Ma prière à l'autel, et dans mon lit mes rêves !
Mon secret orageux déborde de mon cœur !
La cellule, l'autel, ma parole confuse,
La voix du ciel, la voix des morts, ah ! tout m'accuse !
Fitié !... je me repens devant le Dieu vainqueur...
Grâce !... »

Mais, Claudius, à quoi servent ces rimes ?
Tu fais dire au pinceau des histoires sublimes,
Des histoires de pleurs que tous répéteront.
De son trône descend la blanche Poésie :
Elle admire longtemps ta palette choisie,
Et du laurier delphique elle entoure ton front !

POÉSIE PORTUGAISE.

Fragment du poëme des LUSIADES. (CAMOENS.)

AU POÈTE BÉRANGER.

Dans le 7e chant Vasco de Gama commence à expliquer aux chefs indiens les combats représentés sur les bannières portugaises.... Tout à coup Camoëns interrompt ce récit pour faire un retour sur lui-même.

. . . . . .
. . . . . .

Des exploits qu'aux regards raconte la peinture
L'Indien dévorait la vivante imposture...
Mais que fais-je, insensé ! Ma voix meurt sans écho...
Muses du Tage, ô vous, nymphes du Mondégo,
Oserais-je, sans vous, de ces faits mémorables
Tenter le cours lointain ? Soyez-moi secourables ;
Mon esquif est livré, sur une mer sans fond,
A la guerre que l'onde et tous les vents lui font :
Sauvez-le, sauvez-moi, Muses, de leur furie !

Vous le savez, mes chants, voués à la patrie,
N'ont conjuré jamais orages ni périls ;
De malheurs en malheurs et d'exils en exils
Par le souffle du sort poussé comme une paille,
Et toujours sur les flots ou les champs de bataille,
Je lutte, je combats... et j'écris cependant,
J'écris encor, semblable, en mon délire ardent,
A la fille d'Éole expirante, qui lève
Le style d'une main et de l'autre le glaive.

Tantôt ayant pour sœur l'indigence et la faim,
Sans amis que mes vers, sans autre asile enfin
Que la triste demeure ouverte dans la ville
Par la pitié publique à la misère vile,
Si je retrouve encor l'espérance flottant
Devant mes yeux, c'est pour la reperdre à l'instant ;
L'abîme qui s'était fermé, comme une plaie,
Se rouvre plus profond sous mon pied qui s'effraie ;
Tantôt couché lugubre, ainsi qu'Ézéchias,
Sur un lit de douleur, je n'attends plus, hélas !
Qu'un bras pour me jeter au dernier habitacle ;
Et, comme lui, j'échappe à la mort par miracle.

Pour comble d'injustice et de calamités,
Je dois mon infortune à ceux que j'ai chantés;
Elle est le prix des vers consacrés à leur gloire.
Au lieu du saint repos qu'espère la victoire,
Au lieu de ces lauriers qu'a mérités mon front,
Je n'ai donc récolté que torture et qu'affront
Et les jaloux dédains de ces ingrats superbes !...

Nymphes qui de vos jeux foulez les molles herbes,
Muses du Tage, eh bien ! soyez mon seul trésor !
Soutenez du regard mon homérique essor,
Ne m'abandonnez pas à mon aile incertaine
Lorsque je vais chanter la gloire Lusitaine :
Vous ne me verrez point, couronné de vos mains,
Prostituer vos dons à d'indignes humains.
Je l'ai juré par vous ; et, si jamais mon âme
Se traînait bassement dans un parjure infâme,
Puissent mes oppresseurs contre mes jours proscrits
A leur ingratitude ajouter leurs mépris !

. . . . . .

Voilà donc cependant le destin qu'au génie
Réservent les enfants de la Lusitanie !
Aussi, les malheureux ! leur idole est Plutus !
Contempteurs du poëte, ils rampent sans vertus.
O Plutus, dieu de l'or, dieu de sang et de boue,
Seule idole qui règne et que le siècle avoue,
L'opulent et le pauvre avec même ferveur,
Luttant d'avidité, harcèlent ta faveur.

Le crime entre aussitôt dans l'âme qui t'adore.
C'est pour avoir les biens du riche Polydore
Que le roi de la Thrace, intrépide guerrier,
Se changea sans remord en lâche meurtrier ;
L'impénétrable tour s'ouvrit à cette pluie
Dont l'or divin baignait la captive éblouie ;
L'or égara, devant les grands dieux protecteurs,
Tarpéia qui, la nuit, aux Sabins corrupteurs
Livra le Capitole, et mourut étouffée
Du poids des boucliers, funéraire trophée.

L'or conseille ardemment la bassesse aux grands cœurs ;
Il attache la fuite aux étendards vainqueurs ;
Il fait les faux amis, les sujets infidèles ;
Mieux que le fer il prend les fortes citadelles ;
Dans le sein de la vierge, à son bruit suborneur,
Se taisent les combats pudiques de l'honneur ;
Il tente quelquefois les enfants de Minerve,
Et l'inspiration se déprave et s'énerve.

L'or, qui tient la balance et le glaive soumis,
Interprète et corrompt les arrêts de Thémis :
Il condamne, il absout, il juge, il interroge ;
Les lois qu'il suscita, plus tard il les abroge ;
Le parjure avec lui surgit entre parents ;
Sacriléges pour lui, les rois se font tyrans...
On l'a vu se glisser jusques au sanctuaire,
Eblouir et troubler, presque sous le suaire,
Le cénobite au seuil de son éternité,
Et des chastes autels souiller la sainteté.

POÉSIE TURQUE.

ROSE-ROSSIGNOL.

RESCHID-PACHA.

A mademoiselle Eudoxie de Chancourtois.

—

Au jardin de beauté combien de fraîches roses!
Mais en elles n'est pas la voix du rossignol;
Le rossignol, sa voix surpasse toutes choses,
Mais l'éclat de la rose est absent de son vol.
Des amants tous les deux bien qu'ils soient les délices,
Tous les deux ont leur gloire à part, couleur ou bruit:
L'œil du jour suit la rose au fond des bois complices,
Le rossignol ravit l'oreille de la nuit.
Si chacun est doué seulement d'un prestige,
On peut près de chacun sauver sa liberté;
Quand l'un règne dans l'air et l'autre sur sa tige,
Comment s'uniraient-ils dans la même beauté?
Moi, j'ai trouvé les deux nectars dans un seul vase
La grâce mariée au charme de la voix;
Hélas! et je m'égare au vallon de l'extase.
J'ai vu le rossignol et la rose à la fois!
Oui, j'ai vu dans Paris une nymphe chanteuse:
Le rossignol se tait devant son chant vainqueur;
La rose l'aperçoit, et se cache honteuse;
Et *Rose-Rossignol* est son nom dans mon cœur

ODES D'HORACE.

I

PROPHÉTIE DE NÉRÉE.

Pastor cum traheret, etc.

Quand Pâris emportait sur ses lâches vaisseaux
La fille de Léda, parjure à l'hyménée,
Nérée, au loin, fit taire et les vents et les eaux,
Pour prédire au Troyen la sombre destinée :

« Celle que tu conduis aux palais paternels,
De tous les Grecs ligués y porte la colère ;
Leur glaive brisera vos liens criminels,
Et du vieux roi Priam le sceptre populaire.

Des guerriers, des coursiers, quelle sueur, hélas !
Tombe ! Pour Ilion quel deuil et quel outrage !
Du casque échevelé déjà s'arme Pallas,
Tout est prêt, son égide et son char et sa rage.

Protégé de Vénus, tes longs cheveux dorés
En vain se poliront sous l'ivoire ou l'ébène ;
En vain, dans tes concerts, des femmes adorés,
Tu mariras tes chants à la lyre thébaine.

Les pas de Mérion et son dard frémissant
Viendront de ton palais troubler les doux mystères ;
On verra, mais trop tard ! dans la fange et le sang
Traîner honteusement tes cheveux adultères.

N'entends-tu pas d'Ajax siffler les javelots?
Ne vois-tu pas courir, ardents pour ton supplice,
Teucer de Salamine, et Nestor de Pylos,
Et ce grand inventeur des trahisons, Ulysse !

Tu verras Sténélus, redoutable assaillant,
Habile à diriger les coursiers et la lance ;
Voilà, plus que son père et terrible et vaillant,
Diomède en fureur qui t'appelle et s'élance.

Et toi, pareil au cerf, qui des prés savoureux,
Fuit, quand le loup, de loin, a hurlé dans la plaine,
Tu fuiras, oubliant tes festins amoureux,
Et les exploits menteurs promis à ton Hélène !

Achille désarmant ses vaisseaux courroucés,
D'Agamemnon vengeur reculera la proie ;
Mais, les temps accomplis, par le destin poussés,
Les feux grecs brûleront les grands palais de Troie. »

II.

AU PEUPLE ROMAIN.

Quò, quò, scelesti ruitis, etc.

Arrêtez ! arrêtez ! où courez-vous barbares,
Tous, le glaive nud dans la main ?
Quoi, Neptune et ses bords avares
Ne sont-ils pas rougis d'assez de sang romain !

Encor, s'il eût coulé dans les murs de Carthage
Aux feux latins abandonnés,
Ou pour dompter l'Ebre et le Tage,
Ou traîner au sénat les Bretons enchaînés!

Mais non (et pour le Parthe, ô Rome, quelle joie !),
Dans ton sein ton bras s'est plongé.
L'ours de l'ours ne fait pas sa proie,
Le tigre ne meurt point par le tigre égorgé.

Romains, qui vous égare? Est-ce un démon farouche,
Le crime, une aveugle fureur ?
Parlez.... Ils se taisent ; leur bouche
Tremble ; leur front stupide a pâli de terreur.

N'en doutons plus : Rémus, victime fraternelle,
Dénonça Rome aux Dieux puissants,
De qui la vengeance éternelle
Poursuit le meurtrier dans ses fils innocents.

III.

A VALGIUS.

Non semper imbres.

Les fleuves sous de lourdes chaînes
Ne sont pas captifs en tout temps,
Cher Valgius, ni les grands chênes
Toujours insultés des autans.
De l'onde méditerranée
Voit-on la tempête obstinée
Sans cesse éveiller la fureur,
Ou, dans les plaines fécondées,
Chaque mois, les froides ondées
Noyer l'espoir du laboureur ?

Et d'un fils que la mort t'enlève
Ta voix déplorant le destin
Soupire quand Vesper se lève,
Quand rougit l'astre du matin ?....
Nestor répandit moins de larmes
Sur Antiloque, par les armes
Moissonné si jeune et si beau ;
Et la tendresse maternelle
N'a point d'une plainte éternelle
Honoré Troïle au tombeau.

Viens, que tes douleurs étouffées
N'osent plus amollir ton cœur ;
Viens, chantons les nouveaux trophées
Du grand César, toujours vainqueur :
Le Niphate, à sa voix hardie,
Et les vieux fleuves de Médie
Abaissant leurs flots subjugués ;
Et dans les étroites barrières
Prescrites par ses mains guerrières
Les coursiers gélons relégués.

IV.

A QUINTIUS.

Quid bellicosus Cantaber, etc.

Laisse, cher Quintius, le Cantabre et le Scythe
Méditer loin de nous les fureurs de Pallas ;
Ne prends pas trop de soins pour une vie, hélas !
Qu'attend déjà le noir Cocyte.
D'heure en heure pâlit l'éclat de nos beaux jours ;
La jeunesse s'envole, et bientôt, sur ses traces,
L'âge arrive, chassant les Grâces,
Et le sommeil facile et les joyeux Amours.

Avec le printemps meurt la rose passagère;
Phœbé montre et tantôt cache son front d'argent :
Pourquoi dans l'avenir chercher, en t'affligeant,
Des maux que la crainte exagère ?
Que n'allons-nous parmi ces pins aux longs rameaux,
Tandis qu'une heure encor nous est abandonnée,
De fleurs la tête couronnée,
En invoquant Bacchus boire l'oubli des maux ?

Bacchus dissipe au loin les dévorantes peines.
— Enfants, prenez la coupe et le vase écumeux !
Qui de vous plongera le Falerne fumeux
Dans les fraîches eaux des fontaines ?
Qui va chercher Lydie, au lascif enjoûment ?....
Ah ! courez ! qu'elle vienne avec son luth d'ivoire,
Et, comme à Sparte, en tresse noire,
Ses ondoyants cheveux noués négligemment !

V.

A GROSPHUS.

Otium divos, etc.

Lorsque la sombre nuit, de tempêtes chargée,
Dérobe aux matelots leurs guides radieux,
Le voyageur, battu par les flots de l'OEgée,
Demande le repos aux Dieux.

Que demandent, Grophus, et la Thrace indomptée
Et le Mède aux longs dards ? C'est le repos encor,
Que l'on n'achète point par la perle argentée,
Ni par la pourpre, ni par l'or.

Non, les dons de Plutus, les faisceaux consulaires
N'éloignent pas des cœurs les soucis abhorrés,
Noir essaim qui, fuyant les chaumes populaires,
Voltige sous les toits dorés.

Heureux qui voit s'orner la table paternelle
De la salière antique et de raisins vermeils !
L'avarice et la peur, sa compagne éternelle,
N'abrégent point ses doux sommeils !

Pourquoi perdre en projets nos heures passagères ?
Pour des trésors d'un jour pourquoi tant s'agiter ?
L'insensé qui s'exile aux rives étrangères
Peut-il soi-même s'éviter ?

Il part sur un coursier : le chagrin monte en croupe,
Plus prompt que le vautour qui fond du haut des airs ;
Il fuit dans un vaisseau : le chagrin sur la poupe
Avec lui traverse les mers.

Jouissons du présent ; par de folles alarmes
Gardons-nous d'attrister le douteux avenir ;
Remplaçons par les ris ce bonheur que nos larmes
Ne pourraient pas nous obtenir.

Le Styx du grand Achille a reçu la jeune ombre ;
Tithon meurt lentement par un long âge usé ;
La Parque de mes jours pourra grossir le nombre
D'un jour à tes vœux refusé.

Dans tes champs spacieux cent taureaux paissent l'herbe ;
Tu vois rentrer, le soir, mille blanches brebis,
Et grandir pour ton char la cavale superbe ;
La pourpre enflamme tes habits.

Moi j'ai reçu du ciel, plus généreux qu'avare,
Quelques pauvres arpents, mais l'amour des neuf sœurs,
Un peu du souffle grec, avec le don si rare
De rire des malins censeurs.

FIN DE LA POÉSIE ÉTRANGÈRE.

POÉSIE FRANÇAISE.

LIVRE I.

ÉLÉGIES, ÉPITRES, IDYLLES.

AUX MANES

DE

JOSEPH DELORME.

J'ai beau me rappeler... Joseph Delorme... non,
Nul écho dans mon cœur ne s'éveille à ce nom.
Joseph !... Lisons toujours. — Ah ! jeune aiglon sauvage,
Cygne plaintif, amour des eaux et du rivage,
Pour souffrir et chanter sur la terre venu,
Tu meurs enfin... Pourquoi ne t'ai-je pas connu !
Car je les connais tous ceux qui seront célèbres,
Leurs rayons fraternels éclairent mes ténèbres.

Je n'étais qu'un enfant (Paris, vers ce temps-là,
Pleurait avec Mathilde et riait d'Atala),
Que, du siècle où Voltaire égalait les couronnes
Voyant encor debout les dernières colonnes,
Je fus conduit, tremblant, vers ces débris fameux,
Par mon père, vieillard, hélas ! couché comme eux :
C'était Lebrun, armé de sa strophe énergique,
Fougueux comme Pindare... et plus mythologique ;
Ducis, qu'on vit grandir à l'ombre d'un géant,
Brûlant imitateur qui s'éteint en créant ;
Chénier, poëte sage, orateur téméraire,
Génie académique, immortel... par son frère ;
Fontanes, qui veilla, flambeau pur et brillant,
Comme un autre Boileau, près de Chateaubriant ;
Parny, qui, cinquante ans, des salons aux ruelles
Voltigeant, ne trouva ni censeurs ni cruelles ;

Delille, chef heureux d'un système tombé,
Très-hardi, très-poëte enfin... pour un abbé ;
Et Bernardin, du monde enseignant l'harmonie,
Et, comme Dieu fit Eve, enfantant Virginie. —
Et moi, tout palpitant, j'écoutais, j'admirais ;
Et, dans mon jeune cœur, d'impatients regrets,
De turbulents désirs d'une gloire impossible
Roulaient, comme un orage au fond d'un lac paisible ;
Et, de ces noms vantés idolâtrant l'honneur,
Je ne séparais point la gloire du bonheur :
Car le poëte en vain meurt de ses rêves sombres ;
Le laurier de son front nous en cache les ombres.
Le temps vola rapide, et, lambeau par lambeau,
Tout entier le vieux siècle entra dans le tombeau ;
Mais des restes poudreux de ce cadavre immense
Jaillit la fraîche fleur de l'âge qui commence.
Et, tel qu'un villageois qui tristement s'assied
Sur les grands arbres morts, et pousse de son pied
Les branches qui longtemps ombragèrent sa tête,
S'il aperçoit, parés comme pour une fête,
De jeunes plants ouvrir leurs bourgeons au soleil,
Et de la vie aux champs annoncer le réveil
Avec leurs fronts riants, leurs bras gonflés de sève,
Leur taille qui déjà se courbe et se relève,
Leur verte chevelure et l'espoir de leurs fruits,
Et des vents alentour les ineffables bruits ;
Il s'émeut, il sourit, il semble qu'il renaisse
Devant tant de fraîcheur, de force et de jeunesse...
Ainsi je fus heureux quand, je ne sais pourquoi,
Les poëtes nouveaux vinrent tous jusqu'à moi :
Oracles dédaignés, rois méconnus naguère,
Levant leur sceptre enfin et foulant le vulgaire,
Chênes puissants, grandis sous les vents orageux.
J'ai suivi leurs combats, et j'assiste à leurs jeux ;
Leurs triomphes, leurs chants m'enivrent ; je les aime
De tous ces dons du ciel que je n'ai pas moi-même.
Delorme ! C'est ainsi que je t'aurais aimé.
Un front timide, avec un regard enflammé,
Un sourire, à bien voir, plus triste que les larmes,
Laissant tomber tes vers comme un guerrier ses armes

Quand, sûr de la victoire, il s'endort triomphant.
L'âme d'un philosophe et le cœur d'un enfant,
Enthousiaste et froid, amoureux et stoïque,
Faible athlète, pourvu d'un courage héroïque,
Offrant contre les sots, sans l'avoir consulté,
Le secours du génie au génie insulté ;
Et bien souvent, après une journée amère,
Rendant grâces à Dieu dans les bras de ta mère...
Tel tu serais, Joseph ; tel je te rêve au moins !
Mais n'avoir de ses maux que de muets témoins,
Pour quelques pleurs amis, un sourire de femme,
Trouver partout la haine et l'égoïsme infâme ;
Dépenser le trésor de ses beaux ans virils
En calculs de vieillard, en travaux puérils ;
Marcher sans avancer et gravir sans atteindre ;
Sentir au fond de soi l'amour même s'éteindre ;
Dire sur tous les siens la prière des morts ;
Passer incessamment des douleurs aux remords ;
Incessamment en proie à sa double nature,
Dans la lutte de l'âme et de la créature
Se débattre, tantôt vaincu, tantôt vainqueur ;
Et puis mourir longtemps dans les tourments du cœur !...
Ah ! qu'il vaut mieux mourir en commençant de vivre !
Et n'aurais-tu pas vu rire de ton beau livre
Fats et pédants, pareils sous des habits divers,
Qui ne comprendraient point tes peines ni tes vers,
Qui n'ont jamais pensé ni souffert de leur vie !
Car ce n'est pas chez eux l'injustice ou l'envie,
C'est un sincère amour du commun et du faux,
Un merveilleux instinct pour flairer les défauts
Perdus dans les beautés dont un chef-d'œuvre abonde.
Au milieu d'un verger, ainsi le porc immonde
Passe devant les fleurs, ne voit point le duvet
Dont la pêche arrondie au soleil se revêt ;
Mais, qu'on ait oublié plus loin un peu de fange,
Il y court en grognant, se réjouit et mange.
Voilà, Joseph, voilà quel spectacle hideux
Tes égaux sur la terre ont sans cesse autour d'eux !
Ah ! qu'il vaut mieux mourir, et d'étoile en étoile
S'envoler, soulevant un coin du sombre voile

Que Dieu jeta lui-même, et qui cache à nos yeux
Les grands germes du monde et le secret des cieux !...
Pourtant, avant qu'un ange à ta gloire éternelle
Loin des viles clameurs t'emportât sur son aile,
J'aurais voulu marcher trois pas dans ton chemin,
T'appeler par ton nom et te serrer la main.

PLAINTE

DE LA JEUNE EMMA.

Parce que je suis jeune et vive,
On me croit légère : oh ! non pas !
Je chante ? Ecoutez bien : une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas.

C'est que j'ai rencontré des regards dont la flamme
Semble avec mes regards ou briller ou mourir,
Et cette âme, sœur de mon âme,
Hélas ! que j'attendais pour aimer et souffrir.

Ta bouche, ô mon ami, trop timide ou trop fière,
N'a trahi qu'à moitié le secret de tes vœux :
Moi, rien que pour te voir je chéris la lumière,
Et, chaque nuit, un songe achève tes aveux.

Aussi, pleine de trouble et d'ivresse et d'alarmes,
J'ai fui de tes yeux noirs la brûlante douceur ;
Loin de toi, contre toi j'ai cru trouver des armes ;
Mes pas du bois natal ont cherché l'épaisseur ;
La biche y vient à moi se sauver du chasseur...
Tout ce qui me charmait n'a plus rien de ses charmes,
Et même sans joie et sans larmes
J'ai revu ma mère et ma sœur.

Ma mère, ma sœur, mes compagnes,
Vieux château tout peuplé de souvenirs si doux,
Verts sentiers, mon beau lac, mes forêts, mes montagnes,
C'est moi, c'est votre Emma... la reconnaissez-vous?

Et vous, mes églantiers, qui, fêtant ma présence
Balanciez ma parure à vos rameaux tremblants,
Oserez-vous refleurir blancs
Comme aux jours de mon innocence?

Je souffre : on ne me comprend pas;
On s'étonne, on me dit que je suis jeune et vive;
Qu'il faut rire et chanter... Je vais chanter, hélas !...
Pourvu qu'une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas!

LA LAMPE.

La lune, sur les pas des heures,
Au trône des nuits va s'asseoir,
Et le sommeil dans nos demeures
Descend avec l'ombre du soir.
Des longs plis de son voile il touche
Vos beaux yeux à demi fermés;
La lampe est près de votre couche,
Elle veille et brûle : dormez!

Si, dans la nuit, l'aile d'un songe
En s'enfuyant rouvre vos yeux,
« Oh! direz-vous reviens des cieux,
« Reviens à moi, riant mensonge!
« Ma lampe veille et brûle encor. »
Et, couronné de pourpre et d'or,
Demain, quand sur son char d'opale
Remontera le roi des jours,
Vous la reverrez faible et pâle,
Mais veillant et brûlant toujours!

Puisse alors une voix secrète
A votre cœur parler tout bas
D'une flamme ardente et discrète
Et que les ans n'éteindront pas ;
Soit que, dans l'orgueil de vos charmes,
Vous regardiez, sans voir ses larmes,
Celui qui n'ose vous nommer ;
Ou soit qu'à vous-même ravie,
Vous abandonniez votre vie
Au douloureux bonheur d'aimer !

RÊVE.

Elle est bien loin de nous, mais nous sommes près d'elle ;
Dans les flots inconstants son image est fidèle ;
Nos fleurs gardent son souffle et nos échos sa voix ;
On dirait que sa robe a frémi sous nos bois ;
Voilà son pas léger, sa rêveuse attitude...
Son absence pour nous n'est point la solitude :
Nous écoutons ses chants, les yeux sur elle ouverts,
Et quand ils ont cessé, nous lui faisons des vers ;
O bonheur si connu ! le jour fuit... Les étoiles
Des nuits et de son cœur vont écarter les voiles ;
Sa main à mes deux mains se livre sans combats,
Et nous pensons tout haut, et nous parlons tout bas ;
Son doux regard, plus doux qu'un regard de la lune,
Cache son feu d'azur sous sa paupière brune ;
Et ma bouche idolâtre effleure ses cheveux,
Et la sienne, en tremblant, s'enhardit aux aveux,
Et le mot d'amour... Dieu ! Dieu ! tout n'était qu'un songe :
Tant de bonheur enfin a trahi le mensonge !

PREMIÈRE PAGE

D'UN

ALBUM.

A MON AMI AUGUSTE BRESSIER.

Sur cet album tout fraternel
Vous m'honorez du premier chiffre !
J'accepte ce rang solennel :
Au fait, le tambour et le fifre
Ont le pas sur le colonel ;
Chantres et bedeaux, en campagne,
Marchent en tête des prélats,
Et le gros vin, dans nos galas,
Circule avant les vins d'Espagne ;
Tous nos *museum* ont grand soin
D'abandonner leurs vestibules
Au pinceau faible, aux toiles nulles,
Et les Raphaël sont plus loin.
Tout suit la loi de l'Évangile,
Où les premiers sont les derniers ;
Et, quand Dieu de l'inculte argile
Tira les mondes par milliers,
Il créa, ce fut son envie,
D'abord les minéraux sans vie,
Puis les fleurs, miroir du soleil,
Et puis les animaux sans âme,
Puis l'homme à lui-même pareil,
Et puis son chef-d'œuvre, la femme !

Et voilà pourquoi j'ai fini
Par préluder sur cette lyre ;
C'est l'accordeur qui se retire
Lorsqu'arrivent les *Rossini*.

Mais, si mon esprit se récuse
Et, de peur d'un revers choquant,
Se tient à la porte du camp
Pendant le tournoi de la MUSE,
Croyez qu'avec vous de moitié,
Mon cœur tout autrement raisonne,
Et qu'il ne redoute personne
Au grand concours de l'amitié.

LE FLEUVE.

A MON AMI HYPPOLITE BALESTE.

Soit que l'onde bouillonne et se creuse, en grondant,
Parmi les durs rochers un lit indépendant ;
Soit qu'elle suive en paix une pente insensible;
Un pouvoir inconnu, vers un but invisible
L'appelle : elle obéit, et, torrent ou ruisseau,
Ne reverra jamais les fleurs de son berceau.
Le fleuve réfléchit, dans sa course limpide,
Et l'immobile azur et l'orage rapide ;
Les chants joyeux d'amour, les cris des matelots,
Rien ne l'arrête ; il passe, arrosant de ses flots
Tantôt de frais gazons, des bois, de beaux rivages,
Tantôt d'impurs marais et des landes sauvages ;
Puis apparaît soudain la sombre et vaste mer,
Et le fleuve gémit et tombe au gouffre amer.

Cher Hyppolite, ainsi nos douteuses journées,
Le front chargé de deuil ou de fleurs couronnées,
S'écoulent flot à flot jusqu'au jour redouté
Où, pour les engloutir, s'ouvre l'éternité !

LE MATIN D'UN BAL.

A ***

Çà, monsieur le coiffeur, à cinq heures précises,
On vous attend là-bas, au quartier des marquises.
Courez vite, ou le diable à votre seuil, je crois,
Accrochera vos fers et vos peignes en croix !
Allez donc, et cherchez dans toute votre tête
Quelque rare coiffure à surprendre une fête ;
Mais coiffure légère et jeune, car, ce soir,
Il s'agit de danser, et non pas de s'asseoir
Sur le rouge velours de ces mornes banquettes
Où gisent les débris des anciennes coquettes.
Donc, point de hauts turbans, aux aigrettes en pleurs,
Point d'or, point de rubis.... des fleurs, et puis des fleurs !
Quelque rose mêlée à ses cheveux d'ébène
Nattés en rond, ainsi qu'une dame thébaine ;
Ou quelque plume encor, blanc panache du bal,
Enseigne de danger, comme un cimier royal.

Que si, par un oubli funeste à la toilette;
Batton a renvoyé sa corbeille incomplète,
Oh ! les fleurs pour cela ne vous manqueront pas !
La danseuse est déesse, il en naît sous ses pas.
Regardez : vous n'avez que l'embarras du nombre.
Quelque souci jaunâtre y répand-il son ombre ?
Poussez cet étranger du pied avec dédain,
Et rapportez-le moi... J'en ai tout un jardin.

Mais qu'importe, pourvu qu'elle soit belle et gaie,
Qu'elle ait de doux propos l'oreille fatiguée,
Qu'elle jette, en tournant, son charme à vingt miroirs,
Et se fasse un bonheur de tous nos désespoirs ;
Pourvu qu'après le bal, quand, de retour chez elle,
Madame ira trouver son lit de demoiselle,
Elle dise, en rouvrant mes vers à peine lus :
C'est lui que j'oubliais, et qui m'aime le plus !

UNE PAGE DES *MARTYRS*.

. . . . . .

C'était une des nuits dont l'ombre transparente
De la Grèce ose à peine effacer le beau ciel ;
L'air était aussi doux que le lait et le miel ;
Et l'on sentait à vivre une joie infinie.
Les sommets de l'Athos, la mer de Messénie,
Colonide, Acritas, tous ces caps enchantés
Brillaient à l'horizon des plus tendres clartés ;
Une flotte ionienne, aux lueurs des étoiles,
Entrait dans Coronée en abaissant ses voiles,
Comme, au tomber du jour, un essaim passager
De colombes, voguant vers un ciel étranger,
Pour dérober son vol aux ombres infidèles,
Sur un rivage ami ploie, en jouant, ses ailes.
Alcyon dans son nid gémissait doucement ;
Et la brise des nuits, de moment en moment,
Fraîche et molle, apportait jusqu'à Cymodocée
Les parfums des lauriers, la plainte cadencée
De Philomèle, en pleurs sous les tilleuls mouvants,
Et la voix de Neptune, au loin battu des vents.
Le berger contemplait, assis dans la vallée,
La lune, suspendue à la voûte étoilée,
Des astres au front d'or guidant le chaste chœur,
Et se réjouissait dans le fond de son cœur.

AUTRE.

Quoi! la fortune a fui, vous êtes malheureux,
Et vous parlez d'amis, et vous comptez sur eux !
Vous ne savez donc rien du monde ?—
Un Moabite
Descend vers Jéricho des rochers qu'il habite.
C'était au printemps ; l'air était frais, épuré.
Le Moabite alors n'était point altéré :

Il trouve à chaque pas des torrents pleins d'eaux claires.
Il revient dans ses monts aux jours caniculaires ;
La soif, des feux du ciel sur la terre épanchés,
Brûle le Moabite : il cherche quelque goutte
De cette eau qui naguère abondait sur sa route..
Tous les torrents sont desséchés ! (1)

(1) On n'avait pas besoin de mes vers pour être convaincu de tout ce que la prose de M. de Chateaubriand perdrait de charmes, de puissance, de poésie enfin à se soumettre au rhythme de nos *alexandrins* ; mais une étude d'après le tableau d'un maître est toujours un hommage à son génie.

DEUX SOEURS.

Cécilia, Rosa, fraternelles rivales,
De grâces et d'esprit diverses, mais égales ;
Sœurs charmantes, que l'art d'un charme encor lia,
Doux trésors ignorés, Rosa, Cécilia !
De la nuit qui vous cache, oh ! secouez le voile !
Dans un ciel noir s'allume et perce chaque étoile,
Du sol profond jaillit émeraude ou saphir ;
Toute fleur doit livrer ses parfums au zéphyr.

Dieu vous doua d'un art ; et, frères que nous sommes,
Des dons sacrés de Dieu nous devons compte aux hommes ;
Nous devons aide et force à nos propres talents,
Et d'un sang courageux leur prêter les élans.
La mer que nous tentons ne connaît point de calme ;
L'ouragan, sur un roc, tourmente au loin la palme,
Et, d'abîme en abîme et d'écueil en écueil,
C'est là qu'il faut chercher un trône ou le cercueil.
Point de souffles amis, point de port, point de phare !
Mais, si l'âme s'exalte et chante sa fanfare,
Si l'artiste en soi-même a l'amour et la foi,
Tonnerre, abîme, écueil, qu'importe ? il sera roi.

C'est ainsi qu'invoquant la gloire, sa patronne,
Dante à travers l'orage emporta sa couronne.
Foulez le dur chemin, en regardant le ciel ;
C'est ainsi qu'on devient Ingres ou Raphaël !

Jeunes sœurs, au grand jour pourquoi rougir confuses?
Vous passez au milieu du chaste chœur des muses ;
Et, comme un réseau d'or couvre deux tendres fleurs,
La palette aux rayons de flamme, aux cent couleurs,
D'un manteau lumineux protégera vos grâces.
Marchez, et les respects germeront sur vos traces ;
Marchez, et gloire à vous ! Et (je vous le prédi
Quand votre astre est bien loin encor de son midi),
Si d'un vol obstiné vous combattez ensemble
Ces brumes qu'au matin un noir esprit rassemble,
Un jour vous monterez, libres de tous hasards,
Comme une double étoile à l'horizon des arts.

Rosa, Cécilia, peut-être alors, peut-être
Aimerez-vous à voir quelquefois reparaître
Celui qui, le premier, pour vos pinceaux posa
En disant : Gloire à vous, Cécilia, Rosa !

RETOUR A PARIS.

A MADEMOISELLE LOUISE DE CROZE

Château de Chassaigne... octobre 183...

Il faut que je vous parle aujourd'hui que je pleure,
Louise ; à m'écouter voulez-vous perdre une heure ?
On peut bien perdre une heure alors qu'on a sept ans. —
Oui, prêt à fuir, hélas ! bien loin, pour bien longtemps
Ces grands bois, ces grands monts, cette Auvergne chérie,
De mon cœur orphelin adoptive patrie,
Et votre frais château que d'avance j'aimais...

Qui sera déjà noir, si j'y reviens jamais,
Il faut que je vous parle ; et vous, petite folle,
Comme au lit d'un mourant pesez chaque parole.
Je ne le voulais pas, mais, c'est toujours ainsi,
Votre mère le veut et je le veux aussi.
Je ne le voulais pas, car j'ai l'âme si sombre
Que c'est pitié vraiment qu'elle verse son ombre
Sur vos regards en feu, sur votre joue en fleur...
Vous demandez pourquoi je souffre, et quel malheur ?...
Eh ! mon Dieu ! qui voudrait recommencer sa vie
Au prix des maux qui l'ont de jour en jour suivie ?...
Quel malheur ?... Un destin manqué, le monde à voir ;
Un chaos de pensers que nul ne doit savoir ;
Vœux déçus, repentirs, lames empoisonnées ;
Couleuvres dans le cœur sans cesse retournées ;
Ou des rêves dorés, un fantôme charmant
Qu'emporte chaque aurore impitoyablement ;
Ou des amis jetés loin de nous ; quelque femme
Qui jouait un caprice à peine contre une âme ;
Ou le mal lent et sourd d'un cœur qui se souvient
Des morts... Ou bien peut-être est-ce l'âge qui vient...
C'est tout cela. — Donc moi, je suis sombre et morose,
Comme vous, mon enfant, vous êtes blanche et rose.

Et puis je ne suis pas de ces flatteurs d'enfants
Qui se pâment d'un mot et s'en vont, triomphants,
Le conter à la mère en criant au miracle...
Revenez dans dix ans, et ce petit oracle
Sera quelque bégueule, ou quelque fat musqué
Bons à parler *Herbault*, ou danseuse, ou jockei,
Et que la mort, un jour, avec ses mains glacées,
Viendra prendre au milieu de ces graves pensées.

Mais, Louise, à nous deux ! Plusieurs vous apprendront
Que la grâce vous pose un diadème au front,
Et que, toute petite encore que vous êtes,
Il n'est guère de taille et de jambes mieux faites ;
Que vos yeux sont très-noirs et vos cheveux très-blonds
(Double et rare beauté !) ; que vos cils fins et longs
S'abaissent palpitants sur votre belle joue,
Comme un grand papillon qui dans les fleurs se joue ;

Que vous aurez bientôt la voix d'un rossignol,
Des pieds à rendre fou tout un bal espagnol,
Et que Dieu mit en vous l'harmonieux mélange
D'un esprit de lutin avec le cœur d'un ange. —
Que sais-je ? ces messieurs répandront sur vos pas
Mille douceurs encor. — Moi, je n'en parle pas.
Tous ces charmes d'ailleurs, auréole éphémère,
Le beau miracle, étant fille de votre mère !

Ce dont il faut parler, c'est du futur emploi
D'une si riche dot. Jurez, oh ! jurez-moi
De ne la point user dans un monde profane,
Où, comme la beauté, l'âme aux flambeaux se fane,
Où les hommes n'ont point d'amis s'ils n'ont point d'or ;
Où des femmes, niant la pudeur, leur trésor,
Vous diraient que, pourvu qu'on soit la plus jolie,
Aller s'inquiéter d'autre chose est folie;
Où mille sots blasés se creusent, jours et nuits,
A chercher des plaisirs qui les changent d'ennuis !...
Riez pourtant, dansez et bondissez de joie
Sur votre banc, sitôt que l'archet se déploie;
Soyez reine d'un bal, c'est bien ; j'applaudirai ;
Ainsi que la douleur, le plaisir est sacré ;
Mais qu'il soit, à travers les devoirs et l'étude,
Une distraction et non une habitude. —
— Malheur à vous, heureux du siècle ! Je vous plains :
Une fête vous prend, d'une orgie encor pleins ;
Le reflux du raoût vous berce et vous emporte ;
Mais avec votre groom le spleen est à la porte .
Quand le feu d'artifice est tiré, ce n'est plus
Qu'un échafaud, squelette aux bras noirs, vermoulus,
Qui devant nous se dresse horrible, et dont la tête
Se détache plus sombre aux lampions de la fête ! —
Et puis, qui sait ? votre ange, enfant, vous garde-t-il
Des palais et des bals, ou l'ombre d'un exil ?
Qui peut savoir ? Comment serez-vous adorée ?
Sur la verte pelouse, ou la moire dorée ?
Belle en manteau de cour, ou belle en blanc corset,
Vous dirai-je : *Princesse* ou *Louise* ? qui sait ?
Peut-être que le ciel, ainsi qu'à votre père

(Qui ne fait dans ses bois qu'une halte, j'espère),
Vous prépare un destin orageux, des combats
D'où l'on ne sort plus grand que pour plonger plus bas,
Mais pour cueillir plus tard des palmes peu communes
Quand on a, comme lui, porté ses deux fortunes.
Savons-nous rien, sinon que tout est incertain ?
Armez-vous de douceur et de force au matin
Pour tout le jour. C'est être heureux que d'être sage.
Que voulez-vous ? la vie est comme un paysage
Qui fuit, se transformant à l'œil du voyageur.
C'est la lune : tantôt, dans sa pleine largeur,
Sur le bord d'un nuage elle s'arrête, et passe
Comme le front d'un spectre égaré dans l'espace ;
Tantôt, frêle croissant, elle se penche aux yeux
Comme un vaisseau d'argent échoué dans les cieux,
Ce soir c'est une reine, écartant tous ses voiles,
Qui rassemble autour d'elle et tient sa cour d'étoiles ;
Hier, morne et sanglant son disque avait surgi,
Comme un grand bouclier dans la forge rougi ;
Et demain elle aura, loin du ciel, effacée,
Caché sa honte, ainsi qu'une épouse chassée.
Telle est la vie, avec ses retours inconstants,
Depuis le péché d'Ève, et surtout dans nos temps,
Où, du monde vieilli précipitant les phases,
Dieu laisse les méchants en ébranler les bases,
Et s'arracher entre eux le saint manteau des rois,
Et pour l'arbre de sang déraciner la croix ;
Cependant que son souffle, amoncelant les nues,
Pousse du Gange au Rhin des pestes inconnues ...
Pourquoi les bons punis ? pourquoi le mal vainqueur ?
Mystères ! Adorons, et vivons par le cœur;
Vivons par la vertu, vivons par la pensée,
Triple don, négligé de la foule insensée :
Force, Amour et Lumière, humaine trinité,
Symbole temporel de la Divinité !

— Vous souriez, Louise, et sans doute vous dites
Que je tiens des discours bien forts pour des petites
De sept ans.— Mais toujours l'orgueil se glisse en nous,
Et c'est pour les mamans que sont les beaux joujoux. —

Ah ! vivez par le cœur ! Tout le reste est fragile :
Ambition ? colosse avec des pieds d'argile ;
Vanité ? faux brillant que le jour amortit,
Fruit de cire, qui tente et trompe l'appétit ;
Fortune ? fastueuse et basse courtisane
Qui vend cher ses faveurs, nous énerve et nous damne,
Sale idole debout sur tous nos saints débris,
Et, dans son temple grec, patronne de Paris.
Ah ! vivez pour aimer, aimer Dieu, la nature,
Les arts, passion chaste et sublime imposture,
La sainte poésie, au feu sombre ou vermeil,
Par qui l'âme s'épure et remonte au soleil ;
Pour aimer les travaux, les fêtes domestiques ;
Les fabuleux récits des merveilles antiques,
Et les jeux fraternels sous le large noyer
Qui défend des chaleurs et chauffe le foyer ;
Pour aimer vos parents, si joyeux de leur fille,
Et leurs amis, qui sont encore une famille ;
Et pour aimer aussi quelqu'un... de cet amour
Qu'il vous faudra connaître en l'inspirant un jour.
Mais l'amour idéal, jeune, exclusif, austère,
Qui traverse une vie et n'est pas de la terre ;
D'abord faible et tremblant comme un astre qui point,
Bientôt comète ardente et qui ne s'éteint point ;
L'amour enfin, et non cet amour des coquettes,
Volant qui rebondit sur toutes les raquettes,
Qui va, fuit, tourbillonne, insensé de plaisir,
Comme un oiseau magique impossible à saisir,
Mais qui, lorsque le jeu se prolonge et s'allume,
Se prend l'aile, et toujours y laisse quelque plume.
Et d'ailleurs, dans ce monde étourdi, froid, moqueur,
Prenez-y garde, il peut se rencontrer un cœur...
Un seul regard de femme y verse un incendie.
Ne jouez pas ainsi ! C'est une maladie,
Un sort que vous jetez avec un front serein.
C'est ainsi que l'on brise un homme, et qu'un chagrin,
Quand ses jours pâlissants commencent à décroître,
Le pousse à la folie, au crime ou dans le cloître.
Un exemple vaut mieux que tous les grands discours ;
Je le prends à Paris, et presque de nos jours.

Vous entendrez partout crier à vos oreilles
Qu'on n'aime plus— Propos de banquiers ou de vieilles !...
Eh ! quel homme aima plus une femme !... C'était
Un amour frais, brûlant, qui souffre et qui se tait,
Le feu longtemps caché qui grandit sous la cendre.
A force de se taire, il sut se faire entendre...
Vous peindre son extase alors, un séraphin
Le pourrait... Mais voilà ce qu'il lui dit enfin :
« Oh ! vous m'avez placé sur un trône céleste !
Oh ! j'ai pitié des rois si votre cœur me reste!
Tout ce que j'ai perdu, tout ce que j'ai rêvé,
Vos yeux cherchent mes yeux, et tout est retrouvé.
Avais-je des chagrins ? Je ne sais pas, j'oublie !
Avec mon avenir je me réconcilie ;
Comme Lazare, un dieu me vient toucher du doigt :
Je renais... Qu'il est beau le jour que l'on vous doit !
Mais parlez, ordonnez : voulez-vous que le monde
Aux appels de ma voix par mille échos réponde?
J'occuperai le monde à répéter mon nom.
Ne le voulez-vous pas, mon amour ? Eh ! bien, non.
Pourvu que je vous serve et que je vous adore,
Et que je vous le dise et vous le dise encore,
Toute autre gloire est folle ; et mon nom ne m'est doux
Qu'enchaîné près du vôtre et prononcé par vous...
Comment ! c'est vous, c'est moi, là, tous deux, loin des autres !
Ces deux mains dans mes mains sont-elles bien les vôtres ?
Dites, est-ce bien vous? est-ce bien moi?... J'ai peur !...
Si tout n'était qu'un rêve, une ombre, une vapeur !...
Vous-même, oh ! si jamais, pour un autre sensible,
Vous deviez de mon trône... Oh ! non, c'est impossible,
N'est-ce pas? » Et déjà, sortant de leur linceul,
Tous ses malheurs éteints revivaient dans un seul...
Mais elle souriait d'un langoureux sourire,
Comme elles font ; et lui se prenait à redire :
« Impossible, mon ange, impossible !... Pardon !...
C'est que ce qui suivrait de près votre abandon,
Ce qui suivrait de près... Dieu seul peut le connaître !...
Vous m'aimez, dites-vous : c'est un péché, peut-être...
Si vous ne m'aimiez plus... ah ! malédiction !
Je chargerais deux fois votre confession...

Je suis fou... Non, je ris... Ces beaux cheveux de soie,
Oh ! oui, dénouez-les : que ma tête s'y noie !...
Vous pleurez !... Et pourquoi pleurez-vous, mes amours ?...
M'aimerez-vous longtemps ? — Je ne sais, mais toujours !
Or, la première fois qu'il revit sa fidèle,
Un étranger marchait d'un certain air près d'elle...
Disons tout cependant : trois mois s'étaient passés...
Qui peut tromper des yeux d'amant ? C'en fut assez :
Le rêve en cauchemar bien vite dégénère,
Et la source en torrent. L'arbre atteint du tonnerre
Croûle avec tous ses fruits qui ne mûriront pas—
C'en fut assez, vous dis-je ; et, se mourant tout bas,
Fort gai d'ailleurs afin de n'égayer personne,
Il jeta trois dés, puis... Mais c'est midi qui sonne !...
Ma Louise, êtes-vous gentille et moi bavard !...
Allez donc ; vous saurez mon histoire plus tard.
Avec vos grands cheveux, allez, petite reine,
Secouer mes leçons au pont de la Garenne ;
Mais songez-y le soir ; et priez le bon Dieu
Pour celui qui vous prêche et qui va dire adieu !
. . . . . .
. . . . . .

—

Paris, novembre 183...

L'adieu fut prononcé. J'ai revu la grand'ville,
Où la guerre étrangère et la guerre civile
Ont dressé tour à tour et traîné vingt drapeaux ;
La ville sans raison, sans air et sans repos,
Et sur qui, tous les ans, l'ange maudit secoue
Quatre mois de poussière après huit mois de boue.
M'y voilà cependant. — Oh ! le sombre séjour
Par une fin d'automne et vers la fin du jour !
Où sont mes rocs brûlants, mes fraîches promenades,
Les cris de l'aigle à jeun, le fracas des cascades,
Les soupirs des forêts et des beaux lacs ?... Au lieu
De ces grands bruits qui sont comme la voix de Dieu,
C'est la voix des crieurs de la Bourse, Gomorrhe

Qu'il faudra bien qu'un jour le feu du ciel dévore...
Le chagrin est plus noir dans la noire cité,
Et partout le brouillard, comme un crêpe jeté...
La pâle aurore touche au pâle crépuscule.
Ce monde est triste à voir, et le soleil recule...
Deuil au ciel !... deuil au cœur !...

— Quel magique univers
Rejette, éblouissant, le linceul des hivers ?
Pour un soleil mourant, des milliers de bougies,
Et splendides galas, et dansantes orgies,
Et fleurs de mousseline, et femmes de satin,
De leur nocturne joie insultant le matin ;
Et musique de Naple, anglaises tragédies,
Bayadères de l'Inde avec rage applaudies ;
Et grands drames nouveaux, et systèmes changeants
Pour qui, sans y rien voir, se battent tant de gens ;
Et la vapeur, le gaz en feu... que vous dirai-je ?...
Et le Musée ouvrant ses salons, où Corrége
Revit avec Rubens, Rembrandt et Canova
Sous des noms, jeune espoir du vieux siècle qui va ;
Et romans de l'enfer, céleste poësie,
Double ivresse de punch brûlant et d'ambroisie ;
Et tout le jour, ainsi qu'à Moscou les traîneaux,
Comme à Gênes, les soirs, masques et dominos ;
Et, dans les salons d'or, les longues causeries
D'aventures, de guerre et de galanteries ;
Tous ces rires, ces pleurs, tous ces chants, tous ces cris,
Ce prisme, ce chaos harmonique... Paris !
Ce temple à mille dieux, ce bazar, cette fête,
Paris, la vie ainsi que les hommes l'ont faite,
Opposant, fils rivaux du monarque du ciel,
Leur monde fantastique à l'univers réel :
Monde dont le caprice enfanta la merveille,
Monde qui dans l'hiver et dans les nuits s'éveille,
Monde qui vous fascine et l'âme et les regards ;
Car la nature est belle... un peu moins que les arts ;
Car, bien que morne au bord de cette mer qui roule,
Et muet dans ce bruit, et seul dans cette foule,
Tant de prestiges, tant d'éclat, de mouvement

Vous entoure, qu'il faut s'y mêler par moment ;
La vapeur du festin malgré vous vous enivre ;
Et l'on croyait mourir, et l'on se prend à vivre.
Salut, gouffre sauveur, Babylone du nord !
Toi que je blasphémais, toi l'orage et le port,
Salut ! — Il n'est que deux séjours sur cette terre :
L'exil, où saintement s'accomplit le mystère
De quelque belle amour cachée à tous les yeux,
Lieu qu'en mourant on quitte à regret pour les cieux ;
Et Paris, grand foyer, lumineuse tempête,
Où le cœur s'étourdit, où l'on vit par la tête.
Salut donc ! De ton luxe et de tes arts pompeux
Réveille mes regards éteints ; et, si tu peux,
Couvre de tous tes bruits les cris d'une âme en peine. —
Entendre et voir, c'est vivre. — Allons, Paris, en scène !
Je veux du drame immense, aux huit cent mille acteurs,
Suivre la marche, assis au banc des spectateurs.
Tristes soulagements d'un mal irrémédiable,
Passez, maux et douleurs des autres ! — Et toi, diable,
Qui cent ans dans ta fiole est demeuré honteux,
Casse encor ta prison avec ton pied boiteux.
Jamais pays, jamais siècle ne fut plus digne
Du fouet étincelant de ta verve maligne.
Sottise, vice heureux, faux amours, folles mœurs,
Tout est mieux qu'à Madrid... Sors, sors donc, ou tu meurs !
— Bien ; il est nuit : partons. D'un coup de ta béquille
Des maisons, des palais fais sauter la coquille ;
Etale devant moi les cœurs, la vie à nu,
Et des types humains le revers inconnu ;
Ote aux hommes leur masque, à nos dames leurs voiles ;
Qu'au fond de tout, partout, l'œil ardent des étoiles
Plonge ; et dans ses comptoirs, au bal, au club, au lit,
Prenons Paris entier comme en flagrant délit.
Viens, démon ! —Tu seras le plus fêté des anges
Si, parmi ces tableaux, ces mystères étranges,
Je puis, sous la magie où tu vas me tenir,
De moi-même, un instant, perdre le souvenir !

A ALEXANDRE SOUMET.

Lorsque, frais écolier, je revins d'Orléans,
Jeté, nain curieux, au pays des géans,
Certes, je n avais pas assez d'yeux ni d'oreilles,
Dans ce vaste Paris, la ville des merveilles,
Dont la plus merveilleuse était son empereur !

Un jour (étais-je enfant !) j'appris, non sans terreur,
Qu'Alexandre Soumet, lui-même, le poëte
Dont les vers, au collége, avaient tourné ma tête,
Désertait son Toulouse, et, dans notre maison
Précisément, venait passer une saison !
Tout mon corps de quinze ans, devant cette nouvelle,
Trembla, comme Psyché quand l'amour se révèle ;
Et j'attendis muet, et dans le saint effroi
D'un vassal averti de l'approche du roi.
Mon front rougit ensemble et d'orgueil et de honte.
C'est que, dès mon enfance et sans m'en rendre compte,
J'écoutais dans les airs un invisible chœur,
Et je souffrais d'un feu de poésie au cœur ;
C'est qu'une voix intime, oracle sans parole,
M'avait juré souvent que ma tête si folle,
Si rebelle à tout joug, se courberait plus tard
Devant la majesté du génie et de l'art.
Le voyageur venu, l'œil collé sur la vitre,
Comme je le suivais, sans plume ni pupitre,
D'un bout à l'autre bout de son royal salon,
Peuplé de marbres dieux, Vénus, Flore, Apollon,
Dieu lui-même, jetant d'une voix énergique
Ses défis glorieux à la muse tragique !
Et j'approchai le dieu... qui me tendit la main
Et me fit essayer trois pas dans son chemin,
Comme autrefois Jésus ordonnait à saint Pierre
De marcher sur les flots ainsi que sur la pierre.—
C'est lui qui, du cerveau démêlant chaque fil,
Et croyant saisir l'âme aux lignes du profil,

Vint me dire un matin, avec sa voix amie :
« Vous avez dans le cœur une lyre endormie ;
Ne le saviez-vous pas ? Chantez ! » Et je chantai,
Et du cœur et des yeux je ne l'ai plus quitté.

Combien de fois nos pleurs, ô mon frère Alexandre,
De nos foyers en deuil ont humecté la cendre !
Bien jeunes, dans le ciel nos mères nous ont fuis ;
Votre père et le mien dorment sous les grands buis,
Nous livrant sans pilote à la tourmente amère ;
Ma sainte *Bonne*!... morte aussi, cette autre mère !

Ah ! songeons au bon temps ! — Le soir, je m'envolais
Chez vous ; et là, fermant et portes et volets,
J'accordais ma voix faible à votre grande lyre ;
Dans l'alphabeth divin vous m'appreniez à lire ;
Et mes jours n'étaient plus qu'harmonieux élans ;
Et mes rêves chantaient vos vers étincelants,
Et j'habitais Sion, Rome, Athène ou Palmyre,
Et je vous admirais... comme je vous admire !
Et si jamais des vers me revient quelque honneur,
D'avance je vous l'offre, ô mon maître et seigneur !

Mais votre Gabrielle est là qui m'en dispense ;
Sa lyre filiale est votre récompense,
Et, fier d'être égalé, vos rayons éclatants,
Vous les voyez plus beaux sur son front de vingt ans !

UNE FÊTE.

— Eh ! bien ? que tardez-vous, tous les deux ? le cortége,
Que de soldats pressés un double rang protége,
S'ébranle ; entendez-vous, des hauteurs du rempart,
Tonner, à coups joyeux, le canon du départ ?
J'entends la voix des chefs dont l'ordre se répète,
Au bruit des sourds tambours et de l'aigre trompette ;

Et, comme aux jours de mort, les chevaux hennissant,
Et sur le dur pavé leur fer retentissant ;
Et du peuple amassé sur la publique voie,
Les confuses clameurs, langage de sa joie ;
Puis, tout à coup, les chants des trompes et des cors,
Entretenant la paix de belliqueux accords.
Voyez étinceler ces lances et ses haches,
Ondoyer sous les vents l'albâtre des panaches,
Comme un champ de blés mûrs, que le précoce hiver
De son manteau de neige aurait déjà couvert.
Mais, les flots de la foule, en murmurant, augmentent ;
La ville est attentive, et tous les toits fermentent.
Oh ! voyez, avançant leurs beaux fronts éclairés,
Que de femmes, là-bas, sur les balcons dorés !
Des carrosses du roi l'on aperçoit le faîte ;
Hâtez-vous, l'heure fuit, vous manquerez la fête.

— Allez, nous vous suivons.

Et toi, mon ange, et toi,
Par cet autre chemin si détourné, suis-moi ;
Et tandis que la fête, à grand bruit les rassemble,
Ainsi que deux oiseaux envolons-nous ensemble,
Et savourons, en paix, ces rapides instants,
Ces fraîches oasis dans le désert du temps.
N'as-tu point des pensers de la couleur des roses ?
Parle, en marchant toujours, et dis-moi de ces choses
Que tu n'as pas osé dire jusqu'à présent.
Ce massif de tilleuls, d'un voile complaisant
Nous enveloppe... Avant qu'on ne me la ravisse,
Accoutume aux aveux ta bouche encor novice ;
Et tes yeux sur mes yeux, et ta main dans ma main,
Comptons par nos baisers les arbres du chemin...
Et, quand ils reviendront, crions à leur oreille
Qu'on ne verra jamais une fête pareille !

SIMILITUDE.

A M. INGRES.

Quelquefois le soleil, quelquefois le génie,
Ces frères radieux, naissent dans les brouillards ;
Parce qu'ils sont voilés ou captifs, on les nie ;
La nuit lâche contre eux tous ses oiseaux criards.

Grêle, trombe, tempête, en grondant, les entravent ;
Tous les écueils des cieux heurtent leur char vermeil
Leur vol n'hésite pas cependant, car il savent
L'un qu'il est le génie, et l'autre, le soleil !

Bientôt l'immensité de leurs feux se colore.
Ces obstacles jaloux, où sont-ils maintenant ?..
Ceux qui jetaient l'insulte à la douteuse aurore
Exaltent de plus bas le midi rayonnant.

Ainsi qu'ils blasphémaient, ils prônent sans courage ;
Plus que trombe et brouillard l'encens s'élève épais ;
Et les deux voyageurs, nés dans l'ombre et l'orage,
Se coucheront, en rois, dans la pourpre et la paix.

Voilà comme chantait mon âme satisfaite,
O Raphaël de France, en sortant de la fête !...
Et je rêvais, les sens de vertiges émus,
Descendre du Portique aux bois d'Académus,
Et te montrer, là-bas, sous l'ombrage sonore,
Le moderne Platon, le chrétien Pythagore,
Ballanche, environné d'immortels écrivains,
Recevant d'eux la lyre et les honneurs divins !

. . . . Juin 1841

LE PLUS BEAU DES CONCERTS.

(A madame B*** de V****.)

Oh ! les cœurs sont brûlants, les têtes échauffées !...
Un de nos soirs a fui dans le palais des fées,
C'était Rome, Bagdad... ou Kalifs... ou Césars...
L'empire de la grâce, et du luxe et des arts,
La musique d'un rêve... Oh ! c'était une fête
Comme en ont les Croyants dans le ciel du prophète !
Oh ! c'est de quoi se tordre et mourir, quand il faut
Retourner de si loin et tomber de si haut !
Lorsque pour *le réel*, les régions amères,
Il faut vous dire adieu, beau pays des chimères !

Au moins le souvenir nous ramène enivrés
A ces premiers salons d'un jour tendre éclairés..,
Oui, je verrai toujours, des yeux de la mémoire,
Toujours les flèches d'or dans l'azur de la moire,
L'or courant des sophas aux plafonds, puis encor
Le grand lustre endormi dans le cristal et l'or...
Enfin la salle, aux murs de marbre, aux belles fresques,
Où Grenade eut donné ses bals chevaleresques,
La salle étincelante, et ses larges miroirs,
Et son flambeau-géant allumé, les grands soirs,
Parmi les voiles blancs, sous les ceintres attiques,
Comme le candelabre, aux sept branches mystiques ;
Et dans ce tabernacle, arrondi mollement,
L'orchestre et les chanteurs, muets, jusqu'au moment
Où la voix de leur reine et déesse, ô merveille !
Par un magique appel tour à tour les éveille ;
Où votre voix, madame, avec son doux accent,
Annonce le concert au salon frémissant ;
Et l'assemblée est folle et s'élance, hâtive,
Comme si vous disiez : et qui m'aime me suive !

Votre cour vous salue : — Alors, l'archet vainqueur,
Glisse amoureusement sur les cordes du cœur ;
Et la gamme impossible, aux bravos de la foule
Part, et comme un colier de perles se déroule.

Alors, les deux rivaux, les empereurs du chant !...
(Et là haut plus d'un ange écoute en se cachant)
Et jamais au combat tous deux n'ont mis tant d'âme,
Car c'est chez vous, ce soir, et c'est pour vous, madame.

Alors, le merveilleux enfant, homme à présent,
Au trépied musical poëte improvisant,
Listz, Listz, qui changerait, sans changer de délire,
Les notes pour les vers, le clavier pour la lyre !

Et c'est Louise encor, qui d'un doigt vif ou lent,
Verse au piano son cœur ! — Tel un beau ramier blanc
Rase un lac de son aile ou court de feuille en feuille.

Isaure enfin, qu'un cri d'enthousiasme accueille !
Et son chant retentit si pur, si ravissant,
Qu'élancé vers le ciel, on croit qu'il en descend !

Voilà quels souvenirs et bien d'autres encore
Me suivent dans ma nuit que leur prisme décore.
Mais plus mon cœur s'y prend, madame, plus je vois,
A vouloir les chanter que je perdrais la voix.
Qui vous connaît, dirait : la louange est légère ;
Qui ne vous connaît pas, dirait que j'exagère.

CHENONCEAUX.

Sainte et magnifique demeure
Vouée au culte du passé,
De tout ce qu'autre part on pleure
Chez vous rien ne s'est effacé.
Le temps, qui ravage et moissonne,
Semble endormi sous vos grands bois ;
Votre horloge aujourd'hui nous sonne
L'heure qu'il était autrefois.
Et ce lieu, par un charme étrange,
Est ancien et non pas vieilli;
Et jamais rien de beau n'y change,
Pas même pour être embelli.
Telle, en ces contes que l'on aime,
La princesse, aux palais flottants,
Se réveillait jeune et la même
Après un sommeil de cent ans.
Ah ! du feu céleste échauffée,
L'humaine volonté peut tout ;
Le sceptre des arts et du goût
Vaut la baguette d'une fée.
C'est pourquoi Chenonceaux toujours
S'ouvre comme un magique livre
Dont chaque page fait revivre
Le doux fantôme des vieux jours.
Du Portique à la Galerie,
Du Donjon à la Librairie
Et de la Chapelle au Dortoir,
L'étranger, ardent à tout voir,
Marche en pleine chevalerie.
Nous venons à peine d'entrer
Qu'ici nous croyons respirer
Les nobles mœurs de nos ancêtres,
Tant il nous y faut admirer !
Et l'hospitalité des maîtres,

Cette prompte séduction,
Par la courtoisie et la grâce
D'un cercle enchanté nous embrasse
Et complète l'illusion.

SOUVENIR DU DAUPHINÉ.

A M. H. Monier de la Sizeranne.

Des hauteurs d'un de vos châteaux,
D'où vous apercevez, comme un roi sur son trône,
Vos vendangeurs fouler la grappe noire ou jaune
Du brûlant *ermitage*, autre roi des côteaux,
Et, plus bas, tournoyer la vapeur des bateaux,
Comme un grand aigle noir, sur les flots clairs du Rhône;
Aux charmes de ce beau séjour,
Ami poëte, avec ces accents que la muse
Vous prodigue encor mieux qu'elle me les refuse,
Vous nous conviâtes un jour.
Qui pourrait dire : Non, quand le plaisir invite?
Quand vous dites : Venez, qui ne romprait ses fers?
A votre doux appel je répondis bien vite;....
Le moins facile était de répondre à vos vers.

Je m'y prends après coup.— que veut-on? le poëte,
Au plus fort du bonheur, ne le chante jamais :
Le regret rend la voix à sa lyre muette.
Hélas! on dit mal : j'aime; on dit si bien : j'aimais!
Oui, lorsqu'on est heureux par hasard dans la vie,
L'âme à peine suffit à jouir en secret;
Mais de traduire en vers sa joie, on n'en aurait
Ni la puissance ni l'envie.
Cela vient plus tard; et d'ailleurs
C'est qu'un tableau lointain de plaisir ou de gloire
Se peint de plus vives couleurs

Dans le prisme de la mémoire,
Et, comme l'arc-en-ciel, brille mieux sous les pleurs.
Des échos, des reflets l'ineffable magie
Donne aux contours, donne aux accents
Plus de finesse ou d'énergie.
Il en est pour notre âme ainsi que pour nos sens.
Des rives de l'exil, la patrie est plus belle ;
Penché vers l'horizon, le banni se rappelle
Jusques au moindre enchantement
De sa montagne ou de sa plaine ;
Et l'alliage amer, dont toute chose est pleine,
Disparaît dans l'éloignement.
L'absence est un optique où tout luit et s'épure.
Le souvenir choisit, ingénieux miroir :
Chacun alors, suivant la loi de sa nature,
Fixe en rhythmes nombreux, en accords, en peinture,
Les fantômes aimés, qu'il croit ainsi revoir.
Moi qui viens de chez vous, mon souvenir fidèle
Choisit tout ; et c'est aujourd'hui,
Quand ma fête du cœur comme un vain songe a fui,
Que mes vers vont s'occuper d'elle.
Tel, de ténèbres entouré,
Le peintre, dans la *chambre obscure*,
Voit chaque objet absent s'approcher éclairé :
Il touche, il reconnaît le char ou la figure
Qui passe sur la route, et les calque à son gré ;
Tel, du sein de mon deuil, mes longs regards embrassent
Ces beaux jours du voyage, et tous ils se retracent
Sur mon luth qui chante, éploré.
Car les maux qui de l'homme ont envahi l'asile,
La peur, les noirs ennuis et le chagrin rongeur,
Ne suivent pas le vol de l'heureux voyageur...
Il les retrouve au domicile.

Assez de lamentations.
Dois-je à vos vers brillants répondre
Par un dithyrambe hypocondre ?
D'ailleurs, ce poids d'afflictions
Mon Aglaé chérie avec moi le partage ;
Nous sommes deux pour l'alléger ;

Ah ! je ploirais bien d'avantage
Sous un bonheur dont seul il faudrait me charger.
Enfin, de tout celui que votre toit rassemble,
Elle et moi, nous voilà qui devisons ensemble,
Les pieds au feu, les mains dans le poil de *Grisou :*
Vous savez, mon beau chat, si bon, qui ne ressemble
A nul autre chat, ce me semble;
Qui, sans jamais froisser mantille, ou canezou,
Pendu, comme un enfant, au cou de sa maîtresse,
Du velours de sa patte, en ronflant, la caresse;
Fait le mort, ressuscite....., et court, je ne sais où,
Flairer un jeune oiseau, tout nu, sur quelque branche;
Le mange, comme un tigre, et revient au salon,
Finir innocemment sa crême rose ou blanche;
S'assied, entend des vers, bâille quand c'est trop long,
Se réveille au dernier, puis agace et secoue
Le grave manuscrit, et, sans peur du dieu, joue
Avec les feuillets d'Apollon;
Et qui, lorsque poëme et drame
Sont répandus sur le parquet,
Saute sur notre table, onduleux et coquet;
S'en va dire, à l'entour, bonsoir à chaque dame,
Et se couche près d'un bouquet.
Il suivit notre bonne et mauvaise fortune,
Sans se glorifier, ni se plaindre d'aucune,
Voilà douze ans, ce pauvre chat !
Douze ans !..... Ah ! du terme funeste
Serait-il vrai qu'il approchât !
Du peu de famille qui reste
A nos cœurs, faut-il voir encor
S'éclaircir l'indigent trésor ?
Cher ami, tu n'es plus ni si gros, ni si leste;
Et ton oreille est chaude, et tu perds tout, je voi,
La fourrure et le badinage !
C'est notre faute, aussi ! pourquoi
Te quitter trois mois, à ton âge ?
On t'a bien nourri, bien logé,
Mais la peine !..... Pardon. — Peut-être
Plus d'un autre ami de ton maître
Sera bien autrement changé !

Toi, tes sentiments sont les mêmes,
Et comme tu m'aimais, tu m'aimes...
Tandis... Allons, qu'est-ce que j'ai ?
Où donc en étais-je !... Ah ! je disais que ma femme
Et moi, nous ne pensions qu'à la vôtre et qu'à vous ;
A son cœur prompt, ardent et pur comme une flamme,
A votre amour si vrai, si puissant et si doux ;
A ses yeux, beaux reflets du ciel ou de son âme ;
A votre front penseur et poëte entre tous,
Sur qui tombe, au midi de vos belles journées,
La neige des travaux et non pas des années.
Et puis, nous évoquons, tant que nous sommes seuls,
Arbre par arbre, heure par heure,
Tout votre Beausemblant, dix jours notre demeure :
Nous arrivons encor sous ses larges tilleuls,
Si frais ombrage après la montagne brûlée ;
Et votre Alix accourt du bout de l'autre allée,
Avec ses deux amours qu'aurait pris pour filleuls
La fée aux cheveux d'or, sans retour envolée.
Vous, ami, vous n'accourez pas,
Car, jusqu'au bord du fleuve, — est-il un pareil hôte ! —
Vous étiez descendu pour escorter nos pas
Aux sentiers pierreux de la côte.
— A peine se dit-on : *c'est donc vous !* — que d'abord
Un fouet claque à la grille, et voilà, doux prodige !
Nos chers amis d'Auvergne, oui ce sont eux, vous dis-je,
Embarqués au couchant, ainsi que nous au nord,
Et par le même flot arrivant dans le port.
Et tous alors de rire et de pleurer ! — La joie
A toujours quelque larme où son éclair se noie.

De ces premiers instants jusqu'aux derniers, hélas !
Ce n'est qu'une chaîne de fêtes
Dont chaque anneau doré roule encor dans nos têtes.
Nous recommençons ces galas
Où votre blonde Hébé nous versait l'ambroisie,
Et ces courses, bien loin, dont on n'est jamais las
Dans votre Dauphiné, la province choisie ;
Et nos soirs mélangés de chants, de poésie,
De contes à fantôme, et de rire aux éclats.

Nous revoyons la jeune épouse, en vingt manières,
Balancer ses deux beaux enfants, comme un lilas
Qui berce à tous les vents ses grappes printannières,
Et ce petit Fernand gronder avec douceur,
Ou gravement flatter sa plus petite sœur.
Delà, notre mémoire, en son cercle agrandie,
Nous ramène, joyeux, à votre nuit de bal,
Grand Roüt, égayé de cette comédie,
Si bien faite par vous, où j'ai joué si mal.
L'heure fuyait, fuyait... et lorsque les bougies
Nous dirent : *c'est le jour*, par leurs flammes rougies,
Les adieux des amis, comme autrefois l'amour,
Eurent leurs Roméos qui détestaient le jour.
Et moi, de toute la contrée
J'étais heureux de voir ainsi
L'élite, à ce bal rencontrée,
De cœur, de vœux s'unir aussi
En se disant tout bas — j'ai l'oreille très-fine —
Mille choses de vous, que je dois taire ici,
Mais, modestie à part, que votre esprit devine,
Et qu'en lieu très-grave bientôt
Trois cents voix vous diront tout haut.

Ah ! du moins, secouant un préjugé gothique,
N'allez pas mettre de côté
Votre diplôme poétique
Pour le mandat du député !
Sous les Dieux, l'univers antique
Dans Orphée, immortel chanteur,
Vit son premier législateur ;
Et Numa recueillit son code politique
Des lèvres d'une nymphe au souffle inspirateur ;
Tandis que s'épanchant en sublime cantique,
Sur le mont où, plus tard, devait pousser la Croix,
Le poëte David fut le plus grand des rois.
Cette noble alliance en tout temps fut commune ;
Et, vainqueur dans son double essor,
Devant nous, Lamartine a conquis la tribune,
Tenant en main sa lyre d'or !

N'abdiquez point de l'art la céleste couronne ;
L'Amitié vous en prie, et *Corinne* l'ordonne (1).

Nous n'avons garde d'oublier
Notre halte à *Chantalouette*,
Où le génie hospitalier
Sut pour nous si bien allier
Tout ce que l'esprit rêve et que le cœur souhaite.
Nous gravissons, aidés par les buissons voisins,
Ce coteau merveilleux, dont rien ne peut distraire,
Pain de sucre géant, tout flanqué de raisins.
Votre frère, si bon, — oh ! c'est bien votre frère !—
Nous reçoit, comme un prince,—oui, dites le contraire,—
Et puis votre neveu charmant, quelques cousins,
Je crois, tant ils étaient aimables,
En mille soins inexprimables
Vont se multipliant ; et, sans transition,
Sans nous laisser jeter les yeux à gauche, à droite,
Nous font entrer soudain, par une porte étroite,
Dans un kiosque imprévu, riant échantillon,
Devant qui Marly même eût baissé pavillon.
Là, dans les fleurs, banquet de royale apparence,
Poissons monstrueux, gibier fin,
Primeurs d'Amérique, et pour vin
La vendange du crû, le meilleur vin de France ;
Puis, après le moka divin,
Un bastion glacé de vanille, aux framboises,
Et des bassins de punch, au feu d'azur ; enfin
Chevet et *Tortoni* complets, à cinq cents toises
Au-dessus du niveau de la mer ! — Si la faim
Eût, dans ce moment-là, d'un mendiant qui râle
Parmi nos fronts vermeils jeté la face pâle,
Tel qu'aux banquets romains le masque froid des morts,
Convives saturés, comment de nos remords
Aurions-nous étouffé la voix à son approche,
Et du spectre affamé soutenu le reproche ?...

Mais le jour tombe, on s'est levé ;
Tout le monde est sur la terrasse :

(1) Allusion à deux ouvrages dramatiques de M. de la Sizeranne.

D'un spectacle enivrant mon œil est abreuvé,
Et l'admiration est prête à crier grâce !
Car le soleil mourant sous l'or de ses réseaux
Des monts de la *Savoie* enflamme au loin la neige,
Et le *Rhône*, à nos pieds, emporte dans ses eaux
La lune, au vol d'argent, avec tout son cortége.
Et cependant un chœur d'invisibles oiseaux
Prélude, saluant l'ombre qui les protége ;
Et nous tous, oublieux de l'heure qui s'enfuit,
Nous jetons des vers à la nuit,
Que la lyre, autre amour, comme l'amour abrége !
C'est alors que, levant son front prédestiné,
Un pâle adolescent (1), *Mozart*, *Tasse* ou *Corrége*,
Hasarde quelques vers, non sans dire : Oserai-je ?
Et subjugue, en tremblant, l'auditoire étonné.
Noble enfant ! déjà maître, à l'âge du collége,
Dans l'art où Chapelain fut toujours écolier ;
Cet art, tout de nature, et partant le premier,
Langue sans rudiment, musique sans solfége,
Et peinture sans atelier.

Malgré tout, il nous faut descendre
De ces doubles hauteurs qui rapprochent du ciel ;
L'instant est venu de reprendre
Le chemin de la plaine et du *matériel*.
Mais dans votre ville natale
Les beaux rêves nous ont suivis ;
Et quand l'étoile orientale
Ouvre les célestes parvis,
Tout en haut de la maison neuve
Par vous assise au bord du fleuve,
Avec son toit napolitain,
Me voilà, cherchant à vingt lieues
Le cirque de montagnes bleues
Qui borne l'horizon lointain.
Ces géants dégageaient de leur humide voile

(1) M. Anatole de G...., jeune poëte qui se fera connaître.

Forêts, lacs et glaciers, dont sont vêtus leurs corps ;
Ainsi qu'à l'*Opéra*, quand on lève la toile,
Se déroule aux regards la splendeur des décors.

Tous les matins, par chaque pore,
Les Alpes boivent le soleil,
Et dans le ciel clair s'évapore
Leur manteau brumeux du sommeil.
Les croupes des montagnes fument
Comme des autels qui s'allument,
Ou comme des coursiers soufflants,
Quand, tombés au bout du voyage,
La sueur, en épais nuage,
S'élève ardente de leurs flancs.

Adieu, magique Eden ! l'heure de partir sonne ;
Nos souvenirs, du moins, ne quitteront personne.
Le Rhône est traversé : Tout change !— désormais
Plus de ces grappes d'or que septembre moissonne,
Plus de fleurs, de soleil. — Rien que d'âpres sommets
Et des champs sans culture où siffle un vent de glace,
Des ravins desséchés, et seulement, par place,
Quelques vieux châtaigniers, squelettes caverneux,
Tordant sur les chemins leurs bras chargés de nœuds.
Dauphiné ! Vivarais ! — Dieu d'en haut fit un signe,
Et le Rhône, en tombant, refoula d'un côté
La joie et l'abondance, attributs de la vigne,
Et de l'autre le deuil et l'infécondité !
Dans notre vie ainsi l'âge trace une ligne,
Qu'on ne peut prévenir, qu'on n'ose pas prévoir ;
En-deçà tout est rose, au-delà tout est noir.

Pourtant par cette triste route,
Notre voyage était charmant ;
Car vous reconduisiez avec nous, lentement,
Ces amis que l'Auvergne, à grand'peine sans doute,
Nous avait prêtés un moment ;
Et dans une double calèche
Nos trois ménages voiturés,
Entr'eux s'embellissaient l'Ardèche,

De qui la tristesse revêche
S'égayait sous le feu de vos propos dorés :
Toute vue est brillante et fraîche
Prise à travers l'éclat des vitraux colorés.
Avec si bonne compagnie,
A quoi donc n'aurais-je pas goût ?
On transporterait Naple et Gêne en Laponie !...
Les choses ne sont rien, les personnes sont tout.
Puis nous avions en perspective
Chassaigne, la terre adoptive
Et de mon cœur et de mes chants;
Chassaigne, élégant et sauvage,
Port hospitalier, doux rivage.....
Ecueil des sots et des méchants,
Qui déjà pour nous, je parie,
Déployait la robe fleurie
De ses jardins et de ses champs.

En attendant, c'est que nous sommes
A Saint-Bonnet-le-Froid, mourant de faim..... Voilà
Un reste de vieux lard, du lait aigre et des pommes...
Certes, avec ces pommes-là
Eve n'eût point perdu les hommes!...
Nous n'en souperons pas moins gaîment pour cela.
D'un verre d'eau Xercès, un jour, se régala;
Et j'ai vu nos dandys, vingt fois jeter des sommes
Aux grands turbots truffés du célèbre *Rocher,*
Que leurs dames lorgnaient sans à peine y toucher.
— Mais c'est l'heure où, sans bruit, l'essaim des légers sommes
Rend aux vierges l'ami qu'elles n'osent chercher;
C'est... plus communément... l'heure de se coucher. —
Un long suif à la main, aux pieds une semelle
Qui compte chaque marche en grimpant l'escalier,
La nymphe de l'auberge (ô digne chevalier
Ta Malitorne ici trouverait sa jumelle !)
Cette *Quasimodo* femelle
Enfin, nous conduit aux dortoirs
Bouge informe et crasseux comme elle,
Où les lits, dans les murs, espèces de tiroirs,
Offraient un galant pêle-mêle,

De bouviers et de charretiers,
Fumant, buvant, mangeant, couchant à la *gamelle*
Et jurant comme des portiers,
Quand nous rentrons du bal à des heures cruelles
Pour les arracher nus et froids de leurs ruelles.

Nous ne sommes point des mugnets
Que tout blesse et qu'un rien agite,
Mais nous voilà tous aux aguets
Pour découvrir quelqu'autre gîte.
On le conçoit. — Vous souvient-il,
Ami, comme alors notre hôtesse,
Avec sa rude politesse,
Nous introduisit de profil,
Par je ne sais quelle échancrure,
Porte sans gonds et sans serrure,
Dans une salle, autre taudis,
Tapissé de lits à punaises
Parfaits pour dormir... sur des chaises ;
Mais qui nous fut un paradis,
Puisque nous l'avions sans partage
Seuls, à nous sept, pas davantage,
Et loin du sabat des maudits.
Je me rappelle avec délices
Nos prudents apprêts du sommeil ;
Cet ingénieux appareil
De grands châles et de pelisses,
Et ces moitiés d'anciens rideaux
Pour s'isoler les uns des autres,
Et quels rires étaient les nôtres
Dans ce sévère dos-à-dos!
Les nuits blanches, toujours si noires,
Allaient se réhabiliter ;
Puis, viennent les bonnes histoires,
Puis, j'entends des voix se vanter
De vieux parents qui reverdissent,
Ou de beaux enfants qui grandissent ;
Et se dire : « Si maintenant
« J'embrassais ma petite fille!
« Comme elle doit être gentille

« Pour un mois de plus ! — Et Fernand,
« Et Charle et Gustave ! Aux étrennes,
« Comme ils vont aimer leurs marraines,
« Si leurs maîtres sont contents d'eux ! »
— Ou bien : « C'est le jour de naissance
« De mon bon père ! Et cette absence...
« Sommes-nous étourdis tous deux ! »
— Ou bien : « Je gage que ma mère
« Se forge encor mainte chimère
« Sur mon voyage hasardeux ;
« Que, la nuit, son pauvre cœur souffre,
« Rêvant de bras cassés, de gouffre,
« De loups et de brigands hideux !
« Aussi, ces larmes de tendresse,
« Quel plaisir de les essuyer !
« Et comme je vais lui payer
« Mes arrérages de caresses !...

Ainsi, parlant entr'eux, nos fortunés amis
Réveillaient les chagrins dans mon âme endormis.
Moi, qui n'eus pas de fils, et qui n'ai plus de père
Ni de mère à fêter, à soigner...., j'enviais
Leurs bienheureux tourments, leurs bonheurs inquiets ;
Je disais : « Aglaé, si, comme je l'espère,
« Tu restes seule, un jour, frêle esquif naufragé,
« Parmi ces flots d'humains qui recouvrent le globe,
« Où de toi ni de moi rien n'aura surnagé
« Pour jeter quelques fleurs sur le deuil de ta robe ;
« Tu chercheras mes vers autrefois publiés,
« Pauvres enfants perdus et de tous oubliés,
« Afin d'y retrouver une confuse image
« De celui que l'amour et l'art ont excité,
« Et que mon ombre, au moins, riche de cet hommage,
« Se rêve dans ton cœur une immortalité !
« Puis tu rassembleras, le soir, dans notre chambre,
« Nos amis les plus chers, ceux-là qui sont ici,
« Et vous direz, autour d'un foyer de décembre :
« Pourquoi ne vient-il pas se réchauffer aussi ! »

Eh bien ! voilà les pleurs qui m'arrivent encore !
Quand notre voix connaît les notes du chagrin,

Si parfois elle essaie un chant vif et sonore,
Aussitôt reparaît le douloureux refrain !
Il faut se taire alors. — Ma muse, on lui pardonne,
Au milieu du voyage, Henri, vous abandonne :
Comme un guerrier blessé que la souffrance abat,
Retourne dans sa tente à moitié du combat,
Et gémit, jusqu'à l'heure où ses compagnons d'armes
D'un laurier fraternel viendront toucher ses larmes.
Venez donc, dans la nuit de mes sombres accès,
Ami, faire briller l'aube de vos succès ;
Venez m'en apporter la nouvelle première.
Sur les pas de votre ange, à la douce lumière
Des yeux de votre Alix, venez sans plus tarder ;
Que dans votre bonheur je puisse regarder !
Comme un nocher, dont l'air a déchiré les voiles,
Contemple dans les cieux la beauté des étoiles
Et sent jusqu'à son cœur, plus que l'onde agité,
Pénétrer un rayon de leur sérénité !

A QUELQUES RICHES.

Incapables d'amour comme d'enthousiasme,
Chaque fête, en fuyant, vous rejette au marasme.
Cependant, voulez-vous qu'en vos cœurs sans désir
Un doux parfum survive aux roses du plaisir ?
Essayez d'être bons et d'être charitables,
Conviez l'indigence aux miettes de vos tables ;
Et, sous des pleurs de joie oubliés trop longtemps,
Votre âme sentira refleurir son printemps,
Et l'ennui, seul chagrin des riches de ce monde,
Mourir enfin, détruit comme une herbe inféconde.

A M. ALFRED DE VIGNY.

N'entends-je pas frémir la harpe des prophètes,
Dont les accents, échos du Ciel et des Enfers,
Parlaient de malheurs dans les fêtes,
Et de triomphes dans les fers ! —

A peine le sacré cantique
S'éloigne et meurt à l'Orient,
Entendez-vous, pur et brillant,
Un accord de la lyre antique :
Cette lyre que Thèbe a transmise aux Romains,
Qui sait chanter les dieux, et Néere et la gloire,
Que Chénier réveilla, si fraîche... et dont l'ivoire,
S'échappa, sanglant, de ses mains ? —

Du lierre des donjons quels chants ont percé l'ombre !
Des ménestrels du Nord c'est le luth ingénu,
Rempli, comme autrefois, de merveilles sans nombre,
Toujours rêveur, toujours amoureux, mais plus sombre,
Plus mâle et tourmenté par un souffle inconnu ;
On sent à ses élans de flamme,
On sent que Byron est venu
Et que la corde humide a vibré dans son âme.

Cher Alfred, loin, bien loin des profanes moqueurs,
Interrogez le luth, et la harpe et la lyre ;
Tous les lieux, tous les temps à vos appels vainqueurs
En rhythmes variés répondent... et nos cœurs
Ne changent point d'idole en changeant de délire !

LE CHATEAU D'ARQUES.

Henri poursuivit en ce lieu
Et ses ennemis et sa belle;
Enflammé contr'eux et pour elle,
Ni les Ligueurs ni Gabrielle
Ne résistèrent à son feu.
Voici la plaine et la tourelle,
Où, vainqueur à ce double jeu,
Ce roi, comme il en est si peu,
Fier d'une journée immortelle,
Cachait des nuits dignes d'un dieu.
Charmer, vaincre était son seul vœu;
Aucune ingrate, aucun rebelle,
Qu'il n'enchaînât à sa querelle,
Par son glaive ou par un aveu.
A la gloire, aux amours fidelle,
S'il leur dit une fois adieu...
Ce fut pour l'absence éternelle.

UN NID.

Château de Chassaigne, le...

L'almanach dit le quinze août
Et nos cœurs disent votre fête;
Moi, page, mon beau rêve en tête,
L'aube aujourd'hui m'a vu debout
Chantant « madame et souveraine
Votre patronne dans les cieux
Est la première, c'est la Reine,
Comme vous l'êtes à nos yeux. »
Et j'ai couru d'abord sur l'herbe,

Que vos pieds ne dédaignent pas,
Pour vous faire un bouquet superbe
Des fleurs qui viennent sous vos pas :
Et, tout en cherchant les plus douces
Et les plus belles, j'aperçus
Un nid tombé parmi les mousses,
Comme j'allais marcher dessus.
Tremblant, mais d'une main avide,
Je le pris amoureusement...
Le nid encor chaud, était vide,
J'arrivais trop tard d'un moment :
Cela suffit. — Ainsi, madame,
Je me rappelle qu'une fois
Je courais vous chercher ; je vois
Dans la lampe un reste de flamme,
La *psyché* qui s'incline encor,
Gants et nœuds jetés là... trésor
Qui met son désordre dans l'âme,
Et flacons ouverts, coffrets d'or...
Toute l'absence d'une femme!
Et je me sauvai, comme on part
Lorsque vous êtes autre part.
Quant à mon nid, c'est autre chose ;
(On se console d'un oiseau)
Sur mes deux genoux je le pose
Et du miraculeux berceau,
Chef-d'œuvre d'un volage Euclide,
J'admire, dans tous ses détails,
La structure frêle et solide. —
Mais quoi! d'un de vos éventails,
N'est-ce pas là quelque parcelle?
Ce bout de satin vient-il point
De votre ceinture, de celle
Qui vous fit tant d'honneur, au point
Qu'à ce bal, plus d'une jalouse
Disait en se mordant le poing :
« C'est une taille d'Andalouse! »
Voilà bien, à n'en pas douter,
Trois fils de votre jarretière ;
Oh! je la connais toute entière...

Pour vous avoir vu l'acheter !—
Et puis, cette petite branche
Qui serpente à l'entour du nid,
Dans vos beaux cheveux noirs s'unit
Un jour, à quelque plume blanche
Dont je tiens le duvet aussi ;
Et pour comble de tout, voici
Deux boucles de vos cheveux même !...
Les oiseaux de ce pays-ci
Sont vraiment d'une audace extrême,
Et ce qu'ils dérobent aux gens
Feraient la fortune suprême
De vingt pages très exigeants.

Fuyez aux plus lointaines côtes,
Sur les montagnes les plus hautes,
Pauvres oiseaux ; quand vous seriez
Colibris, faisans d'or, fuyez !
La maison vaut mieux que les hôtes !
Qu'ils n'y remettent plus les pieds !—
Je m'en empare, et l'inventaire,
Aidé de quelque commentaire,
Ne finirait pas d'aujourd'hui ;
Que de choses donc il faut taire !
Pourtant, ce petit papier... oui,
C'est vraiment de mon écriture !
Étant très-fort sur la lecture,
J'y puis déchiffrer à moitié
Les mots de constance... amitié...
Doux serments que parmi vos gazes,
Vous laissez, hélas ! traîner... Mais
Qui ne s'envoleront jamais
Comme l'oiseau qui de leurs phrases
S'est fait un ciment des plus sûrs
Pour les angles ronds de ses murs.

Cependant l'orage au loin roule
Sur les montagnes du midi ;
Le torrent, longtemps engourdi,

Devient presque un ruisseau qui coule.
Puis soudain un fleuve hardi,
Et, dans une heure, je prédi
Qu'avec la terre qui s'éboule
Comme un tigre il aura bondi.
Rentrons. — Aussi bien c'est la cloche
Qui sonne l'heure du banquet
Et chacun aux flambeaux s'approche
Avec ses vœux et son bouquet.
Celui du page, sans reproche,
Ne sera pas le moins coquet.
Quant aux vœux, si j'étais poëte,
Je les tournerais à ravir;
Mais n'étant bon qu'à vous servir
— Et c'est beaucoup, — je vous souhaite,
En termes des plus ingénus,
Madame, et sans que l'art y brille,
Tous les plus grands bonheurs connus,
Bonheurs d'orgueil et de famille :
Père, mère, petite fille
De la première qualité;
Deux garçons, au cœur le plus tendre,
Avec quelque vivacité...
Pas précisément pour apprendre;
Mais ce sont plus tard les meilleurs,
Ainsi que je l'ai dit ailleurs;
Un époux dévoué, fidèle
A sa dame comme à ses rois,
D'esprit, de cœur rare modèle,
Digne et fier d'être sous vos lois.
Je vous souhaite de ces lyres
Qui réveilleraient vos sourires,
Hélas! par la mienne endormis;
Et des amis nombreux qui naissent
A mesure qu'ils vous connaissent,
Et qui mourront tous vos amis;
Et, tous les jours, grâce nouvelle
Qui, modeste, en vous se révèle
Aux yeux dans votre cour admis;
Et, tous les ans, six mois rapides

Au milieu des arts de Paris,
Et six mois calmes et limpides
Dans une *villa*, frais abris,
Que le goût surveille et décore;
Je vous souhaiterais encore...
Mais on m'avertit que mes vœux
Ne sont autre que votre histoire.
C'est se battre après la victoire...
Vous avez tout ce que je veux.
Il faut donc, sans plus de tapage,
M'en aller avec mon bougeoir,
Et je n'ai plus, malheureux page,
Qu'à vous souhaiter... le bon soir !

IDYLLE.

A MON FRÈRE ANTONI DESCHAMPS.

LE VIEUX PATRE.

Quand l'Orient blanchit des premières clartés,
Que cherches-tu déjà sous les bois écartés,
Jeune inconnu? Viens-tu, d'une flèche ennemie,
Attaquer sur la mousse une biche endormie,
Ou tendre au faible oiseau de perfides appâts?
Ou, si j'en crois ton âge et tes yeux, n'est-ce pas
Que tu viens épier, sortant fraîches de l'onde,

Naïs, aux noirs cheveux, ou Théone la blonde;
Car, tout le jour, errant, tu cherches, et le soir,
Sur le rocher du lac, rêveur, tu viens t'asseoir,
Tantôt levant au ciel une main frémissante
Tantôt laissant tomber ta tête languissante,
Ou, de tes doigts distraits, déchirant une fleur.
Va, j'ai connu l'amour, je comprends ta pâleur.
Mais je sais quels secrets, par une épreuve sûre,
Des cœurs tumultueux appaisent la blessure.
Viens; nos hardis pasteurs t'appellent à leurs jeux :
Soit qu'ils tentent les flots, et d'un bras courageux
Disputent au torrent la brebis disparue;
Soit, quand de ses forêts la louve est accourue,
Que de l'épieu mortel ils croisent son chemin;
Tu peux les suivre, l'arc ou la fronde à la main;
Ou t'armer de la hache, et de l'antique érable
Ébranler lentement la tête vénérable;
Ou, luttant de vigueur et d'adresse avec eux,
Mêler aux durs travaux des plaisirs belliqueux.
Ainsi des passions, fièvre ardente de l'âme,
Sous de mâles sueurs tombe et s'éteint la flamme.
Crois-moi, crois-en celui dont le cœur a souffert,
Et, saluant le port à tes tourments offert,
Fuis dans nos rangs actifs l'amour et ses orages.

LE POÈTE.

Par vos cheveux, encore humides des naufrages,
Vieux nocher, averti des embûches des flots,
Vous prêchez le rivage aux jeunes matelots!...
Mais les Grâces n'ont point mes soupirs; d'autres belles,
Les Muses, à mes vœux se dérobent rebelles :
Car les Muses, ainsi que les Grâces leurs sœurs,
Ne cèdent qu'à regret de tardives douceurs;
Elles veulent aussi qu'on pâlisse pour elles,
Et chastes, pour finir d'amoureuses querelles,
Cherchent la grotte sombre et les bosquets touffus,
Où s'en vont de la vierge expirer les refus.

LE VIEUX PATRE.

Quoi ! tu serais (quel fut mon aveugle délire !)
De ces mortels divins, de ces rois de la lyre,
Dont la bouche abondante en sons mélodieux,
Accoutuma la Grèce au langage des Dieux !...
Et moi qui t'arrêtais à mes conseils profanes !
Pardonne, l'ignorance habite nos cabanes ;
Votre Homère jamais n'a chanté parmi nous...
Pardonne au vieux pasteur qui tombe à tes genoux.

LE POÈTE.

C'est le sort des pasteurs, hélas ! que je souhaite ;
Un orage éternel tourmente le poëte !...
Vous, conservez longtemps, oh ! conservez toujours
Et vos mâles labeurs, et vos chastes amours,
Et les danses, le soir, au penchant des collines,
Et des antiques mœurs les sages disciplines. —
Je ne sais quels ennuis, quels troubles dévorants...
Et pourtant aux faveurs des Phrinés, des tyrans,
Je ne vends point les dons que m'accorda la muse !
Vieillard, vous connaissez, au nord de Syracuse,
Ce vieillard, au cœur jeune, au regard inspiré,
Des sages, des enfants et du temps révéré ;
Les ans, sans la blanchir, ont passé sur sa tête ;
Il est mon père ; et moi (car demain est sa fête)
Je venais, d'Erato sollicitant l'appui,
Inventer sur la lyre un chant digne de lui,
Qui, doux et caressant son oreille ravie,
Expliquât notre amour en rappelant sa vie :

« Amour et gloire à toi ! c'est toi qui dans tes fils
Et de l'âme et du corps guidas la double enfance ;
Sous ton aile, du sort nous bravions les défis ;
Toi, de notre faiblesse ô l'unique défense !
Tu donnas le bonheur, le bonheur t'est bien dû ;
C'est un prêt généreux que nous t'aurons rendu. —
Quand un ruisseau, grossi dans sa grotte profonde,
S'est élancé, creusant ses rivages, soudain

Jaillissent près de lui, comme dans un jardin,
Mille arbrisseaux, nourris des bienfaits de son onde.
Ils grandissent enfin et penchés sur ses eaux,
De leur ombre pieuse ils protègent la source
Qui bientôt eût langui dans son lit de roseaux,
Sous les feux du Cancer, ennemi des ruisseaux;
Leur feuillage entretient la fraîcheur de sa course,
Et balançant leurs fronts, de rosée inondés,
Ils fécondent les flots qui les ont fécondés... »

Apollon, sur ma lyre, oh ! par pitié, secoue
Ta chevelure d'or où le laurier se joue !
Jette un rayon sur moi. C'est pour mon père...

LE VIEUX PATRE.

Adieu.
Le pâtre, en soupirant, te laisse avec le Dieu.
Pourquoi mes lourdes mains, hélas ! ne peuvent-elles
Faire passer mon âme aux cordes immortelles !...
Car le plus bel emploi de notre âme, vois-tu,
C'est (après l'exercer) de chanter la vertu.

SOUVENIR.

La grille était ouverte et j'entrai sans encombre ;
Et j'écrivis en pleurs cette idylle sous l'ombre.
Car, c'était le jardin et la maison d'Auteuil,
Où nos premiers amis nous firent tant d'accueil ;
Où mon père souvent fut fêté comme un père ;
Où, dans une famille, et charmante et prospère,
Mon frère et moi, comblés de si tendres douceurs,
Nous trouvâmes toujours des frères et des sœurs!

Livre II.

ODES — BALLADES — SONNETS.

LA PAIX CONQUISE.

ODE (1)

A M. LE COMTE DE LAS-CASES.

—

Folle Albion, tu dis : « Je suis reine ! la terre
Enfante l'or pour moi dans son sein tributaire,
La mer s'enorgueillit de gronder sous ma loi. »
Tu le dis : tes nochers, sur la foi des étoiles,
Ont déployé les voiles...
Tu ne vois pas la mort qui s'embarque avec toi.

A tes mâts suspendu, l'impatient fantôme
Déjà compte tes fils, promis à son royaume ;
Car, l'Empereur l'a dit, Toi, tes fils, vous mourrez.
Son épée atteindra ta rame vagabonde,
Et ta chute profonde
Réjouira longtemps les peuples délivrés.

Le héros et l'Europe ont proscrit l'insulaire.
Dieu livrera demain au vent de sa colère
L'édifice croulant de tes prospérités.
Tu ne vomiras plus sur nos riantes grèves
Les feux de tes congrèves,
Tes matelots tremblants et tes dons empestés.

Tu peux encor, troublant les ondes subjuguées,
Promener sur les mers tes flottes fatiguées ;
Le trident fabuleux en tes mains resplendit ;
Et cependant, fixée aux bords de la Tamise,
Sur des trésors assise,
La faim, spectre hideux, chaque jour s'agrandit.

(1) Cette ode, composée et publiée dans la première jeunesse de l'auteur, en 1812, a été, depuis quelques années, insérée dans plusieurs recueils avec des fautes assez graves. On la rétablit ici telle qu'elle doit être.

Parmi d'impurs brouillards, aux noirs pensers en proie,
Le peuple de tes champs, sans soleil et sans joie,
Recueille un grain avare et de lourdes boissons ;
Cesse de comparer ton île ténébreuse
A notre France heureuse,
Terre de la vendange et des blondes moissons.

La France avec ses bois, ses plaines embaumées,
Sa gloire, son beau ciel, ses palais, ses armées,
Comme un astre éclatant domine l'univers ;
Et l'Angleterre, triste et le front chargé d'ombre,
Comme une tache sombre,
Importune et noircit l'azur brillant des mers.

Français, montrons-nous fiers du sort et de nous-mêmes :
Nos armes font les rois, et sur leurs diadèmes
Réfléchissent l'éclat d'un règne triomphant ;
De ses héros éteints le Tibre se console,
Et le vieux Capitole
Attache sa fortune au sceptre d'un enfant.

Mais quel deuil obscurcit les palmes de la gloire ?
Quelle plainte se mêle aux chants de la victoire,
Ainsi qu'une onde amère à des flots purs et doux.
De cent climats divers un même cri s'élève !
Devant le roi du glaive,
Peuples, pourquoi ces cris, et que demandez-vous ?

Ils demandent la paix ! car c'est assez de veuves,
C'est assez d'orphelins ! et déjà tous les fleuves
Se lassent de rouler du sang dans tous leurs flots.
Ils demandent la paix ! Qu'est-elle devenue ?
Quelle rive inconnue
De ses jeux à nos bords dérobe les tableaux ?

Elle est dans Albion... Sous leurs mains criminelles
L'avarice et l'orgueil, farouches sentinelles,
Gardent la douce Vierge, amour des nations.
Elle est dans Albion la belle fugitive,
Elle y gémit, captive ;
Ses yeux, noyés de pleurs, cherchent nos pavillons.

Mais soudain le héros a fait signe à ses braves ;
Les braves sont debout : les mers, longtemps esclaves,
Roulent avec orgueil sous nos vaisseaux sacrés.
En vain tous les Anglais avec des cris sauvages
Courent sur leurs rivages :
L'Aigle a vu les vautours et les a dévorés.

A ses heureux sauveurs la Vierge s'abandonne.
Notre appareil guerrier la rassure et l'étonne ;
La Paix, sous des drapeaux, brille plus belle encor.
Le soldat empressé la contemple ; il admire
Et son chaste sourire,
Et sa coupe joyeuse et sa couronne d'or.

La victoire a chanté l'hymne retentissante...
Mais les doux souvenirs de la famille absente
Sur le char triomphal poursuivent le guerrier ;
Son cœur rêve déjà la grotte solitaire,
Le chaume héréditaire,
Et les longs entretiens, délices du foyer.

La France nous revoit... Ainsi qu'aux jours antiques,
Déjà nous suspendons à nos pieux portiques
Des ennemis vaincus les sanglants étendards,
La mère a couronné le fils qu'elle idolâtre,
Et la beauté folâtre
Nous arrache en riant nos casques et nos dards.

SOMBRE OCÉAN.

A M. Alphonse de Lamartine.

Sombre Océan, du haut de tes falaises
Que j'aime à voir les barques du pêcheur,
Ou de tes vents, sous l'ombre des mélèzes,
A respirer la lointaine fraîcheur !
Je veux, ce soir, visitant tes rivages,
Y promener mes songes les plus chers;
Encore ému de ses premiers ravages,
Mon cœur souffrant s'apaise au bruit des mers.
Sombre Océan, pousse tes cris sauvages !
J'aime à rêver près de tes flots amers.

Sombre Océan, j'épuiserais ma vie
A voir s'enfler tes vagues en fureur:
Mon corps frissonne et mon âme est ravie;
Tu sais donner un charme à la terreur.
Depuis le jour où cette mer profonde
M'apparut noire aux lueurs des éclairs,
Nos lacs si bleus, la langueur de leur onde
N'inspirent plus mes amours ni mes vers.
Sombre Océan, vaste moitié du monde,
J'aime à chanter près de tes flots amers.

Sombre Océan, parfois ton front s'égaie,
Épanoui sous l'astre de Vénus;
Et mollement ta forte voix bégaie
Des mots sacrés à la terre inconnus.....
Et puis ton flux s'élance, roule et saute
Comme un galop de coursiers, aux crins verts,
Et se retire en déchirant la côte
D'un bruit semblable au rire des enfers.
Sombre Océan, superbe et terrible hôte,
J'aime à frémir près de tes flots amers.

Sombre Océan, soit quand tes eaux bondissent,
Soit quand tu dors comme un champ moissonné,
De ta grandeur nos pensers s'agrandissent,
L'infini parle à notre esprit borné.
Qui, devant toi, quel athée en démence
N'trait tout haut le Dieu de l'univers ?
Oui, l'Éternel s'explique par l'Immense ;
Dans ton miroir j'ai vu les cieux ouverts...
Sombre Océan, par qui ma foi commence,
J'aime à prier près de tes flots amers.

SAINT-GERMAIN.

A Edouard Delprat.

Château désert, forêt profonde
Où tenaient leur cour autrefois
Les rois, qui commandent au monde,
La beauté, qui commande aux rois ;

Balcon muet, morne colline,
Où par de nocturnes accords
Une amoureuse mandoline
Répondait aux soupirs des cors ;

Vieux murs, abri des hirondelles,
Où les Dunois et les Nemours
Étalaient leurs armes fidèles,
Cachaient leurs fidèles amours ;

Noble chapelle, humble oratoire,
Où ces guerriers, simples de cœur,
Venaient prosterner leur victoire
Devant l'autel du seul vainqueur ;

Où vint plus d'une grande reine
Faire à la Sainte-Vierge un vœu
Pour qu'un beau page à sa marraine
Réservât son premier aveu ;

Longue et pompeuse galerie
Où nos rois, avares de morts,
Par un mot de chevalerie
Forçaient la révolte au remords ;

Où quelque ambassade dorée,
Le cœur d'un rude effroi transi,
D'Antioche et de Césarée
Arrivait, demandant merci ;

Où, parmi les fleurs en trophée,
Le soir, la dame de beauté
Régnait, tenant comme une fée
Le prince esclave à son côté ;

Séjour de la gloire suprême,
De l'amour, aux molles douceurs ;
Royal manoir, oublié même
De vos indolents possesseurs ;

Monument de la vieille France,
Passé plus frais que l'avenir,
Où trouverai-je une espérance
Égale à votre souvenir ?

... novembre 1829

SONNET.

A Mademoiselle de Fauveau.

Colombe qui de l'aigle as dépassé l'essor,
Chaste Sapho du marbre, écho de Michel-Ange ;
Lys de l'Eden, fleuri si pur dans notre fange ;
Sous notre ciel de plomb étoile aux rayons d'or !

Chevalière accourue au mâle appel du cor,
Que la guerre a blessée et que la gloire venge ;
Parmi tout ce qui rampe, ou qui tombe, ou qui change,
Muse plus catholique et plus française encor !

Ah ! quand leurs fers cruels chargeaient ta main bénie,
Aux murs de ton cachot tu sculptas ton génie,
Seul bien, avec ta foi, qu'ils ne t'aient pas ôté ;

Car, à l'entour de toi (miraculeux exemple !)
Chaume, exil, prison, tout se transfigure en temple
Pour tes rois, et pour l'art, cette autre royauté.

AUTRE.

(Victor.)

Il est des noms dotés d'un espoir immortel,
Dont le bruit merveilleux vibre dans la mémoire,
Qui demandent un sceptre, un laurier, un autel,
Qu'on ne peut prononcer sans parler de victoire.

Il en est un surtout, un dont l'empire est tel
Qu'il suffit à lui seul pour une triple gloire :
Celui qui le porta d'abord, tout droit au ciel
Prit son vol, et c'est là le beau de son histoire ;

Le second, proclamé par la voix des combats,
Mit trente ans Espagnols et Prussiens à bas ;
Et la paix, comme au feu, le trouva noble et calme.

Mais le fier maréchal (et certe il n'a pas tort)
Changerait son bâton et le grand saint sa palme
Pour un des luths divins du poëte Victor.

APPEL POETIQUE.

A. M. A. Brun.

Est-ce pour les tenir en vous-même celés,
Comme un or qu'à tous on refuse,
Que sont faits les trésors dont vous dota la Muse ?
Levez-vous, jeune homme, et parlez !

Le monde est incrédule à la gloire muette.
Comme un dieu dans le bloc caché,
Du fond de votre cœur avec force arraché,
Faites donc jaillir le poëte.

Oui, votre lyre, ami, quand nous chantons nos vers
Parmi les pleurs ou les sourires,
Oui, votre lyre manque au grand concert des lyres
Comme une fleur aux buissons verts.

Dans l'orchestre incomplet on entend son absence ;
La symphonie, aux mille accords,
A besoin que votre âme anime son grand corps
Rendez-lui toute sa puissance.

Poëte, rendez-nous cette sublime voix,
Que l'écho des cieux nous envie,
Et que, sous les tilleuls qui couvrent votre vie,
Nous entendîmes une fois.

Dites ! que craignez-vous pour si longtemps vous taire ?
Les sots ? — On rit même des sots.
Si nous jetons souvent nos perles aux pourceaux,
Elles ne restent point à terre.

Quelqu'un passe toujours sur le bord du chemin
Qui les ramasse et s'en empare ;
J'en sais qu'un roi marchande, et plus d'une qui pare
Ou noirs cheveux ou blanche main.

Les méchants ?— Gardez-leur plutôt votre indulgence :
Hélas ! ils sont si malheureux !
Ils font tout contre nous, ne faisons rien contre eux ;
Des succès pour toute vengeance !

La vertu dans le cœur et le génie au front,
Méritez deux fois qu'on vous loue.
Les envieux deux fois vous jettent de la boue :
Qu'y faire ? ils donnent ce qu'ils ont.

L'impur crapaud crosse au chant de la colombe.
Un esclave insulta César,
Et des fanges de Rome éclaboussa son char ;
Qu'importe à César dans sa tombe ?

Donc, piége, assaut, péril vous attend au début.
Plus d'un reculerait sans doute ;
Mais vous, mortel choisi, marchez sans voir la route,
Chantant, les yeux fixés au but !

Quand l'ouragan fougueux court parmi les campagnes,
Que la grêle, fléau des épis jaunissants,
Tombe et bondit au bords des toits retentissants,
Et que la foudre au loin roule dans les montagnes,
Le passereau timide et le faible ramier
Cherchent l'abri du chaume ou l'arbre hospitalier,
Tandis qu'au bruit des eaux et des vents en furie
Sortant de son puissant sommeil,
L'aigle traverse en roi la céleste patrie
Des orages et du soleil !

DERNIÈRE OFFRANDE.

D'un fol amour gage timide,
Que la complaisante amitié
Accepte aujourd'hui par pitié,
Tresse brune, de pleurs humide,

A son oreille, ô mes cheveux,
Vous serez placés pour entendre
Ou prière ou reproche tendre,
Bien des serments, bien des aveux...

Ah! qu'elle trouve un cœur sincère!
L'amour qui change est si cuisant!
Et son bonheur m'est nécessaire,
Je n'en ai pas d'autre à présent.

Si j'ai voulu de sa jeune âme
Posséder les amours constants,
C'était pour qu'elle fût la femme
La plus heureuse de son temps.

Eh bien! privé d'elle, auprès d'elle,
Déchu du rêve de mes jours,
Qu'elle soit heureuse toujours :
Je la croirai toujours fidèle.

Mais, s'il se pouvait que d'un fat,
Chantant l'amour pour qu'on l'adule,
L'hommage insolent triomphât
De ce cœur perfide... et crédule,

O mes cheveux, vous serez là :
Sonnez l'alarme à son oreille,
Criez : Au trompeur! — Sauvez-la
D'une vie à mon sort pareille ;

Car je mourrais de son regret.
De mon front brûlant mon ivresse
N'a détaché que cette tresse :
Mon désespoir achèverait.

Quand le vent d'Afrique profane
Le frais empire du printemps,
Tout à coup pâlit et se fane
La rose, aux boutons éclatants ;

Et, sous le même vent flétrie,
La couronne du peuplier
Tombe autour de la fleur chérie
Qu'il aimait tant à voir briller.

Et vous, mes vers, les seuls sans doute
Que je puisse encor soupirer,
L'ingrate en son cœur vous redoute,
Et les feux vont vous dévorer...

Mourez aussi dans sa mémoire ;
Et jamais, jamais, croyez-m'en,
Ne lui racontez mon histoire,
De peur d'attrister son roman.

SONNET.

SUR UN BOUQUET.

Tout humides encor de rosée et de pleurs,
Que le vent du matin vous porte et vous caresse
Jusqu'où l'on fête Emma, fraîches moissons de fleurs,
Symboles passagers d'éternelle tendresse.

Comme au fond du désert une onde enchanteresse,
Comme un gentil sourire au milieu des douleurs,
Comme aux cris de la foule un doux chant de la Grèce,
Comme sur un ciel noir l'écharpe aux sept couleurs,

Jeunes sœurs du printemps, vous êtes apparues
Dans le feu des mousquets et dans le sang des rues,
Trouvant dans ce chaos je ne sais quels abris...

Ainsi quand les chagrins, sous qui l'âme est pliée,
Ravagent tout en nous, l'amour, fleur oubliée,
Rit dans un coin du cœur, caché sous des débris.

29 juillet 1830.

AUTRE.

Mortfontaine, le...

Quand le Temps, grand changeur des hommes et des choses,
Aura sur ce beau lieu jeté l'oubli des ans;
Quand chênes et sapins, brisés comme des roses
Ne seront plus que cendre et cadavres gisants,

Qui sait si, du chaos de ces métamorphoses
Ressuscitant nos bois, aux détours séduisants,
L'histoire saura dire à nos vieux fils moroses
Quels rois y poursuivaient sangliers et faisans?

Mais peut-être mes vers à la race lointaine
Diront : «Elle passa deux mois à Mortfontaine,
Et ces deux mois pour nous passèrent comme un jour;

Et c'est pourquoi les fleurs, les biches inquiètes,
Et les oiseaux chanteurs, et les amants poëtes,
Pleins du souvenir d'Elle, aimaient tant ce séjour! »

AMOUR.

Je voulais méditer, et vers vous mes pensées
S'envolent, de jeunesse et d'amour insensées;
Je voulais combiner des mots savants... mais non :
A cette ingrate absente il faut encor sourire...
Et ma plume en courant tremble, et ne sait écrire
Que les lettres de votre nom.

Eh bien ! n'écrivons pas ; tout ce travail me pèse.
Rêvons d'Elle, ô mon cœur, flamme que rien n'apaise !
Ces papiers sont glacés et tombent de ma main :
Rêvons à sa voix d'ange, à son corps de sylphide,
A ses yeux de gazelle, à sa grâce perfide ;
Rêvons... nous écrirons demain.

Demain, toujours demain !— Eh ! depuis trois années
N'en est-il pas ainsi de toutes mes journées ?
Demain, je me connais, sera comme aujourd'hui.
M'enivrer des parfums de son souffle infidèle ;
De peur d'être compris des autres, fuir loin d'Elle...
Et la chercher quand j'aurai fui !

Voilà demain, voilà ma vie !... Ah ! pauvre esclave,
Chez tes amis joyeux va donc faire le brave !
Et, tout gonflé de pleurs, va rire de l'amour !
Ou sur la lyre épique et la flûte champêtre
Va cadencer des vers, pour que ton nom peut-être
Vive plus tard que toi d'un jour !

Que m'importe un vain nom sans Elle ? pourquoi faire ?
C'est l'oubli que j'attends, l'oubli que je préfère ;
Son nom mourra de même, et je serai vengé.
Adieu donc, luth chéri, de l'âme écho sonore,
Gloire longtemps rêvée, adieu, je vous abhorre
De tout le sombre amour que j'ai !...

Si pourtant, comme aux bords des eaux se courbe un saule,
Le front, tel qu'autrefois, penché sur mon épaule,
Vous me disiez : « Ami, je ne t'ai point quitté ! »
Oh ! que ma nuit serait d'un jour brillant suivie !...
Essayez : un seul mot peut me rendre la vie,
Un regard l'immortalité.

SERENADE.

Nuit calme et sombre,
Délices des chaleurs,
Verse ton ombre
Sur les balcons en fleurs !
Quand les jaloux sommeillent,
Sous tes voiles s'éveillent
Le rossignol
Et le luth espagnol.

Comme à Grenade,
Qu'on soit ici fêté !
La sérénade
Suit partout la beauté.
Quand les jaloux sommeillent,
Dans les ombres s'éveillent
Le rossignol
Et le luth espagnol.

A Paris même
L'amour nous appela ;
Pourvu qu'on aime,
Nos guitares sont là.
Quand les jaloux sommeillent,
Dans les ombres s'éveillent
Le rossignol
Et le luth espagnol.

La jeune femme
Nous entend sans nous voir,
Et dans son âme
Se glisse un vague espoir...
Quand les jaloux sommeillent,
Dans les ombres s'éveillent
Le rossignol
Et le luth espagnol.

VERSAILLES.

A M. Francis Lacombe.

Le voilà ce splendide et funèbre Versaille,
Qu'osa seule habiter l'ombre du grand Louis !
Des fêtes d'autrefois mon cœur encor tressaille ;
Je rêve... et les héros de Lens et de Marsaille,
Les dames, les seigneurs, sous mes yeux éblouis,
Tous, fantômes de gloire et de magnificence,
Repeuplent ce palais, solitaire cité,
Dont aucun roi vivant, dans toute sa puissance,
Ne peut remplir l'immensité.

Levez-vous donc, géants exhumés de nos fastes !
Vieux et jeune passé, pressez-vous sur le seuil !
Héroïsme, génie, arts féconds, vertus chastes,
Hôtes sacrés, à vous ces olympes trop vastes!
A vous parcs et châteaux, nations du cercueil ! —
Si jamais en ce lieu, par un appel suprême,
Tout ce qu'a vu de grand la France est évoqué,
La gloire y fera foule, et dans Versailles même
L'espace, un jour, aura manqué !

..... novembre 1829.

SONNET.

A MADAME DE GIRARDIN.

(DELPHINE GAY.)

La France a vu longtemps le sceptre poétique
D'homme en homme transmis comme un sceptre de rois,
Laissant aux filles d'Eve, heureuses de leurs droits,
De la frêle beauté l'empire despotique.

Corinne, sous vos traits, du rivage italique
Aborda parmi nous, plus reine qu'autrefois ;
Et, si la grâce encore impose mieux ses lois,
Dans la France de l'art s'éteint la loi salique. —

Dieu tenait ses trésors avec soin renfermés :
Il dotait, peu prodigue envers ses plus aimés,
L'un d'esprit scintillant, l'autre de poésie ;

Mais, désarmant, un jour, ses avares décrets,
Dans la coupe où votre âme a puisé ses secrets
Sa main mêla le sel attique à l'ambroisie.

JE SUIS MORT.

Oh ! dites-moi, vous qui vivez encore :
Fait-on la guerre à ceux qui font l'amour ?
Soupire-t-on sur la harpe sonore
De longs serments qui ne durent qu'un jour ?
Donneriez-vous tous les biens qu'on envie ?
Pour un des maux que l'on souffre en aimant ?...
Que font-ils ceux qui sont en vie,
Moi, je suis mort pour le moment.

Oh! dites-moi, quand la lune se voile,
Va-t-on encor rêver deux sous les bois?
Et des regards, dans les feux d'une étoile,
Se cherchent-ils de loin, comme autrefois?
Et la beauté, courroucée et ravie,
Refuse-t-elle un peu trop tendrement?
Que font-ils ceux qui sont en vie?
Moi, je suis mort pour le moment.

Oh! dites-moi, des écrits pleins de flammes
Sont-ils cachés parmi les fleurs du bal?
Sait-on troubler le cœur des jeunes femmes?
Avec l'amour l'hymen est-il bien mal?
Au noir hibou la colombe asservie
Se venge-t-elle... on ne dit pas comment?
Que font-ils ceux qui sont en vie?
Moi, je suis mort pour le moment.

Oh! dites-moi, la belle poésie
A-t-elle encor les injures des sots?
Profanent-ils sa coupe d'ambroisie,
Sa lyre d'or, son prisme, ses pinceaux?
Mais, n'est-on plus, contre leur froide envie,
Encouragé d'un sourire charmant?
Que font-ils ceux qui sont en vie?
Moi, je suis mort pour le moment.

Oh! dites-moi, vous, que pour être aimée,
Mon plus beau songe, une nuit, vint m'offrir,
Légère et tendre, et si vite alarmée,
Divine enfant, qui m'avez fait mourir;
Vous que tout haut je nommerai... Sylvie,
Lorsque tout bas je vous nomme... autrement;
Dites-moi : « Reviens à la vie. »
Et je renais en un moment!

DELIRE.

« — Mais son amour est autre part,
C'est un cavalier de Figuière,
Tu sais, qui depuis ton départ,
L'a prise et ne s'en cache guère.
Qu'as-tu donc à guetter ses pas ?
Rappelle-toi... » — Je me rappelle
Qu'elle a vingt ans et qu'elle est belle...
Le reste, je n'y songe pas.

Je l'aime parce que je l'aime ;
Je l'aime partout et toujours ;
Si j'ai fêté d'autres amours
Pitié ! je mentais à moi-même.
En vain j'ai couru, combattu...
Car je l'aime tant cette femme !
De mon cœur les autres n'ont eu
Que la cendre... Elle avait la flamme !

Je l'aime comme la voilà :
Double nature, humble et divine,
Qu'un soir de Prado révéla,
Et qu'il faut toujours qu'on devine.
Je l'aime pour ses peurs d'enfant,
Pour sa nonchalance créole,
Et pour son esprit triomphant
Coquette et magique auréole.

Je l'aime pour le doux satin
Et l'ivoire de son épaule,
Où ses bruns cheveux, le matin,
Roulent comme les pleurs du saule.
Je l'aime pour sa jeune voix,
Et pour son haleine plus fraîche
Que n'est la saveur de la pêche,
Le souffle printanier des bois.

Je l'aime pour ses pieds de biche,
Pour ses bras dorés, éclatants,
Qui feraient un collier plus riche
Que tous les colliers des sultans ;
Pour son corps de Circassienne,
Pour ses yeux, saphirs du sérail,
Et pour sa bouche de corail
Qui me disait *non*... sur la mienne.

Et pour son délicat profil,
Pour son front, beau lys qui se penche,
Pour sa joue, une fleur d'avril
Rougissant sur la neige blanche;
Pour sa narine, qui soudain,
Comme une aile encor retenue,
S'enfle d'amour ou de dédain
Au gré d'une brise inconnue...

Loin de Lui, si mes deux genoux
Pressent jamais les tiens, chère ange,
Ah ! te dirai-je : « trompons-nous !...
La vie est un mystère étrange !...
On subit plus d'un joug vainqueur;
Qui sait où l'amour nous emporte?...
Ton baiser ! ton baiser !... Qu'importe,
S'il n'entraîne pas tout ton cœur ! »

SONNET.

A Mon Ami Gout-Desmartres.

(*Réponse sur les mêmes rimes.*)

Votre cœur est à peine à sa verte saison :
Le monde vous attire en ses routes fleuries;
Les Muses dans leur sein bercent vos rêveries,
Et les Grâces, là bas, dansent sur le gazon.

Richement déployé, comme un double horizon,
Des temples d'un côté, de l'autre des prairies,
L'avenir s'ouvre à vous. — Nos âmes attendries
Soupirent vos soupirs, chantent votre chanson.

Oh ! savourez-la bien cette manne choisie !
Ami, fêtez l'amour, fêtez la poésie,
Tandis que vous avez la jeunesse et la voix ;

Aimez, chantez, riez !— Le mal vient à son heure.
Et je vous dis cela comme, avant qu'il ne meure,
Un vieil oiseau blessé prêche encor dans les bois.

AUTRE.

A Évariste Boulay-Paty.

(*Réponse sur les mêmes rimes.*)

Oui, noble sort de voir l'ami dans le poëte !
L'amitié quelquefois est de la gloire aussi.
Ton luth, d'un seul accord, nous réalise ainsi
Ce que rêve l'orgueil, ce que le cœur souhaite.

Il couvre d'un laurier notre vie inquiète,
Perce d'étoiles d'or notre ciel obscurci,
Et, nous tenant charmés loin d'un monde endurci,
Dit : « C'est le Rossignol, et non pas l'Alouette ! »

Oh ! chante encor ! — Tes chants consoleraient l'Enfer ;
Transformés à ta voix, ses lourds piliers de fer
S'arrondiraient d'eux-même en colonnes attiques.

Je crois presque à mon nom dans tes rhythmes vanté ;
Et mon frère, aspirant tes baumes poétiques,
A senti de son mal fléchir la dureté.

AUTRE.

A Jules Lacroix

(Réponse sur les mêmes rimes.)

Que parlez-vous de poésie
Qui fait au monde ses adieux?
Tant qu'il nous restera des dieux,
Nous leur verserons l'ambroisie.

Si les sots n'ont point fantaisie
Du théorbe mélodieux,
Ni de l'art jeune et radieux,
Autre soleil qui vient d'Asie;

Si l'harmonie et les couleurs
De nos poëtes ciseleurs
Touchent peu les cœurs prosaïques;

Loin du tréteau des bateleurs,
D'autres font sur vos mosaïques,
Jules, pleuvoir lauriers et fleurs.

AU TOMBEAU DE PICHAT.

Ils avaient déposé dans la terre muette
Ce corps, que dévora son âme de poëte;
Mais nous tous, ses amis, nous revînmes, le soir,
Près de ses restes froids saintement nous asseoir;
Et nous jetions des vers à son ombre ravie,
Comme, en signe de deuil, pour saluer leurs noms,
Tonne au tombeau des rois la douleur des canons;
Quand soudain (c'était bien sa voix pendant la vie)
Parvint à nous ce chant tel que nous le donnons :

« O songes, confidents de l'éternel mystère,
« Songes, doux messagers des astres à la terre,
« Apprenez à cette ange, hélas ! qui manque au Ciel,
« Qu'au sein des purs esprits et du bonheur réel,
« Triste, je cherche encor ses fleurs, ses eaux limpides,
« Et le bruit de son rire, et le bruit de ses pas,
« Et de son front voilé les modestes appas ;
« Et que des beaux instants, près d'elle si rapides,
« Mon immortalité ne me console pas. »

Et tous, levés ensemble, attentifs au prodige,
Nous nous taisions. — Enfin : ô mes amis ! leur dis-je,
Vous voyez bien (et, certe, on ne peut démentir
Cette voix que la tombe en s'ouvrant fait sortir :)
Quand on croit le poëte occupé d'un vain faste,
Qu'on ne lui croit un cœur, des pensers et des yeux
Que pour son nom, il traîne un mal silencieux,
Et trop jeune s'éteint, brûlé d'un amour chaste
Qui survit à la mort et souffre dans les cieux !

N'ECOUTEZ PAS LES AUTRES.

Sans doute ils vous diront : « Vous êtes bien crédule !
N'allez-vous pas souffrir plus que lui de ses maux ?
Poëte, son chagrin s'évapore en vains mots,
Se cadence en soupirs que sa lyre module.

« Vous partez : il languit, il se meurt... un instant ;
Puis, de son art chéri rappelant la magie,
Il voit dans votre absence un sujet d'élégie,
Et de son désespoir se console en chantant. »

Voilà ce qu'ils diront. — C'est leur joie et leur vie
De blasphémer les arts, de nier l'amitié !
Mais vous, les croirez-vous ces discours de l'envie,
Qui refuse au talent jusques à la pitié ?

Non, la douleur n'est point la muse du poëte :
Il lui faut des parfums, des sourires, des fleurs....
Quand mon cœur parle trop ma voix devient muette,
Et mon luth, loin de vous, se détend sous mes pleurs.

LES DEUX ITALIES.

A Jules de Saint-Félix.

LA MÈRE DES CÉSARS.

« Ma sœur, ma jeune sœur, je règne, et tu t'amuses
A mêler des fleurs, des accords !
As-tu bien, nymphe grecque, oisive enfant des Muses,
L'âme de Rome en ton beau corps ?
La Sibylle a promis (malheur à tout rebelle !)
Que l'univers serait à nous :
Il est à moi. Regarde un peu : n'est-on pas belle
Avec cent rois à ses genoux ?
Vois-tu mes légions, mes cirques, mes navires,
Mes festins, rivaux du nectar ?
Jette tes chants, tes fleurs, tes rêves aux zéphires,
Et sois déesse sur mon char ! »

LA FILLE DES MUSES.

« Reine de la terre et de l'onde,
Divine impératrice, auguste sœur, salut !
Je me prosterne avec le monde
Au bruit de tes clairons... mais je garde mon luth.
Qui sait si les guerriers sauvages,
Sombre ouragan poussé vers l'astre des Césars,
N'arrêteront pas leurs ravages,
Enchaînés par la grâce et vaincus par les arts ;
Et si ma couronne de roses
Ne sera point vivante et toute fraîche encor,
Quand, sur la pourpre où tu reposes,
Le temps aura brisé ton diadème d'or ! »

SONNET.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Saint délice où se prend l'homme immatériel,
Interprète du cœur, volupté salutaire,
Chaste langage, exempt de mélange adultère,
Pur nectar que jamais ne corrompt aucun fiel ;

Musique ! le seul art des anges dans le ciel !...
Une femme, jeune ange envoyée à la terre,
Une seule a surpris votre plus grand mystère,
Et vos sonores fleurs lui donnent tout leur miel.

C'est que pour sa ferveur mâle et laborieuse
Votre charme toujours fut chose sérieuse ;
C'est qu'elle songe à l'œuvre et non pas aux bravos.

Or, au culte du beau dès l'enfance vouée,
Mozart, en l'écoutant, l'a bénie et douée
Pour chanter sans rivale entre quelques rivaux !

ECOUEN.

Revoyez ces lieux pleins de charmes,
Où, tremblant d'espoir et d'alarmes,
Votre mère, un jour, vous mena
En larmes,
Et revint, appelant : Anna !
Anna !

Venez, montrez-nous votre place
Dans la chapelle et dans la classe,
Et le ruisseau qui, vous servant
De glace,
Vous vit heureuse et bien souvent
Rêvant.

N'est-ce pas à cette fenêtre,
Les soirs, avant de nous connaître,
Que vous chantiez un chant d'amour
Peut-être?
Et les oiseaux restaient le jour
Autour.

Voyons la chambre calme et sombre
Où, parmi vos sœurs en grand nombre,
La lune glissait doucement
Dans l'ombre,
Pour baiser votre front charmant
Dormant.

Où donc est la salle profonde
Qui vous applaudit jeune et blonde,
Quand le guerrier qui gouverna
Le monde
Comprit vos yeux et devina
Anna?

Là, brillaient d'une même flamme
Votre esprit, vos regards, votre âme;
Là, vous mettiez les cœurs en feu,
Madame;
Tout change, hélas! en temps et lieu...
Fort peu.

A FERDINAND HILLER.

Le roi de l'opéra, le roi des symphonies,
Qui savait des concerts d'anges et de démons,
Ambitieux pour l'art, comme tous les génies,
Quitta son Allemagne, et, par de-là les monts
Emportant son trésor d'immenses harmonies,
Voulut voir si Bologne ou Naples, par hasard,
N'auraient point des secrets inconnus à Mozart.

C'est ainsi que ce chef puissant des deux écoles
Se répandit au loin, fleuve clair et profond,
Roulant avec ses eaux, mugissantes ou molles,
Des fleurs à la surface et de l'or pur au fond ;
Et c'est ainsi qu'un jour, au sein des villes folles,
Il jeta le *don Juan*, où règnent à la fois
L'orchestre et la couleur, le dessin et les voix.

Parti, comme Mozart, de la terre allemande,
Comme lui, voyageur aux cieux italiens,
Vous allez, à l'appel du dieu qui vous commande,
Y dorer pour les cœurs de sonores liens.
Mais la France vous aime, elle vous redemande ;
Et Paris — ce que n'eut jamais Mozart vivant—
Couronnera votre œuvre idéal et savant.

Paris est le champ clos des talents. — La victoire
N'est belle nulle part comme chez nos Français ;
Leur silence est l'oubli, leur suffrage est la gloire ;
Londres n'a que de l'or, Paris a le succès.
L'opinion attend qu'il ait jugé pour croire ;
Et dans cette autre Athène un nom proclamé roi
Peut aller par le monde et dire à tous : C'est moi !

A JULES DE RESSEGUIER.

(*Réponse.*)

Oui, quoique l'aveugle amitié
Dans ta poétique louange
Soit beaucoup plus que de moitié,
Il m'en reste un orgueil étrange.

Cher poëte, quand je relis
Ces strophes jeunes et vivantes,
Ces vers charmants où tu me vantes,
Je crois les miens presque jolis.

Hélas! mais quand je viens ensuite
A regarder mes vers auprès
De tes vers si purs et si frais,
Voilà toute ma gloire en fuite;

Je vois clair dans tous mes défauts.
Rien ne fait ressortir la fraude
Comme quelque riche émeraude
Mêlée à des diamants faux.

Après tout, cher Jules, qu importe?
Si mon amour-propre est en toi,
Et si, de ma nuit, j'aperçoi
Le char rayonnant qui t'emporte?

A Mme LA Bonne ALEXANDRE GUIRAUD.

Le bonheur n'est pas fait pour la tête qui pense;
Tout amour fuit un cœur pris de l'amour de l'art;
Le poëte ici-bas n'a point sa récompense;
De ses combats divins la palme est autre part.

Voilà ce qu'on disait; mais on vous vit descendre
Des belles régions de l'ange et des élus,
Et vous refaire un ciel sur le cœur d'Alexandre,
O Marie... et voilà ce qu'on ne dira plus.

Son génie est déjà payé par votre grâce:
Ses mains sont dans vos mains et ses pas dans vos pas.
Lorsqu'il a vingt succès, vingt fois il vous embrasse;
Et qu'il ait un revers... mais il ne l'aura pas!

Assez pour son bonheur: parlons enfin du nôtre.
Il ne sera pas long, madame: vous partez!
Vous partez tous les deux; je ne plains l'un ni l'autre.
Plaindrez-vous pas un peu les gens que vous quittez?

N'allez pas croire au moins, si mon vers vous encense,
Qu'on vous trouve parfaite en tout point : vous avez
Quelque chose de très-disgracieux, l'absence.
Que Dieu vous en corrige, et nous sommes sauvés !

A M. DE MIATLEW,

qui a traduit mes poésies en russe.

Toute fière d'un tel hommage,
Ainsi refaite à votre image,
Ma poésie, humble en naissant,
Sous son habit russe doit être
Belle... à ne pas la reconnaître.
C'est ce qui m'arrive à présent.

Sûre, à ce prix, qu'elle est charmante,
Mon ignorance la tourmente,
La froisse des mains et des yeux ;
Elle m'échappe, ombre légère,
Et de sa splendeur étrangère
Se fait un voile radieux.

Telle une beauté sous le masque :
Le caprice ardent et fantasque
La tourne et retourne cent fois,
On brûle d'en voir quelque chose ;
Et l'élégant domino rose
Nous dérobe jusqu'à sa voix.

Mais, à sa molle et svelte allure,
Aux parfums de sa chevelure,
A je ne sais quel vague attrait,
On s'aperçoit avec ivresse
Qu'il s'agit d'une enchanteresse,
Et que tout le cœur s'y prendrait.

A Mme MARIE MÉNESSIER-NODIER.

Aujourd'hui que la vieille Europe,
Moitié Titan, moitié Cyclope,
Monstre cupide et factieux,
D'un bras, avec idolâtrie,
Plonge aux forges de l'industrie,
Et de l'autre insulte les cieux;

On voit le chaste chœur des Muses
Fuir comme des biches confuses
Que pressent la meute et le cor;
Elles tremblent comme les trônes,
Et... Mais quelle est, sous vingt couronnes,
Cette muse si jeune encor?

Pour la fête le trépied fume;
L'air autour d'elle se parfume,
Et s'anime de bruits charmants.
Faisons lui des bouquets par mille...
Il est un peu plus difficile
De lui faire des compliments.

Aux notes que sa voix soupire,
Le rossignol qu'amour inspire
Suspendrait ses concerts jaloux;
Sa danse aux Nymphes eût fait honte;
Une colombe d'Amathonte
A le cœur et les yeux moins doux.

Si son âme, longtemps muette,
Tente un voyage de poëte
Et vogue, esquif sans aviron,
Ses vers ont la suprême grâce
Que son père hérita d'Horace
Avec le souffle de Byron.

Voudrait-on chanter ses louanges?
Autant vouloir flatter des anges;
La lyre humaine n'y peut rien.
—Sur la terre, mal célébrée;
Contentez-vous d'être adorée,
Et, pour cela, vous l'êtes bien!

Ces discours vous fâchent peut-être:
Qu'y faire? Le Roi n'est pas maître
Dans ce siècle des libertés.
Les belles sont aussi des reines:
Il faut bien que ces souveraines
Entendent quelques vérités.

LYRE CAPTIVE.

A M. Alphonse Esquiros.

La gloire, comme un beau fantôme,
M'apparut! son doigt immortel
Me montrait dans le noir royaume
Une palme, un sceptre, un autel.
J'adorai ses promesses vaines,
Son feu s'alluma dans mes veines,
Je crus l'affreux oubli vaincu...
Et mon nom s'éteint sans mémoire,
Et je mourrai sans que la gloire
Ait raconté que j'ai vécu!

D'obscurs travaux de mon délire
Tiennent les élans enchaînés,
Et je ne dirai qu'à ma lyre
Mes vers à l'oubli destinés.
Telle, au fond d'un bois, Philomèle
A ses petits, craintifs comme elle,
Enseigne des airs ignorés;
Ou tel un oranger sauvage
Laisse tomber sur le rivage
Sa fleur blanche et ses fruits dorés.

Souvent, oh ! bien souvent encore
Je vois, du sein de mes ennuis,
Un ange qu'un laurier décore
Passer à l'horizon des nuits...
Fuis, bel ange de poésie,
Avec ta coupe d'ambroisie,
Avec ton prisme radieux ;
Fuis ! — Ne regarde pas l'asile
Où ma jeunesse en pleurs s'exile
Sans chanter même ses adieux !...

. . . . . .
. . . . . .

SONNET.

A Madame Molinos-Lafitte.

Trois sœurs dont le sourire est une récompense
Versent dans notre nuit comme un reflet divin,
Donnant à l'âme chaste, à l'esprit noble et fin
Les extases qu'Amour aux jeunes cœurs dispense.

Point de maux qu'au-delà leur faveur ne compense
C'est la musique sainte, écho du séraphin ;
La peinture, art des rois ; la poésie enfin,
Peinture qui se meut et musique qui pense.

Une foule idolâtre implore leurs autels ;
Mais chacune décerne à bien peu de mortels
Du souffle inspirateur le céleste délire

On accuse en cent lieux leurs refus inhumains,
Madame... et toutes trois viennent entre vos mains
Déposer la palette avec la double lyre.

MA PENSEE.

Oh! qui me rendra ma jeunesse,
Ma jeunesse de dix-huit ans!
Qu'avec vous encor je renaisse,
Première saison, heureux temps,

Où l'azur du ciel se reflète
Au fleuve indolent de nos jours,
Age où la famille est complète,
Age où l'on aime pour toujours!

Auprès d'une mère et d'un père
Quel malheur peut nous effrayer?
On s'endort, on rêve, on espère...
Une mort vient nous réveiller.

Hélas! à des lois infinies
L'univers marche résigné;
Il est d'étranges harmonies,
Tout a son poste désigné :

Au printemps des chants et des fêtes,
Des zéphyrs à la jeune fleur,
Au sombre Océan les tempêtes,
Au cœur de l'homme la douleur.

Heureux du moins (et je l'éprouve)
Si dans la femme de son choix
Celui qui perdit tout retrouve
Un écho de ces douces voix,

Un ressouvenir de ces âmes,
Un reflet des regards lointains
Qui l'échauffaient comme des flammes,
Et comme elles se sont éteints!

SI J'ETAIS UN COMTE.

Que ne suis-je un comte !
Je n'aurais pas honte,
Je vous dirais sans détour
Mon amour ;
Et vos yeux, madame,
Peut-être à ma flamme
Daigneraient sourire un jour!
Mais, hélas ! je ne suis qu'un ménestrel sans gloire
Qui n'ai rien que des vers à jeter sur vos pas ;
Et mon amour, plaintive histoire,
Je n'en parlerai pas.

Si, sur la fougère,
Vous étiez bergère,
Je vous dirais : « Prends mes jours
Pour toujours ! »
Et vous pourriez dire :
« Rien ne vaut, beau sire,
Les chansons et les amours. »
Mais non, je vois en vous grande et noble comtesse
Qui ne trouvez que rose et laurier sur vos pas ;
Et mon amour, fleur de tristesse,
Ne s'y montrera pas.

RÉPONSE.

Ménestrel ou comte,
Ne faut avoir honte :
Chacun est servant d'amour
A son tour.
On peut bien, beau sire,
Aimer ou le dire
Sans demander du retour.
Ah ! bergère ou comtesse, enfin n'est-ce pas gloire
Qu'entendre aveux galants se presser sur nos pas?
On est trop sage pour y croire,
Mais on ne s'en plaint pas.

JEUNE ALLEMANDE.

Nous avions et l'Elbe et le Tibre,
Nous avions le Tage et l'Oder ;
Et déjà notre aigle, au vol libre,
Dans cette Europe manquait d'air.
De si haut faut-il qu'on descende !
Ces jours de gloire étaient si doux ....
Hélas ! hélas ! jeune Allemande,
Ne resterez-vous pas chez nous ?

Ils ont enchaîné sans courage
Le fier colosse impérial
Qui passait, comme un sombre orage,
Du Kremlin à l'Escurial ;
Vingt rois ont crié : « Qu'il se rende !... »
Il est mort, mais non à genoux...
Hélas ! hélas ! jeune Allemande,
Ne resterez-vous pas chez nous ?

Chevaux et lion de Venise,
Drapeaux, orgueil de nos lambris,
Forte épée à Berlin conquise,
Marbres grecs, ils ont tout repris :
Et la Diane svelte et grande,
Flore, Apollon, tous les dieux, tous !...
Hélas ! hélas ! jeune Allemande,
Ne resterez-vous pas chez nous ?

Mais, comme pour venger nos larmes,
Tout ce qui mérite un succès,
Succès de génie ou de charmes,
Nous arrive et se fait français.
Lorsqu'avec sa magique offrande
Nul ne manque au grand rendez-vous,
Hélas ! hélas ! jeune Allemande,
Ne resterez-vous pas chez nous ?

Est-il vrai ? Dantzick vous appelle ?
Qu'il appelle !... N'écoutez rien.
Paris est beau pour une belle ;
Et votre mère le sait bien.
Oh ! si quelqu'un vous y demande
Ce *oui* qui fera cent jaloux...
Hélas ! hélas ! jeune Allemande,
Ne resterez-vous pas chez nous ?

SONNET.

A M. Alphonse le Flaguais.

Paris, qu'eût envié la Rome des Césars,
Des rayons de la France est le gouffre et le centre ;
Tout gravite vers lui ; rien n'en sort qu'il n'y rentre ;
L'or français lui bâtit et temples et bazars ;

La vie ailleurs n'a plus que stériles hasards ;
Le lion du pouvoir dans Paris a son antre ;
Et de Paris encor tout peintre ou divin chantre
Date sa gloire, et prend son vol au ciel des arts.

Un poëte pourtant, cygne de Normandie,
Dédaigne un joug pompeux que le reste mendie,
Et s'obstine à chanter où Dieu posa son nid :

C'est toi, cher Le Flaguais ; et ma joie étincelle
Lorsque j'entends Paris, la voix universelle,
Se faire écho pour toi, que ta ville bénit !

CE QUE J'AIME, CE QUE J'ADORE.

Ce que j'aime, c'est l'avalanche,
L'aigle qui joue avec l'éclair;
C'est la lune, veilleuse blanche
Suspendue aux voûtes de l'air;
Ce que j'aime, c'est l'éphémère
Qui nait et meurt dans un rayon,
C'est la rose et le papillon...
Ce que j'adore, c'est ma mère!

Ce que j'aime aussi, c'est Grenade,
Aux lions de marbre, aux toits d'or;
C'est Venise, veuve et malade,
Mais toujours jeune et belle encor;
Ce que j'aime, c'est l'onde amère
Qui vient s'endormir mollement
Au seuil de ses palais dormant...
Ce que j'adore, c'est ma mère!

Ce que j'aime, c'est la magie
Des pinceaux, du chant et des vers;
C'est le grand lustre où la bougie
Rayonne, soleil des hivers...
Ce que j'aime c'est la chimère,
Fée aux sympathiques miroirs,
Qui court dans nos bals tous les soirs...
Ce que j'adore, c'est ma mère!

LA NOCE D'ELMANCE.

A M. Edouard Turquety.

« Beau chevalier, au pays maure,
« Voyage et combat pour la foi.
« Tous les soirs, sous le sycomore,
« Il s'assied en rêvant à moi ;
« Et moi, les yeux sur son étoile,
« Tous les soirs j'attends en ce lieu,
« Où de sa décroissante voile
« Me parvint le dernier adieu. »

C'est ainsi qu'Elmance, la blonde,
Chantait sur la tour des remparts.
Là, naguère, aux bruits sourds de l'onde,
Osval lui dit : « J'aime, et je pars ! »
Là, sous cette ogive qui penche,
La vierge, en croyant refuser,
Laissa fuir son écharpe blanche,
Et pensa mourir d'un baiser.

Elmance allait chanter encore,
Mais sa mère alors la rejoint,
Sa mère, qui sans doute ignore
Que l'amour ne se guérit point :
« Cesse tes plaintes éternelles !
« Ton Osval là-bas a cherché
« Quelque amante, aux noires prunelles,
« Ou sous les sables est couché.

« Écoute : George d'Éristole
« Demande ton cœur et ta main ;
« Il a ma foi, j'ai sa parole ;
« Tu seras sa femme demain.
— « Ciel ! s'écrie Elmance effrayée,
« Quelle image osez-vous m'offrir !
« Osval ne m'a point oubliée...
« Et s'il est mort, je veux mourir. »

George, baron farouche et sombre,
Au pied de la tour vient s'asseoir :
Debout, devant lui, comme une ombre,
Elmance apparaît vers le soir.
Il s'émeut ; une joie étrange
Brille sur son front menaçant ;
Mais elle, de la voix d'un ange,
Lui dit ces mots en rougissant :

« J'aime Osval ; la fée Armantine
« M'a promise au beau chevalier ;
« A son départ en Palestine,
« J'ai pleuré sur son bouclier ;
« Osval ! il a baisé ma bouche
« (Trop faible amante que je fus !)
« Lui seul doit visiter la couche
« D'où sont bannis tous les refus.

« Mais, si mes plaintes étouffées
« Ne me rendent pas mon Osval,
« Tu connais le pouvoir des fées :
« Malheur, malheur à son rival !
« Qu'il tremble ! au moment où l'infâme
« Croirait triompher de ma foi,
« Il n'aurait qu'un spectre pour femme...
« A présent, George, épouse-moi ! »

Elle dit, et dans les ténèbres
Fuit et précipite ses pas
En murmurant des mots funèbres,
Que George écoute et n'entend pas.
Mais est-il un frein légitime
Pour cet impie au cœur de fer ?
Il rit des pleurs de sa victime
Et des menaces de l'enfer.

Déjà la gothique chapelle
S'orne de feuillage et de fleurs,
Et la cloche joyeuse appelle
L'époux sombre et l'épouse en pleurs.
Vingt pages, en grande toilette,
Vont cherchant Elmance... Un d'entre eux
La trouve enfin près d'un squelette,
Lisant dans des livres hébreux.

On l'entraîne... Triste et parée,
La victime est devant l'autel.
La foule, en deux rangs séparée,
S'amuse à son chagrin mortel.
Vers son épouse infortunée
George se tourne en souriant...
Déjà la couronne fanée
Ne couvrait qu'un spectre effrayant.

La cérémonie est troublée;
Le prêtre se tait, l'époux fuit...
Voilà qu'à travers l'assemblée
Le fantôme ardent le poursuit.
Il le poursuit pendant une heure
Parmi les grands bois d'alentour,
Et le ramène à sa demeure,
Et monte avec lui dans la tour.

Depuis, quand l'horloge prochaine
Lentement a sonné minuit,
Une morte traînant sa chaîne,
Du cercueil s'échappe à grand bruit.
Au lit du veuf elle prend place,
Froide, à côté de lui s'étend,
Et par un sourire de glace
Réclame un hymen révoltant.

Il crie, et se signe, et récite
Mille oraisons... Vains talismans :
Le spectre s'acharne, et l'excite
Par d'horribles embrassements ;
Et, pour un instant, s'il succombe
Au poids d'un sommeil plein d'effroi,
Une voix qui sort de la tombe
Soudain lui crie : « Épouse-moi ! »

PARTONS.

Partons, partons ! C'est l'heure
Où les songes du soir vont descendre sur nous ;
Où la nacelle effleure
Des bords plus embaumés au sein des flots plus doux.
Ah ! quel charmant rivage !
Quel frais ombrage !
Oui, la plus sage
Verra finir d'un œil jaloux
Le voyage.

Chantons, chantons dans l'ombre ;
Sous le saule, en passant, chantons de ces vieux airs
Que sur leur bateau sombre
Chantent les gondoliers aux longs échos des mers,
Quand sous sa mante grise
Fendant la brise,
La vierge éprise
A fui les grands palais déserts
De Venise.

Aimons, aimons encore
Le temps fuit comme l'onde : aimons vite aujourd'hui ;
Trop tôt viendra l'aurore.
A demain les grandeurs et la ville et l'ennui :
Aimons !... Amour désole
Jeunesse folle ;
Mais s'il s'envole,
O belles, rien jamais de lui
Ne console !

LA COLOMBE DU CHEVALIER.

A M. Ferdinand Denis.

C'était aux anciens jours de France,
Quand les dames faisaient la loi,
Lorsqu'on aimait sans espérance,
Et qu'aimé, l'on gardait sa foi.
Un romancier du temps raconte,
Que sur les rives de l'Adour,
Echappée aux bois d'Amathonte,
Apparut colombe d'amour.

On l'appelait *Espoir-des-Belles ;*
Messagère des feux discrets,
Les amants à ses blanches ailes
Confiaient leurs plus doux secrets.
Son cri joyeux annonçait l'heure
Du berger et du troubadour,
Et vers la propice demeure
Son vol léger guidait l'amour.

Mais des amants de la contrée
Ceux que sa faveur préférait,
C'étaient la jeune Phœdorée,
Et Raymond, seigneur banneret ;
Raymond, d'un nombreux vasselage
Fier comme le roi dans sa cour,
Phœdorée, enfant du village,
Mais riche de grâce et d'amour.

Tous les soirs, quand de sa lumière
La lune argentait le coteau,
Raymond pour la douce chaumière
Quittait les pompes du château ;
Et, quand l'étoile matinale
Brillait au céleste séjour,
C'est toi, colombe virginale,
Qui venais l'apprendre à l'amour.

Voilà que mille archers d'Espagne,
Cinq cents cavaliers Navarrois
Désolent au loin la campagne ;
Car la guerre amusait deux rois.
Toutes les filles sont en larmes ;
La colombe a peur du vautour.
Donc, Raymond vole avec ses armes
Au dernier rendez-vous d'amour.

Les hauts barons ont pris la lance
Et la devise et les couleurs ;
Sur les blancs coursiers on s'élance ;
Le sang va succéder aux pleurs.
Aux longs baisers Raymond s'arrache ;
Parlant de fête et de retour,
Il s'éloigne ; et sur son panache
Voltige colombe d'amour.

Ils allaient, voyageurs fidèles,
Et, quand il fallait sommeiller,
La colombe ployait ses ailes
Dans le casque du chevalier.
Lui rêvait et ne dormait guère ;
Mais, quand la bataille eut son tour,
Il devint un foudre de guerre
Celui qui ne rêvait qu'amour.

« Ma colombe, vers Phœdorée
« Vole, vole, dit le guerrier,
« Et porte à la vierge éplorée
« Rameaux de myrte et de laurier. »
Et chaque soir son aile blanche,
S'abattant sur la vieille tour,
Laissait tomber la double branche,
Gage de victoire et d'amour.

Un jour, tout le ciel était sombre,
Le printemps semblait défleuri ;
Ce jour-là, le front chargé d'ombre,
L'aurore n'avait point souri.
Le soir tombait, des voix funèbres
S'élevaient des bois d'alentour ;
Et seule, attentive aux ténèbres,
Phœdorée invoquait l'amour :

« Oh ! qui viendra, quand je succombe,
« Me parler de mon bien-aimé ?
« A quels zéphyrs, douce colombe,
« Livres-tu ton vol parfumé ?
« L'horizon fuit, se décolore,
« L'espoir s'éteint comme le jour ;
« Et tu ne parais pas encore
« Avec le message d'amour ! »

Elle vint. — Plus de vol folâtre ;
Elle approchait en gémissant ;
On avait sous son col d'albâtre,
Tracé des mots avec du sang.
Elle étendit son aile blanche,
Mais au pied de la vieille tour
Ne tomba point la double branche,
Gage de victoire et d'amour.

Le lendemain, sur la bruyère
Un monument fut élevé.
Le nom de Raymond sur la pierre,
Hélas ! ne fut pas seul gravé.
Le pèlerin qui voit la tombe
Pleure encore, en passant l'Adour,
Et le guerrier et la colombe
Et la vierge, morte d'amour.

L'HERMITE

DES QUATRE CHÊNES.

A M. Paul Lacroix.

Quatre chênes, dans la forêt,
Se sont mêlés comme un seul arbre,
Où par une fente apparaît
Un homme... Est-ce un homme? est-ce un marbre?
Il souffre là, coupable ou non,
Tout ployé sous de lourdes chaînes ;
Son âge est trois cents ans ; son nom
Est l'Hermite des quatre chênes.

Les chenilles, les moucherons
Et les fourmis lui font la guerre ;
Et quelques pauvres bûcherons
Lui donnent à manger, mais guère.
Et pourtant il languit, dit-on,
Autrefois en plus douces chaînes...
Priez, amoureux du canton,
Pour l'Hermite des quatre chênes!

C'était un beau page de cour ;
Il aima trois filles de reine,
Oui, trois... et les pria d'amour
Avec une voix de sirène :
Elles aimaient les belles voix,
Et, trompant leurs royales chaînes,
Te suivirent là toutes trois,
Bon Hermite des quatre chênes.

Ce qu'il en advint, on ne sait...
Mais une fée, absurde vieille,
Qui sur sa licorne passait,
Oyant du bruit, prêta l'oreille :
« Mes filleules ! Jésus, bon Dieu !
« Les trois!... On rivera vos chaînes ;
« Et toi, pour calmer ton beau feu,
« Sois l'Hermite des quatre chênes.

« Cloué comme au creux d'un rocher,
« Là, tu vivras mille ans par force,
« Sans que rien puisse t'arracher
« Aux nœuds redoublés de l'écorce...
« A moins que deux voix et qu'un luth
« Ne fassent tomber clous et chaînes
« Mieux qu'Orphée aux enfers... Salut
« A l'Hermite des quatre chênes !

« Mais, dit la vieille en ricanant,
« Il faut des voix comme la tienne ;
« Sans quoi, bernique !... Et maintenant
« Dieu te garde une mort chrétienne ! »
C'était joindre l'insulte au mal.
Il va donc croupir dans ses chaînes !
Où trouver un chanteur rival
De l'Hermite des quatre chênes ?

Las ! hélas ! par un chant divin
(Car il a gardé sa richesse)
Il supplie, il supplie en vain
Bergère qui passe ou duchesse
« Pour avoir aimé... d'amitié,
« On me fait mourir dans les chaînes ;
« Un tout petit air, par pitié,
« A l'Hermite des quatre chênes ! »

Le voyant souffrir à ce point,
Quelquefois duchesse ou bergère
A chanté ; mais leur voix n'est point
Assez suave, assez légère ;
Avec lui *duo* ni *trio*
Ne peut s'arranger... Et les chaînes
S'alourdissent comme un fléau
Sur l'Hermite des quatre chênes.

ENVOI.

Seriez-vous des anges... méchants,
Cécile, Julia, Céleste ?
De votre harpe et de vos chants
Rompez enfin l'exil funeste ;
Chantez ; les oiseaux sont témoins,
Les voix du ciel brisent les chaînes ;
Chantez, sinon pour nous, du moins
Pour l'Hermite des quatre chênes !

OLIVIER.

A M. Louis Belmontet.

La France attend sa dernière heure,
La mort sur sa gloire a passé :
Seul, Olivier vers sa demeure,
Le soir, revient triste et blessé,
Cachant son armure éclatante
Et ses larmes sous son manteau,
Pour la nuit il dresse sa tente
Tout près des murs de son château :

« Oserai-je suspendre encore
« Ma bannière à la vieille tour ?
« Oserai-je aux lèvres d'Isaure
« Ravir le baiser du retour ?
« Que répondrai-je à mon vieux père,
« Qui viendra dans mes bras tremblants
« Chercher le laurier qu'il espère,
« Pour rajeunir ses cheveux blancs ?

« Et pourtant parmi les alarmes
« J'ai combattu trois jours entiers,
« Et pourtant sous mes jeunes armes
« Se sont courbés de vieux guerriers....
« Aux caprices de la victoire
« Il faut accoutumer son cœur.
« Les destins changent ; et la gloire
« N'est pas toujours pour le vainqueur.

« Mais quoi ! d'un belliqueux murmure
« Mon coursier fidèle a frémi,
« Et mon cœur bat sous mon armure
« Comme s'il chargeait l'ennemi !
« La fortune, un moment légère,
« Nous ramènera les succès ;
« Et jamais la palme étrangère
« N'a grandi sur le sol français ! »

VOTRE FETE.

PLAINTE D'UN ABSENT.

Aujourd'hui, noble châtelaine,
Pour en décorer vos lambris,
On a de leurs trésors fleuris
Dépouillé les bois et la plaine. —
Mais si, par hasard, dans un coin,
Quelque fleur chagrine et pâlie
Frappe vos yeux, que nul n'oublie...

Pensez à moi qui suis bien loin !

Aujourd'hui, quand descendra l'ombre,
De magiques feux colorés
Avec les flambeaux éthérés
Vont lutter d'éclat et de nombre.—
Mais, des plaisirs morne témoin,
Au fond du ciel si quelque étoile
D'un nuage de deuil se voile...

Pensez à moi qui suis bien loin !

Aujourd'hui, le luth du trouvère
Ose exhaler à vos genoux
Ses refrains, dont l'accent trop doux
Fait sourire la plus sévère.—
Mais si, d'échos ayant besoin,
Quelque voix, dans l'air fugitive,
Mêle aux chants sa note plaintive,
Pensez à moi qui suis bien loin !

LES CHANTEURS ITALIENS.

A M. Paul Juillerat.

C'est la Toscane et la Sicile
Où vivre est doux, vivre est facile ;
Là, chants divins, amour docile,
Soleil, beauté,
Et liberté !

Sœur d'Athène, antique Italie,
Par le temps encore embellie,
Tes fils aiment avec folie
Ton sol de feu
Et ton ciel bleu.

Tu pardonnes
Aux plaisirs ingénus ;
Tes madones
Ont les traits de Vénus.

C'est la Toscane, etc., etc., etc.,

Terre des fleurs et des oranges,
Terre des amours et des anges,
Des Dantes et des Michel-Anges,
Où s'embrâsa
Cimarosa!

O princesse,
Ta main tombe au hasard,
Et sans cesse
Prend le sceptre d'un art.

C'est la Toscane, etc., etc.

Quand vers le nord, chez les barbares,
De soleil et d'amour avares,
Nous allons avec nos guitares,
Ah ! c'est toujours
Pour peu de jours

Tout nous gêne,
Leurs plaisirs, leurs ennuis !...
Naple et Gêne,
Où sont vos belles nuits ?...

C'est la Toscane, etc., etc.

Mais l'étranger, ma souveraine,
Étouffe ta voix de syrène...
Relève-toi ! fais voir la reine
Des Vaticans
Et des volcans !

Vienne l'heure
Du réveil éclatant !
Que je meure
Combattant et chantant :

C'est la Toscane et la Sicile
Où vivre est doux, vivre est facile ;
Là, chants divins, amour docile,
Soleil, beauté,
Et liberté ! (*)

(*) Cette pièce et quelques autres ont été mises en musique par Mme Pauline Duchambge, qui en a fait des chefs d'œuvre d'expression et de mélodie, selon son habitude.

LA CHASSE ENCHANTÉE.

Dans un noir vallon où la Creuse
Détourne ses flots écumants
Emma, jusqu'à quinze ans heureuse,
Cachait sa vie et ses tourments.
Là, sur le tombeau de sa mère
Elle soignait de tristes fleurs,
Parure fragile, éphémère,
Mais qui revivait sous ses pleurs.

Un jour, l'écho de la vallée
Renvoie un bruit lointain de cor :
A ce bruit la belle isolée
Cherche un abri plus sombre encor.
C'était une biche tremblante
Fuyant le chasseur matinal.
Hélas ! dans sa fuite brûlante
Elle emporte le trait fatal.

« Pauvre biche, dit la bergère,
« Comme te voilà toute en sang ! »
Et déjà, d'une main légère,
Elle presse et lave son flanc.
« Quel monstre t'a si fort blessée,
« Toi, des bois l'orgueil et l'amour ?... »
Ah ! ce monstre, jeune insensée,
Pourrait te blesser à ton tour !

Or voici, palpitant de joie,
Le chasseur qui court à grands pas :
Des yeux il dévore sa proie ;
Et son arc ne pardonne pas.
Déjà la mort est préparée,
Le trait va s'échapper... « Méchant,
« Méchant ! » dit la vierge éplorée,
Sous ses longs cheveux se cachant.

« Va, ta liberté t'est rendue,
« Blonde biche, dit le chasseur ;
« Mais la mienne, je l'ai perdue !...
« Sera-ce amertume ou douceur ?
« Et toi... Les autres, que sont-elles ?
« Dis-moi, de grâce, si je vois
« La plus charmante des mortelles
« Ou la déesse de ces bois ! »

« — Je ne suis qu'une pauvre fille
« Qui n'ai plus, hélas ! qu'à souffrir.
« Ma mère... son âme au ciel brille ;
« Et pour la voir je veux mourir. »
« — Non, tu ne mourras point, bel ange ! »
Il fait un signe, et la forêt
S'anime d'un murmure étrange,
Et toute une cour apparaît.

Nobles écuyers et beaux pages,
Sur un geste de leur seigneur,
Venaient en galants équipages,
Et le front nu, lui rendre honneur.
« Vous voyez cette pastourelle,
« Dit-il, humble fleur du coteau :
« Que tous les saluts soient pour elle,
« Car c'est la dame du château. »

Et de ce nom chacun l'appelle...
Emma rêvait... Le lendemain,
Sire Enguerrand, dans la chapelle,
Mit un anneau d'or à sa main.
Grands festins à la cour ravie
Ne cessèrent durant vingt jours...
Dieu seul, qui mesure la vie,
Sait quand finiront leurs amours.

ENVOI.

Acceptez-la cette romance
Bien indigne de tant d'honneur,
Qui dans la tristesse commence
Et va finir dans le bonheur.
Puissiez-vous sentir, à l'entendre,
Quelque trouble, non sans appas,
Et vous embellir d'un cœur tendre,
Seul charme que vous n'ayez pas !

UNE SCÈNE DES APENNINS.

A M. G. DU TILLET.

. . . Et cependant cet homme
était bon, mais il fut
trahi par elle et alors !..

Amis, en embuscade
Au bas de l'Apennin.
Et moi... La sérénade
Sur le bord du chemin.
Malheur à qui s'arrête
Pour écouter ma voix...
Son argent et sa tête !
C'est cher... pour une fois.

(Il chante :)

« Sous un balcon de Véronne,
« La nuit, j'avais les pieds froids...
« Ces nuits là, sous leur couronne,
« J'avais grand'pitié des rois! »

— Quoi ! pas un voiturin...
Pas même un pélerin !...

(Il chante :)

« J'étais pauvre et sans maîtresse
« Quand je vis Térésia :
« Elle plaignit ma détresse,
« Un seul regard nous lia.
« Ses parents, au cœur avare,
« Nous suivaient comme un fléau;
« Mais est-il rien qui sépare
« Juliette et Roméo !

« Sous un balcon de Véronne,
« La nuit, j'avais les pieds froids...
« Ces nuits-là, sous leur couronne,
« J'avais grand'pitié des rois ! »

— Chut ! chut ! n'entends-je pas ?...
Oui, la poste, là bas !
(Il chante.)

« Un jour, toute blanche, aux Carmes,
« J'aperçus Térésia :
« Elle versa bien... trois larmes,
« Puis, elle se maria !
« Voilà donc ce qu'on y gagne,
« Dis-je alors en me cachant!...
« Je m'enfuis dans la montagne,
« Et je devins très-méchant.

« Sous un balcon de Véronne,
« La nuit, j'avais les pieds froids...
« Ces nuits-là, sous leur couronne,
« J'avais grand'pitié des rois ! »

—Un beau landau, parbleu !...
Halte-là !— Bravi, feu !

Pan, pan ! et qu'on soit preste !
Hommes, femmes, c'est bien !
Par saint Pierre, il ne reste
Ni personne, ni rien,
Voyez : l'aubaine est forte !...
Mais que vois-je à mon tour!...
Ciel !... Térésia, morte !...
Allons !... vive l'amour !!!

LA NOCE DE LEONOR.

A M. Gaspard de Pons.

LE SPECTRE.

Allons, flambez, torches fatales !
Bruyants démons, peuplez les salles !
Grincez, frappez, aigres cymbales !
Mugissez tous, clairons de fer !
Sombre galop, ruez-vous dans la fête ;
Plus fort, plus fort !... Et comme la tempête !
Il est minuit : sans qu'on s'arrête,
Jusqu'au matin le bal d'enfer !

Vois, je suis Mendoce...
Ne tremble pas ainsi.
C'est ta nuit de noce :
C'est donc la mienne aussi !
Tournons et bondissons !... N'es-tu pas bien heureuse,
Ma Léonor, si près de moi ?

LA MARIÉE.

Comment ! toi là ! toi, mort !... Mendoce !... Nuit affreuse !...
Cette voix funèbre !... Tais-toi !

LE SPECTRE.

Jamais !

Allons, flambez, torches fatales !
Bruyants démons peuplez les salles !
Grincez, frappez, aigres cymbales !
Mugissez tous, clairons de fer !
Sombre galop, ruez-vous dans la fête !...
Plus fort, plus fort !... Et, comme la tempête !
Il est minuit : sans qu'on s'arrête,
Jusqu'au matin le bal d'enfer !

Tu m'as dit : « Je t'aime,
La mort n'y fera rien. »
J'en fis vœu de même ;
Je viens prendre mon bien.

Tournons et bondissons !... Prends mon anneau, chère ange !
Et qu'un baiser m'unisse à toi !...

LA MARIÉE.

Ton bras me glace... Dieu ! ma raison se dérange !
Mon cœur se brise... Ah ! lâche-moi !

LE SPECTRE.

Jamais !

Allons, flambez, torches fatales !
Bruyants démons, peuplez les salles !
Grincez, frappez, aigres cymbales !
Mugissez tous, clairons de fer !
Sombre galop, ruez-vous dans la fête!
Plus fort, plus fort !... Et comme la tempête !
Il est minuit : sans qu'on s'arrête,
Jusqu'au matin le bal d'enfer !

Quel est-il ce comte
Qu'ils disent ton mari ?
Dis-leur donc sans honte :
Mendoce est mon chéri.

Tournons et bondissons ! la lune nous invite...
Viens dans les champs, suis ton époux !

LA MARIÉE.

Je n'y vois plus !... je meurs !... Ciel !... où vas-tu si vite ?
Quand donc nous arrêterons-nous ?

LE SPECTRE.

Jamais !

Dehors, dehors ! torches fatales !
Bruyants démons, quittez les salles !
Grinçant toujours, suivez, cymbales !
Et vous aussi , clairons de fer !
Roule, galop ! roule, folle tempête !...
J'entends le coq !... Allons, sans qu'on s'arrête.
Allons ! C'est là-bas notre fête,
Là-bas, les noces de l'enfer !!!

DON FERNAND.

. . . Ce jour-là, dans l'église Saint-Jean, à Malte, on procédait à la réception d'un nouveau chevalier.

JULES DE RESSÉGUIER. — *Almaria.*

—

Je suis d'un nom que la Castille exalte ;
Comme le roi j'avais toute une cour ;
Quand je passais, les Seigneurs faisaient halte...
Madrid s'apprête à fêter mon retour...
Mais Dieu le veut, et je m'exile à Malte.
Que fait la gloire à qui n'a plus l'amour !

Cloîtres saints et guerriers,
C'est en vous que j'espère.
Oh ! cachez-moi, mon père,
Parmi vos chevaliers !

Déjà la barque, à nos rives offerte,
Me ramenait mon bel ange mortel...
Almaria !... La vague s'est ouverte
Pour t'engloutir sous un voile éternel !...
L'Espagne est morte et la terre est déserte...
Ton âme attend sur le chemin du ciel...

Rochers hospitaliers,
C'est en vous que j'espère.
Oh ! gardez-moi, mon père,
Parmi vos chevaliers !

Dans tous mes sens la tempête s'élève
Comme l'orage où périt mon trésor ;
Ma vie, hélas ! n'est plus qu'un sombre rêve.
Où ton regard me jette un rayon d'or.
Avec la croix, ah ! j'ai besoin du glaive :
Dieu contre toi serait trop faible encor.

O combats meurtriers,
C'est en vous que j'espère...
La mort, la mort, mon père,
Parmi vos chevaliers !

L'ÉTRANGERE.

Oh ! j'ai rêvé d'une étrangère
Plus douce qu'un enfant qui dort,
Puis soudain rieuse et légère
Comme la fée aux cheveux d'or.
C'était, parmi les filles d'Eve,
Une blonde sœur d'Ariel,
Qui venait nous parler du ciel...
— Je vous vois : ce n'est plus un rêve !

Oh ! j'ai rêvé que ce bel ange
Passait, chantant dans nos chemins ;
Et moi, saisi d'un charme étrange,
De loin je lui tendais les mains.
Et, comme le flot qui s'élève,
Je sentais mon cœur se gonfler,
Et ma vie en pleurs s'en aller...
— Regardez : ce n'est plus un rêve !

Oh! j'ai rêvé (car dans ce monde
J'ai tant de bonheur en rêvant !)
Que, voyant ma peine profonde,
Vint à moi la divine enfant ;
Et qu'alors (faut-il que j'achève?),
Tremblante, elle me dit tout bas :
« Meurs-tu d'amour ? Oh ! ne meurs pas... »—
—Las ! hélas ! ce n'était qu'un rêve !

BEPPA.

Ainsi qu'une enfant vermeille
Dans sa riante corbeille,
Naples s'endort et s'éveille
Nous chantant que tout est bien !
O ma reine, ainsi vous faites ;
Et moi, je meurs dans vos fêtes...
Beppa, du trône où vous êtes,
N'en saurez-vous jamais rien ?

Si, pour étourdir ma peine,
A *San-Carlo* je me traîne,
Les jeux, l'éclat de la scène,
O Beppa, je n'en vois rien.
Mais, dans cette loge à frange,
Vos bras dorés, vos traits d'ange,
Les doux regards qu'on échange,
Hélas ! je les vois trop bien !

Pour vous rencontrer peut-être
Lorsqu'au saint lieu je pénètre,
Les chants de l'orgue et du prêtre,
O Beppa, je n'entends rien ;
Mais votre mante qui passe,
Vos pleurs secrets sous la châsse,
Votre prière à voix basse,
Oh ! je les entends trop bien !

Et vous êtes la madone
Pour tous les pauvres si bonne ;
D'autres que vous font l'aumône,
Nulle ne la fait si bien.
O Beppa, de tous bénie,
Je souffre, hélas ! je mendie...
Quoi ! pour me rendre la vie
Ne me donnerez-vous rien ?

NELLA.

Qu'elle chante sous la brise,
Qu'elle pleure dans l'église,
C'est la perle de Venise,
Blanche et fine... Voyez-la.
C'est la rose sans rivale,
La colombe virginale,
C'est l'étoile matinale ;
Mieux encore, c'est Nella !
Dans mon cœur j'ai son image,
Sur ses pas est mon hommage...
Elle est pauvre ; c'est dommage ;
Mais je l'aime : tout est là !

—Des madones d'Italie
Quand on est la plus jolie,
Pour les anges c'est folie
De garder ces trésors-là.
Vois mes bals, mes sérénades,
Ma devise des croisades,
Mes sequins et mes crusades,
Mon palais et ma villa !...
— « Non, seigneur, non... J'aime un page,
Qui me jure mariage.
S'il est pauvre, c'est dommage :
Mais je l'aime · tout est là ! »

NIZZA.

Nizza, je puis sans peine,
Dans les beautés de Gêne,
Trouver plus douce reine;
Mais
Plus beaux yeux, jamais!
Tu peux trouver sans peine
Plus haut seigneur dans Gêne
Pour te nommer sa reine;
Mais
Plus d'amour, jamais!

Tu peux avec tes charmes
Remplir mon cœur d'alarmes
Et le noyer de larmes,
Mais
Le changer, jamais!
Je puis, mourant d'alarmes,
Les yeux brûlés de larmes,
Maudire un jour tes charmes;
Mais
T'oublier, jamais!

LA NUIT DE JEANNE.

Minuit frappait à la grande pendule,
Et la grand'mère avait les yeux fermés;
Mais l'ombre est chère au cœur tendre et crédule...
Et vous veillez, Jeanne, car vous aimez!

Vos longs regards, perdus dans une étoile,
Y vont chercher des regards enflammés...
Mais quoi! déjà le bel astre se voile:
Jeanne, aime-t-il celui que vous aimez?

Les chants d'un cor ont percé la nuit sombre :
Un doux frisson court dans vos sens charmés...
Mais quoi ! là-bas les chiens hurlent dans l'ombre!...
Jeanne, vient-il celui que vous aimez ?

Et puis, soudain s'arrête la pendule,
Les deux flambeaux s'éteignent consumés...
Tout est présage au cœur tendre et crédule :
Jeanne, est-il mort celui que vous aimez ?

LE MESSAGE.

La nuit d'hiver étend ses voiles ;
Au ciel neigeux quelques étoiles
A peine ont lui.
Tiens, ô ma colombe fidèle,
Cache ce billet sous ton aile,
Car c'est pour lui...
Ah ! qu'il fait noir sous les bois de Saint-Guy

Vole, vole vers sa demeure !
Pourquoi laisse-t-il passer l'heure,
L'heure d'amour ?
La vieille Hélène est endormie :
Il m'appelerait son amie
Jusques au jour !...
Ah ! qu'il fait noir sur l'étang de la tour.

Comme un flambeau, blanche colombe,
A travers le givre qui tombe
Guide ses pas !
Chante de loin s'il vient... s'il m'aime !...
Et ne reviens jamais toi-même
S'il ne vient pas...
Ah ! qu'il fait noir dans les ravins là-bas !

KITTY-BELL.

Chère lune, bonsoir.
Ne te cache pas, je te prie!
Qu'à tes rayons je puisse voir
L'ami dont je suis tant chérie.

Voici l'heure, c'est lui!
C'est lui qui passe, grave et sombre;
Mais ses yeux sur ma vitre ont lui,
Pareils à deux flammes dans l'ombre!

C'est ainsi tous les jours!
C'est ainsi que je sais qu'il m'aime.
Pas un seul mot de nos amours...
Le roman s'achève en nous-même.

« Kitty-Bell! Kitty-Bell! »
Le poëte, en pleurant, me nomme..
Est-ce un adieu que cet appel?
Reviens, reviens, pauvre jeune homme

Chère lune, bonsoir!
Ne te cache pas, je te prie!
Hélas! hélas! dois-je encor voir
L'ami dont je suis tant chérie?...

TOBIE.

A M. Ludovic Guyot, auteur du poëme de *Tobie*.

« . . . Et le vieux Tobie bénit le Seigneur
« de ce qu'il lui avait rendu les yeux, et il
« ne pouvait se lasser de regarder son fils
« Tobie, et Sara, sa compagne, et l'ange
« qui les amenait. » (*Sainte-Bible.*)

I.

C'est toi, mon fils, car j'entends bien ta voix...
Que ton absence eut de jours et d'alarmes !
Ton père aveugle a des yeux pour les larmes,
Larmes d'angoisse et d'ivresse à la fois !
Oh ! parle encor ! Quand je t'écoute,
Il me semble que je te vois.
Mais tout est noir... Mon Tobie est sans doute
Plus beau qu'un ange, et ce n'est pas pour moi !

Hélas ! quel baume d'Arabie,
Quel mage me rendra mes yeux
Pour voir les cieux
Et mon Tobie !

II.

L'ange de Dieu, qui te ramène au port,
Ne peut-il point d'une céleste flamme
Percer la nuit où s'engloutit mon âme ?
Car, voir c'est vivre ; un aveugle est un mort.
Mais... les doigts touchent ma paupière,
Qui s'ouvre au feu de ton amour...
Mon fils ! je vois ! je vois !... C'est la lumière ....
Tu m'as rendu la vie avec le jour !

Ma longue épreuve est donc subie !
Oh ! double trésor de mes yeux !
Je vois les cieux
Et mon Tobie !

III.

Oui, te voilà !... Que je t'admire encor !
Et l'ange aussi qui sur nous prie et veille ;
Et cette autre ange, enfant toute pareille
A Rébecca près du puits de Nachor !
Viens, Sara, fleur de la famille,
Sur mon sein tremblant de bonheur !
Merci, mon fils, je n'avais pas de fille !
Chantons tous trois un cantique au Seigneur !

Seigneur du juste et de l'impie,
Seigneur, tu peux fermer mes yeux :
J'ai vu les cieux
Et mon Tobie !

SAINTE CATHERINE.

A Mademoiselle Anna de Ceré.

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvents,
Pour les chastes quadrilles
Jetez la robe brune et les livres savants ;
Car, du haut de son trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient, pour sa fête, un jour de paradis.

Mais, dans ce jour riant de vacance lutine,
Ayez mémoire encor de sainte Catherine ;
Et dites : Nous aussi, plutôt que de pécher,
Bien jeunes pour la mort, nous irions la chercher.

Or, des chrétiens captifs sur la côte africaine,
Qui labouraient le sol sous les fouets sarrasins,
Heurtèrent dans le sable une tombe romaine.
Ce qu'elle contenait, leurs dix bras, à grand'peine
L'allèrent déposer sous trois palmiers voisins.

Et de la mort l'un d'eux ayant ouvert les langes :
« Gardons que ce dépôt, dit-il, ne soit trahi ! »
Et tous cachaient le corps, lorsqu'une troupe d'anges
Descendit, de la sainte entonnant les louanges,
Et l'emporta bien loin vers le mont Sinaï.

Là s'élevaient les murs d'un très-vieux monastère,
Là les oiseaux divins s'abattirent, le soir.
L'Evêque reçut d'eux ce beau corps que la terre
Respecta cinq cents ans ; et, dans un saint mystère,
Le parfuma trois fois au feu de l'encensoir.

Puis il baisa le bout des ailes angéliques,
Qui balayaient le marbre en glissant sous la nef ;
Puis la cloche éveilla les frères catholiques,
Qui tous, de Catherine adorant les reliques,
Répondirent *Amen* aux oraisons du chef :

« Sainte Catherine, la vierge,
Qui résistâtes seule au second Maximin,
Reléguant dans sa pourpre un empereur romain
Afin de mourir pure et chaste sous la serge ;
Tendez-nous du ciel votre main !

« Sainte Catherine, savante,
Qui, dans Alexandrie, et du sang de ses rois,
Aux rhéteurs de l'école enseignâtes la croix,
Tant vous étiez de Dieu la parole vivante ;
Prêtez-nous là-haut votre voix !

« Sainte Catherine, martyre,
Qui, sur la roue infâme, au plus fort des tourments,
Confessâtes Jésus et ses commandements,
Priant pour vos bourreaux au lieu de les maudire ;
Priez pour nous à tous moments !

« Sainte Catherine, l'étoile
La plus blanche qui soit dans le septième ciel,
Splendeur, flamme invisible à l'œil matériel,
De votre éclat brûlant, oh ! dépouillez le voile,
Pour sourire sur votre autel ! »

Comme l'Évêque-Abbé cessait la litanie,
Ils placèrent la sainte en une châsse d'or,
Et, pour glorifier sa mémoire bénie,
Lui votèrent la fête et la cérémonie
Que dans tous les clochers on carillonne encor.

Quand, le ciel nous aidant, il nous reprend l'envie
De juger Catherine aux actes de sa vie,
Ce qui frappe surtout, et surtout lui valut,
Son martyre excepté, la palme du salut:

C'est l'ineffable accord, l'harmonique alliance
De tant de modestie et de tant de science;
Comme si le cœur simple et doux de Jésus-Christ
Se mariait en elle au feu du Saint-Esprit.

Elle savait qu'il faut que toutes les lumières
Remontent vers le ciel à leurs sources premières,
Que la science humaine elle seule est bien peu,
Et que c'est tout savoir que de connaître Dieu.

De là vient qu'elle fut pour l'Église fidèle
Des enfants de son sexe et patronne et modèle,
Et que la docte sainte, en ses divins loisirs,
Ainsi que leurs travaux ordonne leurs plaisirs.

Écolières gentilles
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvents,
Pour les chastes quadrilles
Jetez la robe brune et les livres savants;
Car, du haut de son trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient, pour sa fête, un jour de paradis!

POUR LA PREMIERE COMMUNION.

A Mademoiselle Léonie Daclin.

CHŒUR.

Allons vers le Seigneur, ô mes jeunes compagnes !
Déjà brille à nos yeux l'aube du jour sans fin ;
Comme au soleil terrestre une fleur des montagnes,
Notre âme, en s'élevant, s'ouvre au soleil divin.

I.

Ici, mes sœurs, toutes petites,
On nous présenta sur l'autel,
Tendres lys, sous les eaux bénites,
Marqués pour les jardins du ciel.
Aujourd'hui, dans notre sein même,
Brûlant d'espoir et de ferveur,
Nous venons, pour second baptême,
Recevoir le sang du Sauveur.

CHŒUR.

Allons vers le Seigneur, etc., etc.

II.

Nos mères, dont l'amour éclate,
Nous guident vers le roi des rois,
Plaignant celle qui, sous Pilate,
Suivit son fils jusqu'à la croix.
Nos premiers cris, nos corps si frêles
Furent bercés sur leurs genoux :
Prions, mes sœurs, prions pour elles...
Elles ont tant prié pour nous !

CHŒUR.

Allons vers le Seigneur, etc., etc.

III.

Et toi, le plus aimé des anges,
Qui dans nos berceaux nous défends,
Sous nos voiles, comme en nos langes,
Garde et rassure tes enfants ;
Et, vers le monde qui s'apprête,
Quand notre aile prendra l'essor,
Autour de nos robes de fête
Promets-nous de veiller encor!

CHŒUR.

Allons vers le Seigneur, ô mes jeunes compagnes !
Déjà brille à nos yeux l'aube du jour sans fin ;
Comme au soleil terrestre une fleur des montagnes,
Notre âme, en s'élevant, s'ouvre au soleil divin.

SONNET.

AU PRINCE ÉLIM METTSCHERSKI.

Cher Français de Moscou, blond Scalde, dont le luth
Assouplit à nos vers ses cordes boréales ;
Prince qui, courtisant nos Muses, tes féales,
Obtins, à nos dépens, que leur faveur t'élût ;

Si quelques-uns de nous ont péché ; s'il leur plut,
Littéraires *frondeurs*, se faire *rois des halles*,
La chaste poésie, aux formes idéales,
A dans ton saint laurier sa branche de salut.

Qui pourrait voir d'un œil de haine et de colère
Se lever dans nos cieux ton étoile polaire,
A leurs astres rivaux mêlant ses rayons d'or?

La France à ses tournois t'accueille sans alarmes ;
Tu triomphes, mais fort et paré de ses armes :
Ta victoire pour elle est un hommage encor !

AUTRE

A M. Alexandre Cosnard.

Quelque chose qui jette en mon cœur agité
Un saint étonnement que rien ne peut distraire :
C'est un sonnet de Tasse à Camoëns, son frère,
Son rival d'infortune et d'immortalité.

J'y vois que sur un ton de calme dignité
Ils parlaient de leur muse, à l'aile téméraire,
Des triomphes divins, du sceptre littéraire,
Comme deux rois traitant de leur autorité.

Pourtant la destinée était loin d'être bonne
Au Cygne de Ferrare, à l'Aigle de Lisbonne :
Tous deux se répondaient du fond d'un hôpital !...

Avec l'amour ingrat et la gloire muette,
La faim les a tués ces dieux ! — Et maint poëte
Se plaint, chez Tortoni, que son astre est fatal !

ENVOI.

Chez vous, qui les aviez vu naître,
Mes vers, enfants voilés pour tous,
Qui les caressiez, et peut-être
Vous plaisiez à faire paraître
Comme ils se plaisaient avec vous ;

Chez vous, d'un air froid et morose,
Mon livre, un jour, fut accueilli...
Les papillons laissent la rose
Du moment qu'elle est toute éclose,
Et les oiseaux le fruit cueilli.

La lyre a chanté sans mystère :
Son chant vous devient importun ;
L'encens qui brûlait solitaire
Vole en nuage sur la terre,
Et vous n'aimez plus son parfum.

Vous aimiez la source inconnue
Qu'entourait un ombrage épais ;
Bien souvent, quand grondait la nue,
Sur ses bords vous êtes venue
Chercher son murmure et la paix.

A son petit bruit attentive,
Vous perdiez les heures du jour,
Laissant quelque larme furtive
Tomber dans son onde plaintive
Comme un chant de deuil ou d'amour.

Puis, vous vous preniez à sourire
A vos traits frémissant dans l'eau,
Comme les cordes d'une lyre
Que balancerait le Zéphire
Aux faibles branches d'un bouleau.

Jamais, le soir, vous n'en revîntes
Sans en rapporter quelque fleur,
Quelques plumes mollement peintes
De ses ramiers, chanteurs sans craintes
Loin des piéges de l'oiseleur.

Et, comme un écho qui s'enflamme,
Vous répétiez tous leurs accords ;
Et, j'en suis sûr, aucune femme
Ne se réjouit dans son âme
Plus que vous ne faisiez alors.

Mais la paresseuse fontaine
Dans l'ombre a lentement grossi ;
Et, comme une biche incertaine,
Vers quelque pelouse lointaine
Elle veut s'échapper aussi.

Elle sort de son lit de mousse,
Et déjà son flot diligent,
Cédant à l'instinct qui le pousse,
Fuit parmi l'herbe épaisse et douce,
Comme une couleuvre d'argent.

Et, plus fort d'épreuve en épreuve,
Le ruisseau devient un torrent,
Et le torrent un large fleuve
Où des grands bœufs, plonge et s'abreuve
Le troupeau, d'île en île errant.

Et vous, comme si chaque aurore
N'arrivait pas à son midi ;
Comme si, plus brûlant encore,
Avec tout ce qui vous décore
Notre amour n'avait pas grandi ;

Vous en voulez à l'humble source
De marcher en fleuve à la mer ;
Vous semblez dévouer sa course
Aux froides haleines de l'Ourse,
Aux dards enflammés du Cancer.

Quoi ! l'abandonner de la sorte
Parce qu'il prend un libre essor !...
Hélas ! hélas ! que vous importe,
S'il passe obscur, ou s'il emporte
Dans son sable quelque grain d'or ?

Avant que le matin se lève,
Vous informez-vous seulement,
Si sur les cailloux de sa grève,
Une vierge, en pleurs, fuit le rêve
Qui ressemble aux pas d'un amant?

Si, lorsque l'ombre s'amoncelle
Sous le vol nébuleux du soir,
Chaque astre, dont l'œil étincelle,
N'aperçoit pas dans la nacelle
Deux êtres différents s'asseoir ?

Si, parmi tant de clameurs viles,
Le fleuve élève au ciel sa voix ?
S'il baigne d'opulentes villes,
Et, loin de leurs palais serviles,
Quelque fier donjon d'autrefois ?

Savez-vous s'il soupire ou gronde ?
S'il fertilise ou s'il détruit ?
Si dans la candeur de son onde,
Se dégorge la fange immonde
Des égouts, lâchés à grand bruit ?

Ou s'il roule, aux yeux du vulgaire,
Sous quelque beau pont, habité
Par ces vieux grands hommes de guerre,
Que David a dotés naguère
D'une double immortalité ?

Que vous importe ?... Ah ! c'est dommage !
Car toujours, orageux ou non,
Chaque flot, d'hommage en hommage,
Aurait promené votre image,
Tout en murmurant votre nom !

A MADAME RÉCAMIER.

Celle qui, sous les bois de l'antique abbaye,
Projette un pur reflet de grâce et de beauté,
Sans commander jamais, à toute heure obéie,
Je l'ai vue exerçant sa douce royauté.

L'Ange de bienveillance est assis auprès d'elle ;
Et le génie, un jour enchaîné sur ses pas,
Forme autour de sa vie une garde fidèle,
Luxe miraculeux que d'autres rois n'ont pas !

Livre III.

MÉLANGES.

ETRENNES.

1er janvier ***.

A MON AMI LE BARON JULES DE CROZE.

Le baromètre à la tempête,
La conscience au-dessous de zéro,
L'intrigue au premier numéro,
Des cœurs tristes, des airs de fête,
De farouches Brutus prenant l'air du bureau,
Des grands seigneurs n'ayant d'élevé que la tête,
Des Crésus allant à la quête,
De vieux nains pour conduire un peuple de héros;
Des gens d'en bas, montés au faîte,
Prenant tout... et parlant d'intérêts généraux;
Les chrétiens se croisant pour l'honneur du prophète,
Des saints... qui seraient des bourreaux,
Et d'anciens mouchards... libéraux;
Puis le génie en proie aux bêtes,
Et la plèbe criant haro
Sur la couronne des poëtes;
Et, dans les bals comme au barreau,
Les hommes moins polis sans être plus honnêtes;
Et nos jeunes gens à conquêtes
Laissant les dames là pour celle de *carreau;*
Le jeune amour traité de fable surannée;
Devant le pauvre, à jeun, sur les bornes tremblant,
L'égoïsme, en traîneau, sous ses poils s'étalant;
Par le vice enrichi la loyauté bernée;
La palme en tous lieux décernée
A qui prouve n'avoir ni vertu ni talent;
Quelque duchesse un peu fanée
Promenant un bel indolent;
L'agiotage calculant,
A tant chaque malheur, le gain de sa journée;
L'opinion à droite, à gauche s'en allant,
Comme la girouette à tous les vents tournée;
Sous son manteau troué le sage se voilant;

L'ingratitude déchaînée
Contre les dieux tombés armant son dard sifflant,
Ainsi qu'une guêpe acharnée
Sur un lion qui saigne au flanc...
Oui, mais quelque âme aussi vers sa sœur entraînée,
Mon âme, sur vos monts, à toute heure volant
Vous porter et chercher un baume consolant...
Enfin, rien de nouveau pour la nouvelle année.

SALTARELLE.

Venez, enfants de la Romagne!
Tous, chantant de gais refrains,
Quittez la plaine et la montagne
Pour danser aux tambourins!

Rome la sainte vous les donne
Ces plaisirs que la Madone
De son chêne vous pardonne,
Se voilant quand il le faut.
Le carnaval avec son masque,
Ses paillettes sur la basque,
Ses grelots, son cri fantasque,
Met les sbires en défaut.

Venez, enfants, etc...

Frappons le sol d'un pied sonore!
Dans nos mains frappons encore!
La nuit vient... et puis l'aurore:
Rien n'y fait; dansons toujours!
Plus d'un baiser s'échappe et vole!
Se plaint-on? la danse folle
Coupe aux mères la parole,
C'est tout gain pour les amours.

Venez, enfants, etc.

Le bon curé qui pour nous suivre
Laissa tout, mais qui sait vivre,
Ne voit rien, avec son livre,
De ce qu'il ne doit pas voir...
Mais quoi ! demain les Camaldules
Sortiront de leurs cellules ;
Puis, carême, jeûne et bulles
Sur la ville vont pleuvoir !...

Allons, enfants de la Romagne!
Tous, chantant de gais refrains,
Quittez la plaine et la montagne
Pour danser aux tambourins!

A M. ADOLPHE DUMAS.

Poëte aux nobles chants, flatteur aux douces choses,
Comment ! mon nom timide en ton vers étoilé !
C'est l'humble lizeron mêlé
Parmi les lauriers et les roses ;
C'est, dans une fanfare, un son faible et voilé.

Ton beau livre adoré, j'étais bien sûr d'avance
D'y trouver la palette, aux magiques tableaux,
Et l'harmonie, aux larges flots,
Et le soleil de ta Provence
Avec tous les trésors sous son amour éclos ;

Mais pouvais-je songer (et puis-je encore y croire?)
Que mon pâle joyau ne siérait point trop mal
Au bord de ton manteau royal ;
Que j'aurais place dans ta gloire,
Et que j'y brillerais d'un reflet amical?

A M. AUGUSTE DESPLACES.

J'aime ta *rose du Bengale*.
Quelle fleur, sous les cieux égale
Sa grâce qui vaincra le temps!
Poëte, sur nos jours moroses
Répands à flots toutes les roses
De ton harmonieux printemps.

IMAGE.

Le Génie, autre solitaire,
Dédaigné comme la vertu,
Loin des possesseurs de la terre,
Passe, d'un vil manteau vêtu.
Mais au gouffre du siècle immonde,
S'il périt consumé, le monde
Voit sa gloire, et l'appelle grand;
C'est l'écrevisse humble et mulâtre
Qui revêt au brasier de l'âtre,
Sa robe de pourpre en mourant!

Quand les divinités entraient dans les cabanes,
(La fable nous l'apprend et j'y crois un peu tard)
En adorations on voyait les profanes
Et tout prenait un air de temple et de nectar.—
Pour nous faire espérer que vous viendrez encore,
Supposez ces vieux murs quelque temple enchanté;
Supposez le nectar en buvant notre thé...
Et ne supposez pas surtout qu'on vous adore!

Cet ouvrage en natte, humble écrin :
Voilà, sous sa triple muraille,
Madame, comme, en son chagrin,
Un pauvre prisonnier travaille.
Ah ! si tous vos captifs tressaient ainsi la paille,
La paille deviendrait plus chère que le grain !

SUR

L'ALBUM DE Mme ADOLPHE St-VALRY.

—

Au poëtique appel de notre cher Adolphe,
Ses frères de la *Muse*, ici rassemblés tous,
Comme grands et petits vaisseaux dans un beau golfe,
N'attendent qu'un bon vent qui les conduise à vous.
Moi, par droit d'amitié, sinon de poésie,
Je me mêle, humble esquif, à l'escadre choisie.
Partons ! et traversée heureuse ! — sous nos yeux,
Votre image à la poupe, aplanira les lames,
Et du poëte ami l'étoile, aux douces flammes,
Sourit et nous répond de la faveur des cieux.

—

EPIGRAMME.

Vive Aristote, Rome et Sparte !
J'ai fait mes classes assez mal.
J'étais censeur sous Bonaparte ;
Je suis classique et libéral.

DIEU SOIT EN AIDE AUX ÉCOLIERS.

CHANSON.

Amis, c'est bientôt le grand jour
Des prix et des couronnes.
De nos mères si bonnes
Notre gloire paîra l'amour.
A l'ouvrage,
Du courage !
Tâchons d'être tous les premiers !
Dieu soit en aide aux écoliers !

Tenez, comptons bien sur nos doigts :
Dans huit jours les vacances !
Beaux galas, chasse et danses...
Et point de latin pour deux mois !
C'est merveilles !
Gare aux treilles,
Gare aux bouvreuils, aux espaliers :
Dieu soit en aide aux écoliers !

Et puis, quand vous n'y pensez pas,
Soudain revient novembre ;
Adieu, petite chambre,
Adieu, grand parc et grands ébats...
A nos places,
Dans les classes,
En voilà pour dix mois entiers...
Dieu soit en aide aux écoliers !

Mais, travaillons avec amour,
Et d'enfants que nous sommes,
Nous deviendrons des hommes
Qui conduiront le monde, un jour !...
A l'ouvrage,
Du courage !
Tâchons d'être tous les premiers !
Dieu soit en aide aux écoliers !

LA DOUBLE VENTE.

I.

LES EFFETS DE VOTRE MARI.

Un manteau, non pas de satin ;
Des lorgnettes, mais en bésicles ;
Un chapeau qui sait le latin ;
Et quelques autres gros articles...
Tout cela, madame, entre nous,
Coûta bien cinq cents francs, je gage ;
Si l'on en donne trente sous,
N'en demandez pas davantage.

II.

LES VOTRES.

Des gants qui vous serraient la main,
Des nœuds qui vous serraient la taille,
Le bouquet mort sur votre sein,
Un jour de fête ou de bataille :
Tout cela, soyons un peu francs,
Coûta bien trente sous, je gage ;
Si l'on en donne cinq cents francs...
Ah ! demandez-en davantage !

La poésie, hélas ! n'est rien par elle-même,
Tant que d'un cœur, touché de la grâce suprême,
Elle n'éveille point le sympathique amour.
C'est Galatée ouvrant ses yeux de marbre au jour ;
Pour qu'elle vive, il faut qu'on l'aime !

ACROSTICHES.

I.

Jeune blonde, à la grâce, à la voix souveraine,
Une fée a jeté tous ses dons sur vos pas ;
L'œil vous nomme Sylphide et l'oreille Syrène ;
il faut pour échapper à vos lois, blonde reine,
Etre aveugle, être sourd... et je ne le suis pas !

II.

Humbles fleurs, c'est sa fête! emportez auprès d'elle,
Emportez notre encens mêlé dans vos parfums,
Nos souvenirs aussi, troupe heureuse et fidelle,
Rêves, miroirs vivants de nos plaisirs défunts.—
Il est des jours si doux qu'ils font tort à la vie,
Eclairs trop fugitifs, trop rares oasis!
Tout ce charme est fatal à notre âme ravie,
Tant sa fuite, madame, est de regrets suivie!...
Et Dieu, près de vous seule a mis ces jours choisis.

III.

Imaginez un être au-delà des louanges
Syrène, au cœur naïf; nymphe, à la voix des anges;
Ajoutez, par miracle, aux lèvres des houris
Un élégant parler des dames de Paris;
Rêvez palmier, gazelle, étoile... mieux encore...
Embellissez le tout. — Vous aurez presque Isaure!

—

BARDES, TROUVÈRES, TROUBADOURS.

En ce bas monde il n'est complète chose;
Les mieux pourvus ont, au plus, demi-dose.
Du bel oiseau qui Poësie a nom
Aucuns ont-ils tous les attributs? non.
Si Troubadours en prirent le ramage,
Trouvères donc en eurent le plumage;
Et dans son cœur puisent Bardes bretons,
Moins curieux de couleurs et de tons.

FRAGMENT.

Dieu, trinité, cause des causes,
Clairs symboles à qui sait voir!
Nulle obscurité dans les choses,
C'est en nous-mêmes qu'il fait noir.
Dans l'Eden, aux regards de l'âme,
Les mystères en traits de flamme,
Faisaient luire leur sens caché;
Mais depuis sa chute première,
L'homme a jeté sur la lumière
Les ténèbres de son péché!

—

IMAGE.

Voyez ce dogue en feu! l'ardente hydrophobie,
Empruntant ses fureurs aux tigres de Nubie,
Presse ses flancs; il fuit. — Ses yeux rouges, hagards,
Jettent autour de lui leurs sinistres regards.
Il mord son maître, et passe; et sa gueule écumante
Multiplie en fléau le mal qui le tourmente.
La soif aux bords du lac le pousse tout sanglant,
Il voit l'onde et s'irrite et se roule en hurlant...—

Mais qu'un serpent, sorti de la forêt profonde,
Le perce de son dard, où le poison abonde;
Les venins ennemis luttent, rivaux affreux,
Et dans ses flancs calmés se détruisent entre eux.

A UN MÉGALANTHROPOGÉNÉSIAQUE.

Un ami du progrès et de l'humanité
Nous démontre comme on opère
Pour avoir des enfants d'esprit à volonté...
C'est grand dommage, en vérité,
Qu'il n'ait pas enseigné son secret à son père.

UN NOM.

Beau nom romain, beau nom créole,
Paré d'une double auréole,
Sous tous les cieux favorisé;
O Virginia! Virginie!
Doux nom, au souffle du génie
Par deux fois immortalisé!

Oh! que ne puis-je une troisième
Te donner la gloire de même!
Tu l'as encor bien mérité.
Car, jamais, dans l'histoire antique,
Ni dans le roman poétique;
Jamais tu ne fus mieux porté!

Jamais l'esprit n'eut plus de charmes;
Jamais le rire ni les larmes
N'eurent tant de puissance; oh! non!
Et jamais l'heure, sur ses ailes,
N'a fui si vite auprès de celles
Qu'on appela de ce doux nom!

L'HOMME AUX TIGRES.

Ses voluptés sont des mystères
Qui font trembler de toutes parts ;
Il est léché par des panthères,
Chatouillé par des léopards.

Cet Américain met sa jambe
Entre les dents de son chacal,
Et loin qu'il en sorte bancal,
Il en est, par Dieu, plus ingambe.

Deux heures là, sans dire mot,
Cloués en attendant ses fêtes,
Il nous fit croquer le marmot,
Que voudraient bien croquer ses bêtes.

Il dompte les rébellions
Des animaux les plus farouches...
Et sa femme fera ses couches
Dans la crinière des lions.

On dit que de cet homme unique,
Épris, plus qu'il n'est de bon goût,
Un philanthrope britannique
Depuis dix ans le suit partout,

Dans l'espoir, mal fondé peut-être,
Qu'un jour, enhardi par la faim,
Un tigre, sur la scène enfin,
Se plaise à goûter de son maître.

Mais chaque soir, l'homme est sauvé !
Et, de rivages en rivages,
L'Anglais court, d'autant plus privé
Que les tigres sont moins sauvages.

On dit encor (et je le croi)
Qu'une mère des moins bégueules,
Demain, pour vingt francs, sans effroi,
Louera sa fille à leurs vingt gueules !...

Mais, pour les plaisirs du public,
Une sage mesure est prise ;
Chassons tout fâcheux pronostic :
Si quelque bête mal apprise

Mord la petite et la pourfend...
Autorisés par la police,
Une autre mère, un autre enfant,
Sont là, tout prêts, dans la coulisse.

A M. ALBERT DE RESSÉGUIER.

(... Octobre 1827.)

Cher enfant, vous avez des yeux,
Très-bleus, très-beaux, qui parlent mieux
Cent fois que la bouche d'un autre,
Et presque aussi bien que la vôtre.
Votre sourire et vos cheveux
Dont l'or joue avec le Zéphyre,
Sont les cheveux et le sourire
De l'enfant qui nous dit : Je veux.
La Muse vous guette, et les Grâces
De vos manières ont pris soin,
Et ceux qui marchent sur vos traces
Y marcheront toujours de loin.
Vous voit-on une heure ? on vous aime.
Vous aime-t-on ? c'est pour longtemps.
Trouveriez-vous, à Paris même,
Des amis froids ou peu constants !...
Et vous grandirez, je l'espère,
En esprit, en talent, beaucoup ;
Vous en aurez trop... et surtout
Pas plus que n'en a votre père.

MADRIGAL.

On passe loin de vous des heures languissantes ;
Vos bouquets vont donner un charme à nos douleurs ;
Et nous regarderons souvent ces belles fleurs,
Pour que vous soyez moins absentes !

POUR LE MARIAGE DE JULES LEFÈVRE.

CHANSON.

Hier, comme dernier serment,
Et de par le code et la messe,
Vous fîtes, d'une voix d'amant,
Une conjugale promesse ;
Au moment de s'en souvenir,
Plus d'un cœur se trouve indocile ;
Mais, pour vous, ne pas la tenir
Sera, je vois, le difficile.

Poëte, votre âme autrefois,
D'un orage était poursuivie ;
Souvent du cœur et de la voix
Vous avez accusé la vie.
Gémir encor serait plaisant,
A tous les regards j'en appelle...
A moins qu'il se plaigne, à présent,
Que la mariée est trop belle !

Lorsque Apollon, pour s'égayer,
Approchait la nymphe riante ;
Elle se changeait en laurier...
On n'est pas plus contrariante.
Nous valons mieux de ce côté ;
Et, grâce à vous deux, il me semble
Que le génie et la beauté
Feront fort bon ménage ensemble !

SUR LE CASTEL DE M. DE BEAUCHÊNE.

Vous qui passez sur le chemin,
Quel est donc ce manoir, aux tourelles gothiques,
Aux murs de lierre et de jasmin;
Antithèse adorable au siècle des boutiques?
Par ses trois porches blasonnés,
Par tous ses vitraux peints et par sa moindre fresque,
Il crie à nos cœurs étonnés :
« Amour et poésie et foi chevaleresque! »—
Inutile séjour, qui n'est que saint et beau;
Noble terrain perdu, pierres improductives,
Comme un temple ou comme un tombeau!
Des grands âges lointains magiques perspectives!
Tout honneur, nul profit. C'est bien! — Et l'on prétend
Qu'un homme d'aujourd'hui (mais qui pourrait y croire!)
A bâti ce castel enchanté! Quelle histoire!
— Cet homme, c'est Beauchêne... — Ah! vous m'en direz tant!

SUR L'ALBUM DE Mlle LOUISE G***.

Quoi de plus gracieux qu'une perle? — une fleur.
Qu'une fleur? —une blonde étoile.
Qu'une étoile? — un ange que voile
Un doux nuage de pâleur.
Et qu'un ange? — une jeune fille
Qui, sainte à la fois et gentille,
Se nomme : étoile, perle, ange, Louise ou fleur!

CHANSON.

Air : *Du concert à la cour.*

Dites-nous
Pour vos goûts
Ce qu'il faut faire ;
Dites-nous
Tous vos goûts...
On est à vous.
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.
De sentiments quoique chacun diffère,
Chacun, ici, trouvera son affaire.
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.

Voudrait-on
La maison
Des Muses même ?
Voudrait-on
Pour maison
Un Parthénon ?
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.
Villa-l'Évêque, au numéro treizième...
Là, tous les arts ont leur temple suprême !
Ah ! ah ! ah ! etc., etc

Aime-t-on
Au grand ton
La grâce unie ?
Aime-t-on
Le grand ton
Et l'abandon ?
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.
Antonia, par un coup de génie,
Nous en compose une aimable harmonie.
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.

Voulez-vous
Parmi nous
Chant de syrène ?
Voulez-vous
Voir de nous
Le ciel jaloux ?
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.
C'est elle encor qui, deux fois, nous entraîne
Par sa voix d'ange et son charme de reine !
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.

Voudrait-on
Un garçon
Orgueil de mère ?
Voudrait-on
Un garçon
Gentil et bon ?
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.
On n'en voit plus, dites-vous. — Au contraire !
N'avons-nous pas Ludovic et son frère ?
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.

Cherchez-vous
Des yeux doux,
Un doux langage ?
Cherchez-vous
Des yeux doux,
A rendre fous ?
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.
Dam ! à voir *Claire*, amis, on vous engage ;
Regardez bien !... plus ne cherchez, je gage !
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.

Voulez-vous
Un époux
Traître ou morose ?
Voulez-vous
Un époux...
Comme ils sont tous !
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.
Prenez Achille ; on vous le dit pour cause :
Vous trouverez, je crois... tout autre chose !
Ah ! ah ! ah ! etc., etc.

RESTITUTION.

A M. A. BRIZEUX.

Belle plume lisse et marbrée,
Dans un triste greffe égarée,
Loin de l'azur des lacs ou de l'azur des cieux ;
Va retrouver l'aigle ou le cygne
Qui t'aura, sur ce bord indigne,
Perdue en secouant son vol harmonieux.

SUR UNE COUPE.

Coupe légère, allez dans une main plus blanche
Et plus transparente que vous ;
Que dans votre calice, en ruisseaux purs et doux,
L'onde des fontaines s'épanche.
Que Bacchus s'en éloigne et d'un flot lourd et noir
N'en ternisse jamais la fraîcheur salutaire...
Quand la Nymphe se désaltère
Dans son breuvage encore elle cherche à se voir.

DERNIÈRE PAGE D'UN ALBUM

Sous vos yeux qui, par jour, font plus d'un prisonnier,
De la joûte des vers je veux poser le terme ;
Je veux que sur mon nom votre livre se ferme :
J'ai bien du moins le droit de passer le dernier.
Ce privilége du poëte,
Je le réclame comme ami.
Long cortége du cœur, votre Jules en tête,
Me précède, à grands pas ; c'est juste... et j'en gémi.
Dans mon humble place affermi,
Puissé-je dire : Enfin, c'est à moi qu'on s'arrête !
Son cœur ne se met plus en frais ;
Beaucoup avant, personne après!

IMPROVISATION.

A ***.

Chaque fois que l'on voit sa bouche s'entr'ouvrir,
Elle en laisse tomber les plus divines choses ;
Comme un jeune rosier qui, sûr de refleurir,
Prodigue à tous les vents ses roses!

ÉPILOGUE

A M. SAINTE-BEUVE.

—

De ton vol dans ma main je tiens l'immensité,
Trois fois béni le livre, ô mon cher Sainte-Beuve,
Où rayonne, à nos yeux, ta multiple unité !
Comme des séraphins la robe toujours neuve,
Ta poésie est fraîche, et son souffle agité
Ressuscite en nous-même, après bien des années,
Tout un printemps de fleurs que l'on croyait fanées.

Ton vivace laurier traverse les hivers;
Et moi qui, dans les temps, te saluai poëte,
Qui de ton auréole ai protégé mes vers;
Ma voix, plus que mon cœur, ne sera pas muette,
Aujourd'hui que j'apprends, sur ces feuillets ouverts,
Quelle angoisse céleste et quels douloureux charmes
De vivre encor ta vie et repleurer tes larmes !

Protée, au cœur naïf, dans la foule isolé,
A tes vers, comme toi, mon âme se transforme,
Ainsi qu'un vêtement sur les membres collé.
Oui, je souffre et je meurs avec Joseph Delorme;
Plus tard, tu l'as voulu, je renais consolé;
Puis, ton brûlant août me verse ses pensées,
D'orages flamboyants et d'azur nuancées.

Ton astre poëtique a décrit dans le ciel
Sa courbe d'harmonie, et de toutes ses phases
Mon cœur ému suivit le jeu continuel;
Car, tu pleuras sans faste et chantas sans emphases;
Car, sous ton art toujours palpite le réel;
Et la ronce ou la fleur, la moisson ou l'ivraie,
Gonflent tes vers, nourris de toute chose vraie.

Et quelques-uns t'ont dit infidèle et changeant !...
Non ; la variété n'est pas de l'inconstance.
Selon le ciel, selon ses bords, le lac d'argent
Prend une autre couleur, de distance en distance ;
C'est la même onde où vont mille reflets nageant
Et pourpre du soleil, et brumes de la terre...
Et plus le lac est pur plus son cristal s'altère.

Je n'ai glorifié que le poëte encor ;
Cette gloire suffit et les comporte toutes.
Ta prose cependant épancha son trésor,
Et de la foule aveugle ayant vaincu les doutes,
Aux talents contestés donna la palme d'or.
Toi, dont on parle tant, tu vins parler des autres...
Le Dieu s'est bien souvent mis au rang des apôtres.

Ah ! si tous avaient su, comme tu le voulais,
Se tenir en faisceau d'amour et de génie ;
De cités en cités on dirait : Voyez-les !
Sous leurs simples lambris ces rois de l'harmonie
Égaleraient les Rois, habitants des palais ;
Et l'on n'aurait pas vu de cyniques harpies
Mêler leur sale joie à nos guerres impies !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS. V

POÉSIE ÉTRANGÈRE.

LIVRE I. — Espagne. 1
LIVRE II. — Allemagne. 45
LIVRE III. — Langues diverses. 85

POÉSIE FRANÇAISE.

LIVRE I. — Elégies.—Epîtres.—Idylles. 113
LIVRE II. — Odes. — Ballades. — Sonnets. 163
LIVRE III. — Mélanges. 237

EPILOGUE. 257

Voir, dans le tome I du Parnasse Satyrique, une pièce très libre : le Sacrifice interrompu, chef d'œuvre d'anachronisme tenant dans la langue de Parny, qui ne paraît ce que le poète a jamais fait de plus artiste.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

POÉSIES

DE

ANTONI DESCHAMPS.

POÉSIES

DE

ANTONI DESCHAMPS.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et considérablement augmentée par l'auteur.

A MON FRÈRE ÉMILE.

PARIS,
H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,
PLACE DE LA BOURSE, 15.

1841

Imprimerie de WORMS, boulevart Pigale, 20 (*extra muros*).

LIVRE I.

LES ITALIENNES, TRADUCTIONS, SATIRES.

ITALIENNES.

PROLOGUE.

A DANTE ALIGHIERI.

O divin exilé ! sur un mode nouveau
Je vais dire aux Français ton antique berceau ;
Veille sur moi du ciel, dans ce monde où nous sommes ;
Car j'ai quitté pour toi le grand troupeau des hommes.
De ta savante main, Dante, conduis mes pas,
Et sous l'ardent soleil ne m'abandonne pas.

Comme tu fus guidé dans ton fatal voyage,
Guide moi, vieux Toscan, dans mon pélerinage.
L'œil baissé de respect, je tiens ton livre saint,
Et du jonc consacré mon corps est déjà ceint :
Marche donc devant moi, maître et sacré poëte,
Et j'entrerai sans peur dans la route secrète !

I.

LE JOUR DES MOCCOLI.

—

Le jour des Moccoli, lorsque Rome la sainte
Laisse errer la Folie en sa bruyante enceinte,
Ceux de Castel-Gandolfe et ceux de Tivoli,
Portant au pied la boucle en argent mal poli,
Les filles de Nettune, au corset d'écarlate,
Ornant de médaillons leur sein où l'or éclate,
Et dans un réseau vert enfermant leur cheveux,
Et celles de Lorette où l'on fait tant de vœux,
Celles de Frascati, dont les beaux yeux sans voile
Luisent sous le panno comme une double étoile,
Hommes, femmes, enfants, s'avancent d'un pas lent
Vers la nocturne fête et le Corso brûlant ;
Alors le ciel s'embrâse et la flamme agrandie
S'étend le long des murs comme un vaste incendie ;
Et les Moccoletti courent de mains en mains
Brillant et s'éteignant ; tel au bord des chemins
On voit le ver luisant, dans la nuit qu'il éclaire,
Paraître ou se cacher au mois caniculaire.
Au milieu du tumulte et des joyeux propos,
Quelques femmes d'Albane, assises en repos,
Imitent par leur taille, et leur antique tête
Des déesses de marbre assistant à la fête.
Cependant le temps fuit, la lumière pâlit
Et la jeune mininte *, en regagnant son lit,
Voit à regret mourir le dernier feu !... La foule
Sur la place du peuple, en murmurant, s'écoule ;
Les voix sont déjà loin, l'écho n'a plus de sons,
Et les balcons muets ont fini leurs chansons ;
Par la lune éclairés, quelques dominos sombres
Dans le Corso désert glissent comme des ombres ;

* Femme du peuple à Rome.

Mais le Saltarello près du Tibre a cessé,
Le jour des Moccoli tel qu'un rêve a passé ;
Et l'on n'aperçoit plus dans une teinte grise,
Que les murs dentelés du palais de Vénise ;
Et Rome se repose, et la paix des tombeaux
Succède au bruit des chars, à l'éclat des flambeaux.

Et puis le lendemain, sortant de leurs cellules,
Et les bruns franciscains, et les blancs camaldules,
S'emparent de la ville, et leurs yeux pénitents
Disent qu'il faut enfin commencer le saint temps ;
Ils marchent en silence et la pierre des dalles
Retentit longuement sous leurs larges sandales,
Qui foulent dans ces lieux, la veille profanés,
Et des flambeaux éteints, et des bouquets fanés.—
Ainsi l'âme s'endort quand sa fête est finie,
Et soucis, et chagrins, à la face jaunie,
Reviennent la fouler dans les sentiers humains,
Comme les pieds pesants de ces moines romains.

II.

UN SOIR DE CARNAVAL.

—

Un soir que je venais du Barbier de Séville,
Qui faisait à *Valle* courir toute la ville ;
Par la folle musique en marchant poursuivi,
Je vis des groupes noirs sur la place Trevi,
Car un jeune officier, telle était la nouvelle,
S'était non loin de là fait sauter la cervelle.
La balle avait brisé le crâne, et tellement
Défiguré les traits, qu'en ce même moment,

Son père, magistrat, vieillard octogénaire,
Rentrant dans sa maison à son heure ordinaire,
Et voyant tant de gens, sans deviner son sort,
Leur avait demandé quel était ce corps mort ;
Il venait de l'apprendre ; or sur la place obscure
La foule se pressait, voulant voir la blessure,
Comme elle fait partout ; et j'entendais ces voix
Du peuple, nazillant et criant à la fois :
Ah ! quel malheur, Jésus ! Ciel ! un si beau jeune homme !
Un fils unique, auquel son vieux père économe
Amassait des trésors ; se tuer... se damner,
Quand on a de quoi vivre, et toujours à dîner !—
Puis une voix de femme : Ah ! quelle horrible affaire :
Non, sor Gaetano, je ne peux pas m'y faire ;
Moi qui l'ai par la main promené tout petit,
Dans le temps des Français ! Ah ! qui l'eût jamais dit !...
C'est moi qui le portais à côté de sa mère
Alors que de l'exil revint notre saint-père,
En dix-huit cent quatorze au Vatican, le soir,
Et qui, dans mes deux bras l'élevant, lui fit voir
Le beau feu d'artifice et l'ardente coupole ;
Pauvre petit ! je crois que j'en deviendrai folle.
Ce matin même encore, à l'endroit que voilà,
Il m'a crié de loin : bonjour, Sora-Nanna !
Et dire qu'à jamais c'est une chose faite !—
Une vieille ajoutait tout en branlant la tête :
Je vous l'avais prédit, moi, qu'il finirait mal.
C'était un libertin, passant les nuits au bal,
Un vrai Carbonaro, grand faiseur de mystère,
Hantant matin et soir ces payens d'Angleterre !
Jamais je ne l'ai vu priant dans le saint lieu ;
Car, lorsqu'il y venait, ce n'était pas pour Dieu,
Comme font les chrétiens et les dévotes âmes,
C'était pour présenter de l'eau bénite aux dames.—
Aux pays du midi, comme aux pays du nord,
Tel s'agite le peuple alors qu'un homme est mort.
Or en les écoutant je m'approchai dans l'ombre,
D'un moine qui, caché sous son grand manteau sombre,
Et libre, en son parler, d'hypocrite jargon,
Causait en s'appuyant sur le bras d'un dragon.

Ce Gatti, disait-il, et vous pouvez m'en croire,
Car je le connaissais, et je sais son histoire,
Ce Gatti donc était garde noble ; ravi
D'amour, il faisait l'œil à la Campi novi,
Coquette du Corso, cette femme si belle
Qu'un Anglais l'an dernier s'empoisonna pour elle ;
Se voyant dédaigné, lassé de ses mépris,
D'un grand dégoût de vivre à la fin il fut pris.
Il s'est tué; nous donc, prions Dieu pour son âme...

« Frère lui répondis-je : ah ! prions pour la femme !
« Pour la femme, qui fait qu'à cette heure de nuit,
« Parmi ces inconnus, au milieu de ce bruit,
« Un père au désespoir, dont les vieilles paupières,
« Suivant l'ordre, auraient dû se fermer les premières,
« Tient le corps de son fils entre ses bras tremblants,
« Et dans ce jeune sang trempe ses cheveux blancs.
« Moine, je te le dis, ah ! prions pour la femme,
« Ce sont-elles, vois-tu, dont la vie est infâme,
« Et qui, pour expier leurs plaisirs dépravés
« Devraient s'user la lèvre à baiser les pavés. »
Ah ! femmes d'Italie en ce temps où nous sommes
Si vous laissez mourir pour vous les jeunes hommes
Ce n'est pas chasteté ni devoir, c'est qu'au fond
Vous sentez mal un cœur et son amour profond.
Qu'on ne parle donc plus ici de Messaline,
Vous avez surpassé la luxure latine !
Et n'avons-nous pas vu la comtesse Galli
Et Pietro, l'armurier, aller à Tivoli
En Caratelle ouverte, un jour de promenade,
Et de leur sale amour nous faire ainsi parade ;
Et pourtant cette femme est belle ! Et Raphaël
Aurait donné ses traits à la vierge du ciel !
Quant à celui qu'elle aime, il est laid, c'est un homme
De la classe *Mininte*, ainsi qu'on dit à Rome :
Il trompe la comtesse, et la publique voix
Dit qu'il mange son bien et la bat quelquefois ;
Mais il est fort, or donc à parler sans scrupule,
Pour soutenir son bras la Galli veut Hercule.
Comme je m'enfonçais dans cet amer penser

Ceux qui parlaient du mort allaient se disperser,
Et je vis à leur place, en relevant la tête,
Des visages riants et des habits de fête,
C'étaient des gens masqués qui s'en allaient au bal ;
Car on était alors au temps de carnaval.

III.

LE VENDREDI-SAINT.

A MADAME DE GIRARDIN.

(Delphine Gay.)

—

Après l'ave-marie, au tomber de la nuit,
Le ciel étant serein et jusqu'au moindre bruit
S'éteignant par degrés : vers le midi de Rome,
Dans le quartier des Juifs et dans le lieu qu'on nomme
Le Campo Vaccino, tout respirant la paix,
Près de l'arc de Titus, sur les marbres épais
De la via sacra, la solitude telle
Qu'on n'entendait passer ni bœufs ni caratelle ;
La foule s'avança vers le Trastevere,
Car c'était vendredi, jour du *miserere*.
Les carabiniers verts, ceints de jaunes ceintures,
Maintenaient sur le pont la file des voitures,
En laissant au milieu celles des cardinaux,
Qu'on distinguait de loin aux plumets des chevaux.
Près du château Saint-Ange un piquet de la troupe,
Des Anglais à cheval, des capucins, un groupe
De ces Romains du peuple, à l'œil sévère et noir,
La veste sur l'épaule, à la tête un mouchoir,
Debout et s'appuyant au parapet de pierre,
Regardaient les passants qui couraient à Saint-Pierre.

Et moi, dans ce pays voyageur inconnu,
De Paris la grand'ville au Vatican venu,
Je cheminais, pensant à mes amis de France,
Dont le silence alors me tenait en souffrance :
Que c'était mal, très mal, après l'avoir promis,
De ne pas se rejoindre à nos autres amis,
Quand c'eût été plaisir et véritable fête,
Comme un cicerone, moi marchant à leur tête,
De visiter ces lieux tous ensemble, et d'aller
Le matin au Forum, et le soir d'en parler,
Sur le Monte-Pincio, près de l'Académie ;
Quand la place d'Espagne au bas est endormie,
Et que le Colysée, en son champ isolé,
Semble au clair de la lune un géant mutilé ;
Puis, autour de la lampe au triple bec de cuivre,
De rire, de causer musique, et de poursuivre
L'entretien suspendu la veille au soir très-tard,
Touchant la poésie et le naïf dans l'art,
Et Raphaël d'Urbin que l'Italie adore,
Et l'école d'Athène ou bien l'Héliodore.

Or tout en caressant ce penser de mon cœur,
J'entrai dans la chapelle, et je vis dans le chœur
Le Pape sur son trône avec son blanc costume,
Et de chaque côté les éventails de plume.
Alors les soprani commençant à chanter,
Je me mis dans un coin, tout seul, pour écouter.
C'était une musique à nulle autre pareille,
Et par-deçà les monts inconnue à l'oreille :
De vingt bouches sorti, le son faible en naissant,
S'enflait et grandissait comme un fleuve puissant,
Qui, jaillissant ruisseau des flancs de la montagne,
S'épand majestueux à travers la campagne.
J'entendais se grossir l'harmonieuse mer,
Et ses flots isolés en vague se former,
Et me laissant bercer à la rumeur sublime,
Pareil au voyageur penché sur un abîme,
Qui, lorsque le soleil au fond du gouffre a lui,
Aperçoit les rochers tournant autour de lui,
Les genoux frémissants et la tête troublée,

Je n'apercevais plus la pieuse assemblée :
Mes esprits s'envolaient dans le vague emportés,
Et des illusions dansaient à mes côtés :
Puis, sous les lambris peints d'une couleur étrange,
Je croyais voir passer l'âme de Michel-Ange
Qui, ce saint vendredi, jour de la passion,
Venait se réjouir en sa création ;
Et donnant une vie aux voûtes immobiles,
Balançait sur mon front prophètes et sybilles ;
Tandis que sur le mur, son divin monument,
Montaient et descendaient les morts du Jugement !
Tout ce que dans mes vers ma plume ici rappelle,
Je l'éprouvais alors en l'antique chapelle :
Mais lorsque revenait le verset récité,
Pareil au cri plaintif de notre humanité,
Je sentais aussitôt mon extase finie,
La vision cessait quand cessait l'harmonie.
Alors reparaissaient encore à mes regards,
Et ces fronts tonsurés, levés de toutes parts,
Et les dames de Rome, et sous leurs sombres voiles
Leurs yeux étincelant comme font les étoiles ;
Les hommes noirs debout et sans cesse ondulant
Comme des flots poussés par un vent faible et lent,
Le sénateur, les clercs en longs habits de fête,
Les prélats violets ; et puis, le casque en tête,
La pertuisane au poing, dans les angles obscurs,
Les Suisses bigarrés, rangés le long des murs ;
Et plus loin, dans le chœur, qu'une grille protège,
Les pères des couvents, et le sacré collége,
Les cierges de l'autel, et leur éclat tremblant,
Et sous un grand dais rouge un vieillard seul et blanc.
Voilà comme toujours dans sa sphère bornée
De l'idéal au vrai notre âme est ramenée,
Et liée à ce corps qui ne la suivra pas,
Est contrainte soudain de regarder en bas.

Or, on avait fini l'office des ténèbres.
Le dernier cierge éteint, sous des crêpes funèbres,
L'autel avec la fresque et les saints colorés,
Tout avait disparu s'effaçant par degrés ;

Et sans répondre *amen* à l'épitre latine,
La foule avait quitté la chapelle Sixtine ;
Et moi, prenant dans l'ombre à gauche mon chemin,
Je suivais lentement l'arcade du Bernin ;
Et je n'entendais plus que des rumeurs lointaines,
Et le murmure égal des deux grandes fontaines
De la place Saint-Pierre, et les pas des chevaux
Traînant à leurs palais princes et cardinaux.

IV.

LE MONT-CASSIN.

Deux anges du Seigneur, les ailes entr'ouvertes,
Abaissant jusqu'au sol leurs longues plumes vertes,
Marchaient pour accomplir un céleste dessein,
A côté de Benoît, montant le mont Cassin ;
Ils répétaient : Avant que le jour ne décline
Tu trouveras la paix en haut de la colline.
Or les moines venaient après le Bienheureux,
Le suivant à la file, et se plaignant entre eux
Que la route était longue et que c'était folie
De quitter pour ce roc les plaines d'Italie ;
Par Jésus ! que c'était un travail surhumain,
Et qu'il fallait au moins s'arrêter en chemin,
Afin de secouer ainsi par intervalles
La poudre et le gravier qui souillaient leurs sandales.
Voilà ce qu'ils disaient, car ils ne voyaient pas
Les deux blancs messagers qui conduisaient leurs pas.
Mais le saint, l'œil au but, ferme dans la carrière,
Montait, montait toujours sans regarder derrière,
N'écoutant ni leur voix, ni celle du torrent,
De rochers en rochers sous ses pieds murmurant. —

Ainsi, dans ce chemin qu'on appelle la vie,
L'âme qui veut monter, toujours est poursuivie
Par une voix d'en bas qui lui crie : Où vas-tu ?
Car le monde est débile à suivre la vertu !
O vous qui, l'œil au but où notre âme se fie,
Sentez la poésie et la philosophie
Comme deux anges purs vous échauffer le sein,
Imitez parmi nous l'homme du Mont-Cassin,
Et malgré la tourmente et sa clameur sauvage,
Certains de cette paix qui repose au rivage,
Entraînez avec vous ce vulgaire hébêté,
Ainsi que l'on remorque un vaisseau démâté ;
Car il faut dissiper la nuit noire et profonde
Qui cache à ses regards l'aspect d'un autre monde,
Afin que dans ce temps de grande nouveauté,
Il puisse sur vos pas chercher la vérité.

V.

NAPLES.

A M. SAINTE-BEUVE.

Si vous entrez à Naple, un de ces beaux matins
Du mois de juin, laissant dans les marais Pontins
L'air épais et mal sain, et cette crainte folle
Des brigands de montagne, à la longue espingole ;
Et ces pauvres soldats que la fièvre éprouva,
Aux yeux creux et minés par l'aria cattiva,
Qui là, pendant l'été, comme au fort de la bise,
Pâles, vont frissonnant sous leur capote grise ;
Si vous entrez à Naple, ainsi que je le dis,
Vous verrez devant vous s'ouvrir le paradis :
D'abord le golfe bleu, réfléchissant l'albâtre
De la cité bâtie en vaste amphithéâtre,
Le mont Vésuve à gauche, à droite Nisida !

A l'horizon Ischia, Caprée et Procida,
Iles qui, cette nuit, à l'heure où tout sommeille,
Lasses de la chaleur et des jeux de la veille,
Dormaient en se couvrant d'un épais voile noir ;
Tandis que la rosée et la brise du soir,
Sous l'œil froid de la lune et sa pâle lumière,
De leurs gris oliviers balayaient la poussière.
Comme trois cygnes blancs qui, sur un lac lointain,
Étalent leur plumage aux rayons du matin,
Ces trois îles sortant de cette nuit profonde,
S'élèvent lentement sur l'écume de l'onde,
Et, regardant les flots et le beau ciel vermeil,
Sèchent leur front humide à ce brûlant soleil.
Donc, pendant que la mer reluit, et que l'aurore
D'une teinte rosée enveloppe et colore
Les toits de Pouzzolane, allez et librement
Contemplez des hauts lieux ce grand enchantement.
Naples va s'éveiller : tout, du port à la ville
Fermente autour de vous : une race servile
Va surgir et soudain, vous flairant étranger,
De gestes et de cris viendra vous assiéger.
La Vuole, la Barca, Gnor, la voiture est prête !
Clameurs à vous donner le vertige à la tête.
Vous, sans les regarder et sourd à ce fracas,
Tout en les maudissant, vous presserez le pas.
Alors vous reviendra le souvenir de Rome,
La ville du silence et de la paix, où l'homme
Isolé, sans affaire et jamais agité,
Sur son antique sol marche avec dignité.

Cependant au milieu de cette immense foule,
Qui se croise dans Naple, et qui crie et qui roule
Sur ce pavé poudreux, au milieu de ce bruit,
Quelquefois revenant, au tomber de la nuit,
De la fête de l'arc ou bien de Carditelle,
Comme un ancien Plaustrum passe une caratelle ;
Un jeune homme est devant, le corps ceint d'un lien
De pampres et coiffé du bonnet phrygien,
Une femme d'Ischia, l'Isle blonde, aussi belle
Que la Bonne Déesse ou la grande Cybèle,

Repose sur le char, et d'un œil grave et doux
Regarde, en appuyant ses mains sur ses genoux.
Or à voir ce Plaustrum et cette marche antique
Traverser lentement quelque place publique,
A voir ce beau jeune homme, et son thyrse couvert
De noisettes des bois et de feuillage vert,
Et cette femme assise avec tant de noblesse,
On respire un parfum de la terre de Grèce,
Un invisible chœur s'élève, et dans ces lieux
Chante Evoë, Liber, comme au temps des faux dieux.

Mais les payens s'en vont, et le peuple moderne
Reparaît; car vos yeux rencontrent la giberne
D'un grenadier, ou bien le petit manteau noir
D'un abbé parfumé, qui court se faire voir
Aux dames de Chiaja, dans la villa Réale.
Adieu donc le beau char et la femme idéale!
A leur place voilà, près des Acquajoli,
La file des landeaux et les corricoli,
A l'agile cocher, qui, debout par derrière,
Fouette son cheval gris courant dans la poussière;
Puis des enfants tout nus et les lazzaroni,
Sur le môle, avalant les longs maccaroni,
Moines et matelots, officiers de marine
Vêtus à l'autrichienne et tendant la poitrine,
Promenant de Tolède au largo du palais
Et leur cocarde rouge et leurs sabres anglais,
Près du Castel-Nove la folle Tarentelle,
Avec son grand nez noir le blanc polichinelle,
Et le tambour de basque et les vives chansons,
Les cris étourdissants des marchands de poissons,
Les boîtes, les pétards faisant un tel tapage
Qu'on dirait par moments que Naple est au pillage:
Puis des processions, des danses, et ce bruit
Durant avec fureur et le jour et la nuit.

Assez pour les vivants. En cette terre esclave,
Laissons-les s'agiter sur leur pavé de lave,
Et nous, pensons aux morts, à tous ces morts romains
Dont les vieux monuments croûlent sur les chemins.

Je veux demain matin, là-haut, d'un pied agile,
Monter avec la chèvre au tombeau de Virgile,
Et de là regarder le Vésuve et la mer,
Et me nourrir longtemps d'un souvenir amer ;
Puis, quand j'aurai pleuré sur l'antique poète,
Lorsque j'aurai tout dit à sa cendre muette,
Nous causerons, mon âme, avec Cimarosa,
Autre cygne dont l'aile ici se reposa.
Que de fois j'ai maudit la reine Caroline
Qui ferma pour jamais cette bouche divine,
Parce que dans les murs de la belle cité,
Elle voulut un jour chanter la liberté.
Or, j'ai toujours aimé ce roi de mélodie ;
C'est lui qui réveilla mon enfance engourdie,
Qui me vint prendre au cœur et par son art puissant
Avant un autre amour fit bouillonner mon sang ;
Car, en ce pauvre monde, il est vrai que tout homme
De ce divin amour, n'a qu'une faible somme
Qu'il promène sans cesse, et comme sans projets,
De pensers en pensers et d'objets en objets.
Quand l'orchestre aux cent voix, à la douce harmonie,
Épanchait tout à coup ces notes de génie,
Se déroulant ainsi qu'un fleuve oriental,
Ou sur un marbre pur un collier de cristal ;
A ces sensations mon âme fraîche éclose
Nageait dans un parfum d'aloës et de rose ;
Puis, quand cette musique, au vague enchantement,
Avait cessé, marchant dans mon enivrement,
Comme le pèlerin qui revient, se rappelle
La châsse d'or massif et l'ardente chapelle,
Et de ses pieds foulant la poudre des chemins,
Est au ciel en idée avec les séraphins ;
Je sentais tous ces chants retentir dans ma tête
Et par la rue encor continuer la fête ;
Or, comme en ces plaisirs dont plus tard j'ai goûté,
Je n'ai vu qu'amertume et fausse volupté,
Que triste abattement et plus triste folie,
Comme en toute liqueur j'ai rencontré la lie,
Quand me revient encor l'air *Pria che spunti*,
Voyant que ce beau temps à jamais est parti,

A ce doux souvenir je m'arrête et demeure,
Tel qu'un homme qui pense, et qui souffre et qui pleure.

VI.

A M. INGRES.

Maître, au savant pinceau, toi dont la pureté,
Dans l'odalisque nue a peint la chasteté ;
Et qui, rendant les traits d'une tête que j'aime,
As semblé défier la nature elle-même,
Tant ce front vénérable et plein de majesté,
Du grand crayon d'Urbain a la naïveté ;
Combien de fois j'ai vu surgir en ma pensée
Ton Iliade *armée* et sa sœur l'Odyssée !
Belles filles de Grèce, à l'œil calme et serein,
Assises aux genoux de leur père divin ;
Apelle, Alighieri, Virgile, cour sublime,
Demi-dieux du passé que ta palette anime,
Convives du nectar au splendide festin,
D'un air religieux se tenant par la main ;
Tandis que, comme un roi qui règne sur sa ville,
Présidant de son trône à l'auguste concile,
L'aveugle couronné d'un laurier radieux,
Est le point éclatant où tendent tous les yeux.

Et pourtant on m'a dit qu'au printemps de ta vie,
Sous le soleil romain doutant de ton génie,
Tu vis les hommes froids dédaigner tes tableaux,
Et tu voulus alors jeter là tes pinceaux,
Disant avec douleur, et pourtant sans murmure :
Je me suis donc trompé, je laisse la peinture !
Tu ne t'es pas trompé, non, fils de Raphaël,

Si l'artiste sacré doit réfléchir le ciel,
Si l'art fut toujours saint, et si son bras sévère
A toujours de son temple écarté le vulgaire,
Tu ne t'es pas trompé ; car, dès les temps anciens,
La foule a ses plaisirs et l'artiste les siens.
Tout ce qui dans ses flancs porte un cœur de poëte
Et qui reçut d'en haut la mission secrète,
Sur tes chefs-d'œuvre purs, inspirés par les cieux,
Attache avec respect et son âme et ses yeux,
Et te nomme le maître, à l'art franc et sincère,
Le peintre de Virgile et le peintre d'Homère!

VII.

CARAVANNE GUERRIÈRE.

Le soleil a quitté les coupoles d'étain
Et dore, en s'en allant, le minaret lointain,
La voix du Moëzzin, du haut de la barrière,
Appelle avant la nuit le peuple à la prière;
Et, depuis le matin, sous les sombres cyprès,
Par les sentiers étroits, le long des saules frais,
Passent, passent toujours les chameaux, au poil fauve,
Les hamals, sous le faix courbant leur tête chauve,
Les topchis basanés, au large pantalon,
La mèche d'une main, de l'autre le tromblon;
Et puis les Mogrebins, au long manteau de laine,
Aux pistolets d'argent, à la lance africaine,
Et les cumbaradgis traînant les lourds mortiers,
Les spahis accroupis sur des chevaux entiers,
De la selle de bois soutenant leur poitrine;
Ceux du Nizam-dzedid portant la carabine,
La giberne d'Europe et la veste des Francs,
Marchant au son du fifre et sans rompre les rangs;

Et les jaunes Tatars, rapides émissaires,
(On ne voit point passer l'orta des Janissaires ;
Parce qu'en ce temps-là Mahmoud est empereur.)
Mais les Egyptiens, à l'œil plein de fureur,
Précédés des émirs aux brillantes ceintures,
A l'yatagan chargé de bizarres peintures,
Les oulemas vêtus de dolimans épais,
Au lieu du turban vert, insigne de la paix,
Portent autour du front le schall blanc du prophète.
Tous marchent vers le Nord avec des chants de fête ;
Car, si Monkir l'ordonne, ils vont bientôt revoir
Les schakos évasés au plumet de crin noir ;
Les giaours sont là-bas qui viennent, et la plaine
D'hommes aux blonds cheveux est déjà toute pleine.

VIII.

SUR LE SPASIMO DI SICILIA.

TABLEAU DE RAPHAEL.

Près d'un pharisien, le proconsul romain,
A cheval et tenant le bâton à la main,
Chemine comme un homme à quelque doute en proie ;
Il suit le condamné dans la pénible voie,
Et courbé sous son doute, ainsi que sous un poids,
Il semble aussi porter une part de la croix.
Et plus bas, à ses pieds, je vois les saintes femmes,
Par leurs yeux tout en pleurs montrer leurs tendres âmes,
Paraissant ignorer, dans leur humilité,
Que d'un beau cercle d'or leur front est surmonté ;

Et plus loin le soldat qui tient l'aigle romaine
Remplissant son devoir sans plaisir et sans peine,
Et dans cette peinture, où tout parle du ciel,
Représentant tout seul l'homme matériel.

IX.

A M. CH. DE MONTALEMBERT.

Quand le pape officie, alors que la cité
Assiste toute entière à la solennité,
La sainte eucharistie, au son d'un pur cantique,
Traverse lentement la grande basilique,
Et partant de l'autel au milieu des flambeaux,
Et du groupe sacré des rouges cardinaux,
Au pied du trône d'or va s'offrir elle-même
Au pontife coiffé du triple diadème ;
Celui-ci cependant, le front respectueux,
Immobile, muet et sans lever les yeux,
Croisant ses vieilles mains sur sa blanche poitrine,
Attend avec amour la victime divine.

X.

SUR LA CÈNE DE LÉONARD DE VINCI.

Effacée à moitié, la Cène, en Italie,
Frappe encor les regards dans l'église abolie,

Comme après son coucher dans l'Océan vermeil,
L'œil se rappelle encor ce que fut le soleil;
Ainsi pour Léonard : A travers la blessure
Que les siècles ont faite à sa vieille peinture,
L'homme qui voit par l'âme autant que par les yeux
Recompose, muet, ce tableau précieux,
Et, dans l'enthousiasme où son ardeur se livre,
Sent le contour saillir et la couleur revivre,
Et, comme aux jours brillants du roi François premier,
Voit surgir devant lui Léonard tout entier;
Les apôtres assis à cette longue table,
Le front calme, entourant le convive adorable,
Ces cheveux d'or tombant sur leurs simples habits,
Et frisant, comme on voit, la toison des brebis,
Révèlent à ses yeux une touche si fine,
Qu'on les dirait peignés par une main divine;
Même ceux de Judas, qui met au plat la main.
Mais que de vanité dans le génie humain !
Et comme cette plante est promptement flétrie !
Le temps a transformé l'Eglise en écurie
Et la table, où Jésus soupait avec les siens,
A servi de mangeoire aux chevaux autrichiens.

XI.

A M. ÉTEX.

Elève des deux Grecs, Phidias et Praxitèle,
Etex, élancez-vous vers leur palme immortelle,
Et qu'aux jours à venir votre jeune ciseau
Nous rende Michel-Ange et son *pensieroso;*
Et fasse resplendir au beau soleil de France
Tous les marbres divins de la vieille Florence !

Cette fièvre de feu dont vous fûtes saisi,
En sortant du tombeau des anciens *Medici*,
Prouve que sur l'autel de leur sainte chapelle,
Etex, vous aviez vu le Dieu qui s'y révèle
Se dresser, et dans l'air levant sa grande main,
Vous indiquer de l'art le glorieux chemin ;
Ainsi, lorsque Colomb quitta Gênes, sa mère,
Pour aller découvrir une nouvelle terre,
Au sein de l'Océan, en son chemin fatal,
Seul, il vit dans une île un guerrier à cheval
Qui, tourné vers les lieux où s'endort la lumière,
Lui montrait l'Occident avec son doigt de pierre.

XII.

LE CORSO.

Le sénateur descend du haut du Capitole
Et traverse à pas lents la mascarade folle ;
C'est aujourd'hui le jour de la course aux chevaux,
Les dames sont déjà sur les bleus échafauds :
Et le patricien, comme autrefois l'édile,
Préside dans ce temps aux plaisirs de la ville.
A la place *du peuple* on vient de toute part...
C'est là qu'on va donner le signal du départ.
Là, dix jeunes Romains, avec leurs mains puissantes,
Pressant des *Barberi* les narines fumantes,
La sueur au visage et l'écume aux cheveux,
Les tiennent en arrêt sur leurs jarrêts nerveux ;
Tandis que sur leurs dos et sur leurs brunes croupes
On met rapidement de brûlantes étoupes,
Qui, pour les libres flancs de l'agile coursier,
Soient comme un cavalier, à l'éperon d'acier.

Au bruit de la trompette on ouvre la barrière,
Et tous en hennissant volent dans la carrière ;
Et faisant retentir *le Corso* sous leurs pas
Effleurent en passant les armes des soldats
Et courent à la fois au palais de Venise,
Où pend la housse d'or à leur ardeur promise.
Il arrive souvent que l'un d'eux, harrassé,
S'arrête et s'en revient d'un air embarrassé,
Comme un homme, à moitié du chemin de la vie,
En voyant que la gloire, hélas ! n'est que folie,
Que c'est un but menteur où le bonheur n'est pas,
Se retourne soudain et revient sur ses pas;
Ainsi le *Barbero :* mais la foule le hue
Et de longs sifflements le poursuit dans la rue.
« *Au Tibre, le maudit... honte du carnaval !*
ACCIDENTE, *malheur à l'ignoble cheval.* »
Et bientôt le vainqueur, au son de la musique,
Paré de beaux plumets, va par la ville antique
Recevant les bouquets et les joyeux bombons...
Que de tous les côtés font pleuvoir les balcons,
Et saluant ainsi que le ferait un homme.
Voilà ce que j'ai vu lorsque j'étais à Rome.
La fête finissait, quand un *emininte*
Frappa d'un grand couteau quelqu'un à son côté ;
Et ce meurtre pourtant (dont encor je frissonne)
Étant *la Vendetta* ne révolta personne !

XIII.

CIMAROSA.

L'an quatre-vingt-dix-neuf, à Naple, au *Mercato*,
Un homme en habit rouge, en perruque à marteau,

Les manchettes au poing, au côté la rapière
Et tenant à la main sa riche tabatière ;
Au milieu des enfants des bruns Lazzaroni
Et mangeant avec eux de leur macaroni,
A ce groupe aux pieds nuds, qui, joyeux, l'environne,
Chantait à pleine voix quelque *aria* bouffonne ;
Et voyant les yeux noirs de toutes parts briller,
Écrivait à l'instant son air sur le papier.
Comme autrefois l'auteur qu'en tout pays l'on vante,
Molière, en son réduit, consultait sa servante.
Or ce Napolitain, chantre de la gaîté,
Mourut six mois après, chantant la liberté !

XIV.

MEDITATION.

L'obélisque africain de Monte-Cavallo
Formait devant mes yeux un imposant tableau ;
Le jour allait mourir, et pour dissiper l'ombre
Qui tombait lentement sur la colline sombre,
La madone qui prie au palais Quirinal
Devant elle allumait son nocturne fanal.
Ému de tout cela, par la place déserte
J'allais le front levé. — D'une fenêtre ouverte
Sortait un chant joyeux et d'un charme infini,
Qui, si je m'en souviens, était de Rossini.
Et je disais tout bas : Ah ! ma belle Italie,
Seras-tu donc toujours le sol de la folie !
Pauvre reine, sans sceptre, en vêtemens de deuil,
Ah ! chanteras-tu donc jusque dans le cercueil ?
Suspends ta lyre d'or aux branches de tes saules,
* Ne sens-tu pas la mort qui vient sur tes épaules,

* La morte n'é sovra le spalle. (PÉTRARQUE.)

Et, tandis que tu perds ta dernière heure en jeux,
Comme un voleur de nuit te saisit aux cheveux ?
Tes enfants bien-aimés pourrissent dans le bagne,
Ou meurent étouffés aux bras de l'Allemagne ;
Et tous ceux qui devaient un jour te faire honneur
Reçoivent devant toi le plomb mortel au cœur ;
Et ta voix est toujours veloutée et sonore;
Et tes chants, je le crois, vibrent plus doux encore !
Cependant pour briser tes ignobles liens
La valeur vit encore aux cœurs italiens....
Quand tes fils vont combattre, ô trop débile mère !
Ne saurais-tu trouver quelque refrain de guerre ?
Mais non : ton luth toujours sonne le même son,
Et tu ne sais jamais qu'une douce chanson ;
Pareille au rossignol, à son malheur en proie,
Qui chante la douleur comme il chantait la joie.
Ah ! du moins puisses-tu, dans tes chants expirants,
En trouver de si doux qu'ils touchent tes tyrans ! —
— Et j'allais à pas lents et la tête baissée,
Comme celui qui porte une triste pensée ;
Et la fenêtre ouverte au souffle du midi
Me renvoyait toujours cet air de Rossini...
Une petite fille, ayant dix ans à peine,
Assise à l'obélisque afin de prendre haleine,
A côté d'un panier sur sa tête apporté,
Voyant qu'à l'admirer je m'étais arrêté,
Levant ses beaux yeux noirs avec un air de reine,
Me dit : Regardez-moi ; car, moi, je suis Romaine !

XV.

UNE JEUNE FILLE MORTE.

—

Ah ! c'était, Dieu du ciel ! une bien pauvre mère !
Elle tordait ses bras et se roulait par terre,

Près de sa fille morte à l'*Aria Cattiva*.
Quand l'homme au masque noir devant elle arriva,
Elle prit dans ses bras la jeune trépassée,
Et, courant par la chambre ainsi qu'une insensée,
Avec le blanc linceul et le rameau bénit,
Comme on cache un trésor, la cacha sous son lit;
Et devant, accroupie, hurlant comme une chienne,
Semblait lui dire ainsi : Tu n'auras pas la mienne!
Elle poussa des cris pendant un jour entier,
Et de sa grande voix ébranla le quartier.
Je n'aurais jamais cru que la poitrine humaine
Fournît aux hurlements une si longue haleine!
La nouvelle en courut dans toute la cité,
Et le bourg de Saint-Pierre en fut épouvanté.
Et les pénitents noirs sur la lugubre voie
Passaient et repassaient en attendant leur proie;
Car nul n'osait entrer dans la maison de deuil
Dont ce gardien fidèle interdisait le seuil;
Le lendemain pourtant les hurlements cessèrent,
Et les quatre porteurs avec le peuple entrèrent...
La pauvre mère, hélas! de même qu'Ugolin,
Sur le corps de sa fille était morte à la fin,
Et les cheveux épars, avec sa main glacée,
Sur son cœur froid aussi la tenait embrassée,
Et la couvrait ainsi que le saule pleureur
Couvre de ses rameaux une petite fleur :
On pouvait approcher... Alors fut accomplie
La loi touchant les morts au pays d'Italie.

XVI.

A M. HECTOR BERLIOZ.

—

Quand à Naple, autrefois, le jeune Pergolèse,
De son génie ardent ainsi qu'une fournaise

Fit sortir du Stabat les versets gémissants,
En extase ravi par ses propres accents,
Il n'apercevait pas, à cette heure suprême,
L'Envie à l'œil de plomb, au teint livide et blême,
Qui l'écoutait chanter et tenait à la main
Le poison qu'il devait boire le lendemain.
Tu n'empoisonnes plus tes hommes de génie ;
Mais de mille dégoûts tu tourmentes leur vie,
Ingrate humanité ! mais tu leur fais payer
La rançon de la gloire et le prix du laurier ;
Et quand à ses ennuis le grand homme succombe,
Tu vas d'un pied distrait le conduire à la tombe.
Ainsi pour Beethoven, Mozart, et ceux encor
Qui voudront après eux te faire entrer au port,
A ce port glorieux, où, malgré ton outrage,
L'art chaste et généreux t'attend sur le rivage.
Lecteur, veux-tu savoir ce que peut l'art divin
Quand un maître le prend dans sa puissante main ?
Vas entendre LÉAR, chancelant de folie,
Chercher à pas pesants sa fille Cordélie.
Sa tunique flottante embarrasse ses pas ;
Il veut marcher, hélas ! mais il ne le peut pas ;
Sa vue est altérée, et sa tête affaiblie
L'abandonne, ô mon Dieu ! Mais voici Cordélie !
Cordélie, ange saint envoyé par les cieux !
Quel nom égalera ton beau nom grâcieux ?
Et vous, maître sévère et pur, dont le génie
Doit enfin aux Français enseigner l'harmonie,
Laissant les flots jaloux battre votre vaisseau,
Sous des cieux inconnus cherchez cet art nouveau :
Vous braverez la mer et les vents en furie ;
Car vos étoiles sont les beaux yeux d'Ophélie.

XVII.

L'AVE-MARIA.

A M. DUBOIS, PEINTRE.

—

Le bel ange venait à l'horizon lointain,
Tremblottant comme fait l'étoile du matin,
Et frappant l'air du soir avec sa plume verte
Approchait, approchait de la fenêtre ouverte.
Dans la petite chambre, en silence arrivé,
Il salua Marie en lui disant : *Ave!*
Et cependant la Vierge en son saint oratoire,
Demeurant humble et calme au sein de tant de gloire,
Répondit au salut d'un ton plein de douceur :
Vous voyez devant vous l'esclave du Seigneur.

XVIII.

UN ENTERREMENT.

—

Nous étions réunis près du *café Greco*,
Quand nous fûmes frappés par un lugubre écho;
Les capucins, pieds nus, sur une double file,
S'avançaient, en chantant, du centre de la ville,
Et gagnaient lentement la *via Condotti* :
C'était l'enterrement de Rosa Minotti,
Que des pénitents noirs, la longue confrérie,
Accompagnait, suivant l'usage d'Italie.
Quatre hommes la portaient, visage découvert,

Entre ses bras croisés tenant un rameau vert ;
Et sur son pâle front une blanche couronne
Semblait, par sa pâleur, tenir à sa personne.
Or, près de moi, celui qui fit les MOISSONNEURS,
Quand le cercueil passa, répandit quelques fleurs
Sur cette pauvre enfant à la terre ravie,
Belle aux bras de la mort, comme au sein de la vie!
Et sa chaleur de peintre exaltant sa beauté,
Il la suivit longtemps d'un regard attristé.
Et nous devions, je crois, à la *Philarmonique*
Entendre, ce jour-là, quelque folle musique.
Nous changeâmes d'avis. Émus par tout cela,
Nous allâmes ensemble à l'*Acquâ-Paola*.
Après avoir parlé de cette jeune femme
Dont l'aspect ne pouvait s'effacer de notre âme,
Rêvant de l'autre vie et de l'éternité,
Nous revînmes muets, le soir, dans la cité ;
Suivis du tintement d'une cloche lointaine,
Et de la grande voix de l'antique fontaine.

XIX.

A M. L. BOULANGER.

Lorsque Paul Véronèse autrefois dessina
Les hommes basanés des noces de Cana,
Il ne s'informa pas au pays de Judée,
Si par l'or ou l'argent leur robe était brodée ;
De quelle forme étaient les divins instruments
Qui vibraient sous leurs doigts en ces joyeux moments ;
Mais le Vénitien en sa mâle peinture
Fit des hommes vivants comme en fait la nature.
Sur son *Musicien* on a beau déclamer,
Je ne puis, pour ma part, m'empêcher de l'aimer ;
Qu'il tienne une viole, ou qu'il porte une lyre,
Sa main étant de chair, je me tais et j'admire !

XX.

LA NUIT DE PAQUES.

—

Lorsque la nuit de Pâque illumine Saint-Pierre,
Le peuple vient s'asseoir sur les marches de pierre,
Et la veste au bras gauche, il joue à la *mora*,
En attendant l'instant où tout s'embrâsera.
Or, dans la basilique, une cloche résonne,
Et sans que sur le faîte on découvre personne,
De larges pots à feu, par leur vive splendeur,
Effacent tout à coup les verres de couleur
Et si l'on m'a dit vrai, ce changement étrange,
Ainsi que la coupole, est du grand Michel-Ange.
Mais un coup de canon interrompt tout cela
Et nous dit qu'il est temps d'aller *à Ripetta*.
Alors, au haut des cieux, la belle girandole,
Sur ses ailes de flamme en frémissant s'envole,
Et la bombe, partant de l'ancien monument,
A l'égal du tonnerre éclate au firmament.
Cependant, quand parfois s'éclaircit la fumée.
Suspendu dans les airs, sous la nue enflammée,
On aperçoit toujours le céleste gardien
Qui tient l'ardente épée au tombeau d'Adrien :
Ainsi l'âme au milieu des plaisirs de la terre
Retrouve quelquefois le calme et le mystère,
Et quand les feux d'été commencent à passer,
Revient plus reposée à quelque saint penser !

XXI.

A ROSSINI.

SONNET.

A toi, maître ! Seigneur de la sainte harmonie,
Honneur du beau pays où résonne le *si*,
Qui, frappant de la main ton cerveau de génie,
Fis jaillir ce torrent qui nous entraîne ainsi.

A voir tant de jeunesse à tant de gloire unie,
Et ton laurier précoce en dix ans épaissi ;
On eût dit que ta course était déjà finie
Et, l'envie apaisée, on t'imitait aussi.

Tels quand le rossignol gémit sous le feuillage,
Les terrestres oiseaux, jaloux de son ramage,
Vont bégayant ses chants, à son bec suspendus :

Mais c'est folie, oiseaux, d'imiter Philomèle :
Elle change de ton, et tous sont confondus.
Honneur à toi chanteur, qui sait faire comme elle.

XXII.

LA VILLE ENCHANTEE.

J'ai vu ce que je dis : La ville toute entière
Par un magicien était changée en pierre ;

Les marchands déployant la soie et le drap d'or,
A l'acheteur debout semblaient les vendre encor ;
Et les eunuques noirs, en un morne silence,
Dormaient dans le palais appuyés sur leur lance.
Et des dames en blanc, dans le café voisin,
Près de leur bouche avaient le sorbet à la main.
L'iman de la mosquée, auprès de la barrière,
Tenait encor les bras levés pour la prière.
Et plus loin, des enfants semblaient jouer au mail
Et pousser devant eux les boules de corail.
Cependant vers la droite, à côté de la porte,
Un homme encor vivant dans cette ville morte
Était assis tout seul sur un large divan :
C'était un grand vieillard qui lisait l'Alcoran.

XXIII.

A M. CH. DE MALARTIC.

A l'ave-Maria, quel est donc ce jeune homme
Qui traverse, pensif, la campagne de Rome,
Un carton sous le bras, un fusil dans la main ?
Je ne me trompe pas, c'est le guaspre Poussin,
Qui, sous la fraîche brise et le ciel diaphane,
S'en revient de Tibur ou des côteaux d'Albane.
Il écoute mourir les agrestes chansons
Et se tourne souvent vers les grands horizons ;
Quand la cloche du soir le rappelle à la ville,
Le peintre à ce retour est toujours indocile,
Et semblable à l'enfant paré de blonds cheveux
Que sa mère, en grondant, vient ravir à ses jeux,
Il voit avec douleur s'éteindre la lumière,
Ses pieds vont en avant et ses yeux en arrière ;
Car il laisse là-bas, sous les nuages d'or,
Les chênes verts, les pins et tout son cher trésor.

Il est doux au printemps de mener cette vie !
De suivre le matin sa belle fantaisie,
Et, lorsque le soleil de la mer est sorti,
D'aller peindre d'abord auprès de Frascati,
Et de monter ensuite en haut de la colline
D'où l'on découvre au loin les monts de la Sabine ;
Puis de s'acheminer à Grotta-Ferrata,
Et, fatigué du jour, de se reposer là !
Ami, combien de fois en ma plus douce année
N'avons-nous pas ainsi consumé la journée !
Et puis nous retournions dans notre après-midi,
Par Saint-Jean de Latran, à *Casa Lucidi* ;
Et nous allions revoir cette excellente femme,
Aimant le pape et Dieu du plus fort de son âme,
Et, lorsque la douleur la clouait sur son lit
Suspendant à son col un chapelet bénit ;
Et le vieillard Bruschi, jovial et digne homme,
Pauvre et simple de cœur comme un bourgeois de Rome,
Ayant fait une fois, à l'âge de trente ans,
Le voyage de Naple ; et de cet heureux temps
Qui fut, n'en doutons pas, le plus doux de sa vie,
Parlant incessamment, la face épanouie,
Et sachant retrouver un reste de chaleur
Pour nous vanter David, le céleste chanteur.
Auprès de quelque prince il faisait son service,
Puis allait à Saint-Pierre entendre un bel office,
Et racontait, le soir, avec naïveté,
La nouvelle courant dans l'antique cité ;
Du reste, ayant un peu de tout dans sa mémoire,
Et sur les cardinaux récitant mainte histoire.
En son étroite chambre, il n'avait qu'un tableau ;
Mais ce tableau sans cadre était ancien et beau ;
Et lorsqu'un étranger venait dans sa famille,
Il prenait par la main sa plus petite fille,
Et les menant tous deux à l'objet précieux,
Sur les yeux du Français il fixait ses grands yeux,
Et puis il demandait, d'une voix attendrie,
Si l'on aimait aussi les arts dans sa patrie.
Ma divine Italie ! ô mère de beauté !
Terre de grand savoir et de simplicité,

Où le mourir est calme et le vivre facile!
On voit encor chez toi, comme au temps de Virgile,
Quelques hommes choisis, vrais enfants des Latins,
Cacher aux feux du jour leurs paisibles destins;
Et sans brûler leur sang des passions nouvelles,
Aimer encor Sylvain et les nymphes jumelles;
Gardant à l'étranger un toit hospitalier
Et des lares d'argile auprès de leur foyer.

XXIV.

RAPHAEL.

—« Tu montes au milieu d'un bruit confus qui roule,
Ainsi que le coupable, escorté par la foule.»
— « Et toi, tu descends seul de ton noir échafaud,
Comme après l'acte fait, redescend le bourreau. »

En ces mots Raphaël et le vieux Michel-Ange,
Dans leur grand Vatican, échangeaient la louange.
C'est qu'ils vivaient alors en pleine humanité,
Et qu'ils ne savaient pas farder la vérité :
Se renvoyant ainsi cette ironie amère,
Comme aux champs d'Ilion, les combattants d'Homère.
J'admire l'homme seul; mais mon cœur est ravi
Par celui qui montait de la foule suivi.
Raphaël, Raphaël ! avant que ma pensée,
Ne soit à tout jamais dans ma tête glacée,
Il me convient à moi, sur le seuil du tombeau,
De dire ici combien j'adorai ton pinceau,
Et ta *Vierge à la chaise,* et ta *sainte Cécile,*
Et du grand sacrement le sévère concile,
Et *Jean dans le désert,* assis d'un air rêveur,
Enfant qui doit un jour baptiser le Sauveur.
Et puis la *Farnésine,* et là, ta *Galatée,*

Fille de l'Océan en sa conque portée
Sur le dos des Tritons, aux écailles d'argent,
Triomphante au milieu de son peuple nageant.
Et cependant Michel, du firmament s'élance,
Et dompte le démon qui se tord sous sa lance ;
Mais l'ange ne sort pas de son calme divin :
Sa main est irritée, et son front est serein ;
Et puis je vois *Saint-Pierre* et son bourg en alarmes,
Ce Romain aux yeux noirs qui fut ton maître d'armes
Et ton *Transfiguré* sur le haut du Thabor,
Éclatant comme un astre en un beau cercle d'or,
Et noyant tout à coup dans des flots de lumière
Ceux de chair et de sang couchés sur la poussière ;
Et dans le Vatican, aux murs de *Camere*,
Tous les miracles nés de ton cerveau sacré :
Ces deux blancs messagers des portes éternelles,
Volant dans le saint lieu sans l'aide de leurs ailes,
Terrassant sous leur bras armé du fouet vengeur
Celui qui profanait la maison du Seigneur ;
Et JULES II, porté par ses bruns *ségettaires*,
Dans un coin de la scène assiste à ces mystères ;
Et promenant ses yeux sur le grave tableau,
Par l'effet tout-puissant du magique pinceau,
Est l'image ici-bas de l'Église vivante,
Dévouant à l'enfer l'impiété mourante.
Or, moi qui fais cela dans mes jours de malheur,
J'avais juré cent fois, brisé par la douleur,
Ne songeant pas aux vers que vous venez de lire,
De ne plus accorder une profane lyre ;
Si donc, en ce moment, j'ai chanté Raphaël,
C'est que, pour moi, cet homme est un ange du ciel !

XXV.

LA SENTINELLE.

Un jour que je passais à la Villa-Reale,
Un jeune grenadier de la garde royale,
Qui veillait, l'arme au bras, l'air grave, et d'un pas lent,
Auprès d'une figure, un buste en marbre blanc,
Me cria tout à coup, du haut de la terrasse,
En français : « Saluez ! c'est le portrait du Tasse. »
Et j'obéis, lecteur, sans peine à cette voix.
Car j'honore en mon cœur et respecte les rois.
Etait-ce le devoir de cette sentinelle
Ou l'inspiration d'une âme noble et belle,
Qui, fière de ce poste où le sort la mettait,
Me faisait partager tout ce qu'elle sentait ?
Quoi qu'il en soit, soldat, je tiens ta voix bénie,
Pour m'avoir fait payer ce tribut au génie.
Par ta bouche, en ce jour, le sévère destin
Me rappelait, hélas ! pauvre Napolitain,
Qu'en mon noble pays qui méprise le vôtre,
Le génie est un roi méprisé comme l'autre
Car l'envie et sa sœur, la fausse égalité,
Y jettent de la boue à toute majesté !

XXVI.

SAN LUIGI DE' FRANCESI.

A M. TOM MASSÉ.

Saint-Louis des Français est une ancienne église,
Près du joyeux Corso pieusement assise,

Portant en lettres d'or, autour de son fronton,
Le jour de son baptême et son glorieux nom.
Or, un des derniers jours de la sainte semaine,
Que sa nef renfermait la noblesse romaine,
Je vis monter en chaire un prêtre dans ce lieu,
Pour dire aux assistants la volonté de Dieu;
Il était jeune et beau; sa bouche gracieuse
Répandait à grands flots la parole pieuse;
Si bien qu'autour de lui, l'attentif auditeur
Ne savait s'il aimait le Verbe ou l'orateur.
Ainsi, divin Jésus, tu subjuguais les âmes;
Et les cœurs palpitants de ces trois saintes femmes
Qui, jusqu'en Galilée accompagnant tes pas,
T'aimaient d'amour peut-être, et ne le savaient pas.
Tant chez ces orgueilleux, que si fort on renomme,
Une idée a toujours besoin de se faire homme
Pour attirer leurs yeux, pour pénétrer leurs cœurs,
Et dans leurs sens émus darder ses traits vainqueurs.
Aussi, celui qui fit l'humaine créature,
Voyant qu'elle était faible et d'infirme nature,
De ses deux mains de père a-t-il voulu toujours
En un faisceau divin unir tous les amours.

XXVII.

1ER MAI.

Mois cher au laboureur, mois des belles prairies,
Mois qui pousses le cœur aux vagues rêveries,
Et qui fais reverdir et les champs et les bois,
Pour mon père malade écoute un peu ma voix!
Viens rafraîchir son front de ta douce rosée;
Car, par ses trois enfants qui t'adressent leurs vœux,
Sur sa tête chérie et sur ses blancs cheveux
La couronne de fête en ce jour est posée.

XXVIII.

MONTE-PINCIO.

Dans la ville de Rome il est une heure sainte :
Quand, l'*Ave-Maria* sonnant dans son enceinte,
Le divin *Angelus* vient sur l'aile du vent,
Et que la cité prie, ainsi qu'un grand couvent.
Les bruits du jour ont fui ; l'air est pur et tranquille,
Tous les peintres français reviennent à la ville ;
Et, portant sous le bras leur fidèle carton,
Regagnent à pas lents la Trinité du mont ;
Et les enfants romains, sur les marches de pierre,
Suspendent un instant le jeu pour la prière ;
Et le ciel et la terre, en ce pieux moment,
Ne respirent qu'amour et que recueillement.
Alors l'Italien sent dans son âme ardente
Retentir tout à coup ces deux beaux vers de Dante :
« Car la cloche du soir vient émouvoir son cœur,
« En paraissant pleurer le beau jour qui se meurt. »

TRADUCTIONS.

SONNETS ET MADRIGAUX

DE PÉTRARQUE.

A M. DE L'ECLUSE.

I.

Amour qui me gouverne et me va décevant
M'a mis, pour mon malheur, sous les yeux de ma dame,
Comme neige au soleil, comme cire à la flamme,
Comme but à la flèche et comme plume au vent !

Le matin il s'éveille et me vient au-devant,
Me fait la révérence et me plonge dans l'âme,
Voyant que je le crains, une poignante lame,
Qui tout le long du jour y reste bien souvent !

Ainsi passe ma vie ! ainsi, l'âme blessée,
Je promène ma peine et ma triste pensée
Loin du beau fleuve Arno, sur les monts, dans les bois !.

Mais pourtant, que je souffre et que je me lamente,
Je ne puis oublier combien elle est charmante,
Combien son œil est doux, combien douce est sa voix !

II.

Ah ! béni soit le jour, et le mois, et l'année,
Le temps, et la saison, et l'heure et le moment,
Le beau pays, le bois, la rive fortunée
Où ses yeux m'ont soumis à l'amoureux tourment.

Et béni soit le coup d'où ma blessure est née !
Béni soit le sourire et le regard charmant,
Les flèches, le carquois et la pointe empennée
Qui, jusqu'au fond du cœur, me vont tout consumant.

Bénis soient les soupirs et les accents de flamme
Que j'ai jetés au vent en appelant ma dame,
Et les pleurs, et les cris, et les vagues désirs !

Et bénis soient les vers où toute la journée
Ma plume la dépeint de tant de grâce ornée,
Et ne s'amuse pas à plus gentils loisirs.

III.

De penser en penser, de montagne en montagne,
Amour me va guidant et toujours m'accompagne ;
Car les chemins frayés sont mortels au repos.
Si par des champs déserts coulent de fraîches eaux,
Si près de quelque mont s'enfonce une vallée,
Là s'arrête un moment mon âme désolée :
Selon qu'amour l'invite, elle pleure, elle rit,
Elle craint, elle espère, et se calme, et s'aigrit ;
Et puis le corps qui marche où l'âme le convie,
Devient calme ou tremblant, au gré de son envie.
Voilà pourquoi tout homme, expert en ce tourment,
Dirait : Celui-ci vit et ne sait pas comment !

Dans les lieux où descend l'ombre d'une colline,
Je m'arrête souvent ; et mon âme dessine
Sur le premier rocher son visage charmant ;
Et bientôt en moi-même un doux frémissement
M'avertit que mon cœur est tout près de se fendre ;
Et je murmure alors d'une voix faible et tendre :
Las ! où suis-je venu ? d'où suis-je séparé ?
Mais si je laisse aller mon esprit égaré,
Je sens amour si près, que l'âme tout à l'aise
De ce charme trompeur se nourrit et s'apaise ;
Si belle je la vois, que si durait l'erreur,
Je sentirais enfin du calme dans mon cœur.

Souvent (qui me croira ?), dans l'eau d'une fontaine
Je l'ai vue, et souvent autour du tronc d'un chêne ;
Et regardant en haut, j'ai vu son front vermeil
Briller comme une étoile à côté du soleil.
Plus les lieux sont déserts, plus mon penser fidèle
A mes yeux abusés la représente belle.
Puis quand la vérité, libre de passion,
Efface devant moi la douce illusion,
Je m'asseois sur la pierre, et, tout triste, demeure
Comme un homme qui pense, et qui souffre, et qui pleure !...

Vers le plus haut sommet et le plus dégagé,
Dans l'espace où le sol n'est jamais ombragé,
Me pousse quelquefois un désir indomptable.
Je marche le front bas, ou, couché sur le sable,
Je mesure mes maux et compte mes douleurs,
Et décharge mon sein gros d'ennuis et de pleurs.
Bientôt un noir frisson de tout mon corps s'empare,
Lorsque je vois, hélas ! combien d'air me sépare
De ce gentil visage, et du regard vainqueur
Qui toujours est si loin et si près de mon cœur !

IV.

Vois donc, amour, quelle gentille dame
Méprise ainsi ton empire et ma flamme !
Demeurant calme entre tels ennemis,
Tu tiens ton arc ! et, dénouant sa tresse,
Parmi les fleurs elle rit et caresse,
Sans y penser, ses chevreaux endormis !
Las ! je suis pris, ce que bien je déplore !
Par ses yeux noirs, et ne rêve que d'eux ;
Mais si ta trousse a quelque flèche encore,
Maître, dis-moi, venge-nous tous les deux !

V.

Voir marcher par le ciel flamboyantes étoiles,
Sur la tranquille mer, vaisseaux aux blanches voiles,
Dans les prés verdoyants, beaux chevaliers armés
Et timides chevreuils sous les bois embaumés ;
Danser parmi les fleurs et les claires fontaines,
Dames aux blonds cheveux, à la taille de reines,
Sont choses qui déjà ne me disent plus rien,
Tant elle a su, partant pour les rives lointaines,
Emporter, Dieu du ciel ! mon cœur avec le sien.

VI.

Tu peux bien emporter dans tes puissantes eaux,
Grand fleuve italien, l'écorce de mon âme ;
Mais cette âme qui souffre et meurt loin de sa dame
Se rit autant de toi que des faibles roseaux.

Derrière nous déjà, par des chemins nouveaux,
Volant à son amour sur des ailes de flamme,
Elle voit en pitié les vents, l'onde, et la rame,
Et s'en va par le ciel ainsi que les oiseaux !

Père plus vieux que tous, toi qui parmi la plaine,
De raisins et de fleurs et d'épis toute pleine,
Rencontres le soleil, quand il mène le jour ;

Tu t'en vas entraînant ma mortelle partie ;
Mais l'autre, qui tantôt de moi s'est départie,
S'en retourne gaiement vers son gentil séjour.

VII.

Les chérubins ailés, plus légers que les vents,
Les citoyens des cieux, les divines phalanges,
Quand ma dame passa, chantèrent ses louanges,
Au milieu des splendeurs et des soleils mouvants.

Quel éclat merveilleux, quels rayons décevants !
Disaient les bienheureux ; non, des terrestres fanges,
Jamais rien de si beau n'est monté chez les anges,
Depuis qu'on vient ici du monde des vivants.

Elle, sans écouter, paraissait en prière,
Jetant à chaque pas des regards en arrière,
Pour voir si je pouvais la suivre dans le ciel.

Voilà pourquoi je pleure; et toute la journée,
Mon âme, qui s'abreuve et se nourrit de fiel,
En l'entendant prier, vers le ciel est tournée.

VIII.

APRÈS LA MORT DE LAURE.

La vie avance et fuit sans ralentir le pas,
Et la mort vient derrière à si grandes journées
Que les heures de paix qui me furent données
Me paraissent un rêve et comme n'étant pas !

Je m'en vais mesurant d'un sévère compas
Mon sinistre avenir, et vois mes destinées
De tant de maux divers encore environnées,
Que je veux me donner de moi-même au trépas !

Si mon malheureux cœur eut jadis quelque joie,
Triste, je m'en souviens; et puis, tremblante proie,
Devant je vois la mer qui va me recevoir !

Je vois ma nef sans mât, sans antenne et sans voiles,
Mon nocher fatigué, le ciel livide et noir,
Et les beaux yeux éteints, qui me servaient d'étoiles.

LA RESURRECTION.

HYMNE DE MANZONI.

Il est ressuscité ! le linceul et la terre
Ne couvrent plus son front ! Ineffable mystère !
Du sépulcre désert le marbre est soulevé !
Il est ressuscité ! comme un guerrier fidèle,
Que le bruit du clairon à son poste rappelle,
Peuples, le Seigneur s'est levé !

Ainsi qu'un pélerin, à moitié du voyage,
Sous l'abri d'un palmier couché durant l'orage,
Se lève, et le cœur plein de ses célestes vœux,
Secoue en s'éveillant une feuille séchée
Qui, pendant son sommeil, de l'arbre détachée,
S'était mêlée à ses cheveux.

Ainsi le mort divin, à l'aube renaissante,
A jeté loin de lui cette pierre impuissante,
Sacrilége gardien de son cadavre roi ;
Quand son âme, du fond de la sombre vallée,
Au corps qui l'attendait, tout à coup rappelée,
A dit : Me voilà, lève-toi !

O pères d'Israël ! quelle voix bienheureuse
Vous a fait agiter votre tête poudreuse ?
C'est lui, l'Emmanuel, le Christ libérateur ;
Il a vaincu l'enfer frémissant sous son glaive...
O vous qui l'attendiez ! oui, votre exil s'achève ;
C'est lui ! c'est lui, le Rédempteur !

Quel mortel, avant lui, dans le séjour suprême,
Vivant, aurait pu voir ce brûlant diadême
Que l'œil des chérubins n'ose jamais braver ?
Patriarches, c'est lui, qui dans le noir abîme,
Des coupables humains volontaire victime,
Est descendu pour vous sauver !

Aux prophètes anciens il voulut apparaître,
Quand ces hommes disaient les jours qui doivent naître,
Comme un père à ses fils raconte le passé ;
Tel qu'un soleil brillant dans les déserts du vide,
Il se montrait d'avance à leur regard avide
Le Christ par Dieu même annoncé;

Quand le juste Isaïe, aux ardentes paroles,
Proclamait sous les fouets, en face des idoles,
Celui qui pour le monde un jour devait venir !
Quand Daniel, confident des sombres destinées,
Roulait dans son esprit les futures années,
Se souvenant de l'avenir.

Or, c'était le matin, Salome et Madeleine,
Tout bas s'entretenant du sujet de leur peine,
Pleuraient amèrement l'homme crucifié.
Voilà que du saint temple a chancelé le faîte...
Les bourreaux ont pâli, croyant voir sur leur tête
Le Dieu qu'ils ont sacrifié !

Un jeune homme étranger, appuyé sur sa lance,
Au pied du monument est debout en silence ;
Ses vêtements sont blancs, son visage est de feu ,
Celui que vous cherchez, ô femme désolée !
Dit-il avec douceur, il est en Galilée...
Ne le cherchez plus en ce lieu !

Chantons ! qu'à la douleur succède enfin la joie
Que l'or accoutumé, que la pourpre et la soie
Resplendissent encor sur l'autel attristé !
Que le prêtre vêtu de la robe de neige,
A l'éclat des flambeaux, dans un pieux cortége,
Annonce le ressuscité !

FRAGMENT. (ALFIERI.)

Une église, une église !... Allons, qu'un camaldule,
Sous son blanc capuchon le cache en sa cellule,
Car on n'a de pitié que pour le meurtrier,
Et l'autre est là qui meurt, et s'épuise à crier :
Au secours ! — Malheureux, n'en attends de personne !
Comme ton assassin, la foule t'abandonne,
Car il est dangereux, lorsque la garde sort,
De se trouver, le soir, auprès d'un homme mort.
A Rome, la justice est aveugle... et capable
De prendre l'innocent à défaut du coupable.

SONNET DE GIANNI.

SUPPLICE DE JUDAS DANS L'ENFER.

Lorsqu'ayant assouvi son atroce colère
Judas enfin tomba de l'arbre solitaire,
L'effroyable démon qui l'avait excité
Sur lui fondit alors avec rapidité.
Le prenant aux cheveux, sur ses ailes de flamme,
Dans l'air il emporta le corps de cet infâme,
Et descendant au fond de l'éternel enfer
Le jeta tout tremblant à ses fourches de fer.
Les chairs d'Iscariote avec fracas brulèrent
Sa moëlle rotit et tous ses os sifflèrent.
Satan de ses deux bras entoura le damné,
Puis, en le regardant d'une face riante,
Serein, il lui rendit de sa bouche fumante
Le baiser que le traître au Christ avait donné.

FRAGMENT (anonyme.)

A l'heure où Jésus-Christ, au sommet du calvaire,
Poussa le grand soupir et mourut sur la terre,
Dans l'autre monde Adam fut ému de pitié.
De sa couche de fer se levant à moitié,
Tout pâle, il se pencha sur Eve, notre mère,
Puis, en la regardant d'un œil triste et sévère :
— Femme, s'écria-t-il d'une funèbre voix,
C'est pour vous que ce juste expire sur la croix !

PENSEE DE Ste-THERÈSE.

Ah ! ce n'est pas, Jésus, ta promesse divine
Qui fait que je t'adore ; ô Christ, c'est ta poitrine,
Ce sont tes pauvres pieds tout traversés de clous,
C'est ton front ruisselant et tout meurtri de coups;
Et sans ton paradis, sans l'espérance même,
Je t'aimerais, Seigneur, tout autant que je t'aime.

SCÈNES DU ROI LEAR

DE SHAKSPEARE.

—

LÉAR, LE FOU.

(*Une tempête gronde.*)

LÉAR.

Vents, ouragans, soufflez; allons, crevez vos joues,
Et toi, qui dans les airs en rugissant te joues,
Tempête, verse donc tous tes torrents! accours :
Engloutis sous tes flots les clochers et les tours
Venez, descendez tous sur ma tête glacée!
Vous, éclairs sulfureux, prompts comme la pensée,
Brûlez mes cheveux blancs! terreur de l'univers,
Tonnerre, tombe donc sur ce globe pervers ;
Anéantis le moule, où, dans sa sombre étude,
La nature produit l'homme et l'ingratitude!

LE FOU.

L'eau bénite de cour, N'oncle, dans la maison,
Vaut mieux que l'eau du ciel sur ce triste gazon :
Cette nuit n'a pitié ni du fou ni du sage !...

LÉAR.

Bien, épuise tes flancs, tempête! pluie, orage!
Grondez... vous n'êtes pas mes filles! Eléments,
Je ne vous dirai point ingrats dans mes tourments!
Je ne vous ai jamais ni donné de royaume,
Ni nommé mes enfants... Vous voyez un pauvre homme,
Un malheureux vieillard, faible, infirme, et soumis
A toutes vos fureurs, célestes ennemis!
Cependant je peux bien vous nommer vils ministres,

Vous qui, ligués avec deux sorcières sinistres,
Avez choisi pour but de vos affreux combats
Une tête si vieille et si blanche !... Oh ! c'est bas !

LES MEMES, LE COMTE DE KENT.

LÉAR.

Je veux être un modèle ici de patience !
Je ne dirai plus rien.

LE FOU.

N'oncle, quelqu'un s'avance !

KENT, *dans les ténèbres.*

Qui va-là ? répondez.

LE FOU.

Un pauvre avec un roi !
Un sage avec un fou !

KENT.

Mon bon seigneur, eh quoi !
Vous ici sans abri ? dans ce lieu solitaire,
Sur ces bruyères ! Rien de ce qui sur la terre
Aime la nuit, Seigneur, n'aima de telles nuits ;
Ces nuages de feu, ces effroyables bruits
Repoussent dans le fond de leurs antres funèbres
Jusqu'à ces animaux, vagabonds des ténèbres.
Je ne me suis jamais cru si près du trépas
Depuis que je suis homme, et ne me souviens pas
D'avoir vu tant d'éclairs, et de la nue immonde
La pluie à flots si grands descendre sur le monde !
La nature de l'homme en ce jour odieux
Ne peut pas supporter tant de maux !

LÉAR.

Que les dieux
Qui font gronder ces bruits au-dessus de nos têtes,
Distinguent donc enfin, au milieu des tempêtes,
Leurs ennemis! Fuis, toi dont le coupable sein
Recèle des forfaits! toi, main de l'assassin,
Cache-toi! frémis, traître! et toi, lâche, hypocrite,
Arrache donc le masque à ta face maudite!
Tremblez, incestueux! tremblez, empoisonneurs!
Et vous, qui de la terre usurpez les honneurs,
Crimes cachés aux yeux de notre aveugle race,
Levez tous votre voile; allons! et criez grâce
A ces grands punisseurs!... Je suis un homme, moi,
Qui souffre plus de maux que je n'en ai fait!

KENT.

Quoi!
Seigneur, la tête nue... ah! venez, mon bon maître,
Une chaumière est là, venez vous y remettre;
On vous la prêtera contre ce temps affreux,
Venez, tandis que moi je retourne vers eux,
Vers ces hommes plus durs que la pierre insensible
Qui bâtit leur demeure!... Ah! qu'un sommeil paisible
Rafraîchisse vos sens... Je n'ai pu les toucher!
Tout-à-l'heure, Seigneur, j'allais vous y chercher;
Ces gens, de leur maison m'ont refusé la porte;
Cependant j'y retourne!... il faut que je l'emporte!

LÉAR.

Hélas! mon pauvre esprit commence à se troubler!

(*A son fou.*)

Viens mon enfant! Eh quoi! tu me parais trembler,
Tu meurs de froid!... moi-même, oh! je suis tout de glace!
Où trouver de la paille, un lit qui nous délasse?
Notre sort est étrange!... il nous rend précieux,
Vois-tu, ce qui naguère était vil à nos yeux!

Il nous faut oublier notre splendeur première.
Ne m'abandonne pas, viens dans cette chaumière;
Viens. viens, mon pauvre fou! viens, ton malheureux roi
A dans son cœur un coin qui souffre aussi pour toi!

LE FOU chante.

Pour peu qu'un homme ait de cervelle
Il peut pleuvoir, il peut venter!
De tout il doit se contenter :
A jour nouveau douleur nouvelle!

LÉAR.

Vrai, très-vrai, mon enfant; entre dans la cabane.

LE FOU.

Cette nuit doit glacer plus d'une courtisane!
. . . . . .
. . . . . .

LES MEMES, EDGAR, il sort de la caverne, déguisé et contrefaisant l'insensé.

EDGAR.

Va-t'en! le noir démon me poursuit... A travers
Les buissons épineux, de neige tout couverts,
Souffle la bise aiguë! Ah! vois cette lumière!
Va, va te réchauffer au feu de ta chaumière!

LÉAR.

As-tu donc donné tout à tes deux filles?... toi;
En es-tu réduit là?...

EDGAR.

J'ai froid! secourez-moi,
Moi que le noir esprit a, malgré mes prières,

Promené sur les lacs et sur les fondrières ;
Il a mis des couteaux sur mon dur oreiller,
Des cordes sur mon siége, et pour me réveiller,
Dans mon lit de fagots il a porté la flamme.
Il a soufflé l'envie et l'orgueil dans mon âme !
Monté sur un cheval courant, courant toujours,
Il m'a fait galopper et les nuits et les jours,
Et poursuivre mon ombre en croyant suivre un traître.
Dieu garde les cinq sens !... Hélas ! au pied du hêtre
Tom a froid ; que le ciel te préserve des vents,
Des lutins bigarrés, des follets décevants !
Mais je le vois ; ici, non, là, voilà sa trace...
Je le tiens ! Je le tiens !... la charité de grâce !

LÉAR.

Quoi ! ses filles ainsi l'ont donc abandonné !
N'as-tu pu rien garder ? leur as-tu tout donné ?

LE FOU.

Il a fort à propos gardé sa couverture.

LÉAR.

Eh bien ! que les fléaux qu'enfante la nature
Tombent sur les enfants !

KENT.

Seigneur, il n'en a pas !

LÉAR.

Quoi ! traître, il n'en a pas ! tu mens, par le trépas !
Rien ne peut l'avoir mis dans cette servitude
Que ses filles, te dis-je, et leur ingratitude !
C'est la coutume donc, que, repoussés partout,
Les pères par leur sang soient dépouillés de tout ?
Juste punition !... et notre sang fait naître
Ces filles-pélican !

EDGAR.

Là-bas, au pied du hêtre
Pillicock est assis ! Holà ! l'entendez-vous ?

LE FOU.

Je crois que cette nuit va tous nous rendre fous.

EDGAR.

Prends garde au noir esprit ! obéis à ton père ;
Sois vrai ! garde ta foi ! ne jure point ; tempère
La chaleur de ton sang, et ne détourne pas
La femme qui d'un autre a dû suivre les pas ;
Ne mets point de collier au col de ton amante,
Ni de bague à son doigt ;... Pillicock me tourmente !.

LÉAR.

Qu'étais-tu ?

EDGAR.

J'étais fier, l'orgueil gonflait ma peau,
Je frisais mes cheveux ; j'avais sur mon chapeau
Les gants de ma maîtresse, et sans remords funèbres,
Je commettais souvent l'action de ténèbres ;
Je proférais autant de serments que de mots,
Et sans penser au ciel, qui comble ici mes maux,
Les violais bientôt, à sa face sacrée ;
Mon âme était toujours de débauche enivrée ;
Des voluptés du jour j'allais me délasser,
Et ne me réveillais que pour recommencer ;
J'aimais le jeu, le vin ; dans mon libertinage,
Je surpassais le Turc, qui, dans les plaisirs nage ;
Mon cœur était perfide et mon esprit léger,
Et mon bras dans le sang aimait à se plonger...
Ne livre pas ton cœur à la fille de joie,
Crains le frémissement d'une robe de soie,
Écarte bien tes pas du séjour ordurier

Et ta main du registre impur de l'usurier.
Et garde-toi surtout de l'esprit de rapine...
Oh ! j'ai froid : à travers les buissons d'aubépine
Souffle la bise aigüe !

LÉAR.

Il vaudrait mieux pour toi
Etre dans ton cercueil, que dans ce lieu d'effroi;
Vivre ainsi seul et nu! Voilà donc ce qu'est l'homme!
Considère-le bien ! tu ne dois pas de baume
A la civette ; point aux brebis de toison.
Ah ! trois hommes ici sont privés de raison !
Mais moi, ne suis-je pas la folie elle-même?
Dépossédé des biens que notre nature aime,
L'homme n'est comme moi qu'un stupide animal,
Pauvre, infirme et soumis au noir esprit du mal.
Allons, quittez-moi donc, habits, peaux étrangères,
Honteux déguisements, parures mensongères,
Loin de moi !...

(Il se déshabille.)

LE FOU.

Calme-toi, réfléchis au danger;
N'oncle, car cette nuit ne vaut rien pour nager !
Ecoute ! un peu de feu dans cette aride plaine
De ronces, de chardons, de frimats toute pleine,
Ressemblerait au cœur de ce vieux débauché,
Par le plaisir enfin vers la tombe penché,
A ce cœur où végète encore une étincelle,
Quand le reste du corps faible et glacé chancelle...
Regardez, regardez ! Ah ! c'est un feu follet !...

EDGAR.

C'est le mauvais lutin ! c'est Stibertigibet!
Il commence sa course à l'heure solennelle
Du couvre-feu ; tantôt, nocturne sentinelle,
Il se promène autour des bruyantes cités;
Tantôt, loin de la ville et des lieux habités,

Il corrompt des moissons le germe salutaire,
Et jusqu'au chant du coq, va rôdant sur la terre.
Pendant notre sommeil, il vient... et de ses mains
La cécité descend sur les yeux des humains!

LES MEMES, LE COMTE DE GLOCESTER
avec un flambeau.

LÉAR.

Quel est cet homme-là?

KENT.

Qui va-là? répondez!

GLOCESTER.

Vous-même, dites-moi ce que vous demandez!

EDGAR.

Je suis le pauvre Tom, qui, parmi les fenouilles,
Se nourrit de crapauds et d'immondes grenouilles,
Lorsque le noir démon l'agite par hasard,
Il mange le vieux rat et le jeune lézard;
Il dévore le chien enterré de la veille;
Et si la soif ardente en son gosier s'éveille,
Il boit le manteau vert des marais endormis;
Au foyer qui pétille il n'est jamais admis;
Errant, battu, chassé de village en village,
Partout il est en butte à l'insulte, à l'outrage,
Lui qui jadis avait trois habits pour son dos,
Six chemises, un beau poignard à manche d'os,
Et sur une cavale, à grands frais équipée,
En guerre s'en allait, ceint d'une longue épée!
Mais des souris, des rats et semblable fretin,
A Tom, depuis sept ans, ont servi de festin!
Prends garde au noir esprit! ah! laisse-moi, de grâce!
Smolkin, arrête.

GLOCESTER.

Eh quoi ! bon Seigneur, votre Grâce
A de tels compagnons ?

EDGAR.

L'esprit noir, je l'ai vu !
On l'appelle Modok et quelquefois Mahu !
Il est gentilhomme.

GLOCESTER.

Oh ! notre chair, mon bon maître,
Repousse donc toujours celui qui la fit naître ?

EDGAR.

Tom a froid.

GLOCESTER, au roi.

Ah ! venez. Je n'obéirai pas
A leurs ordres cruels ; Seigneur, suivez mes pas !
Quoiqu'ils m'aient commandé de laisser votre tête
Pendant toute la nuit en butte à la tempête,
Je viens pourtant ici vous conduire en un lieu
Où vous allez trouver et du pain et du feu.

LÉAR.

Je veux m'entretenir avec ce philosophe :
Qu'est-ce que le tonnerre ?

KENT.

Ah ! venez ; qu'on réchauffe
Votre corps.

LÉAR.

Non, je parle à ce savant Thébain :
A quoi travaillez-vous ?

EDGAR.

A fuir le noir lutin,
Le prince de la nuit.

LÉAR.

J'ai deux mots à vous dire
A part.

KENT à Glocester.

Hélas ! voyez comme il tombe en délire,
Pressez-le de marcher.

GLOCESTER.

Ah ! de grâce, Seigneur,
Venez.

LÉAR à Edgar.

Pardon, pardon, vous, sage plein d'honneur,
Restez, soyez toujours ma vivante lumière !

EDGAR.

Tom a froid !

GLOCESTER.

Camarade ! entre dans la chaumière !
Et va t'y réchauffer !

LÉAR.

Allons ! entrons-y tous !

KENT.

Par-ici, mon bon maître ; oh ! venez avec nous !

LÉAR, montrant Edgar.

Avec lui ; près de moi je veux toujours mon sage !

GLOCESTER.

Faisons donc ce qu'il veut.

KENT à Edgar.

C'est ici le passage!
Allons, l'ami, venez et n'ayez point d'effroi!

LÉAR à Edgar.

Viens, bon Athénien.

GLOCESTER.

Silence! — Pauvre roi!

(*Exeunt*)

. . . . . .
. . . . . .

EDMOND seul.

Nature, ma déesse! à toi toujours lié,
Je me voue à ton culte, en ce monde oublié.
Pourquoi donc ramperais-je abreuvé d'amertume
Et courbé sous le joug de l'aveugle coutume?
Et pourquoi permettrais-je aux lois des nations,
A des caprices vains, à des conventions,
Qui donnent à mon frère un trésor sans partage,
De me déposséder de mon juste héritage?
Parce que je suis né douze lunes plus tard,
Pourquoi me flétrit-on de ce nom bâtard?
Et pourquoi suis-je vil? quand les traits de ma face
Sont aussi bien formés, et malgré que l'on fasse,
Lorsque ma taille est droite et souple sans effort,
Mon regard aussi fier et mon bras aussi fort,
Et que je porte enfin tout une aussi belle âme
Que si j'étais sorti de quelque honnête dame?
Pourquoi donc tous ces noms injurieux? Pourquoi

M'appellent-ils bâtard, ignoble ! — ignoble ! moi ?
Moi ! qui, dans l'acte libre et saint de la nature,
Ai pris une substance et plus forte et plus pure
Que n'en peuvent fournir ces époux épuisés,
Faibles et languissants, par l'habitude usés,
Qui, méthodiquement, vont dans un lit de glace
Travailler sans plaisir à créer une race
Faite entre le sommeil et le réveil ! Oh bien !
Mon légitime Edgar, je prendrai votre bien !
L'amour de notre père, à ce que j'en estime,
Appartient au bâtard ainsi qu'au légitime !
Je grandis, et du sort je brave les retards !
Allons ! Dieux ! rangez-vous du parti des bâtards !

CASSANDRE

PENDANT LE MEURTRE D'AGAMEMNON. (ESCHYLE.)

O dieu, tueur des loups, Apollon conducteur,
Dieu vainqueur de Python, mon divin protecteur,
Apollon, Apollon, dieu sauveur de la Grèce,
Où donc as-tu conduit ta triste prophétesse !
Tes présents, Apollon, tes présents, reprends-les
Les larves de l'enfer habitent ce palais.
Vois-tu tous ces enfants, ivres de funérailles,
M'apporter en riant leurs fumantes entrailles ;
Reprends ton sceptre d'or et ton sacré bandeau,
Ta robe prophétique et ce fatal manteau ;
Hélas ! ils n'ont servi, dans les lieux où nous sommes,
Qu'à me faire la fable et le jouet des hommes ;
En l'absence, Apollon, du lion généreux,
Les loups ont conspiré, dans la nuit sombre, entr'eux,
Et sans pudeur, hélas ! la lionne infidèle
A reçu l'un d'entr'eux dans sa couche, près d'elle !
Pourtant, quand dans Argos rentra le souverain,
Elle a comme autrefois léché sa noble main.

Mais écoutez, quels cris !... Apollon, une femme
Oser tuer un homme !... ah ! n'est-ce pas infâme !
Et tout seul, dans son bain, nu, sans précaution
Dans ce vase de mort et de perdition !
J'entends leurs pieds lutter sur le pavé sonore,
Il crie, il se débat, mais elle frappe encore ;
Elle redouble, ô ciel ! ô mon père Apollon,
Reçois le dernier vœu du grand Agamemnon !

La vapeur de la mort règne dans cette salle,
Et des dieux s'accomplit la volonté fatale ;
Implacable destin ! le triomphe, ô douleur !
Ici fait encor plus pitié que le malheur.
Et moi, triste témoin du sanglant adultère,
Moi, qu'on ne croyait pas, qu'on raillait sur la terre,
Fatiguée à la fin de mes indignes fers,
Je demande à sortir de ce morne univers ;
Pareille au pauvre oiseau que va pressant le piége,
Lorsque de l'Achéron la grande nuit m'assiége,
Puisse, en un léger souffle, Apollon, s'exhaler
Mon âme, et tout mon sang doucement s'écouler !

LES CITOYENS ET LA PAUVRETÉ.

(ARISTOPHANE.)

Une place publique à Athènes.

LES CITOYENS.

Fuyons, ô citoyens, fuyons par ce chemin,
Ce monstre qui vers nous étend sa large main ;
Cette femme en lambeaux, elle est notre ennemie,
Athènes, sous sa loi, jadis fut asservie.

LA PAUVRETÉ.

Lâches, où courez-vous ? je suis la pauvreté !
Oui, c'est moi qui jadis bâtis votre cité.

Lâches, vous me fuyez, moi qui suis votre reine,
L'antique pauvreté, la nourrice d'Athène,
Qui la berçais jadis, la mère des vertus,
Que craint, sous son dais d'or, l'efféminé Plutus.
C'est moi qui, combattant au pas des Thermopyles,
Du satrape d'Asie ai délivré vos villes,
Et vous le savez tous, Athéniens, c'est moi
Qui sous mes javelots ai vaincu le grand Roi.
Je suis la pauvreté, l'active travailleuse
Qui fait sur les oisifs la cure merveilleuse,
Le grand réveil-matin du bon et du pervers,
Et le chien de berger qui mène l'univers;
Pourtant vous me fuyez, vous fuyez votre mère!
Ah! je vous poursuivrai jusqu'au bout de la terre.

LES CITOYENS.

Fuyons, fuyons ce monstre, et par tous les moyens
Echappons à ses traits, fuyons, ô citoyens!

LA PAUVRETÉ.

Je vous atteindrai bien, lâches aux cœurs de femmes,
Lâches aux pieds de cerf, dégénérés, infâmes!
Pour toujours, citoyens, je m'attache à vos pas
Et vous ramènerai pâles entre mes bras!

FRAGMENT DE SIMONIDE.

Qu'autour de nous tout dorme et les vents et Neptune,
Et nos malheurs, hélas! et l'injuste fortune!
Et toi, mon fils, et toi, pauvre enfant sans raison,
Dans ce fragile bois qui te sert de maison,
Dors en paix, sans penser à la douleur future;
Laisse les flots baigner ta blonde chevelure!
En te voyant dormir peut-être Jupiter
Apaisera son aigle aux deux ongles de fer!

SATYRES.

I.

J'aime avec passion la terre d'Italie!
Et j'en parle toujours, et c'est là ma folie!
C'est la terre du vrai, du beau, du naturel.
Or, aujourd'hui, je veux élever sur l'autel
Ces femmes qui, sans prendre un petit air malingre,
Regardent comme fait cette odalisque d'Ingre,
Ne grimacent jamais sous un front emprunté,
Et marchent librement, belles de leur beauté;
Aiment ce qu'elles font, le font avec franchise,
Se mettent à genoux par terre, dans l'église,
Et le soir, sans penser à ce qu'on en dira,
Battent naïvement des mains à l'Opéra;
Portent dans leur poitrine et l'amour et la haine,
Et ne rejettent rien de la nature humaine;
Gardant à leur fidèle un cœur chaud de désir,
Et le stylet romain à qui veut les trahir.

Mais au nord, quelquefois, on voit de ces poupées,
De linge et de chiffons sans cesse enveloppées,
Que l'on pourrait sonder à toute profondeur
Sans rencontrer jamais ce qu'on appelle cœur.
Leurs sens sont accablés de molles léthargies;
Plantes de serre chaude écloses aux bougies,
Elles veulent pour vivre un air artificiel,
Et se fanent aux feux de l'œil brûlant du ciel.
Des hommes de boudoir, plus efféminés qu'elles,
Se sont chargés du soin de façonner ces belles;
Et comme on fait des airs pour certains instruments,

Pour elles on réduit tout, jusqu'aux sentiments.
Aussi qu'en ce pays se rencontre une femme
Aimant, comme on le doit, avec toute son âme,
Quelqu'un ou quelque chose, ou même simplement
La musique, la danse, un divertissement,
For shame! dit le monde, ô femme inconséquente !
Et pour ces puritains, c'est presque une Bacchante.

Or, ces êtres moraux, indifférents, usés,
Traînant dans les salons leurs visages blasés ;
Ainsi que d'un grand vice, en leur hypocrisie,
Se gardant de l'amour et de la poésie,
N'est-il rien qui les touche et les remue au fond,
Et les montre à la fin sans masque et tels qu'ils sont ?..
Comme pour dévoiler sa féroce nature,
Le maître d'un lion lui jette sa pâture,
Qu'on leur jette de l'or, et vous les verrez tous,
Hommes, femmes, bondir ; et d'un regard jaloux
Le couver, témoignant par de longs cris de joie
Que là tendait leur âme et que c'était sa proie.
Et ces yeux languissants et fermés à moitié
Vont s'ouvrir ; et ces mains, froides à l'amitié,
S'allonger, et montrer à qui voudra les peindre,
Que lorsqu'il s'agit d'or elles savent étreindre :
Car cet amour de l'or est notre mal cuisant,
Et c'est le seul amour qu'on avoue à présent.

Parisiens ingrats, oublieux des grands hommes !
Un homme pur vivait dans le siècle où nous sommes,
En son sein habitait l'antique loyauté,
Et son cœur ne battait que pour la liberté.
Quand la cupidité tourne toutes vos têtes,
Lui n'était tourmenté que de pensers honnêtes.
Ce juste est mort, hélas ! et comme un lourd fardeau,
On s'est vite empressé de le mettre au tombeau ;
Et le soir, dans vos murs, on ne parlait qu'à peine
Du mort que doit pleurer la terre américaine
Qui, ne pouvant avoir comme vous son cercueil,
Plus loin que vous du moins saura pousser son deuil.
Comme Jérusalem autrefois des prophètes,

Vous riez aujourd'hui des saints et des poètes!
Paris, que veux-tu donc qu'il advienne de toi,
Quand tu n'as plus un grain de respect ni de foi?
Quand, respirant encor l'odeur du cimetière,
Qui recèle à jamais Lafayette en poussière,
Le front voilé de crêpe et l'œil humide encor,
Tu reviens sans pudeur adorer le veau d'or!

Donc, bien qu'en ces beaux jours la féconde industrie
Couvre de ses trésors le sol de la patrie,
Que chaque citoyen, tout gonflé de ses droits,
A leur juste valeur estime enfin les rois;
Que la France, suivant la forme consacrée,
Ait repris ses couleurs et soit régénérée;
Que la Charte à présent soit une vérité,
Et qu'on nous l'ait redit jusqu'à satiété;
Qu'une fausse Thalie, opprobre de la scène!
Chaque soir à vos fils montre sa face obscène,
Et qu'au lieu de chercher à corriger les mœurs,
Elle jette partout le vice dans les cœurs;
Que la mauvaise foi, l'ignorance et l'envie,
Ces trois chiennes sans yeux, poursuivent le génie;
Que des gens sans aveu, sans foi ni sentiment
Dans tous les carrefours parlent de dévouement;
Que de cet heureux temps la jeunesse dorée,
De cigarre et de vin encor toute enivrée,
Pour distraire, en fumant, ses futiles cerveaux,
S'occupe de croiser les races de chevaux;
Tandis qu'au même instant, à ses pieds, sur la terre,
La grande race humaine expire de misère...
Pour cet amour de l'or, ardent, universel,
Pour le culte assidu de son ignoble autel,
Ce siècle ayant fini sa brillante carrière,
Et, comme ses aïeux, ayant fait sa poussière,
Par l'inflexible doigt de la postérité,
Entre les plus mauvais, un jour, sera compté.

Ah! Plutus, Dieu de l'or! par ton souffle flétrie,
Autour de tes autels se traîne ma patrie;
Partout règne la fraude et la cupidité.

Ton temple est le seul temple aujourd'hui visité !
Tous y sont à genoux : les hommes et les femmes
Ne sentent plus en eux que tes terrestres flammes.
Toi seul es Dieu du siècle, ô Plutus ! et les cœurs
Ne brûlent plus d'encens aux dieux supérieurs !
Ces grands dieux qui jadis ont traversé le monde
Pour lui faire oublier sa misère profonde,
La foi, le dévouement, la pudeur, l'amitié,
Sans lesquels les humains ne vivent qu'à moitié.
Ah ! belles fleurs du ciel, descendez donc encore,
Et, sous nos pieds poudreux, venez, venez éclore,
Venez embaumer l'air de vos parfums divins
Et, comme au premier âge émailler les chemins,
Et toi, Dieu des Chrétiens, notre céleste père,
Oh ! vrai Dieu, prends pitié de cette pauvre terre,
Et de la profondeur de ton éternité,
Laisse sur nos enfants tomber la CHARITÉ !

II.

L'autre jour, à Paris, dans la ville où nous sommes,
Un courtier, en causant avec un de ces hommes,
Un de ces financiers, déposa son chapeau
Sur le maroquin vert du splendide bureau.
Le financier trouva la licence incongrue,
Et d'un revers de main le jeta dans la rue.
Or, l'autre avait du cœur ; mais une femme aussi.
Et des petits enfants qu'il nourrissait ainsi,
Et venait au Mondor demander une affaire...
Il se mordit la lèvre, et forcé de se taire,
Maudit l'homme au cœur sec, et l'implacable faim
Qui l'obligeait, hélas ! d'en attendre du pain ;
Et ce père, navré jusques au fond de l'âme,
Lâche pour ses enfants et lâche pour sa femme,
Immobile et muet dévora son affront,
Et sortit sans cracher sur cet ignoble front.

Ah ! par le ciel ! Messieurs de la haute finance,
Qui traitez vos vassaux avec tant d'insolence,
Votre aristocratie est plus lourde à porter
Que celle que nos fronts viennent de rejeter !
La première n'est plus ; prenez garde à la vôtre :
On en ferait bientôt ce qu'on a fait de l'autre !

III.

Je voudrais bien encor parler de l'Italie ;
Car, je l'ai déjà dit, je l'aime avec folie !
Et, comme un homme ayant regardé le soleil,
Dans l'ombre voit encor son beau disque vermeil,
Moi, je vois toujours Gêne au pied des monts couchée,
Naple et ses orangers, Pise et sa tour penchée ;
Et le dôme de Sienne, au clocher jaune et noir ;
Les dames de Venise, en gondole, le soir ;
L'athénienne Florence, antique et noble ville,
Montrant encor le sang de la guerre civile
Sur le mur crénelé que le temps a noirci,
Et les anneaux de fer du vieux palais Strozzi ;
Et puis le Vatican et sa splendeur étrange ;
Et Raphaël d'Urbin, et Dante, et Michel-Ange ;
La campagne de Rome et ses grands horizons,
Ses terrains sillonnés de sublimes façons,
Et les beaux chênes verts, amour de la peinture ;
Et l'Italie enfin, et sa large nature ;
Et puis j'ai toujours là, présent devant les yeux,
Ce prêtre en cheveux blancs qui tient la clef des cieux,
Sans puissance aujourd'hui, pauvre vieillard austère,
Accomplissant, muet, son divin ministère
Et portant dans sa main le sceptre épiscopal,
Comme un marbre aboli tient le sceptre augural...
Adieu donc cependant, Naples, Rome, Florence,
Terre que je chéris ainsi qu'une autre France !
Et dont l'ardent soleil à la fin éveilla
Un feu qui dans mon sein trop long-temps sommeilla,

Terre, dont la pensée à toute heure m'enivre,
Et pour laquelle, un jour, j'ai commencé ce livre ;
Car il faut de l'amour, un cœur libre et joyeux,
A qui veut déployer ton manteau radieux ;
Et mon âme est de plomb ; je souffre, je soupire :
Et tout ce que je vois me pousse à la satire,
Et je sens tous mes nerfs se tendre, et chaque jour,
Grandir en moi la haine et décroître l'amour.

Le moyen, dites-moi, de souffrir, sans colère,
Ce qu'on jette à présent au stupide parterre,
Ce qu'on lit le matin dans d'infâmes journaux,
Ce qu'on entend le soir sur d'infâmes tréteaux ?
Ah ! laissez donc en paix descendre dans la tombe
Les prêtres et les rois, enfin tout ce qui tombe,
Même ceux que le peuple, avec sa main de fer,
Poussait au mois d'août du côté de la mer.
Laissez Napoléon, dans son île lointaine,
Dormir tranquille au bruit de la vague africaine.
Si vous le réveillez, que ce soit hardiment :
Tirez-le tout entier de son froid monument,
Afin qu'on puisse voir, sur cette ombre sublime
S'il n'est point une tache, indice de son crime.
Montrez-vous revêtus de votre dignité,
Poètes, dévoilez toute la vérité.
Or, il est quelque chose, aux fossés de Vincenne,
Qu'on pourrait exhumer et traîner sur la scène :
Le fait est historique... il est *tragique* aussi.
Mais chacun, direz-vous, le sifflerait ici :
Il faudrait se résoudre à braver le vulgaire,
Qui sait? les étudiants... Cela ne se peut guère.
Depuis que nous avons conquis nos libertés,
Nous nous sentons les bras liés de tous côtés...
Eh bien ! silence donc ! faiseurs de vaudevilles,
Qui trafiquez chez nous des querelles civiles
En d'ignobles couplets, où le parti des morts
Est lâchement foulé sous les pieds des plus forts ;
Gens qui voulez de l'or, et dont la frénésie
Va profanant partout la sainte poésie,
Vous que je voudrais voir, ceints de vils tabliers,

Croupir dans une échope à faire des souliers ;
Car à ce métier-là l'on gagne aussi sa vie,
Et c'est du moins sans crime et sans ignominie !
Certes, si vous avez à répandre du fiel,
Le temps est bon, messieurs, j'en jure par le ciel.
Sur les vainqueurs du jour on peut se satisfaire :
Mais, de grâce, épargnez des ennemis à terre :
C'est le vice debout, le vice envahissant,
Qu'il faut stigmatiser d'un fouet retentissant.
Votre dos maintenant, flatteurs de populace ;
Les courtisans de rois vous ont cédé la place.
Votre dos, courtisans de Plutus, dieu de l'or,
Nobles du temps présent, qui passerez encor,
Et qui, dans ces instants de publique souffrance,
Avec les avocats vous partagez la France.
Aussi grands citoyens, mais moins intelligents,
Ces banquiers, après tout, sont d'assez pauvres gens ;
Ils ne comprennent bien qu'un côté de la vie ;
Donc la religion, l'art, la philosophie,
Dans leurs étroits cerveaux ne sauraient pénétrer,
Vu que ces choses-là ne se peuvent chiffrer.
Aussi souhaitent-ils qu'enfin notre patrie
Se change toute entière en foyer d'industrie ;
Car l'homme, suivant eux, vit seulement de pain ;
Mais ainsi que son corps, messieurs, son âme a faim !
Et ce n'est pas à vous, gens d'épaisse nature,
Qu'elle ira demander sa sublime pâture :
C'est à ceux qui s'en vont prodiguant de leurs mains
Une manne céleste aux profanes humains,
Les consolent des jours passés dans la poussière,
Et soulagent l'esprit du poids de la matière,
Les poètes divins que vous placez si bas,
Et qui, lorsque vaincus dans les prochains combats,
Vous dormirez couverts par une nuit profonde,
Ainsi qu'aux jours anciens, gouverneront le monde ;
Eux qui, dans la ferveur du siècle industriel,
Quand tous sont prosternés, seuls regardent le ciel ;
Et tandis qu'à grands frais vous faites de l'*utile*,
Et des chemins de fer pour des passants d'argile,

Chantent, de peur qu'on dise en voyant tout cela;
Ah ! le monde est si vieux que son âme s'en va !

Décembre 1830.

IV.

A ALFRED DE VIGNY.

Napoléon, despote, à la France sut plaire ;
Ce mitrailleur du peuple est toujours populaire :
C'est que le peuple admire et craint les hommes forts,
Et ne bronche jamais quand il sent bien le mors ;
C'est un cheval rétif au cavalier timide,
Et docile à la main qui lui tient haut la bride.
Or, le peuple français comprend l'égalité,
Mais il profane encor la sainte liberté.
Ces paroles, lecteur, doivent te sembler dures ;
Tu peux, si tu le veux, les prendre pour injures:
Mais, dût-on m'appeler ami de CHARLES DIX,
C'est là ce que je pense, et partant, je le dis.
Donc, messieurs du pouvoir, qui, dans ces temps de crise,
Avez courbé le dos sous la grande entreprise,
Gouvernez, gouvernez, c'est là votre métier ;
Et tenez-vous toujours fermes sur l'étrier ;
Et si votre cheval a l'humeur volontaire,
Qu'il veuille, en se cabrant, jeter son maître à terre,
Il faudra, cavaliers, le mater rudement,
Arrêter, et non pas régler son mouvement.

Voyez en quel état est notre pauvre France,
Et comme son beau corps se tord dans la souffrance !
Ses enfants bien-aimés en pleurs, et leurs cerveaux
Se creusant à chercher remède à tant de maux ;

Ses lugubres cités, champ de bataille étrange,
Où vainqueurs et vaincus sont couchés dans la fange ;
Les plus forts abattus, et ceux-là consternés,
Qui portaient leurs fronts hauts et d'espoir couronnés ;
L'ambition partout, nulle part le génie ;
La foi morte en nos cœurs, l'Eglise à l'agonie ;
Comme des histrions avides de succès,
Des prêtres chantant vêpre et la messe en *français*,
Et dans une boutique, en autel travestie,
Faisant couler le sang de la divine hostie ;
Et, cependant, l'Europe entr'ouvrant à la fois
Mille volcans nouveaux sous les pieds de ses rois,
Qui, pâles de terreurs, se lèvent sur leurs trônes,
Et portent, tout pensifs, la main à leurs couronnes :
Le sol tremblant sous nous, et la société
Marchant comme un aveugle, et sans but arrêté !
Ah ! par le ciel ! messieurs, punissez les coupables ;
Et si, comme on le dit, vous en êtes capables,
Ailleurs que sur les plis d'un drapeau tant fêté
Unissez donc enfin l'ordre et la liberté !
Et toi, peuple, torrent dont le flot indocile
Gronde et bondit encor dans cette grande ville,
Laisse, laisse debout ces sacrés monuments,
Vénérables témoins de tant d'événements,
Contempler, à travers leurs rosaces gothiques,
L'émeute, au pied confus, sur nos places publiques.
Que les coups du bélier cessent de retentir :
Assez, assez détruit ! il est temps de bâtir.
Citoyens, balayez ces monceaux de ruines,
Et cherchez l'architecte, aux belles mains divines !

Mais si, le long des quais, les jours étant venus,
La rouge GUILLOTINE élevait ses bras nus,
Alors frappez, marteaux, et vous, fourches pesantes,
Abattez, renversez, et sous vos dents puissantes
Faites craquer ses os, et lambeau par lambeau,
Déchirez l'effrontée, avant que son couteau,
Luisant comme l'éclair au fort de la tempête,
Ne jette au vil panier une coupable tête ;

Car, après le coupable il faudrait l'innocent,
Ce monstre-là buvant toute espèce de sang.

Mais, à quoi bon prévoir de si grandes misères,
Et rappeler ces temps si funestes aux mères ?
Temps qu'on ne verra plus ; car, on nous l'a juré,
Depuis six mois entiers l'homme est régénéré !
D'ailleurs, les nations valent-elles la peine
Que pour leurs intérêts on affronte la haine
De ces écervelés, Brutus d'estaminet,
Planteurs de l'arbre droit au sinistre bonnet ?
Certe, à voir ce qu'on gagne aux affaires publiques,
Je prends en grand'pitié les hommes politiques,
Qui passent devant nous d'un air si dédaigneux,
Et qui devraient garder tout ce dédain pour eux ;
Pour eux, dont le cœur vide obéit à la tête,
Dont le deuil est si long, et si courte la fête ;
Pour eux, tristes jouets de l'aveugle destin,
Qui sur leurs gradins verts vient les prendre un matin,
Les porte à la fortune avec un tour de roue,
Avec un autre aussi les jette dans la boue ;
Papillons qui s'en vont, d'un vol précipité,
Se brûler au flambeau de la publicité ;
Puis, traînant l'aile, vieux, dans une solitude,
Se plaignent des partis et de l'ingratitude !

Alfred, ce n'est pas toi qui voudrais, à ce prix,
T'asseoir à leurs côtés, sous leurs vastes lambris ;
Comme un cygne tombé dans un marais immonde,
Souiller ta plume blanche en la fange du monde,
Et mêler, pour la perdre en ce bruyant séjour,
Ta parole immortelle à leur fracas d'un jour !
Non, non, ce n'est pas là le poste du poète :
La muse chante au temple, ailleurs elle est muette !
Comme on fait aujourd'hui, toi, tu ne voudrais pas
Prostituer ta lyre aux choses d'ici-bas :
Tu l'estimes trop sainte, et méprisant la ruse,
Tu n'attachas jamais de cocarde à ta muse.
Les dieux lares sont tout, et le Forum n'est rien.
Pour moi, qui place l'homme avant le citoyen,

Fi de l'ambition, vieille à l'humeur grondante,
Épouse que l'on prend quand on n'a plus d'amante,
Quand aux émotions, qui l'avaient tant charmé,
Le pauvre cœur humain est tout entier fermé!

Ami, l'amour de Dieu, de l'art et de la femme
Est le seul aliment digne d'une belle âme :
Celui qui ne sent pas, au midi de ses jours,
Habiter en lui-même un de ces trois amours,
Est mauvais à mon sens, et fût-il *populaire*,
Je le tiens enfanté dans un jour de colère ;
Et je ne voudrais pas, pour son fragile bien,
Porter dans ma poitrine un cœur pareil au sien.

Avril 1831.

V.

O toi, mère du Cid, toi, sa belle patrie,
Espagne, vieux berceau de la chevalerie,
Tu n'as plus les bûchers de tes inquisiteurs ;
Mais prends garde à présent aux régénérateurs ;
Prends garde qu'au milieu de ta noble carrière
A tes TORQUEMADA succède un Robespierre.
Par le fer ou le feu, toujours, toujours du sang,
Hélas ! c'est le progrès dont on nous parle tant !
Que le passé du monde et de ta sœur aînée,
Soit présent à tes yeux dans cette grande année.
La France, tu le sais, pour essuyer ses pleurs,
Vit arriver un jour un tas d'adorateurs ;
Et trois cent bouches d'or, pleines de belles choses,
Sur son front rajeuni répandirent des roses ;
On l'endormit enfin par ce jargon nouveau...,
Elle se réveilla dans les bras du bourreau !
Tous les bons à cet homme avaient livré leur tête ;

Deux justes survivaient en cette horreur muette,
L'homme avait une lyre, et la femme un couteau,
Et tous les deux ainsi montaient à l'échafaud :
Car l'un faisait au crime une implacable guerre,
* Et l'autre, de MARAT avait purgé la terre !

VI.

Quand le grand Haydn, dont Vienne était ravie,
Sentit qu'il approchait du terme de sa vie,
Ce vénérable roi des chants mélodieux,
Comme un père mourant, vint faire ses adieux,
Avant que son oreille à jamais fut fermée,
A la CRÉATION, sa fille bien-aimée.
La loge impériale avec respect s'ouvrit,
Et près du souverain le vieux maître s'assit,
Au milieu des flambeaux et des parfums de l'ambre ;
Et l'on était alors à la fin de décembre.
La princesse Thérèse, enfant de l'empereur,
Qui sous son corset d'or avait pourtant un cœur,
Jetant là l'étiquette, au cri de la nature,
Entoura le vieillard de sa riche fourrure,
Et tous les spectateurs, se levant à la fois,
Applaudirent soudain d'une commune voix
Et l'artiste divin et la royale fille,
Qui semblaient ne former qu'une seule famille.
Sur cet antique sol de l'hospitalité,
C'est ainsi qu'à la cour le génie est traité ;
Non pas ainsi chez nous, et la royale hermine
Rougirait de toucher son épaule divine !
Quelquefois seulement, lorsque les temps sont froids,
Le bruit de sa détresse arrive jusqu'aux rois,
Et pour le réchauffer, pour couvrir sa misère,

* André Chénier et Charlotte Corday.

On lui jette du trône un vêtement vulgaire,
Et l'homme de génie et l'homme de bureau
Cheminent tous les deux sous le même manteau !

Un poète du ciel, au printemps de sa vie,
Mordu de tous côtés par la dent de l'Envie,
Grandissait cependant, et d'un bras de géant,
Fendait l'humide sein du terrible Océan ;
Qui rugissait sous lui ; les vents et la tempête
Pendant dix ans entiers avaient battu sa tête ;
Et se jouant des vents, l'intrépide nageur,
Avançait, avançait, tant il avait de cœur !
Et sur les flots, malgré l'effrayante marée,
Levait toujours sa tête, et sa lyre dorée.
Ce nageur à la fin, par un dernier effort,
Et tout blanchi d'écume, est entré dans le port,
Et sur le sable assis, après tant de souffrance,
Sèche ses blonds cheveux au beau soleil de France,
Dont les plus purs enfants, venant par les chemins,
Lui font avec amour un trône de leurs mains :
Et la terre partout à son souffle fleurie,
Bondit sous le poète, honneur de la patrie !

La sainte poésie et la musique sainte,
Paris, ne règnent plus dans ta coupable enceinte !
Mais, comme aux temps impurs des antiques Césars,
La danse à l'œil lascif, le dernier des beaux-arts,
Et la chanson lubrique, et la peinture obscène,
Le drame sans pudeur, opprobre de la scène,
Et Plutus, dieu de l'or, chargé de sacs pesants,
Et tous les dieux du ventre, et tous les dieux des sens !
Si bien que le burin, en gravant notre histoire,
Appellera ce temps le second *Directoire !*
Ce règne de la chair pourtant devra finir,
Et ce n'est pas à vous qu'appartient l'avenir ;
Car après ces moments de rut et de délire,
Ceux-là qui croient à l'âme entreront dans l'empire.

VII.

A M. ALFRED DE MONTEBELLO.

I.

Le terrible boulet avait brisé ses os ;
Et sur son lit de camp, en proie à mille maux,
Abandonné de tous et de la médecine,
Tirant avec effort sa voix de sa poitrine,
Sans ressentir pourtant faiblesse ni terreur,
Il s'écriait toujours : *L'Empereur, l'Empereur!*
Qu'il voulait l'Empereur, lui parler et l'entendre,
Lui dire qu'il devait vivre pour le défendre.
« Ah Sire ! n'est-ce point que je ne mourrai pas,
« Qu'ils mentent tous ? » Et puis il lui tendait les bras,
Et, s'attachant à lui, comme on fait à sa proie,
Comme à l'esquif sauveur le marin qui se noie,
Et menaçant toujours de l'œil les ennemis,
Il lui prenait les mains, il touchait ses habits,
Comme si celui-là, par son puissant génie,
Pouvait, pareil au Christ, suspendre l'agonie.
« Non, tu ne mourras pas, répondait l'Empereur,
« Pour me servir encor, j'ai besoin de ton cœur ! »
Pourtant, comme Dieu seul ôte et donne la vie,
Cette âme généreuse au monde fut ravie.
Napoléon pleura !... la grande armée en deuil,
Vint le voir sous sa tente et suivit son cercueil ;
Et l'Empereur fit plus, pour honorer sa cendre,
Que pour Éphestion n'avait fait Alexandre.

II.

Les grenadiers à pied, aux larges revers blancs,
S'avançaient les premiers et venaient à pas lents,
Les fusils renversés, l'aspect sombre et sévère,
Les crêpes aux drapeaux, l'œil baissé vers la terre:
Et les lourds artilleurs conduisant leurs canons,
Et faisant retentir le sol sous les caissons;
Puis après, les dragons, ceux de l'Impératrice;
Les chasseurs à cheval, à la verte pelisse,
Sabretache pendante, au bras le dolman,
Suivis des Mamelucks au moresque turban,
Avec ces Africains, leurs vieux compagnons d'armes,
Confondant en ce jour leurs aigles et leurs larmes;
Et les chevau-légers, ces braves Polonais,
Qui versaient tout leur sang pour nous autres Français;
Pour nous, qui n'avons su dans sa grande agonie,
Qu'envoyer une aumône à leur pauvre patrie!
Et puis venaient des chants et de pieuses voix,
Le clergé de Paris avec toutes ses croix;
Car, afin d'honorer si haute renommée,
L'Empereur unissait et l'Eglise et l'armée;
Et le cercueil enfin, entouré de drapeaux,
Et tiré lentement par quatre noirs chevaux,
Et derrière le char, le cheval de batailles
Suivant, le col baissé, les belles funérailles;
Et les tambours voilés aux sombres roulements,
Et le tamtam d'Asie aux aigres tintements.
Et moi, qu'en ce moment le noir malheur assiège,
Tout enfant, je voyais défiler ce cortége,
Et son aspect lugubre a bien dû m'attrister,
Puisque après vingt-cinq ans je puis le raconter.

III.

Hoche, Lannes, Desaix, natures héroïques!
Beaux restes de courage et de vertus antiques,

Votre cœur était pur à l'égal de vos mains.
Le peuple, à vos soldats, venait par les chemins,
Sans jamais redouter le vol ni la rapine,
Présenter le froment et la liqueur divine ;
Le luxe n'était point assis dans vos palais,
Comme aux palais du Russe et des nababs anglais.
A d'autres les trésors volés à l'Allemagne,
Les madones d'argent de la chrétienne Espagne,
Et ses flambeaux d'église, et ses doublons royaux,
Et ses moines priant dans ses graves tableaux !
Hélas ! en ces moments de publique souffrance,
Votre vertu romaine eût consolé la France ;
Et lorsque sous ses coups l'Algérien tomba,
Pour elle eût conservé l'or de *la Casauba* ;
Mais avec vous, grand Dieu ! la vertu militaire
Dans son cercueil d'airain dort-elle donc sous terre ?

VIII.

Le démon précurseur des discordes civiles
Fait retentir sa voix au milieu de nos villes ;
L'Europe tout entière écoute, et sourdement
Se prépare en silence au grand enfantement :
Et des hommes, fauteurs de toutes ces tempêtes,
Osent encor lever leurs méprisables têtes ;
Et les rois aveuglés, de crainte du trépas,
Les nomment leurs sauveurs et courent dans leurs bras ;
Ces bras qui, maintenant, tendus à la rapine,
Resteront froidement croisés sur leur poitrine,
Le jour où, délivrés de ce fatal bandeau,
Pauvres rois ! vous serez sur le bord du tombeau !
Malheur, malheur à vous qui perdez ma patrie !
A vous qui la pillez après l'avoir flétrie,
A vous qui ferez dire à nos derniers neveux :

En France il n'est donc pas six hommes vertueux !
Eh bien ! s'il en est un dans l'obscure tanière,
Qui conserve en secret sa pureté première,
Qu'il sorte donc enfin de cet infâme lieu,
Et, revoyant le ciel, qu'il rende grâce à Dieu !
Séparez aujourd'hui le bon grain de l'ivraie,
De peur qu'ayant enfin pitié de notre plaie,
La foudre en écrasant ce cénacle hideux,
Ne rencontre demain un juste au milieu d'eux !

IX.

—

Ceux qui sont purs de vice et de cupidité,
Vivant dans la retraite et dans l'austérité,
Quand ils viennent, un jour, sur la place publique,
Satisfont, par le fer, leur amour politique.
Ceux-là qui sont plus doux, n'ont pas d'autres vertus,
Et sont tous courtisans du roi de l'or, Plutus ;
Ils n'aiment pas le sang, ils ont de l'indulgence,
Mais, comme dans un bois, dévalisent la France !
Ne trouvera-t-on pas, enfin, Dieu tout-puissant,
Un homme qui n'ait soif ni de l'or ni du sang ?

X.

—

Lorsqu'ayant apaisé la discorde civile,
Henri de France entra dans Paris, sa grand'ville,
Il entendit la messe, embrassa les ligueurs,
Et, comme son royaume, il reconquit leurs cœurs,
Sans plus penser à ceux dont la loyale épée
Lui remettait au front sa couronne usurpée.

Ainsi le monde est fait; ainsi grands et petits,
Habitant sous le chaume ou les sacrés lambris,
Nous oublions celui qui nous donne son être,
Et nous courons après le cœur sec ou le traître ;
Car l'ami, c'est le chien du logis dans son coin,
Qu'on flatte quelquefois, et qu'on bat au besoin,
Et qui lèche toujours et demeure fidèle:
L'autre, c'est une bête, indocile et rebelle,
Sur laquelle le pied ne peut se reposer,
Et qu'enfin on voudrait pouvoir apprivoiser !

XI.

JESUS-CHRIST

AUX NOUVEAUX PHARISIENS.

« Lorsque les Séraphins, du haut du firmament,
Fixaient sur les humains leurs yeux de diamant,
Et pour me voir mourir au sommet du Calvaire,
Sur les nuages d'or se penchaient vers la terre,
J'espérais, en mourant, qu'au lointain avenir,
Et la haine et la guerre, un jour, devraient finir ;
Car j'avais aboli les anciens sacrifices,
Le ciel ne voulait plus de boucs ni de génisses,
Et mon sang devait être, à vos sacrés autels,
Le dernier sang versé par la main des mortels.
Vous êtes revenus à la loi de Moïse,
Vous avez mis du sang aux mains de mon Église,
Et vous avez tué ! Votre perversité
A souvent méconnu la douce Charité.
Vous avez oublié qu'au temple, sur la terre,
Je pardonnai jadis à la femme adultère.
Vous avez été durs, inflexibles, glacés,

Et vous avez marché sur des cœurs terrassés,
Exigeant la vertu dans vos terrestres fanges,
Quand mon père a trouvé le vice chez ses anges.
Or, moi, je le déclare et le dis en ce jour:
Docteurs, la loi nouvelle est une loi d'amour.
Un homme cependant, mon grand Vincent de Paule,
A suivi l'Évangile et compris ma parole;
Aussi, je vous le dis, serein et radieux,
Il voit incessamment mon père dans les cieux;
Et s'il n'était pour vous tout le jour en prière,
Maudits, vous seriez tous rentrés dans la poussière,
Car, je vous le répète, et le dis en ce jour,
La première vertu des chrétiens, c'est l'amour! »

O toi! crucifié, qui reçus sur la terre,
Par la main des Hébreux, une mort volontaire,
Pardonne, si le feu de l'indignation
M'inspire ce discours et cette fiction.
Le monde, hélas! depuis le temps des paraboles,
N'eut jamais plus besoin de tes saintes paroles :
Tout homme règne ici, plus d'ordre ni de rangs,
Et la terre de France est pleine de tyrans,
De sectaires, qui vont pressant ton cœur de père,
Pour en faire sortir et l'épée et la guerre.
Toi seul peux les confondre, ô sacré Rédempteur;
Car toi seul es le maître et le Révélateur;
Toi seul, divin Jésus, de cette fange immonde
Une seconde fois tu peux tirer le monde;
Or toi seul apportas la sainte égalité,
En apportant l'amour avec la Charité.

XII.

Jusqu'ici trois fléaux ont désolé la terre :
La superstition, l'égoïsme et la guerre.

La première n'est plus ; la guerre veut en vain,
Terrassée à demi, lever son bras d'airain ;
L'égoïsme est debout et tout pâle de crainte,
Presse une bourse d'or d'une dernière étreinte,
Et voyant qu'à la fin son règne va passer,
Il caresse cet or et paraît l'embrasser.
Ah ! caresse-le bien ce Dieu qui fait ta joie ;
Car le bel avenir te ravira ta proie !
Sens-tu sur tes vieux os souffler de tout côté
L'air brûlant de l'AMOUR et de la CHARITÉ ?
Égoïsme ! égoïsme ! Ah ! de sa noble enceinte
Près d'enfanter le jour de l'*égalité sainte*,
La France te repousse et te rejette enfin,
Comme la grande mer qui se lève, et soudain
Rejette puissamment, au jour de la tempête,
Une algue sans valeur qui profanait sa tête.
Et vous, gens de l'*empire* et de la cour des rois,
Ou de la *République*, enfin, gens d'autrefois,
Ne sentez-vous donc pas que, depuis tant d'années
Que vous nous ballottez dans vos mains décharnées,
Quelque chose de pur, invisible à vos yeux,
Sur la terre de France est descendu des cieux ?
Et que ce jeune siècle, espérance du monde,
Sur vos fronts décrépits lève sa tête blonde,
Et regarde à l'entour s'il n'apercevra pas
Une main jeune aussi pour diriger ses pas ?
A vous voir, spectres blancs, vous disputer encore
Le droit de gouverner l'âge qui vient d'éclore,
On dirait trois mourants, les pieds dans le tombeau,
Se disputant à qui prendra soin d'un berceau !
Votre règne est passé : je vous le dis. Arrière !
A d'autres, maintenant, l'orageuse carrière ;
A d'autres la tempête ou bien le ciel serein ;
A d'autres le navire, au grand timon d'airain.
Tout l'Occident écoute, et, sur sa plume oisive,
Naples est palpitante et demeure pensive ;
Londre attend comme un homme, et Madrid est rêveur...
C'est que le siècle est né qui sera le *Sauveur* !

XIII.

L'EGOÏSME ET LA PEUR.

A M. SIVANNE.

I.

Dans une vision mon âme fut ravie :
Je vis les corps des rois acquittés de la vie,
Et l'un d'eux me sembla marqué d'un sceau divin ;
Il portait devant lui sa tête dans sa main ;
Et jusque chez les morts, gardant son rang suprême,
Cette tête coupée avait un diadême.
— Dans ce jour où sur moi le vil couteau tomba,
Dit-elle, tout mon peuple, hélas ! m'abandonna.
La voix de son amour aurait pu faire taire
Le roulement de mort du commandant Santerre,
Mais une voix parlait, plus haute dans son cœur,
Et cette voix, c'était l'égoïsme et la peur ! —
Quand il eut achevé, cet illustre fantôme
S'endormit pour toujours dans son dernier royaume.

II.

Et d'un autre côté mon regard se tourna,
Et je vis les noyés de la Bérézina.
Ils étaient tout couverts de hideuses blessures ;
Des glaçons hérissaient leurs blondes chevelures.
Ils s'écrièrent tous : — L'égoïsme et la peur
Nous vendirent jadis en France à l'Empereur ;
Nous ne maudissons pas son nom et sa mémoire,
Car il nous a donné ce qu'il avait : la gloire !

Mais opprobre éternel à ce sénat flatteur,
A ses deux conseillers, l'égoïsme et la peur ! —

III.

Puis je vis s'avancer une femme livide,
Couverte de haillons et le regard timide ;
Elle allait se plaignant d'une mourante voix.
Dans ses bras amaigris s'élevait une croix,
Non pas cette croix d'or que l'Église romaine
Suspend comme un hochet à son collier de reine,
Mais cette croix de bois que porte un monde entier,
Cette pesante croix, la croix du charpentier.
Et j'entendis ces mots : — Notre sœur l'Angleterre
A dans son sein des cœurs qui plaignent ma misère,
Mais deux choses, hélas ! ont corrompu ma sœur,
Et ces deux choses sont l'égoïsme et la peur !

IV.

Et cette femme en pleurs, sous le faix oppressée,
Absorba tout à coup mon âme et ma pensée,
Et je n'aperçus plus, quand j'entendis sa voix,
Ces hommes du passé, ces soldats et ces rois ;
Car cette pauvre femme, en sa misère immonde,
Parut grosse à mes yeux de l'avenir du monde.
— Angleterre, me dis-je, en ton vieux parlement,
Tu plains l'esclave noir et son affreux tourment;
Ton peuple entend le fouet qui sonne en Amérique,
Et ne voit pas le sang dont lui-même trafique.
Eh ! qu'aura donc produit ce schisme tant vanté,
S'il garde l'imposture et perd la charité !
Fanatiques puissants et de Londre et de Rome,
Sous un froc différent vous êtes le même homme.

V.

Sois absous, Robespierre, et toi, Napoléon,
Car nous avons baisé votre sceptre de plomb ;
Vous avez accompli vos deux terribles tâches !
Mais opprobre éternel à ce troupeau de lâches,
Sans vices ni vertus, sans haine et sans amour,
Qui laisse la colombe aux serres du vautour !
A ces deux ennemis de l'humaine existence
Qui jusques au tombeau nous suivent dès l'enfance,
A ces empoisonneurs qui rongent notre cœur,
A ces deux grands fléaux, l'égoïsme et la peur !

VI.

Et j'étais tout pensif, méditant en silence,
Quand je fus transporté dans une salle immense,
Où des hommes assis, couverts de cheveux blancs,
Paraissaient à regret juger des jeunes gens ;
Et tout à coup je vis entrer dans cette salle
Et ces noyés sanglants et cette ombre royale,
Et cette femme en deuil avec sa grande croix,
Et tous ensemble alors élevèrent la voix :
La faiblesse, vieillards, est la mère du crime ;
C'est vous qui nous avez enfoncé dans l'abîme.
— C'est nous qui vous jugeons, malheur à vous, malheur
Plusieurs sont parmi vous l'égoïsme et la peur !

ÉPILOGUE.

Pourtant, ô jeunes gens ! ces juges peu sévères
Qui sont vos accusés, ont l'âge de vos pères ;
Vous porterez comme eux, un jour, des cheveux blancs,
Et vous serez comme eux traités par vos enfants.

Le monde va toujours, et bien folle est la tête
Qui conçoit le penser de lui crier : *Arrête !*
On a fait, par le ciel ! un grand pas en avant ;
Il faut le proclamer : on ne veut plus de sang !
N'étalez pas ainsi ce facile courage ;
Siècle, fleur d'avenir ! respecte le vieil âge ;
Et puisses-tu laisser, quand tu seras vainqueur,
A ton aîné mourant, l'égoïsme et la peur !

XIV.

A M. PHILIPPE BUSONI.

—

Il est trois êtres vils, trois ignobles pourceaux,
Flairant partout le mal de leurs sales museaux,
Et quand ils l'ont trouvé s'en faisant une fête,
Et dans la fange encor se remettant en quête :
Mensonge, Médisance et Curiosité ;
Enfants du vieux Paris et de l'Oisiveté,
Etres pour qui le mal et le bien de la terre,
Et tout ce qu'en ses flancs ce pauvre globe enserre,
Et le malheur du peuple, et la chute des rois,
Et l'émeute aux grands cris, et la France aux abois,
Et la fraude et le vol, l'assassinat infâme,
Et le deuil d'un foyer, et l'honneur d'une femme,
Ne sont que même chose et même amusement,
Un sujet pour causer et pour rire un moment.
Le plus hideux des trois, le monstre Calomnie
S'accouple quelquefois avec l'Hypocrisie,
Et ce qui sort alors de cet accouplement
N'a ni forme ni nom sous le haut firmament ;
Et d'absynthe et de miel c'est un affreux mélange,
C'est un cœur de serpent avec un regard d'ange.
Tandis que l'innocence, au sein tranquille et pur,

S'endort enveloppée en son réseau d'azur,
Le monstre veille; il vient en ses mines funèbres,
Et la chose s'avance au milieu des ténèbres.
Elle approche, elle approche... Ah ! lève-toi, Seigneur !
Défends l'homme de bien de ce lâche imposteur;
Ne laisse pas, Seigneur, sa langue de vipère
Profaner plus longtemps ton saint nom sur la terre;
Lève-toi, lève-toi; dis-lui : Je te connais,
Je t'arrache aujourd'hui ton masque pour jamais;
Tantôt religion, tantôt philanthropie,
Tu t'appelles pour moi l'infâme Hypocrisie !

XV.

CONTRE LA GUERRE CIVILE.

France, terre de deuil et terre de douleur,
Navire sans nocher sur la mer en fureur,
Dans ta grande cité si paisible naguère,
Les citoyens se font une implacable guerre,
Et ceux qu'un même mur entoure, malheureux !
Se déchirent le cœur et se mangent entr'eux,
Je descends à leurs cris du haut de ma montagne,
Et pareil à Pétrarque errant dans la campagne,
Voyant ces insensés se ruer aux forfaits,
Je vais criant partout : La paix ! la paix ! la paix !
La paix, ô citoyens ! et des jours d'allégresse
Luiront, quand reviendra cette blanche déesse;
La paix, pour vos travaux qui restent en suspens;
La paix pour vos sillons, la paix pour vos enfants.
Défiez-vous, grand Dieu ! des gens à théorie
Qui saignent en bourreaux notre belle patrie,
Disant qu'ils ont du ciel une tâche à remplir,

Que c'est la mission qu'ils doivent accomplir.
Ils mentent par le ciel. Au nom de cette idée,
La terre en tous les temps fut de sang inondée,
Depuis les saints bûchers de l'inquisition,
Jusqu'au grand coupe-ret de la Convention.
Et vous, soldats français, songez qu'ils sont vos frères,
Ces enfants arrachés à l'amour de leurs mères,
Et qu'ils ne savent pas, ces enfants généreux,
Sous le même drapeau qu'ils se battent contre eux,
Et que s'ils remportaient une triste victoire,
Leurs cœurs désenchantés ne voudraient plus rien croire.
Ah ! peuple, maudis-là cette guerre, où, vois-tu,
Le vainqueur est sans gloire ainsi que le vaincu.
Car, malheur à celui qui montre par la ville
Son glaive teint du sang de la guerre civile !
En quel temps vivons-nous ? Sous quel astre ennemi ?
Est-ce aujourd'hui le jour de Saint-Barthélemy ?
D'illustres écrivains, d'un noble caractère,
Portent de tous côtés des paroles de guerre,
Et vont, le front baissé, Seigneur Dieu tout puissant !
De crainte du bourbier se jeter dans le sang !...
Et vous, enfants du ciel, chantres divins, poètes !
En cette extrémité vos voix seraient muettes ?...
Dussent tous les partis un jour vous renier,
Et dussiez-vous périr ainsi qu'André Chénier,
Protestez, protestez, dans ce temps de souffrance,
Et seuls parlez de paix à notre pauvre France !

Livre II.

DERNIÈRES PAROLES.

I.

Depuis quatre ans entiers, je ne sais plus, mon Dieu!
Comme est-ce que je vis, en quel temps, en quel lieu.
De sinistres clameurs mon oreille est frappée,
Et je suis nuit et jour regardé par l'épée!
Et cependant, voyez, je n'ai point enlevé
Le pain de l'orphelin couché sur le pavé.
Je ne suis point félon, et couvert de mystère;
Je n'ai pas chez autrui fait entrer l'adultère;
J'ai connu le foyer et la sainte amitié;
Des pauvres malheureux j'ai toujours eu pitié;
Mais depuis que je vis dans ce monde où nous sommes,
Je n'ai jamais vécu comme les autres hommes :
Ce que j'avais de bon, ne se fit jamais jour
Au travers de l'airain qui, sous un triple tour,
Emprisonna sans cesse et mon âme et ma vie.
Et fermé pour l'amour, s'ouvrit à la folie
Mon cœur poète, ardent, qui toujours adora
Le sublime et le beau quand il le rencontra.
Pour les femmes, seigneur, votre image divine,
Hélas! n'a point assez battu dans ma poitrine.
J'étais froid, sans amour, et j'oubliais souvent,
Insensé que j'étais, que tout être vivant,
Qui tente de marcher sans appuyer sur elles,
Est comme un passereau qui veut voler sans ailes!

Aussi, quand chaque jour, par la douleur vaincu
Je réfléchis, hélas! comme j'ai mal vécu,
Quand je porte, pensif, mes regards en arrière,
Je ne vois que le vide en ma triste carrière;
Tel qu'un soldat, la nuit en vedette placé,
Le bien rare, isolé, perdu dans mon passé,
L'inutile partout dans cette solitude...
De là pour l'avenir ma grande inquiétude!
Et cependant, mon Dieu, Seigneur Dieu de bonté
Qui m'allez recevoir dans votre éternité,
Vous pouvez s'il vous plaît, voyant un tel supplice,
Relever le pécheur au bord du précipice;
Car j'ai lu qu'autrefois, dans le monde premier,
Vous avez sauvé Job assis sur son fumier!

II.

Quelquefois, au matin, je vais à Saint-Denis,
Chez un prêtre bien vieux, que je connus jadis,
Qui de bonne heure en moi jeta cette semence
Destinée à germer quand finit l'existence :
Et quand la pâle Mort, nous tenant aux cheveux,
N'écoute rien de nous, ni repentir, ni vœux;
Lorsque je suis assis dans son saint presbytère,
Cet homme pur me parle avec un ton de père,
Et j'y vais bien souvent pour mourir dans ses bras;
Mais je suis si mauvais que Dieu ne le veut pas!

III.

SONNET.

Depuis long-temps je suis entre deux ennemis,
L'un s'appelle la mort, et l'autre la Folie;

L'un m'a pris ma raison, l'autre prendra ma vie.
Et moi, sans murmurer je suis calme et soumis !

Cependant, quand je songe à tous mes chers amis,
Quand je vois, à trente ans, ma pauvre âme flétrie,
Comme un torrent d'été ma jeunesse tarie,
J'entr'ouvre mon linceul et sur moi je gémis.

— Il respire pourtant, disent entre eux les hommes,
Et, debout comme nous sur la terre où nous sommes,
Nous survivra peut-être encor plus d'un hiver !

— Oui, comme le Polype aux poissons de la mer ;
Ou comme la statue, en sa pierre immortelle,
Survit à ceux de chair qui passent devant elle !

IV.

Imagination, reine aux fraîches couleurs,
Toi qui couvres nos fronts d'un nuage de fleurs,
Ravissant les humains d'extases non pareilles,
Quand même cent clairons sonnent à leurs oreilles,
Dis-moi, reine, dis-moi, parle, comment fais-tu
Pour visiter encore un homme si perdu ?
Et comment, le matin, lorsque je me réveille,
Vois-je encor rayonner ta figure vermeille ?
Et je me lève alors, et tout près du trépas,
Sans trop savoir pourquoi, je m'attache à tes pas;
Et marchant comme fait l'aveugle dans la rue,
Je suis en trébuchant une route connue;
Car, tout courbé qu'il est sous une main de fer,
L'homme fait aujourd'hui ce qu'il a fait hier;
Et bien fol est celui dont la tête affaiblie
Croit, au bord du cercueil, pouvoir changer de vie !

V.

Je me disais un jour : Je vivrai sans douleur !
Je ne sais ce que c'est que les peines du cœur ;
Je n'ai senti l'amour qu'au livre de Shakspeare,
Et la réalité sur moi n'a pas d'empire !
C'est ce que je disais dans ma perversité,
Croyant tromper la loi de notre humanité.
Or, tandis que cela se passait sur la terre,
Dieu disait dans le ciel, retenant son tonnerre :
« O toi qui te vantais de n'avoir pas souffert,
J'étendrai sur tes reins une verge de fer,
Et je te frapperai d'une plaie incurable,
A te faire envier le dernier misérable.
De même qu'un voleur qui se glisse sans bruit,
Le malheur dans tes os pénétrera la nuit.
Après avoir, un soir, en disputes frivoles,
Avec feu, dépensé d'inutiles paroles,
Tu te réveilleras, le matin, desséché
Comme l'arbre pourri sur la terre couché ;
Pourtant tu paraîtras encore à quelque fête,
Où tu transporteras un corps privé de tête :
Tu parleras encor comme un homme vivant,
Immobile, au milieu de ce monde mouvant ;
Et puis tu rentreras le soir dans ton alcôve,
Ainsi qu'en sa tanière entre une bête fauve ;
Et le mal travaillant tous les jours sourdement,
Tu sentiras enfin l'odeur du monument.
Alors tu jetteras un coup d'œil en arrière ;
Et voyant tant de vide en ta courte carrière,
Comme le moissonneur, qui sent la nuit venir,
Se courbant sur sa faulx se hâte de finir,
Tu voudras bien remplir tes dernières journées,
Par un mois de vertu racheter tant d'années ;
Mais sachant mal attendre et l'homme et le moment,
Tu n'agiras jamais avec discernement ;

Tu voudras tout à coup sortir de ta nature
Et tu feras le bien sans règle ni mesure ;
Et les hommes, voyant cette confusion,
Diront, branlant la tête : *Il n'a plus sa raison* !
Le bien que tu feras s'appellera faiblesse :
Si tu veux aux enfants faire quelque caresse,
Malheureux ! les enfants ne sauraient plus t'aimer,
Voyant ta main s'ouvrir et ton cœur se fermer ;
Et toi, qui dédaignais les hommes de ton âge,
Les trouvant au-dessous de ton grave langage,
Tu seras trop heureux, dans tes derniers instants,
D'échanger ce langage avec quelques enfants ! »

Grâce, grâce, Seigneur, grâce pour le coupable !
Exterminez en moi ce penser qui m'accable !
Ce que je viens de lire, hélas ! est arrivé !
Puissé-je user ma lèvre à baiser le pavé,
Etre forçat au bagne et, courbé sur la rame,
Entendre chaque coup retentir dans mon âme ;
Mais sentir que je vis ! souffrir du moins, souffrir !
Et puis dans la douleur succomber et mourir !
Mais c'est trop demander ! la juste Providence
M'a même refusé cette amère existence ;
Pleurer, c'est encor vivre ! Ah ! pauvre humanité,
Courbée au joug de plomb de la fatalité,
Chaque homme dans ce monde a quelque chose à faire ;
Et vivre sans sentir, moi, c'était mon affaire !
Et d'un mal inconnu je devais être pris,
Et je devais écrire un jour ce que j'écris !
. . . . . .
. . . . . .

VI.

Jeune homme qui jadis en l'humide Angleterre
Avez accompagné ma constante misère,

Et qui, depuis un an, revenu dans Paris,
Retrouvez tous les soirs les plaisirs et les ris ;
Et le matin, penché dans votre solitude,
Savourez à longs traits les livres et l'étude :
Quand la neige au dehors couvrira la maison,
Quand le sol frémira sous sa blanche toison,
Alors que vous serez au sein de la famille,
Près de la table ronde et du feu qui pétille,
Avec votre bon père et vos deux jeunes sœurs,
De ce vrai paradis goûtez bien les douceurs ;
Et, poussant vers le ciel une ardente prière,
Demandez qu'il vous fasse une longue carrière,
Si vous devez garder, pendant long-temps encor,
Le foyer paternel, ce précieux trésor !
Comme l'a dit Stello : LA SOLITUDE EST SAINTE !
Le poète doit vivre en une triple enceinte,
Voir les hommes agir et ne pas s'y mêler,
Pour qu'au moins un vivant puisse les contrôler.
Que d'autres, soulevant de sanglantes tempêtes,
Couvrent la mer d'exils et l'échafaud de têtes,
Et jetant à tous vents le nom de liberté
Ecrasent à ce nom la pauvre humanité :
Vous, écartez vos pas de la place publique,
N'estimez pas si haut cet amour politique,
Qui, pour se satisfaire en ses goûts dépravés,
Voudrait de sang humain arroser les pavés.
Demandez de l'amour à quelque jeune fille
Qui vienne rougissante augmenter la famille ;
Et, quoique le sectaire en puisse déclamer,
Jeune homme de vingt ans, ne craignez pas d'aimer !
Car, moi, je vous le dis : alors que dans une âme
L'amour chaste, ici-bas, vient allumer sa flamme,
Au lieu de l'affaiblir et de l'efféminer,
C'est un ressort de plus qu'il semble lui donner ;
Ce qui paraissait dur devient facile à faire,
Et l'homme alors bénit ce flambeau qui l'éclaire ;
Et, nourri chaque jour du céleste aliment,
Il se conserve pur pour le grand dévouement.
Ami, jusqu'à ce jour que votre cœur envie,
Ne troublez pas sitôt l'azur de votre vie ;

Car tout sentier est bon qui mène à bonne fin,
Et l'on n'arrive pas que par le grand chemin.

VII.

APRÈS LA REPRÉSENTATION

DE

LUCRÈCE BORGIA.

Parmi les assistants, hier, la mort dans l'âme,
J'étais moi-même acteur dans ce terrible drame ;
Et quand la Borgia, comme un diable aux damnés,
Apparut tout à coup à ses empoisonnés,
Ainsi que Gennaro, devant la salle entière,
Je fus près de crier : Il faut une autre bière !
Car sur mon siége même, à cause de mon mal,
J'étais enveloppé par le cercle fatal ;
Et ces moines romains, au masque redoutable,
Qui, de leur noir cordon cernant la grande table,
Refoulaient la chanson aux gosiers interdits,
Chantaient aussi pour moi le saint *De profundis*.

VIII.

« Les oiseaux, qui chantaient l'an passé, tout petits,
« Ami Sancho, vois-tu, ne sont plus dans leurs nids. »
C'est ainsi que parlait d'une voix expirante,
L'insensé chevalier de l'Espagnol Cervante,
Quand, auprès de son lit, son fidèle écuyer

En le voyant si mal, s'efforçait d'essuyer,
Du pan de son pourpoint, les véritables larmes
Qui de ses pauvres yeux ruisselaient sur ses armes.
Vous qui l'avez aimé, lecteur, souvenez-vous :
Sage était son discours, ses actes étaient fous.

IX.

A Mme SOPHIE BLANCHE.

Quand la douce santé loin de sa couche a fui,
Celui-là peut mourir qui ne vit que pour lui.
Mais vous, vous souvenant dans la douleur amère,
Que vous êtes épouse et que vous êtes mère,
Puisque le Dieu du ciel vous donna des enfants,
Demandez-lui pour eux de vivre encor long-temps.
Les hommes ont besoin d'abord qu'on les élève;
Puis, lorsque en eux circule une bouillanse sève,
Cette main qui jadis fut leur premier soutien,
Doit les guider toujours et les conduire au bien;
Ainsi pour vos enfants : avec votre courage,
Madame, vous pouvez les servir à tout âge ;
Car l'amour maternel, qui jamais ne s'endort,
Donne le lait au faible et puis le pain au fort.

X.

Pellico, Manzoni, N....., belles âmes,
Qui brûlez tout le jour des plus divines flammes,
Nobles Italiens, tendez-moi donc la main;
Car, en votre pays, j'ai tant fait de chemin,
Qu'arrivé sans haleine au bout de la carrière,
Je suis comme l'aveugle assis sur une pierre!

Toi, surtout, Pellico, le plus jeune des trois,
Qui te courbas pourtant sous la plus lourde croix;
Je lisais hier soir dans ton livre sincère,
Le temps qui précéda ton atroce misère;
Comment à Saluzio, dans ton jeune printemps,
Tu fus chéri, jadis, par tes bons vieux parents;
Et venu dans Milan, de ta ville natale,
Tu visitais le soir la porte orientale,
Avec Monti, de Brême et le comte Porro,
Encore insouciant du *Carcere Duro*,
Comme l'agneau qui joue, et va par la prairie
Sans prévoir le couteau qui lui prendra sa vie;
Puis ton triste voyage aux pays allemands,
Où pourtant tu trouvas encor des cœurs aimants.

Avant d'être frappé de la verge fatale,
Hélas! j'eus comme toi ma porte *orientale*;
Un riant avenir alors m'était promis,
Et je me promenais avec mes chers amis,
Avec Léon, chez qui, de la terre étrangère,
Deux fois je vins trouver l'âme et les soins d'un frère,
Comme au tomber du jour, le fidèle ramier
De tous les points du ciel revient au colombier.
Quand quelque chose encor me ravit et m'enivre,
Je l'apporte à Léon, je lui porte ton livre :
Si par hasard sans lui je me plais quelque part,
J'en suis fâché, je crois que je vole sa part.
Depuis quatre ans, vois-tu, son influence arrête
La mort, qui tout le jour vole autour de ma tête,
Et mieux que tous les soins du grave médecin,
L'empêche d'approcher et d'entrer dans mon sein.
Quand je suis loin de lui, je retombe en démence,
Hélas! et ne suis plus qu'une pierre qui pense,
Et je ne dirais pas, vois-tu, ce que j'écris;
Car avec mes amis, ou je chante ou je ris!
Silvio, tu te connais en amitié divine,
Est-ce bien elle, dis, qui vit dans ma poitrine?
Ame des anciens jours, illustre Italien,
Tu m'as dit tes amis, moi je te dis le mien.

XI.

Que ne suis-je couché dans un tombeau profond !
Percé comme Farcy d'une balle de plomb,
Lui, dont l'âme était pure, et si pure la vie,
Sans troubles ni remords également suivie !
Lui qui, lorsque j'étais dans l'*Ile Procida*,
Sur le bord de la mer un matin m'aborda,
Me parla de Paris, de nos amis de France,
De Rome qu'il quittait, puis de quelque souffrance....
Et s'asseyant au seuil d'une blanche maison,
Lut, dans André Chénier : *O Sminthée Apollon !*
Et quand il eut fini cette belle lecture,
Ému par le climat et la douce nature,
Se leva brusquement, et me tendant la main,
Grimpa, comme un chevreau, sur le côteau voisin.

XII.

Auprès d'un arbre fort vivaient deux arbrisseaux,
Faibles et tout souffrants, sous ses heureux rameaux,
L'un s'en va reverdir au soleil d'Italie :
Et, séparé du tronc qui protégeait sa vie,
L'autre meurt sur ce mont voisin de la cité,
Où le vent du malheur, un jour, l'a transporté.

XIII.

Tout souvenir d'enfance en mon âme s'éveille,
Et j'oublie aujourd'hui ce que j'ai fait la veille;
Il me vient en l'esprit, dans ces momens de deuil,
Que j'allais tout petit à la maison d'Auteuil,
Où demeurait alors un ami de mon père :
Tous les deux à présent reposent sous la terre.
Il était vertueux, mais sans austérité,
Allemand de naissance, et tout plein de bonté;
Moi, j'ai toujours aimé les gens de sa patrie ;
Ils ne connaissent pas l'aride moquerie;
Et quand à leur foyer se présente un ami,
Ils n'en font pas profit comme d'un ennemi.
Et cela me rappelle une fraîche vallée
Où vit une famille, à Mulhouse élevée.
Les hommes sont actifs, prudents, laborieux,
Et les femmes, l'esprit à leurs devoirs pieux,
Sans prétendre forcer la nature fragile,
Observent simplement ce que dit l'Evangile.
Cette maison respire un air de pureté,
Et sur le seuil s'asseoit la douce Charité.

XIV.

Vous qui, me rencontrant dans mon triste chemin,
Me souriez souvent et me tendez la main,
Vous qui, prenant pitié de ma triste existence,
Patients, écoutez mon récit de souffrance,
Hommes, femmes, enfants, ici je vous unis:

Vous m'avez consolé, soyez donc tous bénis !
Non, je ne me plains pas de la nature humaine,
Car tout être vivant a soulagé ma peine,
Et sa seule présence et le son de sa voix
Ont soulevé mon corps sur sa pesante croix.

XV.

Depuis que du malheur je me suis fait la proie,
J'éprouvai cependant certains moments de joie,
Quand auprès de quelqu'un que je ne nomme pas,
A qui je penserai pourtant jusqu'au trépas,
J'entendis retentir la musique divine,
Et dans *Cimarosa*, la voix de Caroline.

XVI.

Léon, Alphonse, Tom, ô vous tous, mes amis,
Qui saviez réveiller mes esprits endormis,
Et qui, prenant pitié de ma tête affaiblie,
Me parliez si souvent de ma chère Italie,
Comme pour apaiser les plaintes d'un enfant,
On lit les contes bleus que cet âge aime tant ;
Ah ! choisissez, de grâce, une chose en la vie,
Qui soit par vos efforts chaque jour poursuivie ;
Sans cela l'on s'éteint dans le désœuvrement,
De même qu'une lampe à défaut d'aliment.

XVII.

—

Quand celui qui travaille avec les bras du corps,
A force de labeur en brise les ressorts,
Avant le grand sommeil, il peut faire une pause,
Et chacun trouve bon alors qu'il se repose,
Puisqu'avec ses enfants, à l'entour du hameau,
Il ne peut plus porter la bêche et le hoyau.
Mais quand le laboureur divin de la pensée
De l'invisible bras sent la force glacée,
Qui l'arrête, dit-on? Car ainsi que Thomas,
S'il ne touche et ne voit, le monde ne croit pas.

XVIII.

—

Salut, enfants martyrs! sur le seuil de la vie
Tombés dans les douleurs,
Que le fer moissonna comme un vent en furie
Abat de jeunes fleurs.

Et ces pauvres petits, au pied de l'autel même,
Dans leur simplicité
Jouaient avec la palme et le beau diadême
Par leur sang acheté.

XIX.

« Parmi les épis mûrs une fleur s'est trouvée ;
« Pour parer sa moisson Dieu l'avait réservée ! »
Ce que je cite là m'a toujours paru beau,
Et je pense à quelqu'un couché dans le tombeau,
Qui, lisant des Martyrs la prose cadencée,
Nous dit ainsi comment mourut Cimodocée.
C'était là mon bon temps, c'était mon âge d'or,
Où, pour se faire aimer, Pichat vivait encor,
Cygne du paradis, qui traversa le monde,
Sans s'abattre un moment sur cette fange immonde.
Soumet, Alfred, Victor, Parseval, vous enfin,
Qui dans ces jours heureux vous teniez par la main,
Rappelez-vous comment au fauteuil de mon père
Vous veniez, le matin, sur les pas de mon frère,
Du feu de poésie échauffer ses vieux ans,
Et sous les fleurs de mai cacher ses cheveux blancs.
Les plus jeunes vantaient Byron et Lamartine,
Et frémissaient d'amour à leur muse divine;
Les autres, avant eux amis de la maison,
Calmaient cette chaleur par leur froide raison,
Et savaient, chaque jour, tirer de leur mémoire,
Sur Voltaire et Lekain quelque nouvelle histoire,
Et, le cœur tout ému d'un innocent plaisir,
Avec les jeunes gens se sentaient rajeunir.
Et moi, le front penché près de la cheminée,
Je passais bien souvent toute une matinée,
Ainsi qu'un pélerin, au coin de l'âtre assis,
Ecoutant ces beaux vers et tous ces beaux récits,
Et recueillant, muet, les paroles savantes
Qu'épandaient à grands flots ces bouches éloquentes ;
Et dans mon jeune sein les voyant fermenter,
J'attendais que ce fut à mon tour de chanter.
Il est venu ce tour !... me voilà dans la lice,
Et depuis ce moment un atroce supplice

A broyé tous mes os sous une dent de fer,
Et m'a jeté vivant aux flammes de l'enfer,
Car mon destin était d'écouter les poëtes ;
Mes lèvres auraient dû toujours rester muettes !

XX.

A MON FRÈRE EMILE.

—

Nous fûmes élevés par une sainte femme
Qui de belles leçons ensemença notre âme,
Et qui, depuis trente ans, vivant dans la maison,
Soigneuse, cultiva notre jeune raison.
Avant lui, toute jeune ayant connu ma mère,
Quand il vint à Paris, elle suivit mon père ;
Elle avait traversé le temps de la terreur,
Et nous disait souvent qu'elle aimait l'Empereur,
Parce qu'il rétablit après les jours de crises
Le culte du Seigneur et rouvrit les églises.
Poussé par ma nature et la fatalité,
Qui me fit dur pour ceux qui m'ont trop bien traité,
Un jour que je sortais, suivant mon habitude,
Peut-être un peu trop tard pour aller à l'étude,
Comme elle me grondait là-dessus tendrement,
M'en disant son chagrin et tout son sentiment,
J'écoutai ses conseils avec indifférence ;
Et comme elle y mettait encore plus d'insistance,
Jusqu'à la repousser j'en vins à m'oublier,
Et puis je descendis, en chantant, l'escalier.
Celle qui tout à l'heure était pleine de vie,
Quand je rentrai, gisait mourant d'apoplexie.
Pendant deux jours entiers je la tins dans mes bras,
Assistant sur son lit aux progrès du trépas,

Et sans jamais quitter cette funèbre place,
J'épiais le moment de lui demander grâce !
Le mal était trop fort, elle n'entendait plus !
Et mes efforts, hélas ! furent tous superflus.....
Le lendemain matin sans avoir pris haleine,
J'accompagnai le corps jusqu'à la Madeleine.
Un jeune homme étranger (je crois que je le voi),
Salua, près du seuil, le modeste convoi,
Et lorsqu'il fit cela pour cette pauvre femme,
Il mit sans le savoir du calme dans mon âme :
Quand le cœur est navré, tout nous est précieux,
Et ce qui n'était rien devient grand à nos yeux !
Nous perdîmes ainsi notre seconde mère ;
Je conservais encor et mon père et mon frère ;
Mais depuis ce moment, bien qu'entouré d'amis,
Près des plus saints foyers, bien qu'à toute heure, admis,
Cette mort en mon cœur ne s'est point effacée,
Et je suis souvent pris d'une amère pensée
En songeant, Dieu du ciel, quand je rentre le soir,
Qu'on se quitte si mal pour ne plus se revoir :
Et que la douce femme à notre amour ravie
Qui nous guidait, enfants, aux sentiers de la vie,
Pour s'en aller là-haut devait m'abandonner,
Sans avoir pu m'entendre et sans me pardonner !

XXI.

—

Quand Jésus, l'âme au ciel et les yeux à la terre,
Sous une croix de bois gravissant le calvaire,
Entendait à l'entour les mobiles Hébreux
Frapper leurs boucliers et murmurer entre eux ;
Du milieu de la foule, il sentait chaque injure
Entr'ouvrir dans ses flancs une ardente blessure,
Et bien qu'il fût le Christ, à son sort résigné,
Depuis les temps anciens à souffrir condamné,

Ainsi qu'un corps pesant tombant dans l'eau profonde,
L'injure entrait au cœur du Rédempteur du monde ;
C'est qu'il avait vêtu la pauvre humanité,
Qu'il en avait le sang et la débilité,
Et que moins beau serait son divin sacrifice
S'il eût senti moins fort l'épine du supplice.

XXII.

La Saint-Louis, sans moi, cette fois s'est passée,
Je n'ai pu la fêter qu'en ma triste pensée;
Car lorsqu'un homme meurt sous des maux dévorants,
Il doit tourner le dos aux fêtes des vivants...
Mais quelque soit mon sort, je ne puis oublier
Le tranquille vallon, le toit hospitalier,
Et la verte campagne où, depuis tant d'années,
Ont coulé doucement mes plus belles journées.

XXIII.

Sous la douche de glace et le moxa de feu
Je te proclamerai, Seigneur, le juste Dieu,
Toi qui sus par le feu purifier Élie
Et qui voulus par l'eau baptiser ton Messie.

XXIV.

Homère vécut pauvre et le Dante exilé ;
Milton était aveugle et Camoëns mutilé ;

Le poète Gilbert mourut dans le délire,
Tellement que sa mort nous fait horreur à lire ;
Malfilâtre encor jeune expira par la faim :
Cent autres, comme lui, firent la même fin.
Quand Michel de Montaigne, allant en Italie,
Visita Torquato, tout perdu de folie,
Et prononça le nom de son grand Godefroid,
Le Poète insensé se leva d'un air froid,
Et sans se rappeler son immortel ouvrage,
Comme un homme hébêté retomba dans sa cage :
Le jeune André Chénier, ce front prédestiné,
En l'an quatre-vingt-treize est mort guillotiné...
Et moi, pour avoir trop admiré leur génie,
Depuis quatre ans je meurs d'une lente agonie :
Car tout excès, hélas ! doit s'expier ici,
Et trop d'enthousiasme est une faute aussi !
Ce fut longtemps la mienne ; en mes jeunes années
L'amour de l'art divin absorbait mes journées :
Je ne voyais que l'art, je ne rêvais que l'art,
Et Dante et Raphaël, Cimarose et Mozart.
J'y pensais nuit et jour, et ces images vaines,
Seules, faisaient bouillir tout mon sang dans mes veines,
Le monde était pour moi comme s'il n'était pas ;
Jamais pour le réel je ne faisais un pas.
L'inutile, pour moi, c'était le nécessaire,
Et le reste était bon pour le pauvre vulgaire !
Or je vécus ainsi pendant dix ans et plus,
Ne trouvant de plaisir que dans le superflus ;
Tout en me nourrissant de divine ambroisie,
Je croyais à jamais prolonger cette vie :
Et voilà qu'à présent, à peine à mon midi,
Tout plaisir est en moi pour toujours engourdi ;
Et moi qui me croyais pétri d'une autre argile,
Formé, vivifié d'une essence subtile,
Ainsi qu'un animal je vivrai pour manger ;
Et la brute avec moi ne voudra pas changer ;
Car elle a ses petits à nourrir au repaire,
Et je n'ai que moi seul à nourrir sur la terre !
Encor ce n'est pas moi qui peux prendre ce soin
Et je me laisserais dépérir de besoin ;

Car lorsqu'un homme est pris de cette maladie,
Il perd jusqu'à l'instinct de conserver sa vie,
Et si quelque valet ne venait pas enfin,
Il mourrait, je le jure, ou de froid ou de faim.
C'est pourquoi quelques-uns de cette étrange race
Furent trouvés tout nus au milieu de la glace,
Et r'habillés de force, en ces tristes instants,
Devinrent, en plein jour, la fable de enfants.

XXV.

Quand le noir choléra, de son souffle empesté,
Vint empoisonner l'air de la grande cité;
En voyant qu'aujourd'hui ma longue maladie
Avait presque en mon sein anéanti la vie,
Je songeais à soigner, au fond d'un hôpital,
Les indigents atteints par le terrible mal.
Quand l'homme sent craquer son écorce fragile,
C'est alors qu'il aspire à devenir utile;
Mais une voix lui crie en ces derniers instants :
Ton cœur s'ouvre trop tard, hélas ! il n'est plus temps !

XXVI.

Dans le temps que le mal arrivait en géant,
Poussant, chaque matin, ma pauvre âme au néant,
Après avoir causé, comme on fait dans le monde,
Tout à coup, je parlais de ma douleur profonde,
Et les hommes disaient, sans vouloir m'écouter :
« Il n'est pas grand le mal qui fait rire et chanter ! »

Je répondais : Je chante, ainsi que dans la rue
Chantent les malheureux qui perdirent la vue
Et je ris, ô mon Dieu ! de ce rire forcé
Qui grimace souvent aux traits de l'insensé !

XXVII.

Mon cœur bat, ô Rubens ! chaque fois que je vois
Tes hommes suspendus aux branches de la croix,
Puis au milieu le corps de la grande victime,
Comme un fruit mûr tombant de cet arbre sublime,
Et reçu dans le sein et dans les chastes bras
Des femmes tout en pleurs qui l'attendent au bas.
Oh ! comme son col blanc et sa tête divine
Sans force et sans ressort penchent sur sa poitrine !
Oh ! comme il saigne encor; et comme son beau front
De l'épine tranchante a conservé l'affront !
Apporte des parfums, ô femme désolée !
C'est ton divin Jésus, Jésus de Galilée !
Accours, ô Madeleine! accours, il en est temps,
Il est temps d'apporter et la myrre et l'encens !
L'encens dont tu couvris sa blonde chevelure
Était pour honorer en lui sa sépulture;
Répands le vase entier; les hommes de la chair,
Femme, ne diront plus : *Ce parfum est trop cher,*
Car l'heure est arrivée où Pierre et les apôtres
Doivent croire et mêler leurs pleurs avec les vôtres :
Et doivent expier dans la triste cité,
Par des larmes de sang, leur incrédulité.

XXVIII.

J'allais frais et léger au village voisin :
Un dimanche, au moment de l'office divin,

Et les cloches sonnaient; l'église était en face;
J'entendais le curé qui chantait la Préface;
La porte était ouverte, et de loin, au dedans,
Je voyais à genoux tous les petits enfants,
Et sur les bancs de bois, attentifs, par derrière,
Leurs bons parents, de l'œil surveillant la prière;
Cependant le soleil s'avançait dans le ciel,
L'air était embaumé comme un rayon de miel,
Des bruits charmants passaient au-dessus de ma tête,
Et toute la nature avait un air de fête.

XXIX.

Comme depuis deux ans, dans mes moments de crises,
J'entre, pour y prier, dans toutes les églises,
En marchant au hasard, un dimanche, il me plut
D'entrer à Saint-Sulpice, à l'heure du salut,
Et je vis dans un coin, près du seuil, une dame
Qui lisait l'Évangile avec toute son âme,
Et jamais, je le jure, aux offices romains,
Je ne vis ce beau livre en de plus belles mains ;
Et je disais tout bas : Sous ta robe de laine,
Femme, tu viens peut-être, ainsi que Madeleine,
Maudissant tes péchés, et le cœur alarmé,
T'accuser d'être faible et d'avoir trop aimé ?
Ce n'est point pour cela qu'on tombe dans l'abîme...
Mais n'avoir point aimé, femme, c'est là le crime,
C'est le mien, c'est le mien ; c'est pour cela, vois-tu,
Que je suis triste, hélas ! et pour jamais perdu,
Et que, lorsque je vois deux jeunes cœurs en fête,
Mes cheveux, de douleur, se dressent sur ma tête.

XXX.

Madame Blanche, hélas ! cette femme de cœur,
Depuis huit jours est là, sur son lit de douleur ;
Et des êtres mourants, et tombés en démence,
Ont rompu ce matin leur stupide silence ;
Et retrouvant soudain un éclair de raison,
Ont dit : Qu'est devenu l'ange de la maison ?

XXXI.

Tout homme dans le ciel a son ange gardien :
Et moi je suis maudit, car je n'ai pas le mien ;
Si comme un autre, hélas ! j'avais aussi mon ange,
Me laisserait-il donc dans cette immonde fange,
Écrasé sous le poids de la fatalité,
Traîner aux yeux de tous mon inutilité ?
Ouvrant ses ailes d'or, et posant sa couronne.
Devant le saint Triangle et le céleste Trône,
Il dirait : Sur la terre un homme s'est perdu,
Il gémit, et d'en haut nous l'avons entendu.
Et moi qui suis son ange, ô Seigneur ! à son aide
Je vole, s'il est temps de lui porter remède.
Et peut-être qu'alors la grande Trinité
Aurait étincelé d'une douce clarté,
Et ce rayon d'amour de l'éternelle flamme
Dans sa profonde nuit aurait frappé mon âme,
Qui, s'éveillant soudain comme un ressuscité,
Qui s'en revient joyeux au jour qu'il a quitté,
De sa longue prison secouant la poussière,
A genoux, sur le seuil, aurait fait sa prière :

Honneur ! honneur et gloire *in excelsis Deo* !
Dieu qui m'a délivré du terrible fléau.
Béni, trois fois béni, Dieu qui perd et console,
Et rachète celui qui croit en sa parole.
Si la plainte fut longue, en mon affreux destin,
Ah ! le remercîment, mon Dieu ! sera sans fin.
Au milieu des chemins, dans les bourgs, sur les places,
Je chanterai partout le cantique de grâces !...
Et triomphant !... Tout homme a son ange gardien :
Et moi je suis maudit, car je n'ai pas le mien !

XXXII.

LES FOUS A ATHÈNES.

J'ai vu ces insensés, le front tout radieux,
Se croire initiés au service des Dieux,
Et dans le Parthénon, en leur erreur fatale,
Avaler à longs traits la coupe d'eau lustrale.
On les chasse du temple : alors, désespérés,
Ils se jettent en pleurs au fond des bois sacrés,
Et fuyant les humains dans ce lieu solitaire,
Comme des animaux restent couchés par terre ;
Leurs parents, leurs amis, viennent pour les chercher,
Mais quand ces malheureux les voyent approcher,
Ils tombent tout à coup dans un affreux délire,
Ils répandent des pleurs, ils se mettent à rire.
Apollon, disent-ils, ô Dieu ! tueur des loups,
Les voilà, les voilà ! qu'ils meurent sous tes coups.
Ainsi passe la nuit, et quand revient l'aurore,
Dans la même démence on les retrouve encore.

XXXIII.

Sur ce globe bizarre, il faut bien qu'on l'avoue,
Qui songe au dévouement rarement se dévoue ;
Tandis que bien souvent, ceux qui n'y pensent pas,
Rencontrent tout à coup un glorieux trépas.
C'est qu'on voit rarement sur ses pas élancée
L'action apparaître et suivre la pensée,
Et que chez les humains le bras et le cerveau
Sont deux grands ennemis luttant jusqu'au tombeau.

XXXIV.

J'apprends, hélas ! depuis que je vis loin des nôtres,
Qu'il est dur de monter par l'escalier des autres,
Et je ne savais pas, en traduisant ce vers,
Qu'il devait s'appliquer un jour à mes revers.
Or, lorsqu'après un mois de grande solitude,
Je reviens à Paris, poussé par l'habitude,
Je revois quelquefois, chez un de mes amis,
La chambre hospitalière où jadis je dormis.
Et je suis sur le point de m'y coucher encore,
Tandis que ce penser sourdement me dévore,
Celui qui me conduit soudain vient m'avertir,
Du ton accoutumé, qu'il est temps de partir,
Et je remonte morne en haut de ma montagne
Sans détourner mes yeux sur la verte campagne.

XXXV.

Le prince Éthiopus retournait en Asie,
Lisant sur son chariot le prophète Isaïe,
Et revenant pensif de la sainte Cité,
Qui célébrait le jour de la nativité ;
Et comme il cheminait vers sa terre lointaine,
Il rencontre soudain auprès d'une fontaine
Le grand apôtre Paul, qui, le long du chemin,
S'en allait en priant, un bâton à la main :
Au nom du Dieu vivant donne-moi le baptême !
Dit le prince, et du char descend à l'instant même;
Et tombant à genoux, avec recueillement,
Attend, les yeux baissés, le divin sacrement.
Et quand il a reçu cette nouvelle vie
Il remonte et reprend le prophète Isaïe.
Ainsi, quand un jeune homme entrevoyant l'amour,
Dans sa profonde nuit devine enfin le jour,
Et voit de tous côtés, au lever de l'aurore,
Les êtres adorer ce grand Dieu qu'il ignore,
S'il trouve par hasard dans les sentiers humains,
Une femme au front pur, aux deux beaux yeux divins,
Semblable à ce payen qui lisait Isaïe,
Il crie à cette femme : Ah ! donne-moi la vie !
Et soudain de ses yeux la sublime clarté,
Du livre de son cœur perce l'obscurité.

XXXVI.

O toi, rubis du ciel, Triangle souverain !
Attendris donc un peu ces poitrines d'airain,

Et verse leur, du sein de ta splendeur profonde,
Une goutte, ô mon Dieu ! de l'amour qui t'inonde ;
Que cet amour embrâse et pénètre leurs sens,
Et s'en exhale ensuite ainsi qu'un pur encens ;
Que tous ces hommes durs, hélas ! que rien ne touche,
Qui dorment, le cœur sec et glacé, sur leur couche ;
Eblouis tout à coup d'une sainte clarté,
Se lèvent murmurant des mots de charité ;
Qu'ils partent à l'aurore avec un pied agile,
A la maison des pleurs qu'ils marchent par la ville ;
Et les voyant ainsi courir à pas pressés,
Que les enfants de loin les nomment insensés.
Ils le sont en effet ; l'égoïste est le sage ;
C'est des enfants d'Adam le stupide langage
Qui, devant le soleil, en tout lieu répété,
Dans l'éternel bourbier retient l'humanité.

XXXVII.

Lorsque pour les mortels le temps est expiré,
Chacun possède alors ce qu'il a désiré.
Newton découvre enfin le grand secret du monde,
L'athée ira dormir dans une nuit profonde.
Et le feu de l'amour et de la charité,
Embrâse saint Vincent pendant l'éternité.
Car lorsqu'au grand cadran sonne la dernière heure.
Quand nous allons trouver la funèbre demeure,
L'esprit vole à l'esprit, en ce terrible jour,
Le corps à la matière, et l'amour à l'amour.
Or, pour qui comprend bien la nouvelle alliance,
L'amour mérite encor bien plus que la science.
Cherchez donc, ô chrétiens ! cherchez ce feu divin,
Sans lequel tout le reste est inutile et vain :
Il n'en est pas dans l'autre ainsi qu'en cette vie,
Et l'amour siégera plus haut que le génie !

Le génie, ô mon Dieu ! quel déplorable don !
Étouffer tout instinct affectueux et bon.
Avare à ses amis du foyer de son âme,
Pour ce qu'on dit *son œuvre* en réserver la flamme!
Et c'est là le génie ? Ah ! plutôt mille fois,
Que de traîner ici le destin de ses rois,
Etre tout simplement une pauvre sœur grise,
Suivant avec candeur la règle de l'Église,
Et visitant le soir, dans leur réduit honteux,
La veuve aux longs soupirs, et le nécessiteux !

XXXVIII.

Heureux qui, terminant la vie et ses hasards,
S'éteint de cette mort dont meurent les vieillards,
De cette inclinaison si douce et si légère,
Qui courbe pour jamais les vieux corps à la terre !
Heureux le sage ! Au sein de son réduit obscur,
Il écoute chanter son cœur riant et pur
Coulant, insoucieux, des jours exempts de peine,
Il ignore le peuple et la chose romaine ;
Et les adulateurs au regard empressé,
Et le bruissement du Forum insensé.
Combien pour avoir fui ce foyer tutélaire,
Sont tombés abattus par le vent populaire,
Et, fatigués du jour, bientôt ont regretté
Les temps silencieux de leur obscurité.
Ils l'ont quittée, hélas ! pour un nom périssable,
Des choses sans amour, des projets sur le sable,
L'ingratitude enfin, et le remords fatal
D'avoir semé le bien et récolté le mal.

XXXIX.

Dans ce grand univers, comme tu l'as pu voir,
Tout est travail, lecteur, et souffrance et devoir,
De ces nécessités de l'humaine existence,
J'accomplis la plus triste, ô lecteur ! la souffrance !
La souffrance sans but, hélas ! sans avenir
La souffrance inutile et qui ne peut finir.
Et dans ses bras de plomb, se voyant seule et nue,
Mon âme, à cet aspect, de frayeur diminue ;
Et la nuit et le jour je me sens défaillir,
Comme celui qui croit qu'il va bientôt mourir.

XL.

J'ai rêvé cette nuit qu'à genoux je priais,
Par un temps sombre et froid devant un grand palais,
Et du fond du palais sortaient des voix étranges,
Qui ressemblaient aux voix des démons et des anges,
Et les unes disaient : Ce pécheur est à nous,
Et les autres : Non, non, tant qu'il est à genoux.
Et moi, comme celui dont on lit la sentence,
J'attendais, l'œil baissé, dans un morne silence,
Et ce combat dura pendant toute la nuit,
Et ceux qui le livraient faisaient un très grand bruit.
Le matin, quand le jour reparut sur la terre,
Une femme sortit du palais solitaire.
Et sous son voile blanc, elle approcha de moi,
Et me prenant la main pour calmer mon effroi :
Ton sort s'est décidé cette nuit, me dit-elle,
Et tu n'appartiens plus à la race mortelle,
Ton atroce malheur t'a bien purifié,

Et ton péché natif est assez expié.
Pauvre enfant égaré, relève donc la tête,
Et sans peur ni remords affronte la tempête ;
L'homme doit redouter le crime seulement,
Le reste ne doit pas le troubler un moment ;
Debout, allons, va-t'en chez ton ami fidèle
Et dis-lui ce qu'ici ma bouche te révèle.
Que ce jour soit sacré, passe-le tout entier
Chez celui dont le cœur sent si bien la pitié,
Puis va dans une église, et là, séchant tes larmes
Ainsi qu'un chevalier, fais la veille des armes,
Et croisant tes deux mains attends, sur le pavé,
Que ton corps mort, demain matin, soit relevé :
Depuis longtemps je sais que c'est là ta pensée,
Et là-haut on a dit : Qu'elle *soit exaucée* !

XLI.

Souvent les bras croisés et la tête baissée,
Comme dans un manteau, marchant dans ma pensée,
Je me dis : J'ai connu le divin Raphaël,
Mozart, qui maintenant chante avec ceux du ciel,
Le vieil aveugle grec, et Tasse, et Cimarose,
Le gai Napolitain à la bouche de rose,
Et Dante Alighieri, mon prince, mon auteur,
Et Shakspeare, après Dieu, le plus grand créateur !
Et repassant alors tous ces noms dans mon âme,
Je sens se ranimer ma primitive flamme,
Et je m'écrie alors : Illustres trépassés,
Flambeaux toujours brûlants des grands siècles passés,
Mes maîtres, mes seigneurs, votre mâle génie,
M'a souvent allégé le fardeau de la vie,
Et sur ce mont aride, aujourd'hui même encor,
De la chappe de plomb décharge un peu mon corps.

XLII.

Mozart dans mon été saisit mon âme ardente,
Ensuite j'adorai l'impérissable Dante,
Et maintenant Jésus, me prenant par la main,
Me conduit doucement jusqu'au bout du chemin.
Ah ! que ces trois amours et leur divine flamme,
Après avoir brûlé tour à tour dans mon âme,
L'embrâsent donc enfin dans ce grave moment,
Et la consument toute en leur embrâsement.

XLIII.

Nous sommes ici-bas ; mais pensons au départ,
Lorsqu'une matinée il faudra, tôt ou tard,
Que l'âme seule et nue, et laissant son bagage,
Au pays inconnu fasse le grand voyage.

XLIV.

Quand un homme en ce monde éprouve un grand chagrin,
Il soupire, il gémit, se plaint de son destin,
Et l'accusant partout, jusqu'à perdre l'haleine,
Fatigue ses amis du récit de sa peine :
Lorsqu'une femme souffre, elle baisse les yeux,
Son chagrin est discret, craintif, silencieux,
Le front sur son aiguille et sur sa broderie,
Et gardant en son cœur sa triste rêverie,
Plutôt que d'en parler, se résigne à mourir.
C'est que la femme seule ici-bas sait souffrir.

XLV.

LEVIATHAN.

Comme des boucliers qui se tiennent entre eux,
Cent mille écailles sont sur son dos montueux,
Il nage puissamment, et quand il éternue,
L'onde de ses naseaux monte jusqu'à la nue.
Ses reins sont forts, ses yeux sont des charbons ardents,
Et la terreur habite à l'entour de ses dents.
Tel est Léviathan : au jour de sa colère,
Dieu le suscitera pour ravager la terre.
Et quand ce grand poisson des eaux sera sorti,
Nul ne pourra jamais prévaloir contre lui.

XLVI.

Je suis la mort, le roi des épouvantements,
Je marche avec la peur et les frissonnements.
Quand je viens à passer au sein d'une tempête,
Les autres rois du monde inclinent tous la tête,
Et de tous fes côtés, les timides humains
Se mettent à genoux et me tendent les mains.
Et moi, sans écouter leurs vœux et leur prière,
Sur mon pâle cheval je poursuis ma carrière,
Et parmi ces troupeaux à ma voix rassemblés,
Je vais comme la faulx au milieu des grands blés !

XLVII.

J'ai passé vingt-cinq ans, sans me sentir un cœur,
Le regard sec et froid, et le rire moqueur,
Et pourtant j'adorais la sainte poésie,
Je pleurais en voyant Léar et sa folie !
Rendu meilleur enfin, par mon affreux malheur,
Je cherche à compâtir à l'humaine douleur ;
Mais malgré mes efforts, malgré ma peine extrême
Ma nature revient, revient toujours la même.
Quand je vois un enfant qui pleure ; quand je veux
L'embrasser et passer ma main dans ses cheveux,
Mes compliments sont froids, mes caresses de glace,
De mes bras sans amour l'enfant se débarrasse,
Et sentant que je veux forcer mon naturel,
S'enfuit tout effrayé dans le sein maternel !

XLVIII.

Quand des hommes de cœur, soutiens de leurs familles,
Lorsque chaque matin de pauvres jeunes filles,
Sous la dent de la fièvre, aux yeux de leurs parents
Expirent sans se plaindre au milieu des tourments,
Moi qui suis inutile, et qui, depuis l'enfance,
Traîne, sans la sentir, ma sinistre existence,
Moi qui suis sans espoir, sans but, sans avenir,
Dans des bras étrangers moi qui devrai finir,
Moi qu'on voit bien souvent, le regard fixe et morne,
Les habits en désordre, assis sur une borne,
Moi qui suis fol enfin, c'est le mot ! ô Seigneur !
Dois-je donc voir venir la mort avec terreur !

XLIX.

Tandis que devant Dieu, dans Paris où nous sommes,
Des hommes, sans pudeur, pillent les autres hommes,
D'autres s'en vont craintifs la rougeur sur le front,
Se reprochant la mort du moindre moucheron.
Vois donc, ô Conscience ! ô vierge sainte et pure !
D'un bien léger délit quelle large blessure?
Doit-on s'en applaudir, doit-on plaindre son sort,
Est-ce que l'innocent connaît seul le remord?

L.

Je ne suis ni félon, ni joueur, ni cupide ;
Du bien de mon prochain je ne suis pas avide;
Je me nourris de tout, et sans privation
Je boirais de l'eau pure, ainsi que le lion ;
Je n'ai pas de mollesse, et lorsque je voyage,
Je coucherais par terre et nu comme un sauvage ;
Et tout cela n'est rien, car chacun ici-bas
Se corrige aisément du défaut qu'il n'a pas ;
Mais ma langue souvent manque de tempérance :
Pour les fautes d'autrui je suis sans indulgence,
Ces vices, et plusieurs dont je ne parle point,
Me tiennent fort au cœur, et c'est là le grand point;
Et c'est-là, je le crains, la chemise dernière
Que je dois dépouiller au seuil du cimetière !

LI.

—

Dans ce temps d'égoïsme, où la cupidité
Avec ses doigts crochus règne dans la cité,
Où l'argent est le Dieu de toutes les familles,
Où chaque femme compte, où les plus jeunes filles
Calculent si l'époux, que bientôt l'on prendra,
Aura tous les hivers sa loge à l'Opéra;
Si par hasard on voit une jeune personne,
Une femme sans fard, simple, timide et bonne,
Un de ces êtres purs, qui vivent pour aimer,
Dont la voix est si douce et sait si bien charmer,
Qui, bien qu'accoutumés à la belle opulence,
N'ont ni caprice vain, ni frivole exigence,
Qui, souriant toujours avec naïveté,
Nous savent gré d'un mot, d'un bouquet apporté,
(Quand on n'obtiendrait rien, rien de telle autre femme
Au moment où pour elle on donnerait son âme),
On contemple cet être avec ravissement;
On se sent plus à l'aise, on vit plus librement,
On se réconcilie avec l'espèce humaine
Et l'amour peu-à-peu remplace enfin la haine.

LII.

—

Si tu n'as pas perdu toute ombre de raison,
Tu verras le devoir, lecteur, dans ta maison:
Auprès de ton foyer et de ta vieille mère,
Que tu dois jusqu'au bout soutenir sur la terre,
Tout près, dans ta maison, sans en franchir le seuil;
Car, plus loin, ce n'est pas le devoir; c'est l'orgueil.

LIII.

Je le dis, l'égoïste est un arbre inutile,
Qui n'abrite jamais ceux qui vont à la ville ;
Sur le bord du chemin, c'est un arbre isolé,
Sombre et dont le feuillage est rare et désolé ;
Les filles des hameaux, l'été, durant l'orage,
Ne s'arrêtent jamais sous son funèbre ombrage,
Et les oiseaux du ciel l'ont en éloignement :
Le plus sûr *égoïsme,* ah ! c'est le dévouement !
C'est être utile à soi que d'être utile aux autres ;
Imitons le Sauveur avec ses douze apôtres.
Allons faisant le bien, et tenons pour certain
Qu'ici-bas, c'est encor le plus heureux destin !

LIV.

Le ciel depuis cinq ans t'avertit tous les jours ;
Et tu fais des projets, et tu plantes toujours,
Et la vie en ton sein est à moitié glacée,
Et tu ne verras pas l'arbre de ta pensée.

LV.

Grand Dieu ! Si la vertu, chez les fils de la terre,
Ainsi que la fortune était héréditaire,
Plus que moi quel autre homme eut été vertueux ?
Car quel autre reçut de la bonté des cieux,
Pour adoucir le fiel de cette vie amère,

Un père plus aimant, un plus vertueux père ?
Mais, hélas ! sur ce sol d'épreuves et de maux,
La vertu ne va pas du tronc dans les rameaux ;
Ainsi le veut celui qui dans le ciel commande,
Afin que tout mortel en naissant la demande,

LVI.

A PIERRE LEROUX.

O sublime insensé, Pascal, divin génie,
Tu savais l'univers et sa vaste harmonie,
Et pourtant à genoux devant l'autorité,
Tu passeras chrétien à la postérité !
Mais à côté du tronc tu posas la coignée :
D'autres s'en sont servi ; par sa base minée,
Ta croix sainte chancelle, et ton bras n'est plus là
Pour soutenir debout l'arbre du Golgotha.

LVII.

L'homme est jeté pleurant sur une terre nue,
Et bientôt pour fêter au jour sa bien-venue,
Il voit les passions et les infirmités,
Comme des serviteurs, marcher à ses côtés ;
C'est pourquoi, le cœur pris d'une douleur profonde,
Quelques-uns, autrefois, ont pensé dans le monde,
Que le plus grand bonheur, puisqu'on naît pour souffrir,
Serait de ne pas naître ; étant né, de mourir.

LVIII.

« Pour moi j'ai reconnu le voyageur divin,
« Quand il fit devant nous la fraction du pain ! »—
« Et moi quand il parlait, comme une sainte flamme
« Pénétrait peu à peu jusqu'au fond de mon âme ! »
Voilà ce que disaient, par le Sauveur émus,
Les deux jeunes Hébreux disciples d'Emmaüs :
Ainsi, lorsque je sens autour de ma poitrine
Circuler doucement une chaleur divine,
Quand après le repos le travail est venu,
Quand je me sens saisi de ce transport connu,
Je me dis : C'est la muse, esprit saint comme l'autre,
Qui vient dans le chemin visiter son apôtre ;
Et je m'incline alors, et je baisse les yeux ;
J'écris ce qu'elle dit, le front respectueux ;
Et quand je n'entends plus la céleste parole,
Je me lève et je vois la Sainte qui s'envole.

LIX.

Sans pressentir pourtant ce qui viendrait un jour,
Divin Paisiello, ta *Folle par amour*
(Courte félicité comme un rêve passée)
Avec son bien-aimé chantait dans ma pensée.
Et cette pauvre *Agnès* et son père, insensé,
Qui repose aujourd'hui sur le marbre glacé.
J'aimais surtout le roi *Léar* et *Cordélie!*
Les autres sont des fous ; mais lui c'est la folie !
Alfred, souvenez-vous de ce vieux souverain
Tenant à peine, hélas ! son sceptre dans sa main,
Contre ses deux enfants, opprobre de la terre,
Sur ses genoux pesans implorant le tonnerre,

Et nous deux, à l'aspect de si grandes douleurs,
Dans le vaste Odéon nous étions tout en pleurs;
Et nous disions après, l'âme encore enivrée :
Nous ne reverrons plus une telle soirée.
C'est là ce qui fait vivre, et sentir, et souffrir,
C'est en sortant de là que l'on devrait mourir,
Avant de retrouver sur le seuil de la porte
Ce tourbillon poudreux qui vole et nous emporte
A la débauche, au jeu, dans le monde en tout lieu
Où l'homme s'avilit et va renier Dieu.

LX.

IMITÉ D'ÉZÉCHIEL.

Voici : le Seigneur Dieu des hommes et du ciel
A dit : J'abreuverai cette cité de fiel :
Ses veuves pleureront assises près des saules ;
Le roi sera porté dehors sur les épaules
Et la fuite aura lieu quand le temps est obscur :
Pour le faire sortir on percera le mur ;
L'escorte marchera dans la nuit du mystère,
Le bouclier aux dents, l'œil baissé vers la terre,
Et le coupable aura sur sa tête un drap noir
Afin que les passants ne puissent pas le voir !

LXI.

Le jour où comme un roi tu t'assis sur ma tête,
Que ce jour là, malheur, me soit un jour de fête
Merci, je te le dis, trois fois merci, Malheur,
Puisqu'à la fin, c'est toi qui m'as rendu meilleur !

Maître, je te l'avoue, avant ta bien-venue,
J'allais le front levé, sans pudeur, par la rue ;
Et le bien n'était pas mon penser le plus doux,
Et ceux qui le faisaient me paraissaient des fous.
Mais depuis que je souffre, une sainte lumière
A comme à mon insu dessillé ma paupière,
Et je fuis à présent le mal que je hantais,
Et je cherche ardemment le bien que j'évitais.
Le jour où comme un roi tu t'assis sur ma tête,
Que ce jour-là, Malheur, me soit un jour de fête !
Merci, je te le dis, trois fois merci, Malheur,
Puisqu'à la fin c'est toi qui m'as rendu meilleur !

LXII.

Causons un peu, mon âme, avant que de mourir :
Avons-nous pour longtemps, ici bas, à souffrir ?
Et quand nous aurons vu notre dernière aurore,
Dans un monde nouveau souffrirons-nous encore ?
Depuis les jours d'Adam, toute l'humanité
Redit incessamment ce mot d'*Éternité* !
Et cette éternité, son espoir et sa peine,
Comme un chien de berger la maintient en haleine.

LXIII.

Quand le riche au cœur sec, aux entrailles de pierre,
Enfin s'endormira dans la froide poussière,
Il n'emportera pas un denier de son bien,
Il ouvrira les yeux et ne trouvera rien,
La pauvreté viendra comme une eau débordée,
Et son âme en sera toute entière inondée ;

Il voudra fuir en vain, la main de l'aquilon
En l'air l'enlèvera dans un grand tourbillon ;
Et, voyant tout à coup le coupable sublime,
Crouler comme une tour dans le fond de l'abîme
Ceux qui voyageront alors par les chemins
Applaudiront de loin et frapperont des mains.

LXIV.

DU LIVRE DE JOB.

Qui donc me donnera d'être comme autrefois,
Quand je marchais l'égal des princes et des rois?
Lorsque je me rendais aux portes de la ville,
Mes cliens m'attendaient sur une double file ;
Les jeunes se tenaient à l'écart, par respect,
Et les vieillards étaient muets à mon aspect.
Comme on fait d'un manteau, je vêtais la justice ;
De mes fruits au Seigneur j'apportais la prémice,
Je visitais la veuve et le nécessiteux,
J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ;
Le pauvre me suivait et me nommait son père,
Mon bras était sur ceux qui n'avaient pas de mère.
Par les sentiers du bien je dirigeais mes pas,
Et m'instruisais des faits que je ne savais pas ;
Je brisais la mâchoire et les denls de l'impie,
Et me disais, content de cette belle vie :
Je mourrai dans le nid que je me suis formé,
Et, par mes serviteurs avec soin embaumé,
Je resterai trois jours sous un dais de verdure,
Comme sous une treille est une grappe mûre,
Puis l'on me portera, sous le bleu firmament,
A l'éclat des flambeaux, dans un beau monument.
Là je serai couché parmi les morts superbes,
Comme une gerbe d'or au milieu d'autres gerbes,
Comme les hommes forts et les grands potentats,

Qui jusqu'à la mer Rouge étendaient leurs états ;
Et je reposerai dans une paix profonde
Avec les rois du siècle et les consuls du monde,
Avec ceux que couvrait une robe de lin
Et dont le cœur était l'espoir de l'orphelin,
Qui, vivant sous le ciel exempts d'inquiétudes,
Bâtissaient leurs tombeaux au fond des solitudes.
» Or, je disais cela dans ma prospérité,
» Et ce beau rêve a fui comme un torrent d'été. »
Et maintenant je suis méprisé par des hommes
Qui sont un poids honteux pour la terre où nous sommes,
Des hommes qui n'osaient se chauffer près des miens,
Que je n'aurais pas fait manger avec mes chiens ;
Et maintenant je suis la fable du vulgaire,
Et chacun se détourne en voyant ma misère ;
Je vais comme celui qui n'a plus de raison,
Et je suis étranger dans ma propre maison.
Mes amis, en riant hier devant ma face,
Se sont tous écoulés comme un fleuve qui passe ;
Quand je crie et me plains, mes cris sont superflus,
Et ceux que je payais ne me connaissent plus ;
De moi-même, la nuit, moi-même je m'effraie,
Et je pousse des cris comme ceux de l'orfraie ;
Car j'ai soif du sépulcre, et je cherche la mort,
Comme en creusant le sol l'homme cherche un trésor !

LXV.

Amédeous-Mozart, maître illustre et sacré,
Que ta *Messe des Morts* et le *Dies iræ*,
Derniers et purs enfants de ton mâle génie,
Couronnent dignement par leur sainte harmonie
Les Noces et Titus, le Sérail Musulman,
Et la Flûte enchantée, et le grand Don Juan.
Je voudrais, dans la tombe avant que de descendre,
Assister aux honneurs qu'on va rendre à ta cendre ;

Mais puisque je me meurs et ne pourrai jamais
Te voir manifester aux regards des Français,
J'ajoute cette fleur à la palme de fête
Que deux savantes mains vont poser sur ta tête !

LXVI.

IMITÉ DE LA BIBLE

Moi qui jeune autrefois buvais à pleine coupe
L'orgueil au premier rang,
Je me suis abaissé plus vite que ne coupe
Son fil, le tisserand.

Et je me suis flétri comme un lys sans ombrage
Au feu de ma douleur,
Et comme l'olivier au souffle de l'orage
Laisse tomber sa fleur.

Comme le pélican dans une solitude,
Sur son rocher lointain,
Mon pauvre cœur, hélas ! languit d'inquiétude
Du soir jusqu'au matin.

Ma force n'étant point la force de la pierre,
Je me raidis en vain,
Et sortie, ô mon Dieu ! de l'humaine poussière,
Ma chair n'est pas d'airain.

Après avoir suivi de l'océan du monde
Le flux et le reflux,
Celui qui descendra dans cette mer profonde
N'en remontera plus.

Il sera pour le toit qu'il orna de feuillage
Ainsi qu'un inconnu,
Et le lieu dans lequel on berça son jeune âge
Lui dira : Que veux-tu ?

Qu'est-ce que l'homme, hélas. pour que votre colère
Consente à l'éprouver?
Quand vous pouvez, grand Dieu! d'un éclat de tonnerre
L'écraser comme un ver.

Mais vous le visitez, le matin, dans sa couche,
Quand le soleil a lui;
Et sitôt, ô Seigneur! que votre main le touche,
Le malheur est sur lui!

Au milieu de mes maux je suis sans espérance,
Ainsi qu'un condamné!
Et mes frères, hélas! en voyant ma souffrance,
M'ont tous abandonné.

Ayant perdu l'espoir de vivre d'avantage,
Mon cœur est en émoi,
Tous mes jours du néant vont être le partage;
Seigneur, épargnez-moi.

J'ai bu l'iniquité sur la terre où nous sommes
Comme on boit l'eau des puits!
Retirez-moi, de grâce, ô Rédempteur des hommes!
De l'abîme où je suis.

Hélas! contre le mal ardent qui me dévore
Tout sera superflus,
Et celui qui viendra me chercher à l'aurore
Ne me trouvera plus!

LXVII.

DIES IRÆ.

Jour de colère, ce jour-là,
Du haut du ciel il doit descendre,
Et réduira le ciel en cendre,
Teste David cum Sibillâ..

Tout l'Univers devra frémir,
Lorsque, porté sur les nuages,
Au sein des feux et des orages,
Il verra le Juge venir.

La trompette et sa grande voix
Répand une terreur profonde
Parmi les sépulcres du monde,
Qui s'ouvriront tous à la fois.

La mort sera dans la stupeur,
En voyant toute créature
Se lever de sa sépulture
Pour répondre à son créateur.

Alors le livre s'ouvrira,
Qui porte écrit ce que les hommes
Ont fait sur la terre où nous sommes :
Sur quoi le Maître jugera.

Que dirai-je alors, misérable,
Et quel défenseur appeler,
Lorsqu'en ce moment redoutable,
Le juste même doit trembler ?

LXVIII.

Il est un beau tableau, de l'Albane, je crois,
L'enfant Jésus qui dort, étendu sur sa croix.
Tout homme en le voyant se recueille et l'admire,
Essayant l'instrument de son prochain martyre ;
Car ton père le veut, hélas ! divin Enfant,
Ce bois sera bientôt tout couvert de ton sang ;
Et quand ta destinée ici-bas sera mûre,
Ce qui fut ton berceau sera ta sépulture.
Par-là tu nous apprends, ô jeune Rédempteur !
A préparer notre âme au grand jour du malheur ;
Et comme tu le fis en ce monde de boue,
A coucher sur la croix avant qu'on nous y cloue.

LXIX.

STANCES.

Je croyais sans regret abandonner la vie
A force de souffrir ;
Et voilà qu'à présent mon âme à l'agonie
A crainte de mourir.

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu ! qu'est-ce donc que ce monde,
Pour qu'on l'ait tant à cœur ?
Comme par le plaisir à cette fange immonde
Tient-on par la douleur ?

Est-il si doux encor d'entrevoir la lumière
Au bord du monument ;
Et de lever son front tout chargé de poussière
Vers le bleu firmament ?

LXX.

Un homme meurt heureux aux bras de la paresse ;
Ses os étaient garnis et recouverts de graisse ;
Par ses nombreux clients, le jour, environné,
Il allait dans la ville ainsi qu'un couronné.
Un autre ayant maigri de travail sur la terre
Aura vécu malade, et pauvre et solitaire ;
Et tous les deux pourtant, malgré leur sort divers,
Dans le froid monument seront mangés des vers ;
Là se reposeront ceux qui souffraient ensemble,
Et qu'un anneau de fer par les talons rassemble,
C'est là qu'on ne sent plus la faim ni la douleur
Et qu'on n'entendra plus la voix de l'exacteur

LXXI.

Dormant mal, cette nuit, le vingt-neuf de décembre,
J'ai fait un rêve triste, et j'ai vu dans ma chambre,
Tendue en noir, ainsi que dans un jour de deuil,
Une femme au front pur, et debout près du seuil!
C'était celle qui vient toujours à ma pensée,
Belle et grande, aux yeux bleus, à la taille élancée,
Qui, l'an dernier encor, d'un ton plein de douceur,
Me disait : Antoni, — comme aurait fait ma sœur!

LXXII.

Léon, mon cher Léon, qui m'avez accueilli
Souffrant, pauvre-perdu, par le mal avili,
Combien de fois, durant ces deux longues années,
Où la mort avançait à si grandes journées,
Que je la sens enfin sur ma tête s'asseoir,
Sans pouvoir relever mes deux yeux pour la voir,
Vous m'avez, en sortant pour aller dans le monde,
Laissé près du foyer, dans ma stupeur profonde,
Posé plutôt qu'assis, malheureux, sans raison,
Comme un meuble de plus tenant à la maison ;
Puis, quand minuit sonnait, quand s'éteignait la flamme,
Entendant, près du seuil, la voix de votre femme,
Qui me fut une sœur, je m'en allais ouvrir,
Et quoiqu'il fut bien tard, et l'heure de dormir,
Sans fin et sans motif j'allongeais la soirée,
Ainsi qu'un condamné, sa dernière journée;
Et puis le lendemain, dans mon lit étendu,
Rongeant mes draps, l'œil terne et le cerveau perdu,
Je demandais un prêtre, un médecin, un être
Qui jusqu'à ce moment n'avait pu me connaître,

Et qui, venant novice à mon chevet glacé,
Écoutât sans ennui ma longue infirmité.
Et vivant au rebours en ma grande misère,
Dans ce premier venu je croyais voir un frère;
Et, chose étrange, ô Dieu ! traitais en ennemis
Mon véritable frère et tous mes vrais amis !
Pour tous ces inconnus gardant ma bienveillance,
Ceux-là selon mon cœur n'avaient que mon silence !
Or maintenant je vis avec des insensés,
A les étudier mes jours se sont passés,
Et je ne me plains pas du sort qui me menace,
Car je puis sans rougir les regarder en face;
Ils ne comprennent pas que je suis l'un d'entre eux,
Et, puisque je le sais, un des plus malheureux !
Plût au ciel que mon corps fût devenu de pierre,
Et pareil à celui qui, perdant son vieux père,
Se laissa revêtir de son habit de deuil
Ainsi que d'une housse on habille un fauteuil !
Mais, hélas ! toute froide et morte qu'est mon âme,
Pour sentir la douleur elle garde sa flamme,
Et quand j'ai retourné ma plaie en tous les sens,
Quand j'ai prié, poussé de funèbres accents,
Je compte jusqu'à mille, et puis je recommence,
De peur que ma raison ne cède à la démence.
Voilà ce que je fais alors que je suis seul,
Et ce que je ferai jusqu'au jour du linceul.
Hélas ! combien de fois, connaissant ma folie,
J'ai souhaité, noyé dans la mélancolie,
Vivre ce qui me reste avec égalité,
Et mourir, comme on doit, en toute dignité !
Mais non ; les malheureux frappés de mon délire,
Jusqu'à la fin, mon Dieu ! sont condamnés à rire;
Aussi n'inspirent-ils ni regrets ni pitié,
Et sont-ils repoussants même pour l'amitié !
Non pas pour vous, Léon, qui m'avez, comme un frère,
A tout heure du jour reçu dans ma misère !
Mon Dieu ! depuis quatre ans que votre main de fer
Me fait anticiper les tourments de l'enfer,
Voyez comme je souffre et comme ma pauvre âme
Est haletante au sein de sa cuisante flamme;

Sans changer de douleur, changeant dix fois de lieu,
Du supplice de l'eau, j'ai passé dans le feu ;
Mes reins sont calcinés, ma tête est desséchée
Et sans sève se meurt, comme une herbe arrachée.
Quelle que soit pourtant ma désolation,
Quoique mon âme assiste à sa destruction,
Bien que je sois broyé sous ma lente torture,
Et bien que je soupire après ma sépulture :
Du monde, par ma main, je ne sortirai pas,
Et je vous bénirai, mon Dieu ! jnsqu'au trépas !

LXXIII.

Père du ciel, après tant de jours de misère,
Perdus à me traîner sur cette pauvre terre,
Et passés tout entiers à nourrir mon chagrin,
N'aurez-vous pas pitié de mon affreux destin ?
Voyez, je n'en puis plus, à mon mal je succombe,
Et je n'aspire plus qu'à dormir dans la tombe ;
Mais avant que je sorte, hélas ! de ma prison,
Otez ou rendez-moi tout-à-fait la raison.

Livre III.

RÉSIGNATION.

Et Francesco me dit : « Veux-tu que je te fasse voir Carolina que tu as tant aimée? » Et, me prenant par le bras, il me conduisit à la porte Orientale, et je la vis passer sans qu'elle m'aperçût. Elle tenait par la main deux beaux enfants, et moi, me rappelant les jours d'autrefois, je me pris à pleurer

(Il conte G.....)

DIEU SOIT LOUÉ DE TOUT !

AU LECTEUR.

Retiré du monde depuis longtemps, l'Auteur de ce Recueil a fait un livre philosophique et non une œuvre politique ; il a donc attaqué le vice et loué le mérite et la vertu partout où il les a rencontrés, sans distinction de personnes ni de partis.

I.

A LEON DE WAILLY.

Trois fois heureux celui qui sait toutes les causes,
Les effets, la nature et l'essence des choses;
Mais plus heureux celui qui sait les dieux des champs,
La flûte et les bergers et les agrestes chants,
Et sans ouvrir son cœur à toutes nos querelles,
Connaît le vieux Sylvain et les Nymphes jumelles.
Le poète Virgile, au temps des dieux menteurs,
Apprivoisait ainsi ces fiers triomphateurs,
Ses frères les Romains, qui, sur la terre et l'onde,
Affectaient la couronne et l'empire du monde!
Quelle voix pourra dire à nos jeunes Français :
Redoutez le Forum et ses tristes excès.
Croyez à d'autres dieux qu'au démon politique,
N'estimez pas si haut la rumeur du Portique,
Ouvrez enfin les yeux, que vos légers cerveaux
Cessent donc désormais de se payer de mots;
Croyez qu'on peut bien vivre, être bon sur la terre,
Aimer l'humanité sans être humanitaire!
Fuyez le dogmatisme en tout temps, en tout lieu,
Qu'il règne au nom d'un homme ou bien au nom de Dieu,
Détestez ce tyran du plus fort de votre âme,
Car c'est un comédien, un hypocrite infâme;
Il change volontiers et d'habit et de nom,
Il est docteur, tribun, *ou de Maistre ou Danton.*
Oh! bizarre destin de notre espèce humaine,
L'amour descend du ciel et l'homme en fait la haine!
Jésus vient aux mortels prêcher la liberté;
Un docteur aussitôt conclut : *autorité!*
Plus une chose est pure et plus elle est divine,
Plus on l'éloigne, hélas! de sa belle origine,
Car il est sur la terre un génie infernal
Qui fait pouvoir de tout, et du bien et du mal,
Qui corrompt nuit et jour les semences écloses,

Et tire du poison du calice des roses.
Plusieurs de nos malheurs sont enfants de l'orgueil,
C'est lui qui nous a fait de si longs jours de deuil.
Tous voulant labourer le champ de la pensée,
Ce sol trompeur a fui sous la foule insensée.
Il en est un plus sûr qui ne faillira pas,
C'est celui qu'on remue avec de puissants bras :
Honorez, jeunes gens, la sainte agriculture,
Suivez la volonté de la grande nature,
L'esprit a fait sa tâche, ah ! fatiguez le corps,
Qu'il déploie à son tour *sa force et ses ressorts*,
Et le pain et le vin sont enfants de la terre,
Demandez-les tous deux à cette bonne mère,
Et que chaque printemps, le diadème au front,
Le roi creuse lui-même un auguste sillon;
Qu'à son exemple alors une mâle jeunesse
Suive le soc pesant de la bonne déesse.
Homme, donne ton cœur à la création
Et tout ce qu'il contient de douce émotion;
Aime le ciel, les fleurs, les forêts, les campagnes,
Le fleuve qui descend du sommet des montagnes;
Aime les animaux, créatures de Dieu,
Ils ont aussi leur âme, et sont bien en leur lieu,
Comme toi dans le tien; sans soulever leurs voiles,
Sans les interroger, admire les étoiles,
Accepte l'univers, adore son auteur,
N'en cherche pas le mot ailleurs que dans ton cœur.
Car aimer, c'est savoir posséder et connaître,
Le reste est le chaos et l'éternel *peut-être* !
L'Océan sait la place où son flot doit toucher,
Et le soleil connaît l'heure de son coucher.
Tous les êtres créés savent leur nom : la terre
Sait qu'elle tourne, et sait quel est son divin père,
Car tout est animé, tout respire ici-bas,
Et tout vit de sa vie et meurt de son trépas.
La plante humaine, hélas ! est la plus éphémère,
Roseau toujours battu par un souffle contraire,
Jusqu'au jour où, disant son éternel adieu,
Elle ira refleurir dans le jardin de Dieu.

II.

L'OUBLI ET LA PITIÉ.

VISION.

Quand les rois à présent déposent leurs couronnes,
Et pour voir le soleil descendent de leurs trônes,
Le crime est là qui veille et le fer assassin
Les guette dans la rue et menace leur sein;
Et les reines en proie à d'horribles alarmes,
Attendent sur le seuil les yeux remplis de larmes.
Dis-moi, peuple envieux, dis-moi la vérité,
N'est-ce pas là, réponds, la grande égalité ?

Je plaignais une nuit cette auguste misère,
Quand je vis devant moi s'élever de la terre
Un spectre lamentable, à mes yeux éblouis,
Le roi décapité, l'infortuné Louis;
On eût dit qu'il voulait parler, et sa poussière
S'agitait, et semblait me faire une prière.

Puis je vis d'un tombeau se lever à demi
Les vieux assassinés de Saint-Barthélemi.
Ils étaient tout criblés de grands coups d'arquebuse
— Nous avons succombé sous la force et la ruse,
Et nous te demandons qu'on grave notre nom
Sur le sanglant airain du terrible balcon ! —

Ces esprits palpitaient, semblaient souffrir encore,
Et pour se retirer ils attendaient l'aurore.
Et moi je regardais, tout pâle de terreur,
Même au sein de la mort survivre la douleur.
Car, nous autres vivants, savons-nous quel mystère,
Ombre des trépassés, vous pousse sur la terre,
Quand vous avez besoin, aux lieux inférieurs,

De retrouver la paix et la calme en vos cœurs,
Ombres, apaisez-vous, disais-je ; pour exemple
A l'expiation je veux bâtir un temple,
On n'immolera pas de génisse en ce lieu,
Car ici la victime enfin sera le dieu.
Mais comme je parlais, une voix plus austère
Perça le firmament ainsi que le tonnerre :
— Sur cette terre où rois et peuples ont failli,
Ce qu'il faut élever, c'est un temple à l'oubli,
A ce grand médecin de la nature humaine,
Qui guérit de l'amour ainsi que de la haine,
Qui, secouant partout les pavots de son front,
Sur les choses du monde étend sa main de plomb,
Car chez les fils d'Adam, tout culte a sa victime,
Tout drapeau sa souillure et tout parti son crime ! —

La nuit était partie avec ses visions,
Ses spectres suppliants et ses illusions.
La lumière du jour commençait à renaître,
Et les petits oiseaux chantaient à ma fenêtre.
D'un saint pressentiment je me sentis saisir,
Et, pareil à celui que brûle un grand désir,
Je dis : Assez de sang ! que notre pauvre France
Respire donc enfin après tant de souffrance.

Meurtre, tigre affamé, te reposeras-tu ?
Hier c'était le crime, aujourd'hui la vertu ;
Tu dévores toujours ; toujours ta triple serre
Saisit un des enfants de cette triste terre,
Et cependant, hélas ! les orgueilleux humains
Pensent qu'ils ont ouvert de plus heureux chemins,
Qu'ils commencent à vivre une nouvelle vie,
Et leurs mœurs ont encor la vieille barbarie.
Tant que l'assassinat, le supplice et le duel
Dans leurs griffes de plomb te tiendront, ô mortel !
Tant que le meurtre, ô race aveugle et misérable !
Le plus grand des délits, le crime irréparable,
Aura toujours son glaive, oh ! ne te vante pas,
Triste présomptueux, d'avoir fait un seul pas !
Déesse de la paix, règne enfin sur la terre,

Et toi, grande Thémis, désarme la première ;
Couperets et poignards, rentrez dans vos fourreaux,
Ou malheur au coupable et malheur aux bourreaux.
La loi de mort n'a plus de puissance morale,
Comme l'assassinat, elle-même est brutale ;
On dirait qu'elle a peur, car le pâle bourreau
Dans l'ombre et le silence élève l'échafaud.
Chaque mois, chaque jour, ces machines funèbres
S'entourent à nos yeux de plus sombres ténèbres,
Et le glaive des lois, sans éclat et sans bruit,
Comme le malfaiteur ne frappe que la nuit.

Depuis un an, hélas ! une force fatale
Fait tourner la patrie en la roue infernale ;
Le meurtre monte au trône et le meurtre en descend,
Car le sang a toujours sollicité le sang.
Que le plus grand s'arrête, et s'il est sur le trône,
Qu'il n'en rougisse pas, car le fort seul pardonne
Redoute, ô roi ! la race à la sinistre voix,
Acharnée en tout temps à la chute des rois,
De l'absolu pouvoir infatigable apôtre,
Car elle te perdrait comme elle a perdu l'autre.
Cruels ambitieux qui ne font leur chemin
Qu'en portant devant eux une tête à la main ;
Accusateurs publics, gens de sang et de corde,
Voilant toujours l'autel de la miséricorde.

C'est elle qui pourtant, au tribunal des cœurs,
Un jour accusera ces grands accusateurs,
Auxquels, chaque matin, il faut une victime,
Vivant du crime et comme lui vit du crime.
Pitié, vierge sublime, ô belle déité !
Descends enfin du sein de ton éternité,
Viens dire aux fils d'Adam, à cette race dure :
Souveraine justice est souveraine injure !
Et que ces mots dictés par ta touchante voix
Soient à jamais gravés dans le temple des lois.

III.

A VICTOR HUGO.

—

L'univers tout entier a gémi de son sort,
Et le bien et le mal, et la vie et la mort ;
Et l'abîme, poussant lui-même un cri sublime
A dit : — Seigneur, mon Dieu, pourquoi suis-je l'abîme ? —
Mais le Seigneur a dit à la création :
— Accomplis ton devoir avec soumission.
J'ai créé le vautour, ainsi que la colombe,
Pour suivre leur instinct jusqu'au bord de la tombe ;
Le mal, que j'ai voulu dans un dessein fatal,
Ne sera pas puni d'avoir été le mal ;
Car le remords ne naît que quand la créature
Altère son essence et force sa nature :
Mais l'homme peut choisir ou du bien et du mal,
Car il a sa raison, ce sublime fanal ;
Ne l'éteins pas, mortel, cette sainte lumière ;
Il vaudrait mieux pour toi n'être plus que poussière.
Et cependant, mon fils, ne crains pas ces tourments,
Les flammes de l'enfer, et ses grands châtiments ;
Si tu fais mal, hélas ! dans ce lieu de misère,
Si tu désobéis à ton céleste père,
En ce jour, que l'on dit de colère et d'effroi,
Ton supplice sera d'être privé de moi.
Car, moi, je suis l'amour et le bien par essence ;
Et c'est là seulement qu'est toute ma toute-puissance.
C'est pourquoi je te dis que, si tu n'aimes pas,
Tu ne pourras jamais dormir entre mes bras !
Homme, le paradis et le ciel d'une mère
Sera de voir l'enfant qu'elle aimait sur la terre,
De le bercer toujours sur un nuage d'or,
Sans craindre désormais de le reperdre encor.
Chaque action éclose en votre conscience,
Dès ce monde, reçoit ou peine ou récompense.

Mortels, je vous le dis et répète en ce jour,
La haine, c'est l'enfer ; et le ciel c'est l'amour.
Le dernier des vivants sur votre pauvre terre,
Voudrait-il accepter le hideux caractère
Que vos prêtres souvent impriment à mes traits ?
Moi, cruel à mon œuvre, aux hommes que j'ai faits !
Enfants, je ne connais Mahomet ni Moïse,
Mais j'aime mon Jésus, sa croix et son église ;
Car c'est lui qui, du sein de son éternité,
Un jour, vous amena sa sœur, la charité.
Chrysalide enfermée en un terrestre lange,
Chaque nouveau soleil te transforme et te change,
Et tu t'élanceras le papillon divin
Qui vole à la justice, et qui la trouve enfin.
O mon fils ! aime-la, dès ce temps périssable ;
Ne bâtis pas, hélas ! tes projets sur le sable ;
Aime de tout ton cœur, car c'est ainsi qu'un jour
Tu me posséderas, moi qui suis tout amour :
Mais conserve surtout la céleste espérance ;
Car plus que la justice, ah ! je suis la clémence :
Je vois sans m'irriter le tumulte mortel,
Et je suis patient, car je suis éternel.

IV.

CASTEL VECCHIO.

A AUGUSTE BARBIER.

Couché dans son château, sur un lit fastueux,
Un ministre mourant fait ses derniers aveux :
C'est un simple curé, pasteur sur son domaine,
Qui pardonne aux péchés de la pourpre romaine.
Debout à son chevet, Mazarin et Dubois
Tendent en souriant leur oreille à sa voix.

Le moribond vers eux par moments se soulève,
Et ces maîtres de l'œil approuvent leur élève.
Cette confession dure depuis trois jours
Et l'illustre pécheur parle, parle toujours.
Et peut-être, ô mon Dieu, qu'une nouvelle aurore
Sur ses rideaux pompeux reviendra luire encore
Avant que ce vieillard ait enfin rejeté
Ce qu'il contient de fraude et de perversité !
Habile diplomate, ah ! grand chercheur de ruses,
Tu cherches ta dernière ici, mais tu l'abuses,
Ainsi qu'un vieux renard traqué dans son terrier
Après ses mille tours ; en vain tu peux prier,
En vain, poussant au ciel une voix lamentable,
Tu tâches d'éviter la chose inévitable,
La mort, qui vient enfin, cette reine, à son tour,
Éternel courtisan, te faire aussi sa cour.

Malesherbes, Bailly, Turgot, ombres heureuses,
Quittez pour un moment les sphères lumineuses ;
Approchez-vous aussi de ce triste pécheur,
Contemplez les tourments qui dévorent son cœur,
Car il apprend, cet homme, en sa lente agonie,
Que la vertu vaut mieux que le petit génie
De tous ces charlatans joueurs de gobelets
Qui fascinent les rois au fond de leurs palais,
Monstres que la *Pudeur et la Vérité nue*,
Quand leur sœur la Justice enfin sera venue,
Du sein de l'univers qu'ils ont tant abusé,
Rejetteront ainsi qu'un vêtement usé,
Un objet sans valeur, une chose abolie,
Un vase au fond duquel est une ignoble lie,
Qu'on pousse dans la rue et que les promeneurs
Foulent d'un pied distrait en regardant ailleurs.

Ailleurs est la justice, ailleurs est la droiture
Et ce qui vient du cœur de la sainte nature.
Ailleurs est la franchise avec la loyauté,
Regardez donc aussi, mortels, de ce côté.

Depuis que ce flambeau qui nous éclaire, ô monde,
Darde ses traits de feu sur ta surface immonde,
N'as-tu pas essayé de tout, qu'en penses-tu ?
Si pour dernier essai, tu tentais la vertu ?

V.

LES PRISONNIERS DE HAM.

AU ROI.

INTRODUCTION *.

O vous, homme de bien, vous puissant orateur,
Qui seul, dans le Forum, êtes mort par le cœur,
Mort pour avoir aimé ; dont la douce poitrine
Exhalait sans effort une voix si divine,
Martignac, pardonnez, si je viens à mon tour
Défendre dans mes vers vos clients en ce jour ;
Je sais combien est grande entre nous la distance,
A défaut de talent j'invoque ma souffrance.
Car ma Muse à présent s'appelle la douleur ;
Le malheur plaidera la cause du malheur !

SUPPLIQUE.

O Roi, pardonne-leur, que la douce amnistie
Passe sa blanche main sur leur tête flétrie,
Qu'on ouvre leur prison, et que la liberté
Éclate avec le jour dans leur obscurité ;
Qu'ils sortent, et foulant dans cette grande ville,
Le pavé tout brûlant de la guerre civile.
S'ils rencontrent parfois, à l'angle d'un chemin,
La veuve qu'ils ont faite et le pauvre orphelin,
Voyant qu'au lieu de cris et de haine et d'injures,
Nous plaignons les auteurs de nos larges blessures,

* Cette pièce a été remise au Roi par M. le général d'Houdetot

Que notre aspect sévère en ce fatal moment,
Soit désormais pour eux l'unique châtiment !
Hélas! depuis cinq ans cette nouvelle Athène
Sur de plus jeunes fronts a déversé sa haine,
Car on l'obtient bien moins cet hommage éclatant
En violant les lois qu'en les exécutant.
Voyez comme tout passe et comme le temps vole,
Comme la chose humaine est petite et frivole !
Les condamnés d'hier aujourd'hui sont absous
Et leurs juges demain seront à leurs genoux.
O Roi, quand il faudra que l'âme seule et nue
Fasse le grand voyage à la rive inconnue,
Que deviendront alors ces brillants oripeaux,
Sceptres, hochets virils, cocardes et drapeaux,
Que pour se consoler de leur chute profonde
Portent les fils d'Adam par tous les coins du monde ?
Deux choses seulement resteront en ce jour
Et plaideront pour vous, la clémence et l'amour.

Écoutez la clémence, écoutez les poètes :
Des volontes du ciel ils sont les interprètes.
Que deux divinités, nouveau Roi des Français,
Marchent à tes côtés, la Clémence et la Paix !
Sois le roi de la paix, le roi de la justice ;
Foule aux pieds la Vengeance et son fils, le Supplice.
O prince, tu le sais, toujours l'homme de cœur
Devient bon et grandit sous la main du malheur.
L'un de ces prisonniers a su par son courage
Tirer l'enseignement du pain de l'esclavage ;
Que ce cœur généreux intercède aujourd'hui
Pour ces pauvres proscrits qui souffrent comme lui.
Pardonne, la vengeance est bonne pour les femmes,
C'est le plaisir du faible et des petites âmes.
Si le fort quelquefois entend gronder son sein,
Il le calme bientôt sous sa puissante main,
Et, sobre envers autrui d'injure et de blasphêmes,
Laisse aux ingrats le soin de se punir eux-mêmes.
O Roi, soyez clément, vous pouvez m'écouter :
Je dis ce que je pense et ne sais pas flatter ;

D'ailleurs, je souffre tant, ma plaie est si profonde
Que je n'attends plus rien des maîtres de ce monde,
Rien de la République ou du *juste-milieu* ;
Je n'attends qu'une chose, elle viendra de Dieu !

VI.

A M. L'ABBE DE LAMENNAIS.

Qui descend donc ainsi sur la place publique,
Jetant un peuple entier à l'hydre politique,
Au lieu de ses devoirs lui parler de ses droits !
Prêtre de Jésus-Christ, parle-nous de la croix ;
Parle-nous de la croix, de cette croix austère
Que ton maître a portée au sommet du Calvaire,
Que porte le vulgaire et que porte le Roi,
Que tu portes toi-même, et que je porte, moi.
Oh ! quand aura sonné l'heure de ta victoire,
Quand, tant de fois trompés, nous ne voudrons plus croire,
Comment soutiendras-tu ce peuple furieux
Qui viendra tout sanglant apparaître à tes yeux ?
Quand, demandant leurs fils, viendront ces pauvres mères
Te dire, en te montrant leurs souffrances amères :
— Comme il l'était hier, le mal est tout-puissant.
Hier, c'était la boue, aujourd'hui c'est le sang.
Tous tes projets dorés sont tombés en poussière,
Une chose est debout, hélas ! c'est la misère.
N'es-tu donc plus le Christ, ô prophète vanté !
O grand prophète, où donc est cette égalité ?
Ainsi qu'aux jours passés, la rouge guillotine
Boit le sang des Français qu'épargna la famine !
Les meilleurs ne sont plus ; toi-même, homme de bien,
Tu n'as plus d'auréole et ton nom n'est plus rien.
Ceux qui marchaient naguère au gré de ton envie
Ne te connaissent plus et demandent ta vie,

Et s'en vont murmurant dans la grande cité :
Ce prêtre n'aimait pas assez la liberté. —

Alors, voyant ce peuple en proie à tant d'alarmes,
Comme Notre-Seigneur tu répandras des larmes,
Et ne pouvant pas, toi, multiplier les pains,
Tu répondras, prenant ta tête dans tes mains :

— Frères, résignez-vous, comme je fais moi-même ;
Laissez à l'envieux l'injure et le blasphème ;
Connaissez à présent toute la vérité :
Dans un cercle éternel tourne l'humanité ;
Et le bien et le mal, en égale mesure,
Tombent incessamment des mains de la nature.
Le siècle a fait deux mots : Progrès et Mission ;
Il en est un plus grand, c'est Résignation ;
Car, tels qu'un champ de blé, dans le monde où nous sommes,
Toujours la main du sort labourera les hommes ;
La souffrance est la loi de ce triste univers ;
La matière demeure et la forme se perd.+
Voyez comme déjà, par delà l'Atlantique,
Le serpent de douleur entoure l'Amérique ;
L'homme libre et l'esclave, en tout temps, en tout lieu,
Palpiteront toujours sous le souffle de Dieu ;
Frères, défiez-vous des rois de la pensée,
Leur esprit est brûlant, mais leur âme est glacée ;
Tous ils sont orgueilleux, sachez-le en+ce jour,
Tout mal vient de l'orgueil, et tout bien de l'amour.
Tous feraient, pour servir leur belle théorie,
Couler à gros bouillons le sang de la patrie ;
Partout sur cette terre est l'inégalité,
Mais nous serons égaux devant l'éternité ;
Frères, pensons toujours, sur ces terrestres rives,
A la sueur du sang du jardin des Olives ! —

Mais le prêtre se tait, et près d'un grand palais,
J'entends parler tout bas un troupeau de valets :

— Depuis cinq ans, hélas, tout est devenu pire ;
Il faut pour nous sauver le sabre de l'empire,

+ que fait là ce vers de Th. Gautier, qui, d'ailleurs, ne rime pas ?
+ le manuscrit portait sans doute : dans.

Il faut un frein de fer à ce peuple indompté,
Il faut !... — Moi, je vous dis qu'il faut la liberté !
Mais la liberté sainte, et lente, et mesurée,
Et marchant comme fait une femme sacrée ;
Vous prêtre, et vous valets, qui murmurez tout bas,
La sainte liberté, vous ne la sentez pas !
Vous, vous mettez du sang à sa robe divine,
Et vous, vous étouffez la voix de sa poitrine ;
Vous n'êtes pas ses fils, et sur votre tombeau,
Naîtra de votre cendre un grand peuple nouveau. —

O liberté divine ! ô ma belle déesse !
Combien ces insensés te causent de tristesse !
Comme ils comprennent mal ta voix et ton flambeau !
Comme je vois tes pleurs couler sous ton manteau !
Ne désespère pas pourtant de notre France ;
Reste au milieu de nous, malgré cette souffrance ;
Laisse-les, ces mortels, obscurcir ta clarté,
Et toi, déesse, attends avec tranquillité.
Lorsqu'au pays de Naple, une immonde tempête
De la terre et du ciel, vient suspendre la fête.
Le grand astre, un moment, voile son front vermeil,
Car il sait que toujours il sera le soleil.

VII.

—

Un enfant est tiré, dans une angoisse amère,
Et par des ferrements, du ventre de sa mère ;
Par ordre naturel, et non pas par hasard,
Ce formidable enfant sera Jules César.
On est lent à mourir quand on est lent à naître ;
Tel est l'ordre immuable et la loi de notre être.
La souffrance et le temps, c'est la condition
Et le premier degré d'initiation.

Vous qui souffrez, pleurez ; et vous dont le génie
Assombrit la pensée et tourmente la vie,
Soyez donc consolés, car cette adversité,
Hommes, vous garantit votre immortalité.

VIII.

A M. AUG. BOULLAND.

Lafayette, Franklin, Washington, Malesherbes,,
Combien vous surpassez les conquérants superbes !
Apôtres du devoir et de l'humanité,
Vrais défenseurs du peuple et de la liberté,
On verra nuit et jour, ainsi qu'une âme en peine,
Le monde occidental se tenir en haleine,
Tant que la noble idée, enfant de votre cœur,
Ne l'aura pas soumis à son pouvoir vainqueur.
Vous avez pris parti dans la grande querelle
Pour la vertu divine, et combattu pour elle ;
Et maintenant votre âme est, au plus haut des cieux,
Au sacré diadême un rubis précieux,
Et votre souvenir une brise embaumée,
Présents que fait la sainte à ceux qui l'ont aimée :
Car les jours de l'épreuve étant tous révolus,
La vertu de sa main couronne ses élus.
Vous deux, nobles Français, dans cette paix profonde,
Qui, comme un océan, tout entiers vous inonde,
Peut-être plaignez-vous, près du trône enflammé,
Ce qu'autrefois, hélas ! vous avez tant aimé.
Ames, rassurez-vous ; car votre belle France
Est encore aujourd'hui, comme aux jours de souffrance,
Ardente et prompte au bien : le fléau corrupteur,
L'égoïsme, n'a point encor touché son cœur.
Forte comme un lion, quand on l'attaque en face,
Faible comme un agneau, quand la ruse l'enlace,
C'est toujours la guerrière à l'auguste cimier,

La France du roi Jean et de François Premier,
Que l'on peut dépouiller, et mettre nue à terre,
Mais qui garde toujours son divin caractère,
Qui dédaigne le corps, et prise haut le cœur,
Et qui peut perdre tout, *perdre tout, fors l'honneur.*
Conserve, ô mon pays ! cette vertu sublime ;
Et si, dans l'avenir, tu dois être victime,
Victime de l'amour et de la liberté,
Va toujours dans ta force et dans ta dignité :
L'Océan Pacifique et ses lointaines îles
Te verront aborder à leurs rives tranquilles ;
Et, comme un vêtement aboli d'autrefois,
Jetteront l'égoïsme à ta puissante voix :
Oui, ce sont les Français ; il n'est plus de misère :
Ils nous portent l'amour, comme ils portaient la guerre.
Peuples, embrassez-vous, et dites en ce jour :
— Oh ! qu'ils sont beaux les pieds qui marchent pour l'amour !
Et toi, France, poursuis ton illustre carrière ;
Sur les peuples obscurs fais pleuvoir la lumière,
Et quand aura sonné le triste et grand adieu,
Tu te reposeras entre les bras de Dieu.

IX.

ABD-EL-KADER.

Le bouclier est saint, mais l'épée est impie.
Honneur à qui défend le sol de la patrie !
Le grand Napoléon, vaincu par l'univers,
Quand le jour fut venu de ses derniers revers,
En touchant cette terre en deuil qu'il a quittée,
Retrouva sa vigueur comme le Grec Antée ;
Il veillait nuit et jour autour de nos hameaux,
Comme les chiens-bergers autour de leurs troupeaux.
Accomplissant, enfin, sa dernière campagne,
Il parcourait, hagard, les plaines de Champagne.

Volant toujours ensemble, et l'aigle et l'Empereur
Aux plumets de crin noir renvoyaient la terreur ;
Et la garde suivait sans murmure ni plainte :
Car c'était le devoir, c'était la guerre sainte !
C'est la tienne à présent, ô terrible Africain !
Bien que ton ennemi, moi je te tends la main.
Enfant du vieil Atlas, fier de ta belle cause,
Ne désespère pas de la publique chose,
Fais la guerre sacrée, et s'il faut en finir,
Comme tu combattais sache du moins mourir :
De peur, noble lion, que, malgré ton courage,
Un cupide Français ne te promène en cage,
Et qu'un crieur, au son de quelque méchant air,
Ne dise : *Ici l'on voit l'Arabe Abd-el-Kader ;*
Car, en France, aujourd'hui, sur cette illustre terre,
On vendrait pour de l'or le tombeau de son père.
On trafique de tout, et l'austère vertu
Marche les yeux baissés et le front abattu,
Parce qu'à tout moment la fraude et la rapine
Salissent en passant sa tunique divine.

Prince, au pied de l'Atlas, sous les brouillards du ciel,
Vous avez vu le bois de Muley-Ismaël,
Tout un peuple étalant à votre âme attendrie
La résignation de sa vieille patrie ;
Récitant les versets de ses livres divins
Sur ses fils massacrés, au milieu des chemins ;
Les blés incendiés, le temple aux blanches dalles,
Subissant à vos yeux d'impures saturnales,
Et cette mère juive entre ses quatre enfants,
Contrainte de laisser la part des yatagans,
Et cette pauvre femme assise dans la fange,
Avec sa main coupée et son doux regard d'ange,
Jetant à nos soldats un éternel adieu,
Et leur disant : — Partez, moi je reste avec Dieu ! —

Prince, vous avez vu cette atroce misère.
La famine enfantée au ventre de la guerre.
On apprend vite, hélas ! en ce siècle agité !
Vous savez maintenant toute l'humanité !

Instruit par cet exemple, ainsi que votre père,
Vous porterez un jour le diadème austère,
Et vous vous souviendrez de cette ville en feu
Et de la guerre enfin, cet exécrable jeu !

X.

LE JUIF ET L'HOSTIE.

A SAINT-VALRY.

Le dimanche de Pâque était proche. La veille,
Chez Samuel Musson, vint une pauvre vieille,
Afin d'en emprunter trente sous parisis,
Sur le nantissement de trois méchants habits.
Je t'en donnerai cent et je te tiendrai quitte,
Lui dit, en souriant, le fourbe israélite.
Si tu consens, demain, à cette heure, en ce lieu,
Vieille nazaréenne, à m'apporter ton Dieu.
La vieille à son logis retrouva la misère
Et la faim, cette pâle et vile conseillère,
Et revint apporter, dans un blanc parchemin,
Ce que le juif voulait, le lendemain matin.
Lorsque le réprouvé fut seul avec sa proie,
Son œil oriental étincela de joie.
Dieu des Nazaréens, je te tiens donc enfin,
Dit-il ; il le froissa de fureur dans sa main,
Et prenant un marteau, dans son ivresse impie,
D'un clou sur la muraille il traversa l'hostie.
Le sang à gros bouillons en jaillit à l'instant,
Et la chambre s'emplit et regorgea de sang ;
Et les enfants, voyant le sang couler à terre,
Se mirent à genoux et s'écrièrent : Père,
Oh ! ne le tuez pas une seconde fois.
Et le bourreau fut sourd à leur touchante voix.
Il la plongea de rage au fond de sa chaudière ;

Mais l'hostie en sortit rayonnant de lumière,
Et l'élévation vint à sonner. Alors
La femme et les enfants s'en allèrent dehors,
Et s'adressant à ceux qui passaient dans la rue :
— Votre Christ est chez nous, et mon père le tue,
Dit le petit Jacob. Une sourde rumeur
Circula sur le juif meurtrier du Seigneur ;
Le prévôt des marchands, et l'évêque à leur tête.
Vinrent en grand cortége et firent une enquête ;
Le Dieu fut emporté par le prélat tremblant,
Et dans le tabernacle enfermé tout sanglant.
Le juif fut brûlé vif, son nom fut anathème,
Et sa femme et ses fils reçurent le baptême.
La maison fut rasée ; on faisait chaque fois,
En passant sur la place, un grand signe de croix.
Lecteur, ainsi finit la vieille comédie,
La légende du juif et de la sainte hostie.

Ainsi, faibles mortels, infortunés pécheurs,
Nous rouvrons chaque jour la plaie et les douleurs
De celui qui mourut pour le salut des hommes.
Quand nous faisons le mal, insensés que nous sommes,
Ne semble-t-il pas dire, avec sa douce voix :
Vous me crucifiez une seconde fois ?
Car toujours, ô chrétiens, cette grande victime
Souffre et nous tend les bras sur son arbre sublime,
Et toujours nos péchés pénètrent dans le cœur,
Et font encor saigner le flanc du Rédempteur.

XI.

A CHARLES LONDE,

AGÉ DE CINQ ANS

Charles, mon bel enfant, vois-tu cet arbre blanc ?
Il porte des bonbons au nouveau jour de l'an.

Ses branches sont de sucre et, comme par prodige,
Un étui de cristal emprisonne leur tige.
Pourtant n'y touche pas, jeune fou ; car soudain
Le grand froid de la mort te gélerait la main,
Tu reviendrais pleurant cette méprise amère,
Réchauffer cette main dans le sein de ta mère,
Et ta petite voix appellerait méchant
L'arbre aux boutons de neige, ô trop crédule enfant!
Plus tard, quand parcourant le jardin de la vie,
Tu suivras au hasard une autre fantaisie,
Tu verras te sourire à leur tour d'autres fleurs;
Ah ! souviens-toi de l'arbre aux trompeuses couleurs.
Quand tu seras plus grand, enfant, pense à ton père
Usant à t'élever son existence austère ;
A moi qui t'ai porté tout petit dans mes bras
Et qui t'ai vu jadis former tes premiers pas ;
A moi qui, contemplant les hommes et la vie
De l'abîme où je suis, sens que je les envie,
A moi qui vis sans vivre en mon étrange mal,
Roseau toujours battu par l'ouragan fatal.
Ah! chaque homme a sa part de douleur sur la terre,
Lorsque je dis folie on me répond misère,
Car chacun, le front bas et courbé sous le poids,
Ne voit que sa douleur et ne sent que sa croix.

XII.

A CELLE QUI NOUS ELEVA.

Celle qu'on appelait l'âme de la maison,
Qui veillait avec nous dans la froide saison,
Celle qui dès longtemps était sur cette terre
Pour mon frère et pour moi notre seconde mère,
Celle qui prévenait notre moindre désir
Et quand sonnait minuit nous regardait dormir,

Puis faisait ses cent tours et toujours en haleine
Quand venait le matin se reposait à peine,
Se repose à présent, et pour toujours, hélas !
Dort du dernier sommeil dans le sein du trépas.
Plus l'âme qui s'éteint était ardente, active,
Plus sa nature était et vigilante et vive,
Et moins on s'accoutume au silence profond
Qui pour l'éternité doit peser sur son front.
Mais l'amour ne meurt pas ; par un divin mystère,
Il se rallume au ciel s'il s'éteint sur la terre.

XIII.

LE DEVOIR.

AU COMMANDANT CHANGARNIER.

France ! calme le Dieu qui gronde en ta poitrine,
Et vous, dormez en paix autour de Constantine ;
Reposez doucement sous les champs de maïs,
Loin des bords fortunés de votre cher pays.
Qu'un autre, en votre honneur, éveillant la vengeance,
Verse sur vos tombeaux tout le sang de la France,
Moi, je dis seulement, frères, dormez en paix.
Voilà, concitoyens, le seul vœu que je fais,
Car je dis, ô guerriers, que la guerre est impie
Et qu'elle ne vaut pas la plus obscure vie !
La guerre ! opprobre, haine à son infâme nom,
A son dernier amant, le grand Napoléon,
A tous ceux qui jadis par le fer ou la flamme
Ont brigué les faveurs de cette horrible femme.
Je dis ce que je crois être la vérité,
Et je foule à mes pieds la popularité.
Mais il est une guerre et plus noble et plus belle,
Celle qu'une grande âme accepte et livre en elle ;

Respect à la défaite, à la victoire honneur,
Car le meurtre jamais n'y souille le vainqueur
Admirons et Boissy, dont l'âme bien trempée
Regarda sans palir cette tête coupée,
Et Mucius Scévola, l'intrépide Romain,
Qui fut aux jours passés sévère pour sa main ;
Et le divin Socrate, au sac de Potidée,
Comme d'un bouclier couvert de son idée ;
Et Laurent le martyr qui de son gril brûlant,
S'élevait vers le ciel en un sublime élan ;
Et l'illustre Bailly, dont la vieille poitrine
Ne trembla que de froid devant la guillotine :
Victimes dont le sort avec son bras puissant,
Consacrait le beau front du baptême de sang,
Tandis que le devoir, de ses mains souveraines,
Ravissait leur grande âme aux régions sereines.
Au trône de porphyre, au palais immortel
Où ne monte jamais le souffle du réel.
Admirons Changarnier, de son âme enflammée,
Faisant jaillir l'amour qui doit sauver l'armée.
Commandant! gloire à vous, à vous, sage guerrier,
La couronne de chêne et celle de laurier,
A vous l'honneur civique et l'honneur militaire,
Jeune homme, honneur à vous, honneur à votre mère !

XIV.

AUX ESPAGNOLS.

Etes-vous hommes ? Non. Eh bien ! bêtes féroces,
Quand donc finirez-vous vos vengeances atroces ?
Ah ! ne craignez-vous pas, ô Castillans pervers !
D'être mis quelque jour au ban de l'univers,
Et que, pour se garder de son haleine impure,
L'Europe ne vous fasse une ardente ceinture.

Ah ! malheureuse Espagne, ouvre tes bras sanglants,
Et dans ton grand giron recueille tes enfants ;
Presse-les sur ton cœur, apaise leurs alarmes,
Et, de ta blanche main, essuie enfin leurs larmes.
Ceux qui faisaient ta force et ta gloire autrefois
Frémissent de te voir clouée à cette croix :
Espagne, tu n'es plus leur illustre patrie,
Cette fleur de savoir et de chevalerie,
Quand tu tenais l'épée et le luth dans ta main,
Et ne te rougissais que du sang africain.
Le grand roi Charles-Quint se lève dans sa tombe,
Et te voyant si bas, en gémissant retombe.
Dans le ciel des guerriers, le Cid *Campeador*,
L'œil morne et consterné sous son beau casque d'or,
Te regarde souffrir, et dans cette misère
Il ne reconnaît plus sa belle et noble mère.
Les ombres des Zégris, que ton glaive sabra,
Rentrent de tous côtés aux murs de l'Alhambra ;
Et le front triomphant, dans la sainte Cordoue,
Ton antique ennemi de ton malheur se joue,
En te voyant plonger dans ton flanc généreux
Le fer qu'aux jours passés tu dirigeais contre eux.

Christine, reine, et toi, Carlos le Catholique,
Prenez enfin pitié de la chose publique :
Sans quoi, malheureux rois, malgré tous vos efforts,
Vous ne régnerez plus bientôt que sur des morts.

XV.

HIVER DE 1837.

A M. HYPPOLITE BALESTE.

CARITAS.

—

O riches de Paris, faites, faites l'aumône
Car, peut-être, ô chrétiens, c'est le Christ en personne

Que dans la rue en pleurs vous trouverez demain,
Et qui sous ses haillons, tendra sa froide main.
Riches, réchauffez-la cette main dans la vôtre,
Ne le reniez pas comme le fit l'apôtre,
Afin qu'au jour de gloire, en son palais divin,
Pour la dernière fois, il vous la tende enfin.
On n'oblige jamais celui qu'on humilie;
Faites le bien secret comme on aime et l'on prie,
Donnez sans calculer; donnez, donnez; un jour
Tout vous sera rendu, dans le ciel, par l'amour,
L'amour au cœur de feu, dont, sur ce globe sombre,
Le nôtre, fils d'Adam, ne fut jamais que l'ombre,
L'amour supérieur, le seul grand, le seul bon,
Qui sait gré d'un denier que l'on donne en son nom.

XVI.

A M. ****.

Conservons jusqu'au bout le céleste délire,
Le saint amour du bien et l'amour de la lyre.
L'illustre vieillard Grec, le poëte divin,
A souffert plus que nous et mendié son pain.
Pourtant, quand vint le soir de la grande journée,
Quand la Parque trancha sa noble destinée,
Sur son luth détendu l'aveugle harmonieux
De sa mourante voix chantait encor les dieux.

XVII.

PARADIS DE NEWTON.

Le firmament était comme un navire immense,
Au pilote invisible et flottant en silence,

Et les mondes passaient, s'entre-choquant entre eux
Et jetant dans l'espace un bruit harmonieux ;
Une âme regardait de sa vue immortelle
Ces globes tressaillir en passant devant elle.
Or, cette âme, lecteur, cette âme était Newton,
Qui, par la volonté du Seigneur juste et bon,
Voyait se dissiper l'obscurité profonde,
Et découvrait enfin le grand secret du monde.
Et l'âme d'une mère, en ses feux ondoyants,
Semblait envelopper deux tout petits enfants.
Et pour elle, c'était la seule récompense
Qu'inventait dans le ciel la sainte Providence ;
Car, dans l'éternité, le juste doit un jour
Posséder ce qui fut l'objet de son amour.

XVIII.

A J. DE SAINT-FÉLIX.

Il est, dans les Martyrs, une page divine
Qui fit battre toujours mon cœur dans ma poitrine ;
La bataille des Francs, quand Constance empereur,
Devant toute l'armée en proie à la terreur,
Pour conserver l'honneur de son aigle païenne,
Fait avancer enfin la légion chrétienne.
La légion se met à genoux pour prier,
Et l'empereur alors dépose son laurier.
En lisant tout cela, je respecte et j'admire
Les chrétiens combattant pour les dieux de l'empire,
Et j'aime l'empereur, pour la première fois,
Sans croire, saluant l'étendard de la croix.

XIX.

A M. DE LAMARTINE.

Tout avait un écho dans cette Babylone,
Et l'esprit et le corps, et l'autel et le trône.
Seule, assise à l'écart sur le bord d'un chemin,
Une femme avait mis sa cause dans ta main ·
Cette femme, c'était la sainte poésie
Que foule sous ses pieds la terrestre industrie.
Le jour de la défendre enfin est arrivé,
Et sur les gradins verts tu ne t'es pas levé ;
Comme l'apôtre Pierre aux portes du grand prêtre,
Viola sa parole et renia son maître,
Parmi ces pharisiens et ces nouveaux Hébreux,
O toi, le premier-né de son flanc généreux,
Au lieu de fustiger ce profane vulgaire,
Tu viens de renier ta noble et pauvre mère !
Tu protèges des forts, des riches, des ingrats ;
Et ceux qui t'aiment tant, tu ne les défends pas !
Bel ange, descendu de la céleste sphère,
Pourquoi bégayes-tu la langue de la terre ?
Quand tu chantes si bien, dis-moi, pourquoi parler ?
Si l'oiseau marche, hélas ! qui donc pourra voler ?
Quelle que soit pourtant ta noble destinée,
En France, dans cent ans, ainsi que cette année,
Tes armes, ton blason, crois-moi, seront encor
Une lyre d'ivoire avec un archet d'or

XX.

Vierge, retourne au ciel, au firmament, crois-moi,
Au ciel qui ne peut plus se séparer de toi;
C'est lui qui souffre, hélas ! de ta trop longue absence,
Et qui t'appelle à lui de toute sa puissance;
Vierge, retourne au ciel, va, rubis précieux,
Luire encore une fois au front ravi des cieux.

XXI.

A LA MEMOIRE

DU DUC DE FITZ-JAMES.

Tu reposes en paix, ô noble chevalier !
Ce siècle froid pourtant ne pourra t'oublier.
Vois s'avancer vers toi cet illustre fantôme,
Le vieux roi Charles Dix, dans son nouveau royaume,
Qui te dit :—Viens, mon preux, viens, mon loyal ami,
Oh ! viens, je t'attendais, embrasse-moi ! merci.....
La fortune mauvaise, aussi bien que la bonne,
T'a retrouvé toujours fidèle à ma personne ;
Et ta bouche éloquente a défendu ton roi.
Ici plus d'ennemis, plus de flatteurs pour moi :
Je regardais du ciel vers l'endroit solitaire
Où nos amis rendaient ta dépouille à la terre,
Et je sentais monter, de ce temple attristé,
Comme un parfum d'honneur et de fidélité ;
Car là s'étaient pressés tous ceux dont le courage
Dans les jours de malheur a fait tête à l'orage,
Tous mes vieux compagnons, ceux qui n'ont point encor,
A l'ordre de Plutus, adoré le veau d'or.

XXII.

A M. LE COMTE SCHOUWALOFF.

La grande antiquité, la main sur ses beaux yeux,
Dans un nuage d'or emporta tous ses dieux,
L'errante Io, le triste Oreste,
Et la pauvre Médée, et le sanglant Thyeste,
Achille aux pieds légers, et Phébus-Apollon,
Et le maître des rois, le fier Agamemnon.
Mais elle t'oublia, douce Cymodocée ;
Dans un coin de la Grèce elle t'avait laissée.
Châteaubriand te vit sur le bord du chemin,
Et comme tu pleurais, il te prit par la main :
Dans notre vieille France il te mena tremblante,
Te plaça près de lui, pensive et rougissante ;
Puis il te mit au front une couronne d'or,
Et tu devins son sang, sa fille et son trésor !

XXIII.

A M. JULES JANIN,

EN REVENANT DES OBSÈQUES DE NOTRE AMI ÉTIENNE B**

Il est sous le soleil deux adorables choses,
Un matin de printemps, parmi des fleurs écloses,
Pour réconcilier avec l'auteur du jour,
Et ces deux choses sont le travail et l'amour.
Toutes deux elles ont embelli votre vie,

Et prouvé que le cœur est frère du génie :
Elles ont toutes deux servi vos vieux amis
Et ceux qui pour jamais, hélas ! sont endormis
Quand l'heure du danger à la fin fut venue,
Vous ont vu de ce mont gravir la crête nue,
Les consoler long-temps, recevoir leurs adieux,
Et leur serrer la main, et leur fermer les yeux.
Travail, amour, hélas ! quand tout près de l'abîme
Nous chancelons, c'est vous qui sauvez la victime;
Qui venez doucement la prendre par la main;
Lui relever le front et marquer son chemin.
Travail, amour, par vous notre âme est ennoblie;
Travail, amour, c'est vous qu'on appelle la vie :
Car celui-là déjà sent le froid du trépas,
Qui ne travaille point, ou bien qui n'aime pas !

XXIV.

A SPONTINI.

Celle qui résonna de tes sublimes airs,
S'était donnée, hélas ! à vingt amants divers;
Et comme Ulysse, un jour, rentrant dans sa patrie,
Tu ne reconnus plus cette épouse chérie;
Elle n'entendait plus les accents de ta voix,
Et, ne t'adorant plus comme aux jours d'autrefois,
Semblait insoucieuse à ta nouvelle gloire.
Elle s'éveille enfin ! chantre de la victoire,
Reconnais-toi toi-même, et prends ta lyre d'or,
Et comme aux jours passés, ah ! chante, chante encor.
Après un si long temps sois-nous encor fidèle.
Comme en tes chants divins, la France te rappelle.
Déjà tressaille en toi ton génie enflammé;
Le feu de la Vestale est encore allumé ;
Le grand prêtre à la main tient le lugubre voile ;
Je vois du grand Cortez étinceler l'étoile;

Les Mexicains sont là, les captifs enchaînés;
Parle, et tous vont revivre, à ta voix entraînés;
Fais sonner la trompette, et leur troupe immortelle
Se lèvera! Cortez : la France te rappelle!

XXV.

AU COMTE DE PARIS.

Des flatteurs, autrefois, caressant ton enfance,
T'auraient dit les attraits de la toute-puissance :
Qu'un roi c'est comme un dieu, qui peut à volonté
Se jouer et du peuple et de la liberté;
Mais aujourd'hui, celui que chacun de nous nomme
A bien assez souffert pour savoir qu'il n'est qu'homme.
Quand tu pourras entendre et comprendre sa voix,
C'est lui qui t'apprendra le grand métier des rois :
Il te dira comment, au pays d'Helvétie,
Il donnait des leçons pour soutenir sa vie;
Comment il travaillait tout le jour, et comment
S'écoulait sans ennui ce long bannissement.
Il a souffert les maux que l'indigence donne,
Il a souffert en homme, et gagné sa couronne,
Et peut dire aujourd'hui, comme cet ancien roi :
— Je la cède à celui qui vaudra mieux que moi.

XXVI.

Jeune fille aux yeux clairs, à la peau transparente
Qui laisse voir la vie en tes veines errante,

Toi dont le cœur est pur, et chante à ton réveil,
De même qu'un oiseau qui guette le soleil :
Du côté de Paris, voyant le jour renaître,
Sur tes deux petits pieds dressée à ta fenêtre,
Tu te lèves souvent, comme pour éprouver
Si le vent du matin ne vient pas t'enlever,
Toi, belle enfant de l'air, si frêle et si légère,
Qu'à ce monde pesant tu parais étrangère.
Oh ! quand tes froids parents, au salon rassemblés,
De terrestres pensers incessamment troublés,
Traiteront de fortune, et comment une fille
Doit choisir un époux pour plaire à sa famille,
Te diront indocile, et d'un air de courroux,
Pour te faire pleurer, *toi*, t'appelleront : VOUS !
Moi, je t'appellerai la muse du poète,
Moi, je te donnerai le nom de *Juliette*
Ou celui d'*Elisa*, qui, dans l'Inde, là-bas,
Sèche aux bras d'un Nabab, qui ne la comprend pas !

XXVII.

DISTRIBUTION DES PRIX.

A MADAME SOPHIE BLANCHE

ET A SES ENFANTS.

Notre maison, hier, était pleine d'enfants;
C'était le jour des prix. Joyeux et triomphants,
Dans leur petit jargon ils célébraient la fête,
Et faisaient un tapage à nous casser la tête :
Et moi, je me disais, à leurs ébats bruyants,
Quand donc finirez-vous, implacables enfants ?
Ils ont fini; ce soir, par la nouvelle allée,
Comme un essaim d'oiseaux, leur troupe est envolée,

Ils sont partis, enfin; tout est calme, tout dort;
Plus de jeux, plus de bruit; mais hélas! c'est la mort.
Aimons le mouvement : les enfants, c'est la vie;
Aimons leurs jeux, leurs cris, et portons-leur envie;
Ils sont meilleurs que nous : leur âge est innocent,
Et dans leur jeune veine il bouillonne du sang.
Ne les attristons pas par des conseils moroses;
Ils verront assez tôt le grand revers des choses
En attendant ce jour que garde l'avenir,
Avec eux, sans orgueil, aimons à rajeunir.
Devant eux est le monde, et devant eux la vie,
Qui toujours de devoirs doit être bien remplie;
Car, aux mains des mortels, c'est un vase d'airain
Où le vide souvent pèse plus que le plein.

XXVIII.

JUSTINIEN.

A EUGÈNE DELACROIX.

Avez-vous, dans le Louvre, attaché votre vue
Sur ce jeune homme en noir, debout, la tête nue,
Le regard ferme et droit, naïvement posé,
Et tenant dans ses doigts un vieux gant jaune usé ?
Il semblerait souvent que la noble figure
Parle quand elle veut, comme fait la nature.
Et ce savant portrait, ce beau Vénitien,
Est sorti du cerveau du peintre Titien.
Formé depuis long-temps à cette grande école,
Il n'a pas fait de l'art une étude frivole,
Celui qui, pénétré de ce modèle ancien,
Peignit avec du feu César Justinien,
Et le beau messager soufflant dans sa poitrine
La volonté du ciel avec la loi latine,
Et dictant les statuts que la puissante main
En silence écrivait sur le grand parchemin.

XXIX.

LE TRAVAIL ET LA VAPEUR.

A M. U. DE SACY.

Etre prométhéen, ô céleste machine,
Ah ! comme la sueur coule de ta poitrine;
Après tant de fatigue, ainsi qu'un noir coursier,
Tu reposes enfin tes quatre pieds d'acier.
Oui, je te chanterai, bizarre créature;
Je ne résiste plus, tu domptes ma nature;
Tu respires, tu vis, je te promets la paix,
Et peut-être entends-tu le serment que je fais.
Le travail, le travail, sur la terre et sur l'onde !
C'est désormais la loi de l'avenir du monde,
Que tout travaille et sue, et que la liberté
Savoure avec bonheur le fruit qu'elle a porté.
Laissons tout paradoxe et tout dédain futile :
L'utile, c'est le beau; car le beau, c'est l'utile.
Guttemberg, Raphaël, Jenner, groupe divin !
Aux lieux supérieurs vous vous donnez la main.
La féconde vapeur, s'élevant de l'usine,
Est aussi douce à Dieu, dans sa maison divine,
Que la prière ardente ou la brise du soir,
Ou le parfum qui sort du pieux encensoir.
Travailler, c'est prier. O mortels ! sans murmure,
Comprenez donc enfin votre large nature;
Tout est bien à sa place en la création,
Et le bras et la tête, et l'âme et l'action :
Et le poète aura, dans ce tout adorable,
Dans cet ensemble immense, un devoir admirable
Que nul être, ici-bas, ne peut lui contester,
Le plus pur des devoirs, celui de le chanter.

XXX.

A O'CONNELL.

Ah ! malheur à celui qui s'en va sur la terre,
Affligeant son semblable, et fait pleurer son frère;
A celui qui contriste un esprit immortel,
Racheté comme lui du sang de l'Eternel.
Anglais, malheur à toi ! toi, bourreau de l'Irlande,
Qui viens à des mourants faire payer l'offrande !
Anglais, peuple égoïste ! ah ! peuple trop vanté,
Nous savons ce que vaut ta belle liberté !
Et vous, sots voyageurs, riches cosmopolites,
Qui promenez chez nous vos faces hypocrites,
Allez porter votre or, allez porter du pain
Aux pauvres Irlandais qui se tordent de faim;
Qui, semblables, hélas ! à des bêtes sauvages,
Grattent pour se nourrir le sol de vos rivages.
Tout sur le continent semble prendre une voix,
Et l'homme et la nature, et crier à la fois :
Les fruits sont assez doux, la terre assez fleurie,
Le soleil assez chaud, quand c'est dans la patrie :
Anglais, le continent ne veut plus de vos biens.
Allez porter votre or à vos concitoyens !

Et toi, grand citoyen, dont la noble bannière
Guide ce pauvre peuple en la sainte carrière,
Dis-lui, si Dieu le veut, qu'il sache attendre en paix,
Et, comme le Sauveur, se courbe sous le faix;
Dis-lui qu'il se résigne, et qu'il cesse de croire
Qu'ici-bas le bon droit suffit pour la victoire :
La justice, O'Connell, a son triomphe ailleurs :
La terre est aux plus forts et le ciel aux meilleurs !

XXXI.

A M. DE CHATEAUBRIAND

Les anciens dieux s'en vont de la terre de France :
Adieu les chevaliers, et les grands coups de lance ;
Adieu peut-être aussi l'antique loyauté,
Et de nos bons aïeux la sainte probité ;
Adieu les beaux lauriers, les drapeaux et la guerre.
Le travail est Achille : il lui faut un Homère.
Le travail, fils de l'ordre et de la liberté,
Est désormais le dieu de la grande cité;
Châteaubriand sera son prêtre sur la terre.
Quel autre mieux que lui connaît son culte austère ?
A l'aube matinale, il s'éveille, et soudain
Le coin de la pensée ouvre son front d'airain.
Pareil à ce géant, orgueil de l'ancien monde,
Qui voyait devant lui passer la mer profonde,
Un pied sur le passé, l'autre sur l'avenir,
Il voit d'un œil serein l'éternité venir.
Quand plusieurs de notre âge, hommes de peu d'haleine,
Palpitent sous la muse, et respirent à peine ;
Comme son vieux Sachem, sous le souffle divin
Il poursuit, sans broncher, le glorieux chemin,
Parce que le malheur, élément du génie,
Dans ses puissantes eaux a retrempé sa vie :
Ainsi, le vieillard grec, l'aveugle harmonieux,
Sous la main du destin chantait encor les dieux.

XXXII.

A LA MEMOIRE

DE LA PRINCESSE MARIE.

Entre sainte Cécile et le grand Raphaël,
Vous êtes à présent assise dans le ciel
Avec les rois de l'art et les rois de la terre,
Ensemble confondus au fond du sanctuaire.
Vous tenez les crayons et le ciseau d'airain,
Beaux comme un sceptre d'or aux mains d'un souverain,
Car la sculpture sainte a dans sa noble veine
Un sang aussi divin que le sang d'une reine.
Vous avez sans vous plaindre accepté votre sort,
Et vous avez été si douce envers la mort
Que l'on faisait silence autour de votre couche,
Croyant encor ravir un mot à votre bouche,
Quand dégagée enfin de son lien mortel
Depuis longtemps votre âme était montée au ciel,
Au ciel qui vous ravit dans sa toute-puissance
Pour que vous le prîez de plus près pour la France!

XXXIII.

A ALEX. SOUMET.

L'argent coule à grands flots chez la femme perdue,
Et la vierge est sans dot, la vertu méconnue,

La veuve délaissée, et le pauvre orphelin
Ne sait pas, ô mon Dieu ! s'il mangera demain ;
Car le riche au cœur sec, aux entrailles de pierre,
Ainsi qu'un dieu de bois est sourd à sa prière.
A tout mauvais plaisir prodigue de son or,
S'il s'agit de malheur il garde son trésor.
Nous sommes retombés dans une nuit profonde,
Et l'amour et le feu sont partis de ce monde.
Alors les yeux baissés et le front abattu
La jeune fille dit : A quoi sert la vertu ?
Car elle ne sait pas encor que cette belle,
Que la vertu vaut bien qu'on l'aime un peu pour elle,
Pour elle toute nue, et simple et sans atour,
Et le front rougissant à la clarté du jour.

XXXIV.

A ALFRED DE VIGNY.

Dans le séjour des morts mon âme fut ravie,
Je vis les corps des rois acquittés de la vie.
Voudriez-vous, leur dis-je, ô superbes humains,
Revivre et repasser par les mêmes chemins ?
Et de leurs larges fronts secouant la poussière,
Je les vis se lever à moitié de leur bière,
Et me faisant, muets, un signe de la main,
Retomber lentement sur leurs couches d'airain.
Et vous, criai-je alors, habitants des campagnes,
Vous, pauvres villageois, vous, leurs douces compagnes,
Parlez ! voudriez-vous, ô malheureux humains,
Revivre et repasser par les mêmes chemins ?
Et j'entendis soudain, dans ce lieu solitaire,
Tous ces corps s'agiter et sourdre sous la terre,
Et cette voix, sortant de leur sombre prison,

Percer légèrement les tertres de gazon :
Rend-nous la, rends-nous la, cette vie et ses larmes,
Malgré les mauvais jours elle eut pour nous des charmes,
Et nous sortons joyeux de l'ombre du tombeau
Pour reprendre ici-bas la bêche et le rateau.

XXXV.

A Mlle LOUISE BERTIN.

Quand le chantre d'OEdipe, en proie à tant de haine,
Devant l'Aréopage eut désarmé le sort,
Mercure, messager, descendit dans Athène,
Et posa sur son front une couronne d'or ;
Et les jeunes garçons et les vierges pudiques,
Les palmes et les chants, dans le mode thébain,
Et les enfants joueurs sur les places publiques,
Fêtèrent à l'envi le poète divin.
Ainsi, lorsque l'enfant de votre pur génie
Aura chanté, vers vous descendra Polymnie,
Et levant doucement son voile radieux :
Mozart, mon fils aîné, t'écoute dans les cieux,
Et je viens de sa part te couronner, ô femme !
Car il m'a dit : jamais depuis que je *suis âme*,
Aucune vierge, encore habile aux divins chants,
N'a jeté vers le ciel de plus mâles accents.
Reçois donc cette palme et ce beau diadême,
Et porte-les tous deux, pour la muse qui t'aime.
Parmi les chœurs sacrés, je te le dis ce soir,
Aux lieux supérieurs on te verra t'asseoir ;
Regarde avec mépris les vents et la tempête,
Comme le fait Victor, lève toujours la tête,
Car avec lui bientôt, après le grand effort,
Sur ton esquif vainqueur tu toucheras au port.

XXXVI.

A LA MEMOIRE

DE FONTANEY.

Dans ce monde, tout n'est que mal et que souffrance
Mais conservons pourtant la céleste espérance,
Lorsque son temps d'épreuve, un jour étant fini,
Le juste aura trouvé les champs de l'infini,
La timide pitié, cette fille immortelle,
Des dominations la troupe fraternelle,
Les ardents chérubins et les beaux séraphins,
Le prendront palpitant entre leurs bras divins.
Ils couvriront de pleurs ses terribles blessures
Et, des chardons humains les saignantes morsures,
Et l'enlevant dans l'air sur leurs ailes de feu,
Le porteront en chœur jusqu'au trône de Dieu.
C'est lui, c'est lui, Seigneur, c'est l'enfant de la terre.
La semence d'Adam, c'est l'homme notre frère;
Il a vaincu le mal, il a vaincu l'enfer,
Il est plus pur que nous, car il a plus souffert;
Recevez-le, Seigneur, dans votre sein de père,
Que l'éternel amour enfin le désaltère,
Et que ce revenu des ombres du trépas
Pour la dernière fois s'éveille entre vos bras.

RÉPONSE DU PERE.

O mon pauvre exilé ! vois, mes anges eux-mêmes
Déposent à tes pieds leurs brûlants diadèmes;
Car, peut-être, ô mortel ! ces fils du firmament,
Sous leurs grands boucliers forgés de diamant,
N'auraient pas supporté la vie et son outrage,
Et ses mille tourments avec tant de courage.

Rassure, mon enfant, ton esprit alarmé ;
Lève, lève le front ; vois, je suis désarmé.
Aujourd'hui pour jamais ton épreuve est finie ;
L'enfer, ô mon enfant ! l'enfer c'était la vie.
Vois, tout autour de toi rayonne de bonheur,
Le ciel entier t'admire, et les trônes en chœur
Fêtent ta bien-venue, et soulevant leurs voiles,
Mes vierges, sous tes pas ont semé les étoiles ;
Et pour toi, mon soleil a doublé sa splendeur ;
Mon fils, abîme-toi dans le sein du Seigneur,
Le principe et la fin des choses de la terre ;
Viens, repose à jamais entre ses bras de père.

XXXVII.

Quand tout sera fini, nous serons, je le crois,
Mesurés le grand jour, au mètre de la croix,
Et c'est du bois divin la sublime mesure
Qui fera notre vie ou notre mort future.
Ah ! bienheureux celui dont en ce jour, le corps
Pourra, sur l'arbre saint, s'étendre sans efforts.

XXXVIII.

GRACE POUR L'HOMME.

L'assassiné royal, que chaque Français nomme,
De sa mourante voix criait grâce pour l'homme.
Grâce pour l'homme ! Sire, il faut le dire encor !
Touchez son pâle front de votre sceptre d'or ;
Pardonnez, pardonnez, Sire ! que la clémence
Aux mains de l'assassin désarme la vengeance ;

Peut-être obtiendra-t-elle, avec sa douce voix,
Ce qu'on refuse tant à la hache des lois.
Non, Sire, il n'est pas vrai, toute noble semence
N'est pas morte à jamais dans la terre de France.
Essayez s'il n'est pas quelques grains de vertus
Dans les replis du cœur de ces nouveaux Brutus,
Et quoi qu'autour de vous et l'on dise et l'on fasse.
N'écoutez que ce cri : Faites, faites-lui grâce !

XXXIX.

A MADAME MAXIME ****.

Thérèse, Juliette, et toi, belle Antigone,
Vous êtes, jeunes sœurs, près du céleste trône
Et du triangle saint, d'où le divin amour,
L'amour supérieur, sur vous fondit un jour,
Et, divisant enfin ses adorables flammes,
En trois langues de feu vint embraser vos âmes.
L'Italienne alors, à ce charme nouveau,
Tomba toute tremblante aux bras de Roméo;
Comme un parfum jaillit de quelque antique vase,
Thérèse s'éleva dans une douce extase;
Et la fille thébaine, en ce moment fatal,
Pressa l'aveugle roi sur son cœur virginal.
Ces trois femmes brûlaient de trois divines flammes,
Et toutes trois alors étaient de saintes femmes;
Car en modes divers, dans cet illustre jour,
Elles obéissaient à la loi de l'amour;
Et ces trois saints amours, aujourd'hui dans votre âme,
Par un heureux accord, sont réunis, madame.

XI.

BEETHOVEN *.

IDYLLE ANTIQUE.

A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Beethoven vieux et sourd est assis sur une colline; à ses pieds est une campagne riante couverte de troupeaux, de bergers et de jeunes filles. Le vieillard regarde de la colline un pâtre qui joue du chalumeau.

Que ce pâtre est heureux près de ces fraîches eaux!
Il écoute, attentif, le son de ses pipeaux ;
Tout son être est en paix et nage dans la joie
Car toute la nature à ses sens se déploie ;
Ah ! l'homme le plus simple, hélas ! le plus obscur,
Existant tout entier jouit d'un bonheur pur,
Et pour moi qui me crois à part entre les hommes,
Dont le nom retentit sur la terre où nous sommes,
Dont les cheveux blanchis sont ceints de majesté,
La moitié de ce monde est dans l'obscurité.
Et pour moi qu'on nommait le roi de l'harmonie,
Qui pour les sons divins ai consumé ma vie,
Dans la création tout est sourd et confus,
Les chants que j'ai créés, je ne les entends plus.
Du Seigneur tout-puissant, la plus douce merveille,
La sainte mélodie est morte à mon oreille;
Silencieux, j'avance aux portes du trépas,
Mes frères, et pourtant je ne vous en veux pas.
Le ciel depuis longtemps m'accable de souffrance
Mais ne m'a pas encore ôté la bienveillance ;
Je vous aime toujours, mes maux sont infinis,
Mais vous, soyez heureux, frères, je vous bénis !

* Cette pièce parut d'abord dans la *France littéraire* qui, depuis plus d'un an, s'occupe avec tant de sollicitude et de succès des choses d'art et de poésie.

Si Dieu le veut encor, sur la même colline
Je viendrai respirer cette brise divine,
Vous voir rire et jouer sous les verts arbrisseaux,
O vous tous qui vivez, hommes, enfants, troupeaux !
Oui, j'aurai mes plaisirs, si vous avez les vôtres,
Puisque je ne vis plus que du bonheur des autres.
Frères, peut-être ainsi retrouverais-je entier
Ce bien dont seul, hélas ! je n'ai que la moitié.

UN PATRE *à ses compagnons.*

Mes frères, voyez-vous, assis sur la colline,
Ce vieillard ?... sur son front une marque divine,
Jetant tout à l'entour un prisme radieux,
Nous dit que c'est un ange envoyé par les cieux.
Ah ! prenons dans nos mains ces branches de verdure
Afin d'en couronner cette sainte figure ;
Suspendons un instant nos jeux et nos chansons,
Amis et prions-le de bénir nos moissons ;
Il le fera sans doute ; avant sa chute immonde
C'est ainsi qu'en secret Dieu visitait le monde.

POLYMNIE *paraît sur la colline, et, étendant sa main sur le vieillard, dit aux bergers :*

Vous ne vous trompez pas ! c'est bien un immortel,
Et vous pouvez, enfants, lui dresser un autel ;
Car c'est lui qui reçut, ainsi qu'un beau trophée,
La lyre et l'archet d'or du grand poète Orphée,
Qui, dans l'antique Grèce, à sa puissante voix
Faisait marcher jadis les chênes dans les bois ;
Apprivoisant ainsi sur ces lointains rivages
L'homme encore indocile et les bêtes sauvages.
Car toujours, ô mortels, par ces chantres divins
Le ciel civilisa le monde des humains.
Le beau, splendeur du bien et son auguste frère,
De myrte couronné descendit sur la terre
Pour consoler aussi ce séjour corrompu.
Anges du firmament, génie et toi vertu,

L'âme où vous inspirez votre adorable ivresse
Conservera toujours l'éternelle jeunesse ;
Et c'est pourquoi, malgré sa triste infirmité,
Ce barde a tant d'éclat et de sérénité.
L'art divin n'est jamais flétri par la souffrance;
L'art divin c'est la foi, l'amour et l'espérance ;
Le cœur qui vit pour lui n'est jamais abattu,
Car le génie est fort ainsi que la vertu.
C'est par lui, mes enfants, que ce vieillard sublime,
Qui semble du destin une auguste victime,
Est toujours grand et bon et porte son malheur
Comme Alcide portait le manteau de douleur.
Le génie est un feu dévorant comme l'autre,
Et qui toujours hélas ! consume son apôtre.
Ah ! tandis qu'il habite encor votre univers,
Cueillez pour lui les fleurs, cueillez les lauriers verts ;
Et couronnez, enfants, au déclin de sa vie,
Beethoven, le plus grand des fils de Polymnie!

XLI.

DERNIER RETOUR DE L'HOMME.

A M. BÉRANGER.

I.

Les rois ont palpité de frayeur sur leurs trônes
Et porté tout pensifs la main à leurs couronnes,
Comme au jour où soudain dans ce port retiré
Il apparut suivi du bataillon sacré;
Car ils craignent, au sein de leurs palais tranquilles,
Que l'ombre du héros ne prenne encor leurs villes
Les soldats d'Austerlitz et ceux de Friedland
Dans le ciel des guerriers s'avancent d'un pas lent;

Ces martyrs de l'honneur, sur la nue enflammée
Regardent à leurs pieds et le peuple et l'armée,
Puis appelant, joyeux, de tous les points du ciel,
Les soldats de Bayard et de Charles-Martel,
De leurs bras mutilés, ils leurs montrent la France,
Et le front rayonnant d'amour et d'espérance,
Les pressent sur leur sein et leur disent en chœur
Venez le voir, c'est lui, venez, c'est l'Empereur !
Et la terre et le ciel dans ce moment sublime
Ne respirent qu'amour pour l'ombre magnanime.
Quelques hommes pourtant se tenant à l'écart
De cet enivrement ne prennent point leur part.
Ils ont beau le lever, toujours leur front retombe ;
C'est parce qu'ils ont peur que sortant de sa tombe,
Le grand Napoléon ne leur dise en courroux :
Que faites-vous ici, traîtres, retirez-vous,
Vous m'aimiez pour de l'or, race à l'âme commune,
Ce que vous chérissiez n'était que ma fortune,
Mais ils m'aimaient pour moi tous mes vieux grenadiers,
Eux qui ne demandaient jamais que des lauriers.
Aspirant les combats sur ma dépouille même,
La jeune armée aussi c'est pour moi qu'elle m'aime,
Car toujours, ô Français, les morts prédestiné
Font tressaillir un jour ceux qui n'étaient pas nés,
Et qui dormaient avec les semences fécondes,
Quand les héros domptaient et la terre et les ondes.

II.

Deux fois vêtu de pourpre et deux fois dans la foudre,
Au milieu des Français deux fois tu tins la poudre.
Il leur faut une idole et de chair et de sang,
Et tu fus cette idole, ô colosse puissant !
En vain depuis vingt ans les rois de la pensée
Ont mis sur un autel l'abstraction glacée,
Le peuple a méprisé la tête pour le cœur
Et n'a jamais aimé que son grand empereur :
Car en toi seul pour lui toute idée est comprise,
Toi seul es la patrie, et toi seul es l'église ;

La révolution pour le peuple c'est toi ;
Dans son affliction et sans savoir pourquoi,
Par un magique effet de ta grande nature,
Il tourne ses regards vers ta noble figure.
Comme on voit le matin, à son lever vermeil,
Les plantes regarder l'œil brûlant du soleil;
Il t'appelle la paix, il t'appelle la guerre ;
Il trouve, à t'adorer, sa croix douce et légère,
A l'ombre de ton nom il n'a jamais d'effroi ;
Quand il ne croit en rien, il croit encore en toi.
Et pourtant tu couvris la terre de carnage,
Ta voix fut l'ouragan, et ton bras le ravage.
Tu broyas dans tes mains la pauvre humanité,
Et quand le jour fixé de toute éternité
Brilla sur ton chevet, ô profond politique,
Dans ton vieux manteau bleu tu mourus catholique.
Etouffé par l'orgueil et la prospérité,
Un grain de foi chrétienne au cœur t'était resté;
Tu t'en souvins, et puis renvoyas à Dieu même
Ta mission de sang et ton pouvoir suprême,
Car, tu n'eus pas la force, à l'aspect du tombeau,
De le porter tout seul cet écrasant fardeau !

XLII.

NAPOLEON SEUL.

A ALPHONSE DE LAMARTINE.

L'Empereur était grand, l'Empire était infâme;
Proconsuls, sénateurs, race vile et sans âme,
Faisant trembler sous eux le pauvre genre humain,
Et tremblant à leur tour sous la puissante main;
Promenant la rapine et la mort dans les villes,
Et d'autant plus cruels qu'ils étaient plus serviles;

Gens de sang et de boue et faits pour obéir,
Ne pouvant point aimer, ne pouvant point haïr.
Force aveugle et brutale et comme le tonnerre,
Sans peine et sans plaisir nés pour brûler la terre.
Ah ! ne réveillons pas tout cet âge de deuil ;
Qu'il dorme enseveli dans la nuit du cercueil,
Avec tous ses muets et leur rage insensée,
Sous le marteau funèbre écrasant la pensée;
Et traquant en tout lieu la sainte liberté,
Qui cachait dans sa main son beau front attristé.
Elle était jeune alors, cette vierge divine ;
Sous sa toge prétexte et sa faible poitrine,
Murmurait par instants une plaintive voix,
Pour flétrir les bourreaux qui la mettaient en croix.
Elle est femme aujourd'hui, mère d'un peuple immens
Qui ne veut plus de vous ni de votre silence ;
Car c'est un voyageur qui va jusqu'au trépas,
Une fois en chemin, il ne recule pas.
Français, comme l'a dit notre grand Lamartine,
Appuyé d'une main sur sa lyre divine :
Sur la tombe attendue et le sacré linceul,
Inscrivons ces trois mots : A NAPOLÉON SEUL !

XLIII.

BALLANCHE.

. . . . . .
. . . . . .
Or, debout au milieu de ces divins rayons,
J'en vis vêtus de pourpre et couverts de haillons.
Ces hommes, dit la voix, sont grands par la pensée;
Ils sont les saints flambeaux de la foule insensée.
Partout où tu verras ces divins malheureux,
Tu les verras, troublés, souffrants et généreux;

Oui, ces hommes, mon fils, sont de race divine,
Car l'inspiration habite leur poitrine.
L'univers agité par ses tristes combats,
Les écoute chanter et ne les comprend pas;
Des volontés du ciel, ils sont les interprètes;
Respecte-les, mon fils, car se sont les poètes.
C'est parmi les élus de ce conseil sacré
Que je vis, cher Barbier, ce vieillard vénéré.
Le jour tombait, la nuit venant avec mystère,
Enlevait à leurs maux ceux qui sont sur la terre;
Quand je le rencontrai, ses longs cheveux épars
Semblaient au gré du vent flotter de toutes parts,
Et sur son front serein, une main paternelle
Avait pourtant gravé la jeunesse éternelle;
Ainsi celui d'Ithaque, en sa course surpris,
Au fond du bois sacré trouva Thermosiris;
Car la vertu, Ballanche, embellit ta vieillesse.
Autour de toi respire un parfum de la Grèce,
Ancien et moderne au sublime vallon,
Jésus-Christ te dispute à l'antique Apollon.
Si tu passais soudain dans la sanglante rue
Où l'émeute, aux longs cris, aveuglément se rue,
Vieillard, en ta préseuce, on ne se tuerait pas;
Ta voix arrêterait la marche du trépas,
Comme on voit un enfant, calme sur un navire,
Désarmer la tempête avec son doux sourire.

XLIV.

A F. DE LAMENNAIS.

Dans ce siècle de doute et d'envie et de haines,
Vois donc en quel état sont les choses humaines;
Il n'est plus de respect, et la soumission
Ne vient plus à la voix du vieux centurion.

Tout homme s'est fait Dieu, chacun marche à sa guise,
Discute le pouvoir et commente l'église;
Toutes les passions règnent en liberté,
Et les ailes au vent volent dans la cité,
Celle qui fait gronder les plus fortes tempêtes,
C'est l'orgueil insensé prédit par les prophètes.
Ame de tant d'amour, esprit de tant d'ardeurs
Remonte, ô grand génie, aux cieux supérieurs,
Remonte, ô pur enfant de gloire et de lumière,
Avec l'obéissance, à ta splendeur première;
Et la terre et le ciel en ce sublime jour,
S'uniront à ta voix d'une étreinte d'amour.
Les vieux prêtres, debout au fond du sanctuaire,
Diront à Iéhovah leur dernière prière
Et chanteront, suivis des grands et des petits,
Le sacré te Deum *et le nunc dimittis*.
Une grande vertu, l'une des saintes flammes,
L'austère discipline entrera dans les âmes;
Les jeunes arbrisseaux ploiront leur front serein
En voyant se courber le chêne souverain,
Et Satan au Seigneur enfin rendra sa proie,
Et le triangle saint tressaillera de joie.

XLV.

LES DEUX ELUS.

A THÉOPHILE GAUTHIER.

Dans un temple pompeux par l'ambre parfumé,
Comme une torche ardente en tout point allumé,
En ses brillants habits sur une haute estrade,
Un mort est étendu dans un lit de parade,
La mitre sur la tête, en main la crosse d'or,
Le front toujours vermeil, et l'on dirait qu'il dort;

Et le palais voisin vomit l'antique foule
Des flatteurs dont le flot en murmurant s'écoule
Et s'en va saluer le nouvel arrivant
Comme un essaim d'oiseaux fait au soleil levant.
Et tout dans ce beau lieu respire un air de fête;
Car pour le recevoir déjà le ciel s'apprête.
Or, plus loin cependant, sur le bord de la mer,
Dans un bagne hideux le même jour d'hiver,
Un autre mort est là, dans une étroite chambre.
Ici point de flambeaux, point de parfums, ni d'ambre!
Seulement une sœur auprès du trépassé
Lit l'office des morts dans ce réduit glacé.
Aux souffrances du corps comme à celles de l'âme,
A la vie, à la mort on rencontre une femme.
La chaîne qui traînait à ses deux pauvres pieds
Et qui les a meurtris et tout estropiés,
Le suit dans le cercueil et comme sur la terre
Dit de l'autre côté : coupable et prolétaire.
C'est tout, rien n'est changé dans ce lieu de douleur.
Comme ils faisaient la veille, ils s'en vont au labeur;
Mais celui qui d'en haut connaît toute misère,
Frères, reçoit peut-être entre ses bras de père
Dans le séjour du calme et du suprême bien,
Avec le grand prélat, le pauvre galérien.

XLVI.

LA NATURE.

Grande et sainte nature, ô mère des humains,
Sur tes pauvres enfans étends tes blanches mains;
Plusieurs sont devenus faibles et misérables
Pour n'avoir pas suivi tes décrets adorables,
L'orgueil les a poussés dans de mauvais chemins;
Car ils fuyaient, hélas ! leurs frères les humains,

Ils se sont égarés dans une terre obscure
Où tu n'habitais pas, grande et sainte nature !
O mère universelle, ils sont seuls et souffrants,
Ah ! dans ton grand giron ramène tes enfants !
Mère, ramène-les dans la commune voie,
Qu'ils connaissent encor le bonheur et la joie.
Dis-leur qu'il faut aimer ; oui, dis-leur en ce jour,
Qu'ils seront tous heureux quand ils auront l'amour :
L'amour, le saint amour, l'amour, le Dieu suprême
Que l'on ne connaît pas, hélas ! que l'on blasphème,
Parce qu'il est au monde un infâme démon
Qui prend sa robe blanche et qui porte son nom.
Dis-leur que faites-vous sur cette haute cime ?
Sous vos pas, ô mon Dieu, se creuse un noir abîme.
Hélas ! que faites-vous sur ces rocs escarpés,
Ne voyez-vous donc pas que vous êtes trompés ?
Regardez à vos pieds, descendez dans la plaine
Où la brise à vos yeux, de sa tiède haleine,
Courbe si mollement le front de ces roseaux,
Et ride en se jouant la surface des eaux.
Venez, ne craignez rien, c'est là que je demeure,
C'est là que sans remords et l'on rit et l'on pleure,
C'est là qu'est ma chaumière et mon simple séjour,
Au milieu des grands bœufs qui mugissent autour,
Et des petits enfans à l'haleine embaumée,
Que le sauveur aimait, lui qui m'a tant aimée.
Ah ! mes pauvres enfants, je vous avais perdus,
Je vous ai retrouvés, ne vous tourmentez plus.
Je saurai bien calmer votre souffrance amère,
Pour la seconde fois, embrassez votre mère.
Et tous ces malheureux palpiteront, et tous,
Pour vaincre leur tyran se mettront à genoux,
Car ils reconnaîtront leur nourrice divine
Et voudront tous enfin descendre la colline.
Mais l'implacable orgueil les tient par les cheveux,
Et l'abîme, ô mon Dieu, semble s'ouvrir pour eux,
Car enfants d'Erostrate, à son sinistre exemple,
Ils ont déjà jeté la torche dans le temple.
Or ce temple, aujourd'hui, c'est la société,
Le grand temple moderne à la divinité,

Temple saint comme l'autre et moins impérissable,
Car il n'est pas bâti, celui-là sur le sable ;
Temple qui, protégé du bouclier de Dieu,
Saura longtemps braver et le fer et le feu.
Ils l'ont assez miné ces deux terribles frères,
Et fait assez craquer sous leurs mains funéraires,
Mais après ces assauts, le temple contristé
Etait toujours debout avec la liberté.
« Nous l'avons défendu ce temple, nous poëtes,
Nous dont toujours au mal les lèvres sont muettes ;
Nous l'avons défendu plus que ces maltotiers
Et tous les trafiquants de sordides métiers,
Plus que les raconteurs de sales aventures,
Et les impurs faiseurs de nouvelles impures,
Que tous les envieux se nourrissant de fiel
Et le crachant ensuite au front divin du ciel.
Nous l'avons défendu, car sous nos pas éclose,
Lorsque nous rencontrons quelque touchante chose,
Le peuple ni le roi ne sauraient nous ôter
Le cœur pour la sentir, la voix pour la chanter.
Nous n'avons pas joui des maux de la patrie
Et nous n'avons point fait de l'art une industrie,
Et nous n'avons jamais dans le saint jour de deuil,
Quand un grand homme est mort insulté son cercueil.
Nous avons respecté les choses respectables,
Comme des malheureux, plaint les pauvres coupables ;
Nous avons arraché le faible au bras du fort,
Nous avons crié grâce, à ceux qui criaient : Mort !»
Les poëtes ont fait cela, dans les années
Qui viennent de passer, de cyprès couronnées ;
Et moi, leur frère à tous, comme eux poëte aussi,
Ma volonté, lecteur, est de le dire ici.

XLVII.

LES DANDYS.

A HYPOLITE LUCAS.

A l'heure où l'ouvrier achève ses travaux,
Ils reviennent montés sur leurs brillants chevaux,
Qui tout blancs de sueur, de leur forte poitrine,
Vomissent la poussière et la chaleur divine.
Ils dévorent, assis dans leurs riches festins,
Des poissons enviés par les étangs romains ;
Et puis s'en vont, le soir, dans une grande salle
Où l'Orient lascif avec orgueil s'étale ;
Couchés sur des coussins, d'un regard effronté,
Le lorgnon à la main, marchander la beauté ;
Impétueux au mal et remplis d'insolence,
De l'auditoire entier ils troublent le silence ;
Et ces hommes pourtant, malgré tous leurs efforts,
N'ont que le bruit du vivre et dans le fait sont morts.
Car ainsi que l'a dit Berthaud, notre poëte,
Du lointain avenir ce fidèle interprète,
Qui dans la sainte voie avance chaque jour,
La vie, ô cher Lucas, la vie, ah ! c'est l'amour.
Et vous qui dédaignez notre grande querelle,
Dandys, prenez pitié de la chose éternelle,
De la souffrance amère et de la pauvreté
Qui depuis si longtemps ronge l'humanité.
Laissez, laissez tomber de votre main avare,
Un peu d'or, ô dandys, sur le pauvre Lazare.
Peut-être, quand vos jours, enfants, seront comptés,
Cet or rachètera toutes vos voluptés.

XLVIII.

Dans ton recueil, Victor, et dans tes puissants nombres,
J'ai bien vu les rayons, je n'ai pas vu les ombres.
Un jour, il semblera, ce poëme divin,
Ecrit au temps des dieux, par un stylet romain ;
Et quand le monde aura pressé sa course agile,
Comme un livre tombé de la main de Virgile.
Nous t'aimons, ô Virgile, ô poète du cœur,
O toi, de Libitine et de l'oubli vainqueur !
Soit que tu dises l'hymne aux muses de Sicile,
Aristée adorant la dryade facile,
Ou l'amour insensé de la pauvre Didon,
La pitié de l'Olympe, Iris et le pardon,
Et Vénus entr'ouvrant ses deux lèvres de roses ;
Puis les malheurs de Troie et les larmes des choses,
Jeunes gens pleins d'espoir, à l'aube de leurs ans,
Placés sur les bûchers aux yeux de leurs parents
Aussi nombreux, hélas ! que les bruyants murmures
Et les oiseaux du ciel dans les forêts obscures ;
Et le pauvre exilé navré d'ennuis mortels,
Fuyant les yeux baissés loin des champs paternels...
Et cependant les bœufs reviennent des campagnes
Et les ombres à flots descendent des montagnes.

XLIX.

A LA MÉMOIRE DE MM. DOUAUD ET FAVRE.

DE CHAMBÉRY.

Quand partout à nos yeux les choses infernales
Faisaient en liberté leurs viles saturnales ;

Ainsi que dans un port, il avait abrité,
Dans son cœur, la justice avec la vérité.
Chaque penser sortant de sa noble poitrine,
Paraissait enfanté par leur âme divine,
Et ces deux grandes sœurs, jusqu'au jour du trépas,
Avec leurs blanches mains ont dirigé ses pas.
Comme pour Quintilius, cet ami de Virgile,
La pudeur a pleuré sur son urne d'argile.

L.

Hier, je rencontrai près du Pirée, assis,
L'Athénien Melitas, du grand bourg d'Eleusis.
Ecoute, me dit-il, sur ton âme pâmée
Va passer tout à l'heure une brise embaumée.
Or, les grâces cherchant par une belle nuit,
Un sanctuaire pur qui ne fût pas détruit,
Trouvèrent toutes trois, sous le ciel diaphane,
Pour leur temple immortel, l'esprit d'Aristophane.
Cette fraîche pensée est du divin Platon,
C'est une fleur cueillie au jardin de Phédon,
Sur ces lèvres, du beau, fidèles interprètes.
Vous voyez qu'il a tort de bannir les poètes.
Et même ces trois sœurs auront, sous d'autres cieux,
Pour leur temple nouveau le livre de Brizeux;
Et la plus jeune alors, amis, la plus jolie
Changera son nom grec en celui de Marie.

LI.

L'ETUDE.

A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Je suis l'amante chaste et qu'on ne quitte pas,
La maîtresse fidèle, amis, jusqu'au trépas,

Qui, par les verts sentiers d'une terre embaumée,
Ai conduit doucement tous ceux qui l'ont aimée.
Je ne m'arrête pas au seuil des beaux palais,
Ce n'est pas chez les grands, amis, que je me plais,
Mais si je vois briller vers le mois de décembre
Bien haut, comme une étoile, une petite chambre,
Je monte d'un pied leste, et je frappe, et je dis :
Veux-tu me recevoir, ô mon joli taudis?
C'est moi, vois-tu, c'est moi, qui dans la cheminée
Allumerai le feu pour passer la journée ;
Qui tout auprès du lit avec mes blanches mains
Poserai l'écritoire et les vieux parchemins ;
Je veille nuit et jour et toujours diligente
Je me nourris de peu, n'étant pas exigeante ;
Et cependant c'est moi qui dans la pauvreté,
Elevée à la peine avec l'humilité,
Ai créé tout ce qui gouverne cette terre
Shakespeare, Raphaël et Newton et Voltaire :
Moi que plus d'une reine, amis, peut envier ;
Moi qui refis le monde avec le grand Cuvier ;
Des Antédiluviens recomposai les vies,
Et trouvai le berceau des races abolies;
Qui dans l'amphithéâtre, auprès de votre mout,
Interroge la mort qui, pâle, me répond ;
Moi dont le regard pur dans l'infini se plonge ;
Moi qui berçai Sacy, qui fus l'ami de Monge,
Avec mon Dupuytren vingt ans fis la leçon,
Et qui pleure aujourd'hui mon bien-aimé Poisson ;
Lui qu'on ne vit jamais sur la place publique
Mêler sa voix naïve au fracas politique ;
Lui qu'hier dans mes bras l'inévitable main
Frappa, semblable, hélas! à ce soldat romain
Qui tua le savant, honneur de Syracuse.
O mes enfants chéris, écoutez, je m'abuse,
Ou la patrie, hélas ! sera lente à créer
Quelque chose égalant ce qui vient d'expirer.
Pressez-vous dans mes bras, mes fils, que la science
Règne, règne à jamais dans la terre de France ;
Ne laissez point passer son sceptre à l'étranger,
Enfants, je vous adjure au grand jour du danger,

Écoutez-moi, mes fils, dans cette angoisse amère,
Moi l'étude sacrée et votre antique mère !

LII.

A LA MÉMOIRE DE CASIMIR PÉRIER.

A MON AMI ALPHONSE PÉPIN.

Quand, pâle de douleur et de sa mort future,
Le grand Périer montra sa sévère figure,
L'émeute recula devant l'homme de bien,
Et Paris admira l'illustre citoyen,
Après avoir lutté jusqu'à perdre l'haleine,
Comme un taureau sans peur il tomba dans l'arène.
Il porta la chaleur et tout le poids du jour,
De l'éternel enfant un autre aura l'amour.
De l'aveugle destin telle est la loi suprême
Le moissonneur n'est pas toujours celui qui sème.
Maîtresse du vaincu, maîtresse du vainqueur,
Conscience, c'est toi qui consolas son cœur.
O vierge inexorable ! oh ! sainte conscience!
C'est toi le châtiment, c'est toi la récompense,
Il t'entendit un jour et sans pourtant te voir
Qui disais : Meurs content, car tu fis ton devoir !
Et moi, poète, après ces tristes jours d'orage,
A sa cendre je viens apporter cet hommage.

LIII.

Jeune homme soit béni, car ce chaste baiser
Que sur mon front flétri tu viens de déposer,

M'a rendu tout à coup ma pureté première
Et dans ma triste nuit a porté la lumière ;
Ils me traitaient si mal, ces hommes mal appris,
Que je voulais enfin mériter leurs mépris.
Plus on m'humiliait et plus j'étais mauvaise,
Mais je sens à présent mon âme toute à l'aise.
J'étais tombée hélas ! sur le bord du chemin
Et tu viens de passer pour me tendre la main,
Ne crains pas que je veuille être ici ton amante,
Mais, si tu le permets, je serai ta servante,
Je t'accompagnerai jusqu'au jour du trépas ;
Quoiqu'il advienne, ami, je ne me plaindrai pas,
Et s'il est près de toi quelque vierge qui t'aime,
Eh bien ! de tout mon cœur je l'aimerai de même.

LIV.

Il n'oserait changer l'hémistiche d'un vers ;
Mais il culbuterait, sans remords, l'univers ;
Absurde doublement, cet homme a pour marotte :
Guillottiner les rois, respecter Aristote ;
Il est charmant partout et maussade chez lui ;
Il dit toujours demain et jamais aujourd'hui ;
Il fait de beaux présents et de folles emplètes,
Il donne à Pierre, à Paul, et néglige ses dettes ;
Il pleura peu le jour du convoi paternel,
Mais il va tous les ans au tombeau de Manuel ;
Il parle de devoirs et de vertus publiques,
De réforme morale et bat ses domestiques ;
Il ne distingue pas les meilleurs des méchants,
Et nourrit tout le monde excepté ses enfants.

LV.

MATRES DOLOROSÆ.

A M. A. DE LA TOUR.

Il est dans l'univers deux vénérables femmes
Dont le divin amour purifia les âmes ;
Par leur sublime exemple et leur soumission
Nous enseignant à tous la résignation,
Ayant bu toutes deux à ces coupes amères
Que le sort fait passer des épouses aux mères ;
Tremblant incessamment, sous le ciel en courroux,
D'une pour son enfant, l'autre pour son époux;
Symboles toutes deux de la noble souffrance :
La mère du Sauveur et la reine de France.

LES ARABES.

AU COLONEL LAMORICIÈRE.

Peuple au cœur de granit, aux entrailles de fer,
Que vomit au soleil la bouche de l'enfer,
Toi qui sait séparer le tronc d'avec la tête,
Et la main rouge encor, lorsque la chose est faite,
Dort près de ton coursier sur le bord d'un sillon,
Comme après son repas le ferait un lion ;
Peuple, il faut que l'amour et sa divine flamme
En bienfaisants rayons pénètrent dans ton âme ;
Ou bien que toi, tes fils, tes cruels yathagans,
Tes longs fusils de fer et tes grands manteaux blancs,
Et ton cheval complice, avec sa charge immonde,
Vous disparaissiez tous de la face du monde.

LVI.

PAROLES DE JUAN DE MENA.

A M. ERNEST FOUINET

Africaine Cordoue, ô ma mère chérie,
Belle fleur de savoir et de chevalerie,
Pardonne au fils ingrat que tes flancs ont porté,
S'il n'a pas dit encor toute ta majesté...
Mais ton front radieux jette tant de lumière
Que je n'ose vers toi relever ma paupière,
Et de la profondeur de mon humilité
Regarder le soleil de ta divinité.
Sans cela, belle fleur de la chevalerie,
Africaine Cordoue, ô ma mère chérie,
Je t'aurais fait des vers tous confits de douceur,
Et puis j'aurais parlé de Grenade, ta sœur,
Et, resserrant encor le nœud qui vous rassemble,
Je vous célébrerais toutes les deux ensemble ;
Car vous êtes deux sœurs d'une grande beauté ;
Vos yeux ont tant d'éclat et de sérénité
Qu'on croirait qu'autrefois la nuit, levant son voile,
Détacha de son front une quadruple étoile,
Et vous donnant, un soir, ce trésor précieux,
Vous a dit souriant : Faites vous en des yeux.

LVII.

UN BOUDISTE INDOUX.

A M. GASPARD DE PONS.

Il est assis tout seul, triste et les yeux hagards,
Sa barbe est hérissée et ses cheveux épars ;
Une peau de serpent lui tient lieu de ceinture,
La mousse et les lichens couvrent sa chevelure ;

Il a l'air d'un vieux tronc auquel la main des ans
N'a laissé pour tout bien que deux rameaux pendants,
Deux pauvres bras tombant comme les bras des saules,
Et les oiseaux ont fait leur nid sur ses épaules.
Que fais-tu, malheureux, dans ce triste repos?
Ne sens-tu pas la mort qui pénètre tes os?
Si tu le peux encore, ah! lève toi, de grâce,
Secoue au nom du ciel cette effroyable glace;
Oh! mon pauvre Yoghi, sors de ce bois sacré,
Rassure ton esprit et ton œil égaré,
Rentre dans Bénarès et va revoir tes frères,
Et partage avec eux leur joie et leurs misères;
Car l'homme, vois-tu bien, est né pour travailler,
Comme l'eau pour courir, et l'oiseau pour voler.

LVIII.

AUX JUIFS D'ORIENT.

ET

AUX HABITANTS DE DAMAS.

A M. SANDERS DE HAMBOURG.

I.

Le Caire était en deuil, la colère divine
Promenait dans ses murs la peste et la famine;
Tout gémissait; enfin les pauvres musulmans
Sur les hauts minarets portèrent les enfants.
Et les hommes, le front courbé dans la poussière,
Se joignirent d'en bas à leur douce prière,
Et voyant s'élever vers lui leurs petits bras,
Le Seigneur suspendit la marche du trépas.

Afin de prévenir la vengeance suprême,
Habitants de Damas, faites vite de même ;
Expiez votre crime envers ces malheureux ;
Le meurtre ne fut point commis par les Hébreux.
Et toi, peuple, courbé sous la dure avanie,
Qui relèves toujours ta tête à l'agonie,
Que l'Orient, hélas ! sous son splendide ciel
Abreuve si longtemps et d'absinthe et de fiel,
Israël, Israël, au sein de ta souffrance,
Tourne tes yeux mourants vers la terre de France ;
La tolérance sainte est sa religion,
Et son cœur est ouvert à toute affliction.
Arrive du couchant, arrive de l'aurore,
Israël, viens des lieux où tu souffres encore ;
La France, c'est l'amour et l'hospitalité ;
La France est le refuge à toute adversité ;
La France est aujourd'hui cette terre promise
Dont te parlait jadis ton prophète Moïse.

II.

Salut, enfant martyr, mort pour la vérité,
Pour défendre Israël sous sa tente insulté ;
Toi, le frère dernier des jeunes Machabées,
Dans le jardin de Dieu, ces tendres fleurs tombées.
Au fort de la torture, ainsi que Daniel,
Tu célébrais toujours le Seigneur d'Israël ;
Ni le fer, ni le feu, ni le Pacha farouche
N'ont jamais arraché le mensonge à ta bouche.
Toujours, enfant martyr, devant le Tout-Puissant,
Ta voix disait : « Pacha, mon peuple est innocent. »
Mais vous, ses deux bourreaux, ô vous, couple profane,
Vous périrez peut-être ainsi que l'Epiphane,
De la Syrie en deuil, cet antique fléau,
Dévorés tout vivants par les vers du tombeau.

LIX.

AUX ENFANTS

DE MADAME ARMAND B***.

Enfants, petits enfants, ah! ce simple langage
Qui nous charmait hier et qu'ont ceux de votre âge,
Conservez-le toujours, que la voix des humains
Ne l'étouffe jamais dans vos paisibles seins;
Soyez francs et loyaux, aimez cette vallée
Où votre âme si tendre un jour prit sa volée,
Où vous avez formé jadis vos premiers pas,
Où votre mère encor vous porta dans ses bras,
Où votre père un jour rencontra votre mère;
Et vous serez heureux, enfants, sur cette terre;
Et puissiez-vous aussi, dans le même séjour,
Quand viendra le moment, aimer à votre tour.

LX.

A LISTZ.

Ainsi que Lamartine, en votre émotion,
Soit que vous promeniez votre inspiration,
Ou bien que tout à coup votre fougueux génie
Rende de Beethowen la sublime harmonie,
Ou du divin Weber le chasseur infernal
Et la meute insensée et le cercle fatal;
C'est votre âme qui vient entre vos mains puissantes
Faire pleurer soudain les touches frémissantes.
Et moi, poète, ici d'un vers reconnaissant,
Je vous salue au nom du grand et pauvre enfant;
Vous l'avez accueilli comme un frère, et votre âme
De l'espoir dans son cœur a ranimé la flamme.

LXI.

A GEORGES SAND.

Les sexes isolés, malgré tous leurs efforts,
Seront le corps sans l'âme, ou l'âme sans le corps ;
C'est de leurs éléments une alliance intime,
Qui de l'homme complet forme l'être sublime.
Or, pour constituer par des moyens divers
Ce tout harmonieux, dans ce vaste univers,
Il faut qu'obéissant à son essence pure,
Chaque être soit fidèle à sa propre nature.
Femme, il faut enfin vous le dire en ce jour :
L'homme c'est la Pensée, et la femme l'Amour.
Ah ! conservez-la bien votre part adorable,
Pour le pauvre malade et le pauvre coupable,
Vous la retrouverez dans les jours de malheur,
Comme un trésor secret au fond de votre cœur.
Et qui donc la prendra quand vous l'aurez laissée !
L'autre moitié du monde en proie à la pensée,
Ou bien à l'égoïsme, est morte pour l'amour.
Et comme Prométhée aux serres du vautour
Pour vous, aimez toujours, car aimer c'est comprendre;
Se soumettre à l'amour, non, ce n'est point descendre.
Femmes, un cœur de flamme est un don aussi beau
Que l'esprit de Voltaire et son large cerveau.
Si vous abandonnez le cœur pour la pensée,
Qui donc réchauffera la pauvre main glacée?
Qui donc, lorsque du jour la lumière pâlit,
A petits pas viendra s'asseoir auprès d'un lit,
Et d'une blanche main présenter le breuvage,
Qui du travail sacré doit ramener l'usage?
Qui donc caressera les touts petits enfants,
Et les fera marcher au soleil, à pas lents?

Qui donc oindra leurs pieds du baume salutaire
Qui dût leur adoucir les ronces de la terre ?
Qui donc leur donnera le pain de chaque jour,
Si vous ne l'avez plus, qui donc aura l'amour !

Cette page, pour toi je ne l'ai point tracée,
Puisque tu réunis le cœur et la pensée,
Mais, femme surhumaine, ah ! pitié de tes sœurs,
Vois-les se tourmenter de douleurs en douleurs.
Toutes, ainsi que toi, n'ont pas l'âme trempée;
Par ton style de feu leur faiblesse est trompée,
Dis-leur : Ah ! reprenez vos modestes sentiers,
Voyez comme je suis pâle sous mes lauriers!
Mes sœurs, ne tentez plus cette funeste voie,
Car vous y perdriez le repos et la joie;
Laissez, laissez la gloire aux bruits retentissants,
Mères, je vous le dis, embrassez vos enfants.
Au nom de ces enfants, au nom des misérables,
De ceux qui sont frappés de douleurs incurables,
Au nom de ces soldats parmi nous exilés,
Et qui ne seraient plus désormais consolés,
Au nom de tous les maux et de toutes les larmes,
Des angoisses du cœur et des saintes alarmes,
Mes sœurs, je viens ici vous le dire à mon tour.
Au nom du ciel enfin, femmes, gardez l'amour :
Car, la part qu'autrefois sur la terre mortelle
Il vous avait donnée, est encor la plus belle.

LXII.

CHATEAUBRIAND, LAMARTINE, HUGO.

Groupe mélodieux, trinité du génie,
Vous serez désormais et la force et la vie,
Qui ferez circuler comme un fleuve puissant,
Dans un corps fatigué, la chaleur et le sang;

Pour que l'on dise un jour : Il fut trois grands poètes
Des choses d'ici-bas, sublimes interprètes,
Egaux par la puissance, égaux par la grandeur,
Egaux par le génie et frères par le cœur;
Ainsi que trois bergers sur la terre où nous sommes,
Ils surveillaient d'en haut le grand troupeau des hommes,
Et des mers du couchant au monde oriental
Etendaient doucement leur sceptre pastoral.
Ils sembaient au dessus des autres rois du monde,
Tant la paix autour d'eux était calme et profonde.
Le pouvoir de ces rois n'était plus contesté;
Car leur règne était doux et plein de majesté,
Et tous les trois avaient au front une auréole.
Les peuples en silence écoutaient leur parole,
Et celui qui portait de nobles cheveux blancs
Etait ainsi qu'un père avec ses deux enfants.

LXIII.

LE TASSE.

A M. DE BEAUCHESNE.

Quand tant d'autres, mon Dieu ! si le malheur les touche,
Ont aussitôt les cris et l'injure à la bouche,
Toi, divin Torquato, miné par le malheur,
Tu portas saintement le manteau de douleur.
Pas un mot, pas un cri, pas une plainte amère
Contre le vil geôlier, cause de ta misère.
Quand on connaît ta vie, on ne peut t'oublier.
O mon noble insensé, poète chevalier,
D'autres ont le front ceint de ton beau diadême,
On les admire autant, quand c'est toi que l'on aime!

LXVI.

SAINT-JEAN (APOCALYPSE).

—

Et regardant en haut, à l'horizon vermeil,
Je vis un ange pur, debout dans le soleil.
Il semblait tout joyeux, et comme dans l'attente;
Et tout à coup, jetant une voix éclatante
Que répéta l'écho de ce sublime lieu,
Il appela les bons au grand souper de Dieu.
Et puis après je vis, avec leur robe blanche,
S'avancer à leur tour les enfants du Dimanche:
Shakspeare, Raphaël, Cimarose et Mozart;
Car, ainsi que les bons, ces divins rois de l'art
Ont payé leur tribut dans la mortelle vie,
Et pour eux la vertu se nomma le génie.

LXV.

—

Toujours, toujours le peuple, et de sa large veine
Le sang coulant à flots, comme d'une fontaine.
Ah ! comme il jaillirait, ce sang, à gros bouillons,
Si vous veniez encor heurter nos bataillons,
Étrangers, qui de loin, dans ses jours de souffrance,
Avec un œil moqueur regardez notre France;
Aveugles ! sur lui-même il prélude aux combats
Ce peuple dont bientôt vous sentirez le bras.

Aigle noir de Russie et tigre d'Albion,
Vous vous êtes joués du sommeil du lion;
Pendant dix ans entiers il vous a laissé faire,
Contenant dans son sein le souffle de la guerre,

Et vous vous approchiez de cet ancien vainqueur
Si bien que vous avez, un jour, touché le cœur.
Il se réveille enfin, secouant sa crinière,
Et tous, vous retombez, tremblants, dans la poussière.

Et vous, gens d'autrefois, au moment du danger
Tendrez-vous donc toujours la main à l'étranger?
Pourquoi n'avez-vous pas dans son angoisse amère
Avec ses autres fils embrassé votre mère;
Et quand sa grande voix, frères, vous appela,
Pourquoi n'avoir pas dit : nous aussi nous voilà!
Confonds-nous dans ton sein, France, France, chérie,
Nous n'avons tous qu'un roi, ce roi, c'est la patrie!

LXVI.

LA JEUNE ARMÉE.

AU GÉNÉRAL DROUOT.

Salut, beaux bataillons, dignes des anciens jours,
Salut, ô jeune armée, et vous qu'on voit toujours
Combattre aux premiers rangs, ô valeureux zouaves,
Dont le nom étranger semble dire, les braves;
Vous qui vous approchant de son camp endormi,
Avant de l'attaquer appelez l'ennemi,
Et pressés par ses feux et ses noirs cavalles,
Emportez vos blessés sous la grêle des balles;
Soldats qui vous battez en vrais désespérés,
Et dont plusieurs, là-haut, sont des soldats sacrés;
Chrétiens et Musulmans, illustres frères d'armes,
Qui confondez toujours votre joie et vos larmes,
Béni soit votre nom glorieux et si beau,
Et béni soit aussi votre jeune drapeau!

Duvivier, Changarnier et toi Lamoricière,
Qui semblez au combat les grands dieux de la guerre
Veut-on pour vous donner le haut commandement
Que vous soyez couchés au fond du monument ?
Ah ! laissons donc enfin de son âme enflammée
Un jeune général guider la jeune armée.
Alors disparaîtra la lenteur du conseil,
Prompts comme la lumière arrivant du soleil,
Et l'acte et la pensée, et le bras et la tête
Fondront sur l'ennemi, pareils à la tempête.
Hoche, Marceau, Desaix, vous illustres héros,
Aux jours de vos lauriers vous n'étiez pas plus beaux,
Vous n'aviez pas au cœur de plus noble vaillance;
Vous êtes seulement grandis par la distance,
Par le temps et la mort qui font les demi-dieux
Et tarissent le fiel des pâles envieux.

LXVII.

Tout passe sur la terre, ô nobles pairs de France !
Une chose est durable et belle... la clémence.
Pardonnez, oublions tous ces tristes débats,
Le cœur palpite et sent et ne raisonne pas.
Ce fut là tout son crime, il aimait sa patrie,
Cet éternel objet de son idolâtrie;
Il l'aimait, nobles pairs, d'un amour désolé,
Comme aime une jeune âme, une âme d'exilé.
Hélas ! n'attristons pas le beau jour qui s'apprête,
En mêlant des cyprès aux palmes de la fête.
Que le nom de celui qu'on ne peut oublier
Couvre ce jeune prince, ainsi qu'un bouclier;
Et que Napoléon, au milieu de sa gloire,
Appelle ce beau jour, sa dernière victoire.

LXVIII.

PALESTRINA.

Divin Palestrina, comme une douce aurore
Qui, lorsque le soleil sur les monts vient d'éclore,
Avançant peu à peu, de son feu matinal
Colore lentement le ciel oriental;
De ta sainte harmonie, ô maître ! la merveille
Envahit doucement notre âme et notre oreille.
Et tout notre art moderne imiterait en vain
Ses sons entrelacés comme un collier divin.
C'est d'abord un oiseau qui chante sur la rive,
Puis, en chantant aussi, son compagnon arrive,
Puis bientôt un troisième, et puis tous à la fois;
C'est un puissant concert formé de mille voix,
C'est le grand océan, alors qu'il est paisible;
Et te louer ici serait chose impossible !
C'est comme le soleil à l'heure de midi;
Ainsi que le soleil l'harmonie a grandi,
Et de l'astre brûlant suivant la destinée,
Elle meurt lentement ainsi que la journée.
Et poussant vers le ciel un dernier chant d'amour
Un soupir, tendre et long, finit comme un beau jour
Qui s'éteint par degrés sous le ciel diaphane,
Dans les paisibles flots du divin lac d'Albane.
Et l'auditeur, ravi de ce qui s'est passé,
Écoute encore, après que le charme a cessé,
Tant l'harmonie avait jeté de douce flamme
Et de sérénité dans le fond de son âme.

LXIX.

—

Cet homme avait l'instinct de tous le bons désirs,
Honnête en ses amours, honnête en ses plaisirs,
Il se sentait brûler des innocentes flammes,
Il aimait les enfans, et les fleurs et les femmes;
Cependant, pour lui seul ne voulait aucun bien,
Et jouissant de tout, il ne possédait rien.
Il s'en allait aimant, par les chemins du monde,
Et sans rien acheter avait la terre et l'onde.
Il entrait dans le Louvre, il avait Raphaël,
Il sortait et soudain il possédait le ciel,
Et l'œillet sur sa tige et l'enfant dans sa couche,
Les beaux et grands yeux noirs, la jeune et fraîche bouc
Et les palais de marbre et le monde et le jour,
Il avait tout enfin, car il avait l'amour.
Sans jamais les cueillir, il respirait les roses,
Et sous la main de Dieu, les autres fleurs écloses.
Et quand on s'étonnait, disait, le front vermeil :
Mes enfants, on ne peut acheter le soleil,
Voir c'est avoir, voyons et comprenons la terre,
Et loin de nous fuira la hideuse misère;
Aimer c'est posséder, laissons sur son trésor
L'avare suputer ce qui lui manque encor.

LXX.

A LAMARTINE.

—

Pour faire le bonheur du pauvre genre humain,
Fils de la vieille Europe, ah ! donnez-vous la main,

Comme frères jumeaux nés dans la même ville,
Car la guerre entre vous, c'est la guerre civile.
Que l'Occident enfin repasse, en souriant,
Le flambeau précieux, à l'antique Orient,
Et le voyant mourir dans une nuit profonde,
Pour le civiliser, se partage le monde;
Et les peuples émus répèteront en chœur :
Ah ! la diplomatie avait pourtant un cœur!
C'est qu'il est dans son sein une lyre divine,
Et qu'un de ses enfants s'appelle Lamartine!
Partout où le poète, ô mortels, a passé,
Sur le sillon brillant que son pied a tracé,
Au milieu des écueils de la sombre carrière,
Parmi les flots dorés d'une pure lumière,
On verra tout à coup vers l'œil brillant du jour,
Comme une fleur du ciel, s'épanouir l'Amour.

LXXI.

A MON FRÈRE ÉMILE.

Le monde extérieur et la marche des choses,
Et les heures en blanc ou bien en deuil écloses,
Ne font point les mortels heureux ou malheureux,
Et le bien et le mal ils portent tout en eux;
En eux est la tristesse, en eux aussi la joie;
Nous sommes à la fois le vautour et la proie,
Notre ami le meilleur, notre grand ennemi!
Alors que nous dormons, le monde est endormi;
Quand nous veillons, il veille et nos pensers moroses
Mettent un masque noir à la face des choses
Qui souriant tantôt, semblaient nous appeler
Et nous tendre les bras et tout bas nous parler.
En nous est le ciel calme, en nous est la tempête,
L'Univers croulerait autour de notre tête,

Si nous avons la paix et le repos du cœur,
Dans cet affreux chaos, nous serons sans terreur.
Or, le travail sacré, c'est le repos de l'âme;
C'est lui qui sans l'user, alimente sa flamme,
C'est lui qui la relève et lui rend sa vertu,
Et qui console, un jour, le lutteur abattu,
Que tout nocher vaincu, guidé par une étoile,
Dans ce sublime port abrite enfin sa voile;
Car après l'Océan, ses revers et ses maux,
O saint travail, peut-être est-ce toi le repos!
Lorsque nous sommes nés sur la terre de France,
Tu choisis le travail, moi, j'ai pris la souffrance;
Et ces deux puissants Dieux nous donneront la main
Ainsi que deux amis jusqu'au bout du chemin.

LXXII.

A JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS.

Par l'amour éveillée en ce grave moment
Ton ombre s'est penchée au bord du monument,
Pour regarder passer dans sa funèbre bière
Celui qui te chérit autrefois sur la terre,
Et l'empereur lui-même a dans son grand linceul
Tressailli, car c'est toi qui l'aima pour lui seul;
Pour lui seul, quand laissant les splendeurs de ton trône,
Entre tes bras charmants il plaçait sa couronne
Et sur ton cœur de flamme et ton sein conjugal
Reposait son beau front marqué du sceau fatal.
Toi seule aurais souffert de son cruel supplice,
Toi seule tu l'aimais, c'est toi l'impératrice.

LXXIII.

A LA FRANCE.

A M. ANTOINE DE LATOUR.

—

Enthousiasme, ardeur, nobles élans de l'âme,
Vous embrasez nos seins de votre vive flamme ;
Mais quand elle est éteinte, ah ! le cœur attristé
Retombe encor plus bas dans son obscurité ;
Et plus l'acte passé fut brûlant et sans borne,
Plus le calme présent lui semble froid et morne.
Frères, la vie humaine est travail et devoir :
C'est là, là seulement, frères, qu'il faut la voir.
Travail, devoir, hélas ! votre flamme est moins belle,
Elle a bien moins d'éclat, mais elle est éternelle.
Ceux qui pratiqueront vos modestes vertus
Auront la paix de l'âme, et ne souffriront plus ;
Ils braveront les traits de la noire misère,
Car c'est là le bonheur, s'il existe sur terre.
O mes concitoyens ! je chanterai la paix,
La paix et le travail, la paix et ses bienfaits,
Tenant dans ses deux mains la corne d'abondance,
Et de tous ses trésors inondant notre France,
Et mûrissant, au bruit des agrestes chansons,
Non moins que le soleil, la vigne et les moissons ;
Et, dussé-je à vos yeux n'être pas populaire,
O mes concitoyens ! je flétrirai la guerre,
Renfermant la rapine et le meurtre en ses flancs,
Et prête à dévorer vos malheureux enfants,
La guerre aux mains de flamme, aux angoisses amères,
La guerre et ses fléaux si détestés des mères !
Mais si de l'ennemi les sombres bataillons
Venaient dans leur orgueil menacer nos sillons,
On verrait le poète, épris d'un saint délire,
Au mur de son foyer suspendre enfin sa lyre,

Et, suivant le devoir au glorieux chemin,
Sortir de sa maison un fusil à la main,
Fermant sa bouche au chant, ainsi que son oreille,
Et laissant sur les toits babiller la corneille ;
Car la guerre est un fait que l'on ne chante pas,
Mais que l'on accomplit en face du trépas.

En sommes-nous donc là ? Non ; le destin contraire
Nous menace aujourd'hui d'une plus triste guerre.
Que vois-je ? des partis qui se donnent la main,
Au risque, s'il le faut, de s'égorger demain ;
Des hommes qui pleuraient et qui portaient naguère,
Quand le ciel souriait, les yeux baissés à terre,
Les levant aujourd'hui, rayonnant d'un espoir
Que sans frémir, hélas ! on ne peut entrevoir ;
Et tirant, sans respect pour sa noble souffrance,
Chaque pan du manteau de notre pauvre France ;
Si bien qu'elle sera, dans le jour du danger,
Seule et nue et sans force aux yeux de l'étranger,
Qui contemple de loin la grande abandonnée,
Et se dit dans son cœur : Ah ! ton heure est sonnée.
Puis prenant son essor en ce funeste jour
Étendra sur nos flancs sa serre de vautour.
Ah ! prenez donc pitié de son angoisse amère,
Et vous tous, ses enfants, embrassez votre mère,
Et confondez-vous tous dans la belle unité,
Fille de sa sagesse et de sa liberté.
Des provinces du sud, de celles de l'aurore
Et du septentrion, venez, venez encore ;
Et, quand sa voix chérie enfin retentira,
Dites tous à la fois : O France ! nous voilà ;
Sous la même bannière, armés des mêmes armes,
Nous venons tous ici pour essuyer tes larmes,
Et, s'il le faut encore, à ton appel puissant,
Dans tes larges sillons répandre notre sang.
Frères, tout jusque-là ne serait qu'anarchie
Et que coups de poignards au cœur de la patrie,
Et que déchirements, et que calamité,
Sans honneur ni profit pour votre liberté.
Si le gant est jeté, si la guerre est jurée,

Frères, serrons nos rangs pour la cause sacrée ;
Comme un faisceau d'acier, soyons tous réunis,
Et que Dieu soit en aide à notre cher pays !

LXXIV.

MAGNIFICAT.

Elle souffrit toujours dans la terrestre fange,
Et cependant sa vie était une louange ;
Et son âme, à l'étroit dans sa sombre prison,
Et la nuit et le jour, était en oraison,
Tandis que tout son corps, étendu sur la claie,
Brûlait en holocauste et n'était qu'une plaie.
Et nous qui la mettions au dernier monument,
Nous baisions, ô mon Dieu ! son simple vêtement
Et ses haillons sacrés, et je dis : Point de plainte,
Chantons le *Te Deum*, car c'était une sainte !

LXXV.

A M. GRABOWSKI.

Ne dis plus, ô Pologne, au grand jour du besoin :
Le Seigneur est trop haut, les Français sont trop loin.
Le Seigneur entendra le cri de ta souffrance,
Et pour te délivrer, enfin viendra la France :
Car j'ai vu tes enfants, ces hommes au grand cœur,
Porter légèrement le fardeau du malheur,

Et parmi nous encor, sur la terre étrangère,
Parler avec amour de ceux du Belvédère,
Les quatorze héros, au gracieux surnom,
Ces fils d'Harmodius et d'Aristogiton,
Qui rendirent un jour, pour sauver la patrie,
Le sang que leur donna leur mère Varsovie.

LXXVI.

L'INGRATITUDE.

Régane, Gonerill, enfants dénaturés,
Filles au cœur de roc pour votre pauvre père,
Que vos noms soient maudits à jamais sur la terre.
Je comprends l'univers, ses mystères sacrés,
Ses symboles divins, ses sublimes figures,
Et les choses du siècle, et les choses futures,
Et les grandes vertus, et les plus grands forfaits,
Et le bien et le mal, tels que Dieu les a faits :
Mais toi, crime hideux, lèpre ignoble de l'âme,
Etre seul et sans cause, ingratitude infâme,
Renversement fatal des choses d'ici-bas,
Monstre né de toi seul, je ne te comprends pas!

LXXVII.

En sommes-nous venus à ce point de misère,
Que les hommes de haine accusent la colère ;
Que Caïus Gracchus de ta sédition
Se plaigne, et que Sylla blâme l'ambition ;

Que les plus forts, hélas ! semblent perdre la tête,
Et le pilote même appeler la tempête !
L'intrigue marche, avance, et de ses mille bras
Enveloppe la France et prélude aux combats.
Vous seul, vous regardez la méprisable chose,
Comme fait un lion alors qu'il se repose.
Plus le monde s'agite autour de vous, au bruit
Que fait l'aile du monstre en passant dans la nuit;
Et plus, Châteaubriand, sur votre haute cime,
Votre obstiné silence est auguste et sublime !

LXXVIII.

A LA MEMOIRE DE MON PÈRE.

Épuise tes poumons, souffle et poursuis la lutte ;
Bien ! hiver, tu ne peux que retarder ta chute ;
Vois-tu ce bel enfant avec son air moqueur,
Qui vient à pas de loup ; il sera ton vainqueur.
Déjà, tenant en main ses flèches de verdure,
Il guette en tapinois les vents et la froidure,
Ne l'attends pas, crois-moi ; fuis, maussade vieillard,
Avant que dans tes flancs il n'enfonce son dard,
Et que de ton front pâle avec ses doigts de rose,
Il n'arrache, en riant, ce masque si morose.
Ainsi, s'il t'en souvient, le Philistin géant
Fut désarmé jadis par la main d'un enfant.
Puissent, comme les vents, mes amères pensées,
Vers les pôles lointains être par toi chassées,
Et je te bénirai, jeune dieu que j'attends,
Amour de la nature, ô gracieux printemps !
Puisse aussi, jeune dieu, toute souffrance humaine
S'éloigner au contact de ta tiède haleine,
Et comme les frimats, tous les cœurs des heureux
Se fondre à la chaleur de ton souffle amoureux !
Et toi, Père de tous, qui répands sur la terre
Des réservoirs du ciel tes trésors de colère,

Rends-nous l'aube argentée et le couchant vermeil ;
Seigneur, Dieu tout-puissant, ah ! rends-nous le soleil ;
Rends-le pour les moissons, les raisins en arcades,
Pour les bois, pour les champs, pour les pauvres malades ;
Exaucc-nous, soleil, roi de l'humanité,
Remplaçant de la gloire et de la liberté.
Viens, grand consolateur de la noire souffrance,
Viens encore, ô soleil, revoir ta belle France !
Ses enfants, Dieu du jour, ses enfants sont les tiens ;
Car comme toi, soleil, ses ardents citoyens
De leurs brûlants cervaux font jaillir la lumière,
Et réchauffent le sein de la nature entière.

LXXIX.

A M. FERDINAND DÉNIS.

Camoëns, Camoëens, illustre Portugais !
Te quittant autrefois, ton pauvre Javanais
Mendiait vers le soir, dans l'ingrate Lisbonne,
Pour son illustre maître une chétive aumône.
Car toujours, ô mon Dieu ! la triste pauvreté
Veille près du génie, et marche à son côté ;
Et toujours les enfants de la céleste lyre
Ont gémi sous la faim ou l'horrible délire.
Ils adorent pourtant et le grand et le beau ;
Ils sont simples de cœur et nobles de cerveau ;
Ils nous semblent enfants, insensés que nous sommes !
Et ces enfants pourtant sont plus grands que des hommes.
O sainte poésie ! honneur, honneur à toi !
Car, dans ce siècle mort et d'amour et de foi,
Pareille à ces consuls de l'antique Italie,
Ne désespérant pas du sort de la patrie,
Toi seule sur la terre, en ce lieu corrompu,
Tu crois à la justice, au bien, à la vertu ;
Et couvrant les humains de tes puissantes ailes,
Ne désespères pas des affaires mortelles.

LXXX.

Tu fais un cercle à Dieu de ton triste compas,
Et tu lui dis après : Tu n'en sortiras pas.
Mais Dieu, c'est l'univers, et la matière et l'âme,
C'est la terre et le ciel, c'est l'homme et c'est la femme,
C'est tout ce qui respire et tout ce qui se meut,
C'est l'arbre et le torrent, c'est la mer et le feu.
Partout où l'on travaille, et partout où l'on prie,
Et partout où l'on vit, c'est Dieu ; Dieu, c'est la vie ;
Te croyant une sainte et grave mission,
Tu veux faire à ta guise une création ;
Tu dis, dans ton orgueil, telle chose est impure,
Et dans les bras de Dieu tu châtres la nature.
Et de quel droit, viens-tu de ta profane main,
Retrancher une branche à cet arbre divin ;
Il est bien comme il est, puisque le planteur même,
Avec tout son feuillage et le cultive et l'aime.

LXXXI.

PRASCOVIE LOPOULOFF.

A MADAME DE BAWR.

Jeune Sibérienne, ô toi ! sœur d'Antigone,
Qui fit répandre au Tzar des larmes sur son trône,
Si ce froid univers avait ton dévoûment,
Nous serions les égaux de ceux du firmament,
Car tu fus surhumaine : aussi, belle héroïne,
Ta vertu fut nommée une vertu divine.
Quand son terrible exil ici-bas fut fini,
Le Christ ouvrit enfin les bras à l'infini,
Et l'ange de la mort qui tenait son épée
N'osait pas en frapper cette tête sacrée.
Mais Jésus lui disait, se soulevant un peu
« Ange, fais ton devoir, et remonte vers Dieu !

Or, la mort hésitait, parce que, sur la terre,
C'était le Fils faisant la volonté du Père.

LXXXII.

LES ANTONINS.

A M. ALFRED BLANCHE, AVOCAT.

En trois corps différents, une seule et même âme
Éclaira l'univers de sa céleste flamme;
Ce fut de la vertu la légitimité.
Plus que ces fils du corps, l'empereur adopté,
Ce noble et chaste enfant de l'âme et du génie,
De celui qui mourait continuait la vie.
Le monde respira sous vos sceptres divins;
Vous fûtes plus chrétiens, ô Césars-Antonins!
Que bien des successeurs de l'apôtre saint Pierre,
Qui foulèrent des rois sous leur sandale altière:
Vos adorables lois et vos décrets humains
Enseignèrent le juste aux barbares Romains.
Par vous les délateurs furent chassés de Rome,
Locuste et ses poisons disparurent, et l'homme,
Si désaccoutumé du spectacle des cieux,
Au jour de la pudeur habitua ses yeux.
O sages couronnés! votre génie habile
A côté des faux dieux fit régner l'Évangile;
Et quand il pense à vous, l'univers voit encor
Briller à l'horizon l'éclat de l'âge d'or.

LXXXIII.

A LA MÉMOIRE DE M. FOUGEROUX.

Noble inconnu qui fais le bien sur cette terre,
Ton âme dans le ciel recevra son salaire.

Si tu caches ta vie, ô mortel simple et bon !
Celui qui connaît tout, là-haut connaît ton nom ,
Tu n'échapperas pas à son regard de père :
Vincent et Fénelon, et l'apôtre leur frère,
Présenteront à Dieu, dans son éternité,
Celui qui sur leurs pas suivit la charité :
Et tous les orphelins sauvés par tes aumônes
De leurs petites mains t'offriront des couronnes ;
Tes œuvres surgiront en foule autour de toi,
Et le grand firmament sera tout en émoi :
Car rien n'est aussi doux à la cour éternelle
Que le modeste aspect de la vertu mortelle.

LXXXIV.

Que penser, juste ciel ! et que dire et que faire?
Le monde tourne, hélas ! en dehors de sa sphère :
Rien ne marche et ne va comme aux jours d'autrefois.
Les rois sont des acteurs, et les acteurs des rois.
Au premier coup du sort, un homme veut descendre
Chez les morts, et voilà qu'on honore sa cendre !
Et pourtant il a fui ; pourtant son action
Demanderait l'excuse et non l'ovation !
Que n'allez-vous plutôt, sur la terre étrangère,
Chercher, concitoyens, la dépouille guerrière
De vos vieux défenseurs. Fouillez les monuments,
Et, revenant chargés de leurs grands ossements,
Portez-les en triomphe au sein de la patrie.
Et ces illustres corps, acquittés de la vie,
Qui, lorsqu'ils respiraient, portaient l'adversité
Et la souffrance amère avec sérénité,
Mettez-les, ô Français ! sur un bûcher immense,
Et découvrez vos fronts : un autre honneur commence :
Tu seras juste, alors, ô grande nation !
C'est à ces saintes morts qu'on doit l'ovation.

XXXV.

LA VOLONTE.

A MM. ALIGNY, COROT ET ÉDOUARD BERTIN.

Un jour je me disais, voyant la grande mer
Écumer et monter en bouillonnant dans l'air,
Et jusqu'au firmament pousser son cri sublime :
Que sommes-nous, hélas ! devant un tel abîme !
Et la bouche entr'ouverte, et le sein agité,
J'étais tout en émoi devant l'immensité.
Et cependant voilà qu'à l'éclat des étoiles,
Un vaisseau dans le port entrait à pleines voiles :
Les matelots debout, l'écume encore au front,
Et leurs cabans trempés, étaient tous sur le pont ;
Et leurs yeux, rayonnant du prisme de la gloire,
Semblaient comme en triomphe et disaient la victoire ;
Et l'homme suspendu sur le gouffre béant
Me paraissait alors plus grand que l'Océan.
Soudain je m'écriai : Purs enfants de lumière,
N'admirons donc pas tant l'insensible matière ;
Car elle suit toujours un instinct arrêté,
Immuable et fixé de toute éternité.
L'homme son propre arbitre, est changeant par nature,
Et partant, au-dessus de toute créature ;
Car seul, il a reçu de la divinité
Ce qui fait sa grandeur, la sainte volonté.
Artistes grands et forts, c'est votre souveraine,
Votre maîtresse à vous, et votre illustre reine.
Par elle, artistes saints, vous avez combattu
Pour le beau, ce divin frère de la vertu ;
Cultivez-le toujours, cet art pur et sévère ;
Foulez aux pieds ces dieux adorés du vulgaire :
Et l'on verra vos noms, quand viendra le moment,
Entre Claude et Poussin briller au firmament.

LXXXVI.

DEUX JEUNES FEMMES.

A M. BOULAY-PATY.

Sous un regard de feu cachant un cœur de glace,
Votre beauté divine en tous lieux nous enlace ;
Chacun de nous la chante, et quand il a cessé,
L'instrument dans vos mains est à l'instant brisé ;
Car chaque voix pour vous du même son résonne ;
Vous recevez de tous, ne rendant à personne ;
Et de tous les côtés, ces hommes à genoux
Sont un miroir ardent ne reflétant que vous.
Vous ne voyez que vous, vous seule en tout visage ;
Vous, dans toute parole, et vous, dans tout hommage :
Ainsi le mal pour vous est à l'égal du bien,
Et croyant aimer tout, hélas ! vous n'aimez rien.
Vous avez des enfants, et vous n'êtes pas mère ;
Vous êtes froide, enfin ; froide, et non pas sévère
C'est manque de sentir, chez vous, et non pudeur,
Car vous êtes, madame, une femme sans cœur,
Et pourtant j'en sais une, une autre jeune femme,
Sous deux grands sourcils noirs, lançant un œil de flamme.
Une autre, belle aussi, dont le front calme et pur
A la sérénité du firmament d'azur ;
Mais il n'est pas menteur, le front de cette femme,
Et sa candeur est bien l'image de son âme.
Comme la Vierge mère, entre ses bras charmants
Elle porte son fils, sujet de ses tourments,
Et de ses pleurs cuisants, et de sa peur si vive,
Quand la première dent vint percer sa gencive :
Et ceux qui sont près d'elle, avec respect lui font
De toutes ses vertus une guirlande au front.
Elle, les yeux baissés, et sans paraître y croire,
Comme Marie est humble au sein de tant de gloire.

LXXXVII.

A M. ÉMIL BLANCHE.

Dante vit autrefois dans son voyage austère
Un damné dont le corps semblait vivant sur terre,
France, ô mon cher pays, pareille à ce Gênois
Tu marches et tu vas, tu fabriques des rois ;
Mais tu n'es plus, hélas ! notre belle patrie,
Ton corps est sain et sauf et ton âme est partie.
Esprits supérieurs, ayez pitié de nous,
Calmez, Seigneur, calmez enfin votre courroux,
Ayez pitié de nous et de notre souffrance,
Rendez-nous le soleil et l'âme de la France.

Mais une voix du ciel dit tout-à-coup : mon fils,
Ah ! ne blasphême pas ton glorieux pays;
Et son âme et son corps sont toujours sur la terre,
Et respirent, mon fils, dans leur antique sphère.
La France en dévorant cet imprudent affront.
Qu'une main étrangère avait mis sur son front,
Aux yeux du monde entier a fait un sacrifice;
Le fort seul peut le faire. En refusant la lice,
Elle a conquis mon fils, de plus nobles lauriers,
Que ceux dont sont couverts ses généreux guerriers,
Et peut-être on dira quelque jour dans l'histoire :
Le repos de la France est sa grande victoire.

LXXXVIII.

A MM. MARDUEL ET LAVÉRAN.

Sophronyme, chargé des plus riches présents,
Au mois des fleurs, partait de Crète tous les ans,
Pour aller visiter dans son île lointaine
Un sage solitaire, Erésicthon d'Athène ;

Et là, près de la mer, sous le ciel radieux,
Les deux vieillards longtemps s'entretenaient des Dieux,
De la nature ensemble ils sondaient le mystère,
Les fleuves et la mer, et le ciel et la terre,
Et pourquoi la marée, et comment les saisons,
Et Phœbus mûrissant les vins et les moissons.
Le dixième printemps, la brise parfumée
N'amenait pas, hélas ! la nef accoutumée.
Elle arriva pourtant ; mais ses voiles en deuil
Disaient que dans ses flancs elle avait un cercueil.
Un étranger, tenant une urne funéraire,
Parut, les yeux baissés, et descendit à terre ;
Et tous les deux sur l'urne ils pleurèrent longtemps,
Et sans dire un seul mot partirent à pas lents,
L'un pour se retirer dans sa lointaine ville,
Et l'autre pour aller pleurer seul, dans son île.

LXXXIX.

A MADAME CELESTE ****.

Elle n'était point pâle ou défaite, mais telle
Que la neige tombant sur le sommet d'un mont,
Tout son être était calme encor ; sur son beau front
La mort en ce moment elle-même était belle :
Comme après un travail elle semblait dormir ;
Et les hommes pourtant nomment cela mourir.

Après avoir passé, dans cette courte vie,
Les jours à travailler et les nuits à souffrir,
Vous êtes arrivée à ce mont pour mourir ;
Vous suivez dans le ciel la princesse Marie,
Et maintenant, enfin, dans ce sublime lieu
Vous êtes toutes deux égales devant Dieu.

XC.

A BERLIOZ.

Voilà, voilà la voix du chasseur infernal,
Et la meute insensée et le cercle fatal
De Carle de Weber, la bizarre harmonie
Et le génie, enfin, assistant le génie.
Ainsi Virgile un jour, de sa savante main,
Conduisit le Toscan dans son âpre chemin.
Il est beau, quand on est soi-même un météore,
De s'éclipser ainsi devant une autre aurore
Et de voiler un peu sa divine clarté
Pour faire étinceler une autre majesté.
A Gluck, à Beethowen, à Weber, sur la terre
Berlioz tendit la main, c'était la main d'un frère ;
Et ces grands trépassés, de la splendeur des cieux,
Sur cet hommage pur ont abaissé leurs yeux.

XCI.

Hier je rencontrai sur le bord d'un chemin
Thalie assise en pleurs, la tête dans sa main :
O Muse, qu'as-tu donc et quel est ce prodige,
Si tu pleures, réponds, qui donc rira, lui dis-je.
Elle me répondit d'une touchante voix,
Que ses sanglots, hélas ! coupaient plus d'une fois :
C'est que je ne vois plus mon cher enfant Monrose,
Il emporte avec lui ma guirlande de rose,
Et les joyeux propos et les chants et les ris
Avec l'âme et le cœur de ses amis chéris.
— Muse, rassure-toi, sous une main amie,
Sa cuisante douleur enfin s'est endormie,
Avec lui rentreront dans les sacrés parvis,
Et les joyeux propos, et les chants, et les ris,
Et les fêtes du soir sans regrets accomplies
Et jusques à minuit les charmantes folies.

ÉPILOGUE.

LE POÈTE.

A M. VICTOR HUGO.

ODE.

Comme autrefois Macbeth, ramenant son armée,
De sang et de carnage encor toute enflammée,
Rencontra les trois sœurs et fut muet d'effroi ;
Lorsque posant le doigt sur leurs bouches livides,
Elles firent sortir de leurs mâchoires vides :
Salut Macbeth, tu seras roi !

Et puis, l'esprit troublé par les vieilles sorcières,
Ne vit plus ses soldats passer sur les bruyères,
N'entendit plus des cors le murmure lointain ;
Mais pâle, et l'œil hagard, et la tête baissée,
Marchant vers Inverness, parlait à sa pensée,
Impatient de son destin ;

Ainsi, tout palpitant sous un regard sublime,
D'une autre royauté la future victime
Rencontre le génie à son fatal moment;
Et lui : Salut, dit-il, car tu seras poète !
Et comme les trois sœurs, cet incomplet prophète
Montre la palme seulement.

Alors pour accomplir sa redoutable tâche,
Le condamné s'avance, agité sans relâche,
Tel qu'un vaisseau qui suit le flux et le reflux ;
Il veut se reposer..... tonnant à son oreille,
Une voix formidable en sursaut le réveille :
Debout ! tu ne dormiras plus.

Comme un simple convive il s'asseoit à la table
Et veut prendre sa part ; mais le sort indomptable
Change les cris de fête en un funèbre écho :
Il veut boire à la coupe et sa lèvre se glace ;
Car il voit se lever à sa lugubre place
L'ombre sanglante de Banquo.

Que de fois s'enfonçant dans la sombre carrière,
Il se rejetera tout-à-coup en arrière
Et voudra voir le but s'éloigner de sa main !
Poussé par le génie et par ses destinées,
Il marchera bientôt à plus grandes journées,
Foulant les ronces du chemin.

Enfin, on le verra, triste, assis sur un trône
Que cette foule aveugle en criant environne,
Comme si celui-là pouvait être usurpé ;
Et se tournant alors vers sa belle complice,
Le poète dira, lui montrant son supplice :
Muse, pourquoi m'as-tu trompé ?

Mais, non plus qu'à Macbeth, l'homme né de la femme
Ne pourra lui ravir cette divine flamme
Qui sans cesse l'anime et le consumera ;
Et quand viendra le temps, il rendra la couronne
Et ce sceptre si lourd, à celui qui les donne
Et seul aussi les reprendra.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE I.

§ 1er. — LES ITALIENNES 7
§ 2e — TRADUCTIONS. 45
§ 3e — SATIRES. 67

—

LIVRE II.

DERNIÈRES PAROLES. 93

—

LIVRE III.

RÉSIGNATION. 143

—

ÉPILOGUE. 231